

Chers amis,

Je reprends notre conversation du mois dernier - vraie conversation puisque certains d'entre vous ont répondu et dit leur joie, de ce lien vivant et tangible qui nous unit de tous les points de la France. Il paraît qu'une description précise de la maison vous intéresserait. Donc voici.

La rue Léo Delibes est une petite rue calme qui donne dans l'avenue Kléber (à droite quand on descend l'avenue en sortant du métro Boissière, à gauche quand on la remonte à partir du Trocadéro) et l'immeuble n° 8, un hôtel particulier de grand style.

La richesse de l'immeuble a quelque peu ému - peut-être scandalisé - quelque camarade. On accuse Jéromine d'avoir prononcé une parole... disons énergique. Elle s'en défend... mal. Lorsqu'elle a visité cet immeuble avant que la location ne soit décidée, une personne lui aurait dit : "Vous savez, cette maison a failli devenir une ambassade". Mais la Corse ne se laisse pas impressionner par ces raisonnements bourgeois. Voyez-vous Jéromine répondant : "Oh ! alors nous allons faire des concessions substantielles pour avoir l'honneur d'habiter une telle maison". Pas du tout. Elle aurait répondu au contraire : "Ah ! ça, je m'en ... !!" (C. G.)

De fait, les dimensions du hall d'entrée, la majesté de l'escalier principal (avec tapisseries et tapis rouge) les glaces et boiseries de la salle de réunion impressionnent dès l'abord mais quand on a soi-même frotté ces mètres carrés de glace (vous demandez à Légaut), astiqué ces parquets qui en avaient bien besoin (cf. Madeleine), collé des papiers et refait des peintures (Henri surtout est bien placé pour le savoir) à longueur des journées... on a tout de même la conscience assez tranquille. Il paraît que les gens d'en face voyant l'activité de cette ruche, se sont demandés quel magnat de la finance avait à sa disposition une si nombreuse domesticité.

Donc la maison est grande et bien construite; au rez-de-chaussée : grand hall, chapelle (la chapelle est petite), grande salle de réunion, bibliothèque et domaine particulier de Jéromine, jardin d'hiver qui servira l'été de salle de réunion ou de salle à manger, mais qui devient un peu froid maintenant. Une plate-bande en fait le tour, avec de la verdure s'il vous plaît : du gazon, des myosotis, du lierre le long d'un mur et, dans les angles, des hévéas. Une plantation de caoutchouc pour remplacer les baobabs qui n'étaient sans doute pas encore assez méridionaux. Les citadins se consolent comme ils peuvent de n'avoir pas de soleil car tout le rez-de-chaussée est assez sombre, à l'exception du jardin d'hiver.

Au premier, une sorte d'antichambre a été transformé en petite bibliothèque où on consulte sur place les revues et journaux, ainsi que les livres tout récents, et où, dans un avenir que j'espère proche, on pense installer aussi un petit atelier de reliure (Weisbuch). Sur cette bibliothèque ouvrent les chambres de Fontaine, Péguret, Légaut et Raynal, que chacun a meublée à son goût.

Au 2^{ème}, appartement des Voirin et chambre de M. Rossignol. Au 3^{ème}, famille Haumesser. Au 4^{ème}, auquel on accède par un escalier de service, chambres des camarades plus spécialement voués à la pauvreté et des camarades de passage. Ce sont pour l'instant des mansardes un peu nues et pas encore tout à fait propres, mais nous arriverons bien à les transfigurer aussi. J'allais oublier le domaine spécial de Madame Rieuf, la cuisine, qui ressemble assez à celle de la rue Galilée; on y descend par un petit escalier en sous-sol, immédiatement à gauche de la porte d'entrée.

Je vous ai dit, je crois, que chacun s'occupait de l'entretien de sa chambre ou de son appartement. Madame Rieuf s'occupe de la cuisine et d'une partie du raccommodage, Madeleine de la lessive et du ménage des pièces communautaires; Lina des menus et des questions d'organisation générale.

Je trouve l'atmosphère assez différente de celle de la rue Galilée, non plus une aimable pagaille, mais une maison ordonnée où chacun a son rôle et chaque chose sa place; non plus un lieu de rendez-vous un peu impersonnel, mais une maison particulière où chacun peut dans la mesure où il le juge bon, sauvegarder son intimité.

Je vous ai dit un mot de la prière et des repas qui réunissent chaque jour tous les habitants de la maison. Ils ont encore d'autres activités communes, par exemple un travail sur l'Évangile qu'ils font entre eux et pour lequel ils se réunissent chez l'un ou chez l'autre, tous les 15 jours je crois. J'ai eu la joie, le 10 Novembre, de pouvoir participer à ces méditations du jeudi. Je pense que ces fins d'après midi du jeudi sont parmi les meilleurs moments de la semaine. Vers 4 h. les gens présents et un ou deux venus du dehors, se réunissent pour le goûter suivi d'une méditation et d'un moment de musique, dans la petite bibliothèque du premier. La méditation de ce jour-là m'a semblé particulièrement recueillie, intime et vraie. Légaut nous parlait de la joie qui déborde du cœur du Christ à certaines heures, joie sans proportion apparente avec les circonstances qui lui donnèrent l'occasion de s'exprimer. Joie que nous pouvons connaître, si au lieu d'être étroits, mesquins, occupés de nous-

mêmes, de nos fausses sécurités, de nos inquiétudes personnelles, nous croyons à la réalité de l'œuvre triomphante de Dieu dans le monde, en nous et en chacun de nos frères, si nous savons les aimer comme Dieu les aime, en leur faisant confiance. Et à ce propos, une réflexion qui m'a paru très vraie sur la prière persévérante : savoir importuner Dieu de sa prière, ne jamais se lasser de prier pour tel ou tel frère par exemple, cela consiste essentiellement à croire, sans défaillance, coûte que coûte et inlassablement, à la réalisation du royaume de Dieu dans l'âme de ce frère, en conséquence, ne jamais cesser de lui faire confiance.

Je crains fort d'être auprès de vous un intermédiaire bien malhabile, un interprète infidèle de ce qui se vit dans la maison. Mais je sens profondément quelle grâce c'est pour nous tous de nous être rencontrés. C'est ce à quoi je pense, chaque fois que j'arrive à Paris dans cette communauté qui est un raccourci de la plus vaste communauté de tous. C'est une grâce donnée, non pas pour que nous en savourions le bienfait, mais pour que nous en comprenions les exigences, être la lumière du monde... Nous qui sommes nombreux, avec quelle force nous illuminerions le monde, si nous étions vraiment chrétiens, si nous croyions à la toute puissance de Dieu, si nous étions totalement donnés à notre œuvre là où nous sommes, si nous étions pleins de la charité qui excuse tout, qui croit tout, qui espère tout, qui supporte tout.

Excusez mon laïus. A tous bon courage. Fraternellement.

Simone Bacon (Beauvais)

Chronique

J'ai essayé de résumer les méditations qui ont été faites depuis un mois. Je ne vous enverrai pas ce memento indigeste. J'avais voulu en faire une espèce de récit de voyage spirituel et c'est une légende de carte géographique où les signes indicateurs remplacent le paysage. Et pourtant, je ne puis me résigner à reproduire seulement les titres ni à supprimer cette rubrique la plus significative de l'activité du groupe. J'essaierai donc de citer quelques phrases sans liens et d'en faire une sorte d'album de croquis relevés au cours de ces voyages.

Dimanche 30 octobre, Légaut fait la méditation sur le "Trésor caché".

L'oeuvre de Dieu forme un ensemble indivisible. Celui qui se considère comme le centre fausse la perspective, il ne peut voir qu'un chaos dans ce qui est une évolution harmonieuse. Le problème du mal est impossible à résoudre tant qu'il est posé comme un problème individuel.

Un chrétien considère ses tentations comme des instruments providentiels. Il n'y a rien dans notre nature qui soit indigne de Dieu. Portons notre sort d'homme avec la dignité d'un enfant de Dieu. A quoi sert la possession du plus beau chef-d'œuvre sinon à le faire admirer aux autres.

Dimanche 6 Novembre, méditation sur la paix, à l'occasion de la menace de guerre par C. Gaudefroy. Il nous arrive de fuir l'angoisse fondamentale de notre condition humaine jusque dans la religion. Nous y cherchons le moyen de nous rassurer à bon compte. Par peur de la peur, nous aimons mieux être consolés que d'être éclairés. Dans un monde si menaçant, Dieu paraît infiniment mystérieux. A le bien prendre, l'acte de foi en Dieu a quelque dose d'héroïque.

Après cette méditation, on fait une prière dialoguée sur le même sujet.

- A 5 heures, Pierre Voisin commente des extraits de Nietzsche tirés de "Ainsi parlait Zarathoustra". A cette occasion, le P. d'Ouince annonce la parution prochaine d'une traduction française du beau livre de Guardini, qui est la meilleure critique de Nietzsche du point de vue catholique.

Dimanche 13 novembre, Légaut amorce une méditation sur le sel de la terre et la lumière du monde. Nous ne sommes pas le sel de la terre lorsque les problèmes humains sont posés et résolus sans nous. Une communauté-sel, une communauté-lumière n'est pas celle qui résout les problèmes de la terre qui se posent à elle, matériels, spirituels, sociaux et internationaux. Si le bien n'est pas assez fort pour apporter la lumière au monde, c'est qu'il n'est pas tout à fait le bien.

De nombreux échanges d'idées interrompent et suivent cet entretien.

Après le thé (car il y a toujours quelques minutes pour les conversations), séance de musique sur Mozart, organisée par Thonon.

Jeudi 17 Novembre

Je viens d'assister à un phénomène symptomatique. Il n'y a que dans le groupe que de telles choses arrivent. J'étais à la maison de la rue Léo Delibes lorsqu'on a apporté un **tableau** provenant du Pavillon Pontifical, dont c'est la clôture. Beaucoup de camarades connaissent déjà ce tableau pour en avoir vu des reproductions propagées parmi nous depuis un an sous la forme d'images pieuses. Il

représente le Christ en croix, haut placé. La Vierge, voilée, le front appuyé sur le bois, élève les mains et parvient, à l'extrême portée de ses bras, aux pieds percés de clous qu'elle palpe, comme un aveugle, de ses doigts avides. Ils ne se voient ni ne se parlent. Ce contact de deux chairs humaines a quelque chose de saisissant.

Les personnages sont presque aussi grands que nature. C'est donc un grand tableau de 4 mètres de haut, pas large. Après quelques hésitations, Légaut et moi, nous l'avons placé sous le toit vitré du jardin d'hiver, face à l'entrée de la bibliothèque qui s'allonge vers la chapelle. Bien éclairé, ajusté comme par miracle aux dimensions de l'appartement, il aura encore une réussite imprévue de nous qui le placions. Quand on dira la messe, le prêtre face aux fidèles, ce qui ne s'est pas encore fait mais qui ne tardera pas, on devra ouvrir la porte à glissières qui sépare la bibliothèque de la chapelle; alors on verra derrière l'autel, dans le cadre des méditations du dimanche, cette scène en relief comme un retable.

J'ai voulu la contempler tout à l'heure, de la chapelle même, et j'ai ouvert les vantaux. Une simplicité pleine de sens établit un contact immédiat entre moi et le symbole des épreuves de la vie quotidienne. "Chair de ma chair, os de mes os", semble dire Marie, "mon œuvre, mon fils, en qui j'ai fait passer toutes les vertus héritées de mes ancêtres, le monde te méconnaît, il ne sait que te profaner, te tourmenter, te détruire. Sans le savoir, les méchants collaborent avec Dieu et te voilà élevé entre ciel et terre, hors des atteintes de ma tendresse. Pourtant, jusqu'à la fin, sache que je suis là comme au commencement. Toi que j'ai réchauffé tout petit, encore maintenant, sans me voir, sans te voir, sans la douceur de mes mains. Dans la cruauté du monde, je suis le dernier refuge de l'affection personnelle, ici-bas. Oh, mon fils, je suis ta mère !"

Où pouvait-on mettre un pareil tableau, sinon dans une maison aux appartements exceptionnellement élevés, dans un groupe qui trouve moyen de mener une vie modeste dans un cadre luxueux. Nous devons cette faveur artistique à Jeanne Hoffmann qui a créé des liens de grande sympathie entre le groupe et Madame Pierre Laurens, la veuve de l'artiste créateur de ce chef-d'œuvre.

On peut se procurer ici des images reproduisant le tableau, ainsi que l'Annonciation et une belle Nativité du même auteur.

Dimanche 20 Novembre

A 3h. 1/2, Légaut fait une méditation sur le tableau de Pierre Laurens qui est sous les yeux de l'assistance et qui représente de Christ en croix et la Sainte Vierge.

A proprement parler, ce n'est pas une scène historique. Chez l'artiste s'incarnent et prennent forme les sentiments éternels sous-jacents aux circonstances historiques. Le ciel est clair, on dirait le calme nocturne. La soldatesque s'est évanouie, le monde s'éloigne et, dans l'immensité vide, le temps a un goût d'éternité. Tout est consommé, donc tout est compris. Telle est la paix que Dieu sait donner à l'âme au milieu des événements dramatiques.

Le visage est résolu, et le regard tout intériorisé semble contempler l'objet de sa résolution. Rien de la lutte, tout de la volonté de création. Tout entier, le voilà élevé hors de la simple stature humaine, grandissant à la mesure étrange que peut atteindre dans le monde l'humanité divinisée.

A 5 h. 1/2, le P. de Montcheuil (un ami du P. d'Ouince), nous parle du mariage chrétien d'après St. Augustin. Beaucoup de camarades ont participé à la conversation qui a suivi; il y a même eu une controverse. Je ne reprendrai ici qu'un point essentiel.

Le but du mariage chrétien est, d'après St. Augustin, en premier lieu la société affectueuse des époux et, en deuxième lieu, la procréation des enfants. Le deuxième but est souvent considéré comme fondamental tandis que l'autre est donné comme secondaire. C'est à tort, suivant le P. de Montcheuil, que l'on établit une hiérarchie entre ces deux buts, essentiels tous deux. Cette manière d'envisager le mariage est de plus en plus à l'ordre du jour, témoins le livre de Von Hildebrand et celui de Doms sur le sens et la fin du mariage.

Après l'exposé du P. de Montcheuil, Légaut insiste sur le fait que l'enfant n'est pas le seul but de l'union conjugale, la seule occasion pour les époux de se dévouer ensemble; le travail commun, une création artistique par exemple répondent aussi à cette communion spirituelle.

J'ajouterai que biologiquement l'évolution me semble aller dans le même sens. Par comparaison avec les animaux qui lui ressemblent le plus, les mammifères, l'homme est l'un des moins fécond, tout en aimant beaucoup plus et plus constamment.

Cette simple constatation se trouve singulièrement éclairée par les lignes suivantes du P. Teilhard. "Quand un homme aime noblement une femme, de cette passion vigoureuse qui exalte l'être au-dessus de soi-même, la vie de cet homme, son pouvoir de créer et de sentir, son Univers entier, se retrouvent distinctement contenus en même temps que sublimés, dans l'amour de cette femme. La

femme est bien nécessaire à l'homme pour lui refléter, lui révéler; lui communiquer et lui personnaliser le monde ...

Fait paradoxal, l'amour (j'entends ici l'amour au sens strict de "passion"), en dépit ou justement peut-être à cause de son ubiquité et de sa violence, a été jusqu'ici laissé en dehors de toute systématisation rationnelle de l'énergie humaine. Empiriquement, les morales sont parvenues à codifier vaille que vaille son usage par rapport au maintien et à la propagation matérielle de la race. Mais qui donc a songé sérieusement que sous cette puissance trouble (et cependant animatrice, on le savait, des génies, des arts, et de toute poésie) une formidable poussée créatrice demeurerait en réserve, telle que l'homme ne serait homme que du jour où il l'aurait non point matée, mais transformée, utilisée, libérée ? ... Aujourd'hui, pour notre siècle avide de ne laisser perdre aucune force et de mettre la main sur les ressorts les plus intimes de la psychologie, il semble que la lumière commence à se faire. L'amour, aussi bien que la pensée, est toujours en pleine croissance dans la Noosphère. L'excès devient chaque jour plus flagrant de ses énergies grandissantes sur les besoins chaque jour plus restreints de la propagation humaine. C'est donc qu'il tend, cet amour, sous sa forme pleinement hominisée, à remplir une fonction beaucoup plus large que le simple appel à la reproduction. Entre l'homme et la femme, un pouvoir spécifique et mutuel de sensibilisation, et de fécondation spirituelle, sommeille vraisemblablement encore, qui demande à se dégager en irrésistible élan vers tout ce qui est beauté et vérité. Il va s'éveiller”.

Correspondance

Nous avons reçu plusieurs lettres très encourageantes. Nous n'avons pas le temps de répondre à toutes mais nous avons le plaisir de mettre les camarades au courant des passages les plus remarquables de quelques-unes de ces lettres.

- De Raymond Berriot - Pour les camarades de province, c'est une joie profonde que de vous lire. Merci aussi à Mlle. S. Bacon des renseignements au sujet des livres et revues. Une féconde collaboration pourrait naître ainsi. Nos petits vont bien maintenant et nous attendons en mars le troisième de nos enfants Pensez à nous parfois dans vos prières.

- De M. Beaudou (abbé) - “Sur le Bonheur de Dieu”

Pour moi, je n'ai vu dans ce bonheur de Dieu qu'une des formules, et pas la plus héroïque, de l'amour pur. Des expressions analogues se trouvent sûrement dans les Mystiques du XVII^e siècle. Prenez l'index de Grolleau des volumes de Bremond, et avec ce guide référez-vous à St François de Sales qui a plus fort (t.VII), à Bérulle et Condren (t.III) surtout à Chardon et Piny (t.VIII) ; vous trouverez à ces grands cinq des textes admirables et nourrissants pour toute la communauté. Pourquoi a-t-on cessé d'en parler ? Sans doute à cause de la "querelle du pur amour"(t.XI) si lamentable et de la condamnation de Fénelon (voir le volume : apologie pour Fénelon, de Bremond, chez Perrin à défaut du t.XII qu'il n'a pu écrire).

- De Marguerite Rivard

Madeleine (Lebecel) depuis deux mois souffre d'une névrite dans le bras droit, qui a été jusqu'à le lui ankyloser de façon qu'elle ne pouvait plus s'en servir. Actuellement depuis 15 jours, elle a déjà eu 10 séances chez le docteur pour récupérer ses mouvements. Elle a à peu près gagné la moitié de la normale...

Vous avez tout à fait raison de chercher à relier entre eux les frères et sœurs que la vie momentanément disperse. Toute la puissance des chrétiens est dans leur unité. On le sait et on le dit, mais pratiquement on en vit très peu...

Rappelez-nous au bon souvenir des camarades qui nous connaissent.

Mes petits amis,

L'un de vous m'écrit: « J'ai bien eu peur, ne voyant plus arriver « le pigeon », que quelque maladroit lui ait cassé une aile ou les deux ». En effet, le N° 4 a été envoyé avec beaucoup de retard. Pourtant il était prêt à la date qu'il portait; seulement il est resté une huitaine de jours à attendre qu'on veuille bien lui accorder le qualificatif de périodique. Ce titre de noblesse lui vaut d'être affranchi avec un timbre de 10 centimes, tout en pesant plus lourd, tandis que le simple imprimé est taillable comme un roturier et doit payer 30 c.

Pendant ces jours d'attente, j'ai senti peser sur moi, quasi physiquement, la même question de la part de tous. A cette petite inquiétude, si l'on ajoute la nécessité où nous avons été de couper nous-mêmes quelques plumes aux ailes de notre pigeon afin de le faire tenir en quatre pages, et quatre pages vraiment trop serrées, on comprendra mon souhait de le faire paraître plus souvent, tous les quinze jours peut-être, et de le faire plus court. Ceux qui ont essayé de faire des comptes-rendus de méditations connaissent le petit supplice de faire court. Légaut pense que c'est un genre condamné. Faut-il renoncer même au chapelet de petites phrases médaillées qui ont été prononcées en propres termes au cours de la méditation ? Seule votre appréciation peut nous faire savoir si ces phrases sans liens sont suggestives ou indigestes.

Les plumes coupées au pigeon N° 4 sont des extraits de correspondance de vous tous. N'ayant pas eu le temps de répondre aux lettres envoyées par beaucoup d'affectueux correspondants, j'avais espéré leur faire constater, par une citation de lettre, qu'ils avaient été l'objet d'une attention marquée; aussi j'ai été assez vexé de ces coups de ciseaux. Mais de plus, c'est une très mauvaise politique car mon désir est de provoquer les correspondances tandis que ce procédé les décourage. Souhaitons que ces correspondances trahies deviennent la principale source d'intérêt du "Montcelet" si, comme il est à craindre, la chronique des comptes-rendus est condamnée à devenir accessoire.

Les petits amis, ne vous découragez donc pas d'écrire à l'un d'entre nous car nous faisons une centralisation des nouvelles à deux fins - 1° pour le Montcelet, 2° pour renseigner plus vite ceux qui fréquentent la maison, car nous affichons à leur intention de petits extraits ou résumés au tableau de la Bibliothèque, dit le Babillard.

C. G.

Chronique

Dimanche 27 novembre, méditation de Légaut sur le **Jugement**, en utilisant plusieurs passages de l'évangile : "Si ton œil est sain ... Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière".

L'œil, c'est la réflexion; le corps, c'est tout l'inconscient, tout le mécanisme biologique et psychologique, terrible inertie. Notre conversion ne dépend pas seulement d'un moment de bonne volonté, d'une décision, mais d'un effort prolongé.

Tâche de voir clair, soigne tes yeux, rend saine ta vue des choses. Pas de préjugés, cherche une vue d'ensemble. Ne soit ni partial ni partiel.

Pierre a eu un jour une vue nette "Tu es le Christ le Fils du Dieu vivant", mais ensuite, il a montré à plusieurs reprises qu'il n'avait pas encore tout compris. C'est après la résurrection qu'il s'apprend à voir clair.

Nous avons à comprendre le monde tel qu'il est, y compris le déterminisme. Nous participons à un ensemble qui nous dépasse. Dans la mesure où notre œil est sain, nous voyons le sens de cet ensemble.

Il y a bien des manières de s'illusionner : l'un accepte une espèce de divorce entre sa vie et son idéal; un autre insiste sur la misère de l'homme mais il ne s'accuse d'être pêcheur que pour n'être pas entraîné à mettre son corps d'accord avec son âme.

Il y a une manière de s'humilier qui n'est qu'impatience et colère contre soi-même. Nous exagérons la gravité de nos échecs, nous nous révoltons contre notre condition au lieu de nous accepter avec nos faiblesses.

- P. Voirin. On parle de la foi en Dieu mais c'est de la foi que Dieu montre en l'homme dont il faudrait parler aussi. Dieu confie à l'homme le succès de son œuvre. Cela suppose un triomphe certain.

Le même jour, conférence de Gabriel Marcel, sur "Rilke". (Il y a bien une soixantaine de camarades dans la salle).

G.M a connu Rilke. Il va nous en lire des passages. Il nous cite les titres de quelques-uns de ses ouvrages, Le livre d'Heures, le Livre d'Images et surtout sa Correspondance. Malheureusement à peu près intraduisible, elle forme pourtant un monument de la littérature humaine universelle.

Rilke n'était pas chrétien; du moins il avait cessé de l'être depuis sa jeunesse. L'un des thèmes qui revient le plus souvent est l'amour de Dieu. C'est le seul amour qui ne le fatigue pas.

L'amour de Dieu exclut toute réciprocité. Et heureusement selon lui, car l'amour réciproque à quelque chose d'usé.

Dieu est une direction donnée à l'amour. Dieu n'est pas un objet. Dieu ne saurait être traité comme un objet. La croyance ne l'atteint pas.

Nous sommes tournés comme Dieu, Dieu n'est pas tourné vers nous. Il aime à parler de l'obscurité de Dieu, hors de laquelle il n'y a pas de religion.

Rilke a séjourné à Paris où il a été secrétaire de Rodin. Il a été profondément froissé de la façon dont notre civilisation traite la mort, en fait une chose anonyme. L'homme s'est rendu profondément coupable parce qu'il a détruit ce que la mort a de personnel, Chaque de nous, pourtant, nous avons droit à notre mort. La mort, c'est l'aspect de la réalité qui n'est pas tourné vers nous.

Encore une touche sur la poésie: "Lorsque les souvenirs n'ont plus de noms, c'est alors qu'on peut faire un vers".

C. G.

Dimanche 4 décembre, méditation sur le "**Temps**" par Légaut

"Le Seigneur était là et je ne le savais pas".

Nous pourrions redire à propos du temps la parole de Jacob et l'exprimer sous une forme équivalente: "Je vivais et je ne le savais pas"

Le temps aussi est une matière divinisable, c'est-à-dire qui nous est donnée pour réaliser une réalité interne, une réalité spirituelle.

La première sagesse, pour bien utiliser notre temps est de découvrir qu'il a une qualité essentiellement dépendante de nous-mêmes. Celui qui nous donne le temps est aussi Celui qui fait monter en nous les possibilités internes de bien l'utiliser.

Bien utiliser son temps, ce n'est pas multiplier les manifestations extérieures d'activité, ni non plus exécuter avec une certaine perfection technique, en un temps donné, telle ou telle œuvre, mais accomplir exactement à chaque minute ce pour quoi nous sommes faits.

Un handicap fréquent, nos heures de fatigue. Nous blasphémons ces heures creuses, pauvres, apparemment vides; elles pourraient être des heures de recueillement, des heures de libération, nous permettant de dominer les choses parce que nous n'y sommes plus engagés; la deuxième sagesse, c'est de connaître exactement son corps, ses possibilités et ses limites, et de ne pas le vouloir autrement qu'il n'est.

Comme je perds du temps ! Nous décidons de nous "repandre". Mais notre volonté maladroitement n'embrasse pas sur la réalité. Sachons découvrir notre vocation propre et laisser tomber tout le reste; manions notre corps avec sagesse. Ainsi nous travaillerons avec le maximum d'efficacité à la réalisation de l'œuvre de Dieu, en nous et autour de nous.

Simone Bacon

Le même jour, conférence du P. Fessard sur le Droit International, à propos de la crise tchécoslovaque. Genève est morte. Néanmoins la communauté internationale subsiste; témoin, l'intervention de Roosevelt.

La justice doit toujours être au service de l'ordre à établir, c'est-à-dire d'un monde où les personnes sont unies par les liens de la justice et de la charité. Dans une affaire telle que celle-là, chacun de nous est à la fois juge et gendarme. Éducation à faire.

Le juge épouse d'abord la cause du défendeur qui est pour le droit établi; puis il écoute le demandeur. Cependant, il se sépare des deux pour prendre conseil de la justice et du bien commun et, dans son jugement, il donne autant que possible la préférence à l'ordre de justice formel.

Mais pour aller jusqu'au bout de son rôle, il se fait intermédiaire, négociateur et médiateur, ce qui n'est pas le cas du juge dans les tribunaux ordinaires.

Le juge prend au défendeur et donne au demandeur mais pas en propriété absolue. Il donne au nom de la Société. C'est pourquoi le juge exige des formalités juridiques, délais, etc... qui ne sont rien apparemment mais auxquelles il doit tenir parce qu'elles sont la condition de la confiance qu'on peut avoir en le demandeur. Nous n'avons pas su tenir ce rôle de juge.

Dans la discussion qui suit, Légaut dit que le traité de Munich marque notre déchéance intérieure.

P. Voirin a noté les réactions des soldats mobilisés :

1°- Hitler nous empoisonne.

2°- Nous avons donné notre parole et c'est bien le motif le plus puissant mais cette fidélité ne couvre pas un idéal pur.

3°- On n'y voit pas clair, c'est une affaire trop compliquée.

Quelqu'un prononce le mot : La capitulation de Munich.

On tombe d'accord pour reconnaître nos fautes, la dégénérescence spirituelle des français, du journalisme français particulièrement. Il s'est montré tantôt inconscient, tantôt impolitique, tantôt dépourvu de sens moral.

Pour Légaut, Munich peut être regardé comme une position de repli temporaire. Notre situation actuelle est lamentable. Pour le P. Fessard, le combat a été perdu par défaut de force morale. Selon Légaut, cette faute date d'il y a 20 ans.

Correspondance

Nous sommes bien en retard. Beaucoup des citations qui suivent devaient passer dans le numéro précédent. Limités par la place, nous avons dû les remettre à aujourd'hui et elles paraîtront bien anachroniques. Excusez-nous !

Sur les menaces de guerre récentes

- De Lucie Heckly- Je revenais de Chadefaud que j'avais quitté précipitamment, rappelée par télégramme de mon père qui voyait arriver la catastrophe. Je pensais encore à nos projets, mais avec quelle amertume. Ce n'est pas facile (pour moi du moins) de se faire à l'idée que, d'un instant à l'autre peut-être, il faudra se détacher de tout ce pour quoi on aime la vie. Être prêt ?

En tout cas, j'emporte, de ces jours de crise, un souvenir que rien, je pense, n'effacera (comme dit Simone). La leçon de Vie qu'a été pour nous cette crise se précise en une résolution de vivre à fond cette vie précieuse dont la valeur éternelle nous est apparue d'une façon si saisissante. La passion de l'essentiel, le désir profond d'entrer de plus en plus dans l'être par une vie toute tournée vers l'œuvre de Dieu, c'est cela que je dois aux événements qui nous ont mis si brusquement face à face avec la mort.

- De Matthieu (15 octobre) - puis la mobilisation partielle. Je partais immédiatement. C'est une expérience dont je me souviendrai longtemps car j'ai bien cru que la guerre était là. J'ai gagné la ligne Maginot pour successivement réquisitionner les autos, commander une section de voltigeurs, puis une compagnie d'engins d'accompagnement. Après Munich, nous avons largement respiré et il y avait de quoi. Nous encore, ça allait. Le moment le plus dur avait été la séparation le samedi. Après, c'était le bain. Mais je ne connais rien de plus lamentable que l'affolement de la population civile. Sedan s'évacuait, les ponts étaient minés. Et cette angoisse qui pesait sur tous, attendre le pire mais ne pas encore tout à fait désespérer, une sursaturation d'angoisse qui brisait les plus résistants. Par certains côtés d'ailleurs, une expérience très reconfortante, je me sentais très près de mes hommes ; pas de jours où nous ne causions une heure ou deux fraternellement. Et en eux beaucoup de bon sens, des réactions très saines, pas de peur égoïste, mais le désir général de voir aboutir les ultimes négociations, le sentiment que la guerre ne résoudrait rien, était la dernière folie. Une angoisse très humaine, participant à l'angoisse du monde qui n'arrive pas à son unité et la cherche. Je suis triste lorsque je songe que maintenant, repris par leurs habitudes de pensée, par leur conformisme de partis, qu'ils ont réendossé avec leurs habits civils, ils commencent à oublier.

Sur le Bonheur de Dieu

- de Gabrielle Lestang

Le bonheur de Dieu, je crois qu'il faut être bien sorti de son égoïsme et presque de son humanité pour y penser, le pressentir et s'en réjouir. Il me semble qu'il faut regarder les choses avec des yeux de ressuscité. Après tout, n'est-ce pas un autre nom pour cette gloire de Dieu dont la Bible est pleine et qui sera notre héritage ? Nous croyons bonheur synonyme de joie et contraire de souffrance et nous avons peine à penser Dieu au-delà de ces deux pôles de notre existence les absorbant dans sa plénitude. Le P. de Foucauld me satisfait pleinement quand il absorbe tranquillement la Croix dans ce mystère de béatitude. Dire que Dieu est infiniment heureux, c'est dire qu'il est vivant, le Dieu vivant.

- De Marguerite Bosché

Oui, cette joie de Dieu est toujours pour moi la vie de Dieu même qui m'est source de paix et de stabilité intérieure, dans une vie humaine sans but et assez déconcertante. Ainsi établi en Dieu, le chrétien, me semble-t-il, peut subir tous les assauts, s'engager dans n'importe quelle entreprise, vivre

dans un milieu et dans une société déséquilibrée. Pourquoi aurait-il peur ?
Notre joie est parfaite et nul ne nous la ravira. Priez bien pour moi... pensez à ceux qui ont tellement bien rencontré Jésus dans l'hostie qu'ils sont devenus hosties eux-mêmes.
Je suis en union avec vous tous.

Sur le Montcelet

De G et C.C. (11-12) - Vivat, vivat in aeternum ! Qu'il vive, qu'il vive à jamais le Montcelet !

De Geneviève Joal (début novembre) - En vous adressant à tous, on dirait que vous parlez à chacun en particulier. C'est une innovation merveilleuse que ce journal et on est étonné de ne pas y avoir songé plus tôt.

De J.B. Miquel (7-11) - J'ai lu aussi avec joie la "circulante" de M. l'abbé Gaudefroy. Je crois qu'elle fait et fera beaucoup de bien aux exilés provinciaux. (Ce M. tout de même ! Qui l'aurait cru si entiché de Paris ! Exilé en province). Ce lien me paraît si nécessaire et si bon pour les uns et les autres que je m'étonne qu'on n'y ait pas pensé plus tôt. Tous ceux à qui nous rappelez la richesse unique de cette vie que Dieu nous a donnée d'abord pour Le servir, vous en serez reconnaissants.

De Adrien Chapelle (Octobre) - Comment vous exprimer la joie de ceux qui ont vu arriver à l'improviste, dans leur éloignement et dans leur solitude, ce gentil pigeon.

De Aline Chassard (9-12) - Bien sûr que nous dansons en classe (comme la Bourguignonne sur le Montcelet -C. G). Il m'arrive même de danser ou de chanter toute seule, soit pour chasser un trop pesant cafard, soit pour extérioriser une joie qui me soulève.

De Odette Labarre (Novembre) - Je vous remercie infiniment de penser à m'envoyer des nouvelles des petits frères lointains. Même quand la solitude matérielle se fait lourde, comme cela m'est arrivé l'année dernière, on ne peut pas se sentir isolée quand on a derrière soi l'amitié de tant de frères chers. On continue à vivre à l'unisson.

Nouvelles

Le 1- 12 - On apprend que la belle-fille de Mme Rieuf s'est cassé la jambe dans un accident et qu'elle a dû être amputée. Mme Rieuf y est allée tout de suite. Sa petite fille Madeleine la remplace à la cuisine. Les nouvelles de la malade ne sont pas mauvaises.

Le 7-12 - Pour Madeleine Lebecel, il s'agit d'une décalcification de la tête de l'humérus. C'est évidemment le moins grave de tout ce que nous avons pu craindre.

- Saisi dans la conversation d'un homme qui revient à la foi : Plus la science progresse, plus Dieu s'éloigne.... Et plus Dieu s'éloigne plus il grandit.

Recueillement

1- Se surmonter sans haine mais uniquement parce que on aime Celui pour qui on se surmonte.

2- Se surmonter sans retour vers soi mais la regard vers Dieu.

3- Il est plus facile d'avoir de la haine pour soi que de l'amour pour Dieu. C'est pourquoi il est plus souvent demandé à la haine de soi les dépassements que seul devrait permettre l'amour.

4- Il en résulte pour beaucoup de nos dépassements un sourd regret et comme une saveur de cendre.

5- Il est facile de dire, c'est le vieil homme qui proteste; c'est la vie, notre vie qui se défend, devrait-on dire. Il faudrait alors devenir grave, non se moquer mais s'inquiéter.

6- La vraie humilité n'est pas celle qui trouve son compte à ridiculiser la vie et à la couvrir de détroques pour lui jeter plus de mépris. C'est enveloppés d'un royal manteau qu'il nous faudrait vouloir paraître devant Dieu.

7- La vraie humilité est dans le cœur qui connaît le don de Dieu fait à l'homme et qui rend grâce.

P. Voirin.

Pensées détachées d'une lettre d'un camarade

Le recueillement me paraît favorisé par une sensation simple et vive au milieu d'un apaisement général et harmonieux des autres sensations. C'est le cas de la flamme de la veilleuse au milieu de l'obscurité, du silence. C'est le cas de la clarté lunaire dans la nuit baignée de tumultes lointains ; c'est le cas d'un vif parfum de fleurs dans l'extinction générale du crépuscule.

Le « puritanisme », c'est la tendance en nous à résoudre par la négative, par un faux héroïsme, de délicats problèmes en suspens, cela dans le but d'avoir la « quittance » théoriquement nécessaire pour aller à la Sainte Table, pour attendre sans inquiétude « madame la mort ».

Bibliographie

Livre recommandé par plusieurs dont le P. Teilhard : FRANÇOIS par Auguste Valensin (Plon)
(Pour se procurer les livres de la bibliothèque, s'adresser à Weisbuch).

Les Fées

Souvenir de Chadefaud par Christophe Gaudefroy

Au début de l'après-midi, puisqu'il fait si beau, je décide d'aller ramasser des pierres taillées au gisement de Madriat. Vite, mon treillis, ma musette, ma canne et mon manteau. "Vite, Lili, Malou, vos chaussures et votre goûter. N'oubliez pas de remplir la gourde". (Lili est une petite fille de neuf ans; sa sœur, Malou, peut en avoir huit).

"Vous me ferez un sifflet, dit Lili en partant. - A moi aussi, dit Malou. - Vous en avez de la chance, j'en ai un vieux dans ma musette. Essaye-le, Lili. - Mais, il ne marche pas. - C'est vrai, il est enrhumé, ton sifflet. Mais je vois à quoi cela tient, le bois est séché. Ce n'est rien, nous allons le guérir avec un peu de baume de fées".

Je m'écoute parler avec surprise et non sans inquiétude. Lili ou Malou demande : "Qu'est-ce que c'est, du baume de fée ? - Eh bien, tu vas voir". Justement nous traversons le bouquet de pins qui est planté au milieu de la prairie et je leur fais voir une goutte de résine, limpide et ambrée, suspendue à l'écorce de l'arbre. "Sentez donc si c'est parfumé". A peine la résine est-elle posée sur les fentes du roseau qu'il rend un son très pur. Les enfants triomphent.

Le plaisir de faire sortir quelques coups de sifflet dure le temps d'arriver au pont de pierres. Nous voilà maintenant dans le bois de sapins, au dehors de la propriété. J'y cherche encore un peu de résine auprès des arbres renversés par l'ouragan au printemps dernier. "Tiens, dis-je, voilà une balançoire de fées". Je n'avais pas encore fini ma phrase que je fronce les sourcils : encore les fées. Tout en écoutant la gronderie que je me fais à moi-même, je perche les enfants sur une grosse branche qui plie avec une souplesse idéale. Se balancer est un plaisir que je n'ai malheureusement pas le temps de faire durer. Nous repartons.

Une, fois sur la route, Malou (j'en étais sûr d'avance, je l'aurais juré) me questionne : "Comment qu'est, une fée ?" Bon ! m'y voilà pris. Un remords me tiraille. Je suis malheureux. Que faire maintenant ? Comment échapper au piège que je me suis tendu ? Pour un vieil iconoclaste, c'est réussi. Et que dira leur maman ? Il y a des parents qui n'admettent pas qu'on entretienne les enfants avec des histoires purement imaginaires. Pour dégager sincèrement (hum!) ma responsabilité, je dis très sérieusement et nettement : "Tu sais, Malou, les fées, on en parle comme ça, pour rire, mais elles n'existent pas". Malou ne répond rien, elle réfléchit. Je crois deviner ce qu'elle pense. Pour elle, les grandes personnes ont leurs secrets, elles tiennent à les garder afin d'avoir toujours une supériorité sur les enfants et alors, pour répondre quelque chose, elles ont la désagréable manie de parler pour ne rien dire. Après deux minutes, elle répète (j'en étais sûr) : "Mais, comment qu'est, une fée ?" L'insistance de cette enfant a quelque chose de décourageant pour ma bonne intention à fleur de peau. En moi, l'honnête homme chancelle. Que vouliez-vous qu'il fit contre « trois » ? Car il y avait un certain moi-même qui, évidemment, était de la partie. "Puisqu'elle y tient après la déclaration sentencieuse que je viens de lui faire, me disais-je, tu en es pour ton scrupule, te voilà dégagé, n'est-il pas vrai ?" Alors, timidement, je réponds : "Comment qu'est, une fée ? Je n'en sais trop rien. Quand j'étais petit, je me figurais que c'est vaporeux comme une quenouille de brume. Mais je ne m'occupe plus des fées".

Malou réfléchit encore. Moi aussi, pour deviner ce qu'elle se dit. Il n'y a pas de doute, mon refus est une défaite, c'est la preuve que je suis incapable de rien savoir sur les fées. A quoi sert d'être vieux ? Les grandes personnes ne savent seulement pas dire ce que devinent les enfants.

En marchant, une vision surgit des nuages de ma mémoire. Oh! quel vieux souvenir, il a de la peine à se réveiller d'un si long sommeil. "Voilà, leur dis-je. Dans mon village, il y avait un petit bossu qui était curieux comme vous. Il avait appris que les fées se réunissaient au clair de lune pour célébrer le sabbat. D'autres font le sabbat le samedi mais les fées ont leurs coutumes à elles, c'est le vendredi soir qu'elles se réunissaient. Notre petit bossu aurait bien voulu savoir ce qui s'y passait. Il questionnait les gens mais personne n'en savait davantage. Alors, il a eu l'envie d'y aller voir lui-même.

"Un soir d'été, comme aujourd'hui, il est parti tout seul vers un endroit qu'on appelle l'Enclos Misère. Il sifflotait en passant près du bois pour se convaincre qu'il n'avait pas peur et, une fois arrivé, il s'est blotti derrière un pommier, près du champ des fées. Au bout d'un long moment, elle s'est levée "la lune belle et brune" et elle a éclairé la plaine. Et puis il a entendu comme un bruissement de feuilles ou un bourdonnement d'abeilles encore à moitié endormies et, sans savoir comment elles étaient venues là, il a vu les fées qui dansaient en rond. Elles chantaient : "Vendredi sam'di dimanche, vendredi sam'di dimanche, vendredi..." et ainsi de suite, sans fin ni pause. Et, pendant qu'elles dansaient, leurs robes se gonflaient ensemble et leurs chevelures ondulaient.

Le bossu était content. Mais au bout de quelques minutes, il trouve leur chanson bien monotone, il commença à s'impatienter. Il avait envie de crier et bientôt il ne put plus se retenir. Il fit : hum ! hum ! et se mit à chanter tout fort :: "Vendredi sam'di dimanche... et lundi". Alors, comme une fourmilière sur laquelle on aurait mis le pied, les fées s'agitent. Elles tournent sur elles-mêmes comme des toupies, en secouant leur crinière. Elles se demandent ce qui se passe. Lui se fait tout petit sous son arbre, il a peur. N'entendant plus rien, les fées se reprennent par la main et recommencent à tourner en rond comme avant. Pendant cinq minutes, le bossu ne souffle mot mais bientôt il perd patience, il tousse, hum! hum! pour essayer sa voix et se met à chanter plus fort et à trois reprises différentes : "Vendredi sam'di dimanche... et lundi".

Aussitôt, la chaîne des fées se coupe, elles frémissent de colère parce qu'un V. P. se permet de profaner leur assemblée. Mais sa chanson finit si bien qu'à la deuxième reprise, elles se dressent sur la pointe des pieds, immobiles, pour mieux écouter et la troisième fois, elles chantent avec lui "Vendredi, sam'di, dimanche et lundi". Puis elles se mettent à danser sur la nouvelle chanson, comme de petites folles, jusqu'à perdre haleine et, à la fin, elles tombent assises par terre, essoufflées. Puis, tout d'un coup, elles se précipitent comme un essaim vers l'endroit d'où est venue la voix, elles entourent le pommier où notre bossu est blotti. Lui, il sue de peur parce qu'avec les fées, on ne sait jamais. Elles font silence et l'on n'entend qu'une voix de rossignol qui demande : "Par la lune de minuit, qui est-ce qui a chanté lundi ?" Il tremble, ses genoux claquent. Il répond d'une voix chevrotante : "C'est-é-é-é mo-a-a-a-a ! - Montre-nous donc ta frimousse. Qu'est-ce que tu veux comme récompense pour avoir chanté lundi ? - Oh ! alors, puisque vous êtes fées, dit-il, vous pouvez bien m'enlever ma bosse". Elles lui enlèvent sa bosse et la collent à l'arbre où elle se couvre de mousse.

Ce n'est pas tout. Le lendemain, les gens du village, voyant mon bossu redressé, lui ont demandé comment il a fait. Tout le monde a su l'histoire si bien qu'un autre bossu du village voisin a voulu se faire enlever sa bosse, lui aussi. "Il faut que j'invente quelque chose de mieux, disait-il, ce n'est pas malin d'avoir ajouté lundi ; tout le monde sait bien que lundi, c'est après dimanche". A la lune suivante, quand elle forme un croissant délié comme un fil d'or, il s'en va au pied du pommier bossu. Après s'être fait attendre, les fées viennent comme la première fois et se mettent à danser.

Cette fois, elles l'avaient bien apprise, la nouvelle chanson. Elles disaient trois fois de suite "Vendredi sam'di dimanche" et, après la troisième fois, elles ajoutaient "et lundi".. Elles faisaient un long silence entre dimanche et lundi, avec un plongeon, pour marquer la mesure. Pendant ce temps-là, leurs chevelures ondulaient et leurs robes se gonflaient toutes ensemble en faisant la cloche. Mais lui, il n'y faisait pas attention, ça lui était bien égal, il était pressé. Dès la deuxième reprise, il se met à crier aussi fort qu'il peut : "... et lundi et mardi". Alors la chaîne se coupe, les fées s'agitent en tournant sur elles-mêmes comme des toupies et en secouant leur crinière. Elles se demandent ce qui se passe. Puis, comme elles n'entendent plus rien, elles reforment la ronde et chantent comme avant. Alors, lui, tout de suite, il crie : "et mardi". Elles hésitent un instant. Il reprend de plus belle : "Vendredi, sam'di, dimanche, et lundi, et mardi". Elles essayent de chanter comme lui et elles s'écoutent pour savoir si la chute est assez harmonieuse. Mais non.

Alors elles frémissent de colère contre le V. P. qui est venu profaner leur assemblée, elles bondissent vers le pommier et l'entourent. Lui, il se frotte les mains en se disant : "Voilà mon affaire, voilà le moment que j'attendais. - Par les cornes de la lune, fait une voix de chouette, qui a crié mardi ? - Eh bien, c'est moi ! Qu'est-ce que vous attendez pour m'enlever ma bosse ? - Ah! tu as déjà une bosse ! Tiens, en voilà une autre !" Alors elles prennent la bosse de l'arbre et le renvoient bossu derrière et devant".

Quelqu'un m'a dit avoir entendu un conte analogue en Écosse ; un autre l'a lu, avec quelques variantes, dans un livre japonais. Comme bien d'autres, ce conte a fait le tour du monde.

Je viens de raconter cette histoire tout d'une traite mais, au cours du récit, nous avons été souvent interrompus. D'ailleurs, toutes les circonstances s'alignaient, se prêtaient au jeu. Des deux antagonistes qui s'étaient éveillés en moi, le taquin jubilait et le chagrin jouait de malheur, comme si la nature entière eût été enchantée.

Au premier détour de la route, se trouve un site curieux que j'appelle le Ravin de l'Ermite, un précipice d'où s'élèvent des arbres dont les plus grands n'atteignent pas le niveau de la route. On y entend clapoter le ruisseau et piailler des oiseaux de toutes sortes. Sur l'autre versant, se trouve un amoncellement de pierres gigantesques, comme des ruines, au milieu desquelles se dressent des colonnes pour stylites.

Nous faisons un petit détour et nous suivons le bord du ravin jusqu'au point où il dessine un amphithéâtre d'une régularité surprenante qui laisse voir, dans les profondeurs, un hémicycle uni comme une aire. Devant cet ensemble parfait, je me laisse aller à dire : "Ne croirait-on pas que c'est un nid de fées, avec leur théâtre de verdure et leur salle à danser ?" Sans rien répondre, les enfants chantonnent : "Vendredi sam'di dimanche, vendredi sam'di dimanche", tout le long du chemin.

Le gisement de jaspes taillés où nous allons est un petit plateau de terre rouge, comme on en voit beaucoup dans l'Embron. De loin, on dirait des champs de coquelicots. C'est une lande stérile et déserte. Les eaux sauvages de la dernière averse ont délavé le sol et formé par places des sédiments rouge brique, étalés, unis comme des plages de sable au bord de la mer.

Pendant que nous contournons avec précaution l'un de ces purs effets de la nature afin de lui épargner d'odieuses traces de souliers, je dis aussi bien pour moi que pour les enfants : "Si on ne croirait pas que c'est une place préparée exprès pour la ronde des fées ! Elles doivent être petites, les fées, dans ce pays-ci. - Est-ce que c'est grand, une fée ? demande Malou. - Heu, heu ! tu sais, il doit y en avoir de grandes et de petites. Et puis, elles peuvent, quand elles veulent, se faire petites comme une souris ou un papillon". Les enfants ne répondent pas. Je me sens mal à l'aise, j'ai dû dire quelque sottise. Mais bien sûr ! A l'âge de ces enfants, on a déjà fait trop d'efforts sur soi-même et trop de réflexions pour accepter le règne de la fantaisie pure dans le domaine de la réalité. Elles sont stupides, ces fées pour petits bébés, qui trouvent plaisant de se changer en petites souris, seulement par caprice. Elles n'ont donc que cela à faire ? Elles ne savent donc pas s'amuser ? Si tu ne manquais pas tant d'imagination, tu raconterais, par exemple, comment la fée Bérylune a volé au secours de Mickey, en traversant une toile d'araignée sans avoir à briser une seule maille.

Je me garde bien de me lancer dans cette histoire dont je ne sortirais certainement pas sans désastre et pas seulement pour mon amour-propre mais pour l'évolution naturelle de ces enfants. Je me sens trop novice, j'ai des scrupules, je crains qu'une désillusion brusquée ne laisse une cicatrice dans l'esprit.

Nous ramassons des cailloux, intéressants, les uns par leur taille intentionnelle, les autres par la beauté du jaspé. Elles me questionnent sur l'usage qu'en faisaient ceux qui les fabriquaient et je leur livrais mes réflexions : "Ceux qui taillaient ces pierres, ce sont eux qui devaient aimer les contes de fées". Et c'est on ne peut plus vraisemblable. La magie était le pain quotidien de leur esprit, la mythologie, les métamorphoses, leur jeu perpétuellement renouvelé.

La récolte est plus fructueuse le long d'un abrupt où le ruissellement a décapé le sol plus activement et dégagé les cailloux. Un phénomène bien curieux attire mon attention. Il faut le faire remarquer aux enfants. Par la répétition de petites érosions, les eaux sauvages ont fini par découper sur le bord du plateau des ravins raides comme des échelles, quand ce ne sont pas de véritables falaises. Par endroits même, il reste des témoins de l'ancienne extension du plateau, des colonnes rouges, isolées, semblables à des statues en procession, et que les gens du pays appellent des saints.

"Vous voyez ces ravins, mes enfants, savez-vous comment on les appelle à Madriat ? Eh bien, on les appelle des cheminées de fées. C'est même le nom qu'on leur donne dans toute la France, partout où on en trouve. - Pourquoi les appelle-t-on comme ça ? demande Lili. - Qui sait ? Peut-être parce qu'on les voit fumer le matin, lorsque le brouillard de la vallée, poussé doucement par le vent, remonte par là jusqu'au plateau".

Si ce n'est pas vrai, c'est au moins très vraisemblable pour qui a vu de Chalifaux et, mieux encore, du rocher qui se dresse en face de Sourdoisy, la mer de brouillard, lumineuse au lever du soleil, cheminer doucement le long de la Couze en épousant le relief du sol.

Nous prenons une provision de courage pour nous engager dans l'un de ces ravins. Malgré la difficulté d'une pareille gymnastique, nous descendons jusqu'en bas. J'explore le fossé puis nous entreprenons de remonter. C'est un voyage étrange : on est enveloppé, possédé par le milieu, enclos entre deux hautes murailles rouges, impraticables, comme dans une espèce de prison.

Pendant l'escalade, Malou se fatigue, elle glisse souvent et les cailloux, concentrés dans l'axe du ravin, roulent sous ses pieds. A mi-chemin, on fait la pause. Elle demande : "Comment font-elles, les fées, pour monter dans leurs cheminées ? - Elles ne sont pas embarrassées. Tu vois le grillon, lui dis-je, elles font comme lui, elles sautent, pan! et les voilà arrivées en haut". D'un œil d'envie, Malou mesure la hauteur du talus mais nous qui n'avons pas ce privilège, nous recommençons à grimper péniblement. Enfin nous reprenons haleine en arrivant sur le découvert et nous nous retrouvons en présence du paysage. Devant nous, au loin, se voit le grand plateau de basalte qui domine Chalifaux. Je poursuis la conversation. "Tiens, regarde, si elles le voulaient, d'un bond, elles se poseraient au pied du grand arbre qui paraît tout petit, là-bas, au-dessus de Chalifaux". Pas de réponse, ce n'est pas bon

signe. “Parbleu, me dis-je, c'est une sottise. Passe pour un saut de grillon mais un bond de trois kilomètres, c'est une extrapolation déraisonnable, il ne faut pas sortir des limites de l'épure”.

La psychologie des enfants est trop nouvelle pour moi, j'hésite et mes réflexions s'amorcent en des sens opposés. Eh, pourquoi pas ? discutai-je, n'est-ce pas une loi qui déborde toutes les règles du jeu que de changer de jeu en poussant le premier à l'extrême, à l'absurde ? N'est-ce pas ainsi que s'opèrent les mues spirituelles des petits... et des grands ? N'est-ce pas précisément ainsi que s'opèrent les miennes ? Je cherche une opinion mais, je le sens, je ne suis qu'un débutant et je ris de moi-même en constatant que mes pensées font souvent des tête-à-queue. L'impression dominante est un malaise, je risque d'avoir dépassé la limite de réceptivité des enfants. Mais, là encore, je me déjuge : “Bah! s'ils ne sont pas encore tout à fait mûrs pour la critique, ils s'adapteront vite et ne me tiendront pas rigueur de mes inélégances”.

On avait besoin d'un peu de repos. J'avise un chêne rabougri qui a réussi à s'enraciner dans cette table dure comme une brique. “Venez voir, leur dis-je, quelque chose qui ressemble à un observatoire de fées pour guetter ce qui se passe dans la plaine”. Les petites veulent y monter. Je les installe sur une branche, ce qui me donne une minute de tranquillité pour trier mes cailloux. Il ne se passe rien du tout dans les champs et elles demandent bientôt à descendre.

Au moment où je pose Malou par terre, j'aperçois à ses pieds un objet bizarre que je ne reconnais pas tout de suite. Je le ramasse. C'est simplement une coque de gland vide. “Vois-tu, c'est tout comme une petite coupe de fée, c'est peut-être là-dedans qu'elles boivent”. Elle en prend grand soin et la range dans ses petites affaires pour la rapporter, non sans avoir fait le geste de boire avec. Elle joue à la fée, comme elle joue à la poupée.

Pour moi, j'en jouissais mais non sans remords. J'avais trop bien réussi, je m'étais laissé prendre au jeu et j'y avais persévéré avec une «délectation morose» comme disent les graves moralistes et, finalement, **la faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense, quelque diable aussi me poussant**, j'avais consommé mon forfait.

Il m'apparaît comme définitif. Et maintenant qu'il est trop tard, je cherche des excuses. Nous sommes maintenant sur le chemin du retour, je n'ai pas d'autre préoccupation, je m'abandonne à mon petit conflit intérieur. Quand l'un de mes deux “moi” plaide les circonstances atténuantes, l'autre reprend l'offensive; ce qu'il lui faut, ce ne sont pas des excuses mais de véritables justifications.

Me voilà lancé dans de profondes réflexions sur la psychologie de l'enfant, sur le besoin qu'il a de personnifier toutes choses, sa poupée, son oreiller, la table où il s'est cogné. Je fais des comparaisons à perte de vue entre l'enfant et les peuples-enfants, leurs mythologies, leurs conceptions anthropomorphiques demeurées jusqu'en notre langage (sourire d'avril, automne mélancolique, glorieux coucher de soleil...). Je retrouve ce besoin de l'enfant chez les poètes et leurs prosopopées. O lac, rochers muets... Je les retrouve dans les entités, les propriétés et les vertus occultes, “la vertu apéritive d'une clé, attractive d'un croc et même, la vertu dormitive de l'opium, dans les passions anthropomorphiques mêlées à la physique ancienne, les tendances vers le haut ou vers le bas, l'horreur du vide etc... J'appesantis ma dissertation. Je vais construire un système philosophique pour prouver que personne n'évite une assimilation illégitime de l'inconnu mystérieux avec le donné immédiat de notre conscience. Je crois trouver mon triomphe dans le fait que je ne l'évite pas moi-même jusque dans l'expression du déterminisme où je ne puis voir que la conséquence d'une volonté et jusqu'à la fine pointe de l'esprit critique qui proclame le primat de l'esprit.

Pourquoi donc imposer à un enfant un autre langage que le sien ? N'est-ce pas absurde, odieux et déformant ? Tout ce que je puis faire, c'est de l'aider à se dégager lui-même de son système de personnification universelle, lorsqu'il est devenu caduc.

Une fois finie ma belle démonstration, j'en pèse mentalement la valeur. Mais j'ai beau faire, elle justifie l'enfant, non les initiatives que j'ai prises au sujet des fées. Je n'ai pas aidé ces enfants à se libérer.

Je mâchonnais lourdement mes élucubrations quand tout d'un coup Malou frappe du poing droit dans sa main gauche, entièrement prise par ses réflexions à elle : “Moi, je voudrais tuer une fée”. Que s'est-il donc passé ? Sans doute, mes descriptions lui paraissent obscures ou même incohérentes et elle voudrait ouvrir une fée pour savoir ce qu'il y a dedans, comme elle le fait en dépeçant une poupée. Ce n'est pas Lili qui s'abandonnerait à une passion à ce point déraisonnable. Elle a probablement déjà fait le pas et jaugé mes galéjades. “Mais tu sais bien, Malou, dit-elle, que, les fées, ça n'existe pas”. Malou ne dit rien, elle est indignée, elle regarde par terre du côté de Lili et tourne les épaules de l'autre

côté, d'un geste supérieur. Sur sa moue, je lis bien ceci : “Il y a des gens incapables de rien comprendre”. Le moment est propice pour moi. J'ai une bonne occasion de répéter ce que j'ai dit au début mais je ne sais comment m'y prendre, je reste silencieux. Pourquoi ? Peut-être parce que ma liberté n'est plus intacte après avoir pris bien des fois le parti des fées. Et c'est là sans doute ma plus grande faute.

Le surlendemain, je n'ai pas été peu surpris d'entendre un petit garçon de Sourdoisy chanter : “Vendredi sam'di dimanche... “. J'aurais tout de même été curieux d'entendre l'histoire telle qu'elles la lui ont racontée. J'ai eu la grande satisfaction de n'être pas grondé à mon retour lorsque j'ai raconté mon aventure. Ma conscience en a été tranquillisée mais ma punition n'était que retardée. L'année suivante, en arrivant à Chalifaux, j'ai appris que Malou avait dit : «Monsieur l'abbé, il a menti, n'est-ce pas, maman, il a menti». Malgré la sévérité de ses paroles, malgré son scandale (un peu pharisaïque) et la déconsidération qui en résulte pour moi, Malou ne m'a jamais témoigné plus de confiance que depuis ce temps-là.

Chers tous,

Merci d'abord de vos lettres et réflexions à propos du Montcelet. Si vous êtes heureux de suivre un peu l'activité de la maison, croyez bien que c'est une grande joie pour les "rédacteurs" de vous savoir intéressés, de recevoir le témoignage de votre présence fraternelle et de sentir que, grâce à vos remarques, suggestions et critiques le bulletin devient l'œuvre de tous. J'espère que nous approchons au moment où nous trouverons une formule satisfaisante. Soyez exigeants, continuez à nous aider ! A tous une bonne année. Que chacun dans la voie qui lui est propre devienne un disciple plus vrai du Christ, un membre plus vivant de l'Église, et puisse notre fraternité nous y aider !

S. Bacon.

Joies

Trois fois en huit jours, au temps de Noël, nous avons appris de joyeuses nouvelles pour tous. Joies intimes, on ne les annonce pas bruyamment. A la fin d'une réunion, on vous attend ou bien entre deux portes, quand on est sûr de vous trouver seul, on vous saisit. "Nous voudrions vous dire quelque chose. - Ah vraiment. J'ai compris ! - Comment, vous avez compris ? Qui vous l'a dit ? - Personne que vous, à l'instant même". Alors se fixent sur vous quatre-z-yeux joyeux, prêts à déborder de larmes. Avec insistance, ils veulent pénétrer plus profond, forcer une porte secrète, comme s'ils disaient : "Non, vous n'avez pas encore bien compris ! Si vous saviez tout ce que cet événement représente pour nous !" Leur langage est plus qu'humain, quelque chose du mystère présent nous envahit. Des yeux pleins de joie se sont baissés. Leurs cils mouillés se devinent encore et disent avec simplicité : "Regardez-moi bien, oui, aimez-moi beaucoup, parce que le Tout-Puissant m'a fait quelque chose de grand !"

On se serre les mains bien fort, en silence, puis on essaie d'exprimer l'ineffable, et puis on se tait et, pendant ce temps, la tête penchée médite en son cœur. Je lis quelques-unes de ses pensées : "C'est bien moi qui suis heureuse mais ce n'est pas ma joie que j'éprouve, c'est la joie de Dieu qui s'épanouit en moi. J'ai beau m'efforcer de la partager, elle est incommunicable. Je vous aime beaucoup mais je sens trop la différence entre vouloir et être. Quand votre surprise et votre première émotion seront calmées, des occupations multiples vous reprendront. Tandis qu'ici, le mystère habite à demeure, il va durer, durer, et je le méditerai à cœur de journées et de semaines".

Sa joie toute pure, je l'ai déjà vue quelque part. Je pense à Notre Dame de l'Espérance qui penche la tête vers son manteau entrouvert.

Cette splendeur humaine évoque, par contraste et par pitié, ce que tu oses appeler tes joies, c'est-à-dire tes succès, tes victoires, tout ce qui met en jeu ton amour propre. Tu te crées des joies, tu te paies des joies achetées avec l'argent de tes efforts et, comme un avare, tu deviens incapable d'imaginer une joie pour toi qui ne soit pas de toi. Mais peux-tu la savourer sans leur trouver un goût de lutte, un goût de vieux, un goût de mort ? Pourras-tu jamais te contenter de ce breuvage impur après avoir vu les sources limpides de la joie donnée par Dieu sans mesure ?

Toujours vivre en fonction des autres, de l'opinion, jamais purement et simplement vivre la vie. Être malin, passer pour malin. Pauvre royaume où le plus heureux serait le plus malin. Royaume d'étrangers, d'indifférents ou de concurrents, sinon d'ennemis.

Seigneur, rendez-les moi comme frères et que mon attitude ne dépende plus de la leur.

Es-tu autrement qu'un autre ? Tu participes de la nature humaine qui ne peut donner aux uns que ce qu'elle est capable de donner à tous. Si c'est la vision qui a fait l'œil, à plus forte raison n'est-ce pas la joie essentielle, éternelle, de la vie qui trouve ici une expression de circonstance ? Dans ton propre domaine, tu possèdes la même source. Il te manque de savoir la mettre à jour.

O puissance de la vérité ! Ce simple acte de foi que tu fais en la joie essentielle t'illumine déjà, quelque chose de mystérieux est joyeux en toi, tu participes de la joie par cela seul que tu crois à la joie, simplement parce que la joie est ! Apprends donc, devant ce spectacle libérateur d'une source jaillissante, à ne plus creuser des citernes d'eau croupie.

Trois petits chérubins de plus s'incarnent en ce moment parmi nous. C'est à cause de nous tous qu'ils viennent au monde. C'est l'atmosphère de notre chaude amitié qu'ils aiment, c'est notre foyer affectueux, c'est l'espérance, c'est la confiance en l'avenir. Sans y avoir pensé, nous voilà responsables de leur naissance. Vous nous voulez pour parrains et marraines; chers petits neveux, des centaines d'oncles et de tantes vous attendent. Bénis, ô vous qui venez au nom du Seigneur

Avunculus

Chronique

10 décembre, méditation sur **la Fidélité au Christ** par Légaut

Nous sommes fidèles à la mémoire de nos amis, de nos défunts. Mais ce sont des hommes d'un temps. Au Christ, il faut donner une fidélité à sa taille. Ses paroles ont été dites au moins autant pour l'avenir que pour les circonstances du temps passé. Saint Paul a eu l'audace de dire que ce qui lui importe, ce n'est pas le Christ selon la chair mais le Christ actuellement vivant. Notre Seigneur vivait, il y a vingt siècles. Pouvons-nous faire consister notre fidélité à épouser la mentalité du premier siècle ? Nous ne serions que dépayés. Ce qui est fortifiant, c'est d'être fidèles au Christ dans notre vie du XX^e siècle.

Notre Seigneur a dit qu'Il était le chemin. Si nous ne marchons pas, comment sera-t-il notre chemin ? Tel chrétien ne marche pas. Il reçoit l'enseignement de l'Église comme un talent précieux à conserver, à enterrer. C'est un paresseux. Le Christ vivant ne lui est pas utile, même s'il prétend qu'il lui est nécessaire.

D'un autre côté, il y a des hommes qui cherchent et marchent mais hors du chemin. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. Mais eux le cherchent en désespérés. Depuis la guerre, quelle consommation, quel gaspillage d'héroïsme ! Ils sont tenaillés par le désespoir à force d'avoir voulu la justice : ils ne connaissent pas le Christ, le chemin.

Le vrai chrétien avance dans le chemin : il prend au sérieux l'espérance humaine. Le christianisme a apporté ceci de terrible qu'il oblige les fidèles à un choix. Pour les uns, le Christ est un chemin qui conduit; pour les autres, il devient une pierre d'achoppement. Combien de désespérés parce que les béatitudes sont trop grandes pour eux.

Le sacrement de la fidélité, c'est la messe. La messe est autre chose qu'une pratique de piété pour nous. Pourtant n'arrive-t-il pas que notre zèle nous fasse oublier l'essentiel ? Nous n'ignorons plus rien des rubriques mais, sous notre science, le mémorial de Notre Seigneur disparaît : "Faites ceci en mémoire de moi".

Il nous faut savoir être fidèles, à travers des circonstances nouvelles, à sa pensée, à ses désirs. La vraie fidélité ne se confond pas avec la fidélité à une école, à une doctrine, à une philosophie. Celui qui est fidèle à une vie fait croître les graines et les bonnes étouffent les mauvaises.

J'aime un garçon vivant, même s'il est intransigeant. Qu'il soit même intégriste pourvu qu'il soit capable de s'enthousiasmer pour les choses nouvelles. Il oscillera, il aura peur, il se croira moins religieux qu'avant. Mais le long du voyage, le Christ sera son chemin; il sera celui qui sauve, non pas un sauveur métaphysique ni un talisman contre les accidents de chemin de fer mais un soutien contre le désespoir dans une vie active et efficace. Il pourra avoir des échecs, une vie d'échecs successifs : le P. de Foucauld a échoué tout le temps, mais pas de désespoir. La différence avec les autres n'est pas dans l'héroïsme mais dans le chemin.

Ce même jour, conférence de M. **Gabriel Le Bras sur la déchristianisation des campagnes**

Nous désirerions savoir les raisons de la déchristianisation qui ravage la France depuis la Révolution et plus particulièrement les campagnes depuis le 2^e Empire. M. le Bras ne résout pas ce problème. Il s'en tient pour l'instant aux statistiques portant sur l'assistance aux offices du dimanche, la communion pascale, les derniers sacrements. Une description de la France religieuse ou plutôt culturelle, impossible à résumer, a été donnée par le même auteur dans les Études du 20 avril dernier. Insistons plutôt sur quelques remarques assez curieuses.

Il existe de vastes territoires, couvrant jusqu'à trois, cinq, dix départements où la pratique religieuse est presque uniforme. Les frontières de ces blocs sont parfois très nettement dessinées : une rivière, le bord d'un bois séparent brusquement deux régions énormes d'indifférence et d'assiduité. Dans ces régions assez homogènes, se trouvent des îlots, des enclaves païennes. Une telle distribution géographique remonte parfois bien loin, avant la Révolution.

Il y a des usages locaux assez étranges. La communion pascale ne suppose pas toujours l'assistance à la messe le dimanche, dans le Cantal par exemple. Ailleurs dans la région de Nontron (Dordogne) entre autres, on n'assistera pas à la messe mais on ne refusera pas les derniers sacrements. Dans plus d'une région, les églises sont désertées, sauf le jour des Rameaux. Une expérience fréquemment répétée montre que les fidèles de certains pays sont très assidus aux cérémonies religieuses tant qu'ils restent chez eux et cessent toute pratique quand ils émigrent. Ainsi la campagne des environs de Strasbourg. Les Bretons aussi ont cette réputation.

De tels phénomènes sont particulièrement intéressants à noter pour nous car ils permettent de nous situer nous-mêmes et de nous éclairer sur ce que nous voulons faire. Ils montrent à quel point la pratique religieuse entre dans la géographie humaine. Elle ressortit à la sociologie et à l'ethnographie.

La fidélité par masses et la désaffection par masses nous étonnent dans une chose qui est censée être toute individuelle, libre et par suite imprévisible. Au contraire, elle se montre soumise à des lois, elle est solidaire d'un certain déterminisme social.

Cela tient sans doute à une raison qui ressort des observations faites par M. Le Bras. C'est que la pratique religieuse n'est pas un témoin direct de la religion intérieure. De nos jours surtout, il ne faut pas, sans précautions, qualifier religieuses ou irréligieuses des populations d'après la fréquentation des offices ou d'après l'importance du rôle joué par le clergé. Cependant, on se méprendrait si l'on opposait, comme on a été tenté de le faire souvent, religion personnelle à conformisme social. La religion naît dans la société, croît dans la société et finalement retourne à la société. Une religion individuelle n'existe pas. Mais il y a une distinction à faire entre les conformismes : les uns sont inconscients, on les subit; les autres sont plus ou moins conscients, plus ou moins voulus. Les premiers correspondraient aux populations "communautaires" au sens de l'abbé de Tourville, celles où la personnalité de chacun est étroitement conditionnée par son insertion dans la communauté, la spiritualité de chacun n'est pas séparable du milieu où il vit, la réflexion sur la communauté n'est pas éveillée, la critique n'est pas très développée ou bien elle est comprimée par la pression sociale. Dès que le fidèle est transplanté dans un milieu où les mœurs sont différentes, sa vie intérieure devient inconsistante. On comprend que, dans ces populations, les réunions culturelles aient l'importance d'une contrainte et que celui qui dirige la communauté spirituelle joue un rôle beaucoup plus exclusif qu'ailleurs.

L'autre genre de conformisme ne peut naître que là où chacun apprend à s'isoler momentanément de la société, prend du recul pour la juger, la critiquer au nom d'un idéal. Quand il y rentre, c'est pour y réaliser cet idéal. Les réunions culturelles reprennent leur importance mais changent de signification. Les nouveaux fidèles seront moins nombreux peut-être mais actifs, plus capables d'initiatives; ils prennent conscience de leur responsabilité en ce qui concerne l'avenir de l'Église. Cela même leur donne plus de résistance à l'égard des milieux dissolvants, et même un esprit de conquête.

Faut-il voir dans la crise religieuse de la France, le passage difficile d'un régime communautaire subi au régime communautaire désiré, en passant par la phase malade de l'individualisme ? Alors, ce serait une crise de croissance. Dans sa mue, la France ressemble au fidèle dans la tentation. Du dehors, on peut se tromper et prendre celui-ci pour un pécheur, un renégat. Mais en réalité, c'est dans le doute que s'exerce la foi, c'est dans le découragement que se trouve l'espérance, c'est dans la critique que s'affermir l'attachement.

Pour nous qui sommes ce que l'on aurait appelé des déracinés, il y a quelques années, mais qui sommes plutôt passés au régime végétatif, fixé mais sans réaction, à la mobilité de la vie animale et sensible, nous ne retrouverons plus l'amour de l'Église visible sous la même forme qu'autrefois; c'est l'amour de l'Église future qui nous fera aimer l'Église d'aujourd'hui.

17 décembre, **méditation sur Dieu** par Légaut

On parle de Dieu en philosophe, d'une manière impersonnelle. Ce n'est pas un langage religieux. Refusons-nous à répéter les clichés et ce que l'on peut apprendre dans les livres. Même le catéchisme, la théologie ne nous suffisent pas. Que chacun dise : Voilà comment je découvre Dieu, comment Dieu devient réel dans ma vie.

Né dans l'Église, on a dans le sang une tradition chrétienne. Dans une famille chrétienne, vers 1900, on ne parlait pas de Dieu, on vivait dans la paix, la sécurité, le confort, la chaleur intime.

Puis l'enfant prend conscience d'une religion personnelle. C'est la préparation à la première communion et les lectures qui l'ont marquée. Vie de l'âme. Légaut a conservé beaucoup plus de souvenirs vivants du catéchisme que de la classe du lycée.

C'est l'époque de la découverte du Christ. Le Christ a besoin de nous, nous avons besoin de lui. La vocation apparaît. A douze ans, l'enfant donne sa vie, il veut la donner pour le Christ. Les livres s'ouvrent et disent autre chose qu'un texte à répéter. Il aura l'attitude d'une totale soumission, de l'adoration envers le Christ. Comme St Thomas, au lieu de dire : "Le Christ est Dieu", il dit "Mon Seigneur et mon Dieu". La personne de Jésus est dans sa vie et le conduit à Dieu.

Puis vient une période de transformation analogue à celle des apôtres après la Résurrection. Étape plus importante aujourd'hui que dans les siècles passés. Le monde s'accroît en dimension dans l'espace et dans le temps. Il faut que Dieu soit à la taille du monde découvert, non du petit monde méditerranéen. La nature est un des sacrements les plus puissants. C'est une révélation. Elle nous apprend la grandeur de Dieu. Vivre de Dieu, c'est être de plus en plus perméable à la nature.

Mais alors, la création prend une signification religieuse. Elle n'est pas à comparer, comme le dit le catéchisme, à la fabrication d'une horloge. Le fabricant supprime tout ce qu'il y a de religieux. La première chose à affirmer quand on dit que Dieu est créateur, c'est que la création n'a pas d'équivalent

sur cette terre, elle est inconcevable, impensable, d'un ordre plus intime que les conceptions de l'esprit, elle est de l'ordre de l'amour.

Il est facile de vivre de Dieu dans la création, dans ce qui est fait. Mais il est beaucoup plus difficile de le vivre dans ce qui n'est pas encore, dans ce qui devient, dans l'humanité à venir. L'homme doit croire à ce qu'il va engendrer, à ce qu'il va inventer.

Le Christ mystique de St Paul, le Christ universel, l'Oméga, comment en parler ? On le pressent plus qu'on ne le pense. Ce que nous pouvons dire du moins, c'est que chercher Dieu, c'est déjà le connaître. C'est de cette manière que s'essayaient les enfants à leur entrée dans la vie. Le mystère de l'enfance est à l'origine de tous les cheminements religieux.

Le même jour, conférence du P. **Teilhard de Chardin** sur la Chine, la Birmanie et Java.

Grâce à Haumesser, la bibliothèque est transformée en salle de projections. Le but des expéditions faites par le P. Teilhard dans ces pays, c'est la recherche des restes préhistoriques des civilisations humaines paléolithiques (c'est-à-dire anciennes), la recherche directe sans doute, mais aussi l'étude du programme et des méthodes rationnelles de recherche. On s'est trop contenté, jusqu'à présent, d'exploiter ce que l'on connaissait et de discuter les moindres détails, souvent très obscurs, des gisements européens occidentaux. Au lieu de s'en tenir aux gisements des terrasses de la Somme, maintenant qu'il est devenu certain que les restes paléolithiques se retrouvent dans toute l'Asie et l'Afrique, il est temps d'explorer les gisements qui semblent devoir être les plus importants, c'est-à-dire les dépôts continentaux les plus étendus, les grandes terrasses fluviales. C'est à cela que le Père s'occupe déjà depuis son séjour en Chine, plus particulièrement à Choukoutien, le plus ancien gisement d'ossements et d'instruments humains. L'année dernière, il a rejoint "de Terra", qui s'est fait une spécialité de la prospection en Birmanie et le Père a la bonheur de pouvoir dire qu'il a fait le pont entre la Chine et le reste de l'Asie, c'est-à-dire entre les étages quaternaires des diverses régions.

Il a visité aussi une nouvelle fois le célèbre gisement du Pithécantrophe de Java, dont la signification humaine a été rendue plus éclatante par la découverte du Sinanthrope de Choukoutien, son proche parent, et par de nouveaux ossements fossiles du Pithécantrophe lui-même, trouvés l'année dernière dans un autre gisement de Java. Nous suivons son itinéraire et ses explications à l'aide de projections photographiques très belles où l'on admire en même temps ses documents de géographie physique et humaine, les paysages, la culture, l'industrie locale, les extractions de mines, par exemple les mines de rubis et de saphirs exploités par les procédés indigènes.

Noël à la rue Delibes

La nuit de Noël, on a fait la veillée à la rue Léo Delibes. Un certain nombre s'étaient déjà réunis au dîner. Puis après la vaisselle, quelques-uns se sont groupés dans la bibliothèque, chantant des cantiques et de vieux noëls au hasard, en attendant l'arrivée des autres. Pour suppléer au chauffage central insuffisant pendant ces jours de froidure, on avait fait un grand feu de bois dans la cheminée de la bibliothèque et dans celle de la chapelle.

Vers 10 heures, a commencé l'office qui a été continué sans interruption jusqu'à la messe de minuit. Une courte méditation a dirigé les pensées vers l'attente. Le même mouvement dirigeait les cœurs vers la dévotion à l'Église, mère de Dieu, c'est-à-dire mère du corps mystique du Christ, objet de notre attente. Les textes liturgiques, tantôt récités, tantôt chantés, ont été coupés par le silence de communauté ainsi que par deux cérémonies connues de tous : le baiser des reliques de la pierre d'autel en signe d'attachement à l'Église et à la tradition, et le baiser des vases sacrés sur l'autel en signe de l'union des fidèles au clergé dans la messe.

Après la messe, la réunion continua, bien joyeuse, beaucoup de camarades restant coucher dans la maison hospitalière. Ils ont bu autant de litres de vin chaud qu'en autorisent les autorités les plus recommandables à ce que dit une chanson canonique : Pourvu qu'ils chantent : Alle - luia, Alle - luia, Alle - lu - ia !!! Il faudra leur demander s'ils ont accompli la pénitence.

Pendant ces réjouissances, un arbre de Noël a été illuminé et on a éteint les lampes. L'âtre flambant et les petites lumières magiques donnaient, sur les murs de cette bibliothèque immense, des ombres et des reflets mouvants capables de ressusciter nos impressions d'enfance. On s'est mis à chanter "Les anges dans nos campagnes... Glo-ô-o-o-ria... Accompagné par la flûte, on a réentendu les petits moines de St Antoine. Finalement, vers deux heures et demie (OH !), on a dansé la Bourguignonne.

Un séjour à Chadefaud a été organisé pour la semaine de Noël. Que s'y est-il passé ? Nous en attendions le récit mais nous sommes déçus. Rien n'est venu. Nous avons seulement appris quelques détails piquants : entre les parties de ski et les boules de neige, visant plus particulièrement les dames et les ecclésiastiques, on s'est réconforté en buvant du rhum !! On a déjà avoué que pas mal de bouteilles y ont passé. Faute de mieux, nous nous contentons d'enregistrer ces parcelles de vérité.

Critiques obligeantes sur le Montcelet

- De Jean Albert, le 25 XII

Voilà la liaison établie et de façon très heureuse, je crois. Sans doute des tâtonnements sont-ils inévitables mais la formule importe moins que le principe. Ces échanges renouvelés entre la province et Paris ne peuvent que préparer les revoirs d'Auvergne ou d'ailleurs à être plus fraternels et plus féconds. Pour ma part, j'ai trouvé très bons les détails concrets relatifs à la maison. Quant aux comptes-rendus, le genre doit varier, il me semble, avec les sujets. Ce qui mérite d'être retenu, c'est moins la substance complète d'un "topo" que les points de l'exposé ou de la discussion susceptibles d'orienter les réflexions des camarades. Lorsqu'il s'agit d'un "topo", le condensé ne me paraît pas la meilleure formule. Là encore, il me semble qu'on doive faire confiance au jugement du rapporteur pour présenter un aspect du problème posé, le "résumé comprimé" risque de paraître de l'hébreu à qui n'a pas assisté à la séance (à ce propos il serait bon que ceux qui possèdent des notes présentables puissent les mettre à la disposition de tel "blédard" que le sujet intéresse).

Nous prenons note du désir exprimé par J.A. et nous tâcherons de tenir à la disposition des camarades un compte-rendu aussi complet que possible des "topos" et discussions que les dimensions fatalement réduites du Montcelet ne nous permettent pas de publier in extenso.

- De Simone Bacon, le 27-XII

Pour les comptes-rendus, j'ai l'impression que nous ne sommes pas encore au point et j'espère que la suggestion de J.A. pourra nous aider. Ce qu'il faut, en somme, c'est qu'à propos de chaque méditation, nous refassions à notre idée un exposé suivi de tel ou tel point que nous avons choisi. Le chapelet de phrases caractéristiques tirées des méditations et se suivant sans lien m'est pénible. J'ai absolument besoin d'un lien logique exprimé entre les idées et sauter de l'une à l'autre est pour moi une vraie torture intellectuelle. Le système des médailles, si parfaitement ciselées soient-elles, ne me convient décidément pas du tout.

Pour l'exposé du P. Fessard, une objection : je ne suis pas d'accord avec vous sur l'interprétation des réflexions de Légaut. D'après le Montcelet, on pourrait le ranger parmi ceux qui condamnent catégoriquement la "capitulation de Munich". Or son point de vue est, me semble-t-il, que, dans l'état actuel des choses, les accords de Munich étaient ce que nous pouvions faire de mieux. De même, la phrase "Notre situation actuelle est lamentable", ainsi isolée, semble sous-entendre un pessimisme, qui est aux antipodes de la foi de Légaut en l'avenir.

De A. I., le 28-XII

Domage que la place soit si restreinte dans le pigeon pour le rappel des méditations, des conférences. Quelques bribes de phrases ne disent peut-être rien à ceux qui n'ont pas assisté à la médit.

De Gabrielle Lestang, le 30-XII

La rubrique que je préfère est celle des méditations et topos sous forme d'extraits ou brefs aperçus. Je trouve ça très suggestif et vivant. Je ne suis pas tellement sûre que ce soit par la correspondance entre camarades que le bulletin doit être principalement nourri. Ce qui fait vraiment centre et foyer pour nous, ce qui éveille nos réactions personnelles, c'est la maison, ce qui s'y dit, ce qui s'y fait. Les liens qui nous lient les uns aux autres passent par ce centre.

De Marie Valer, le 29-XII (Ah, je l'aimais tant, mon mari...)

Surtout n'oubliez pas de m'envoyer le Montcelet. Ça fait tellement de bien de sentir qu'on fait réellement partie de la communauté, savoir ce que Légaut a dit, ce que les camarades ont répondu. Surtout ne supprimez pas les phrases "médailles" si vous le pouvez, ça donne tellement plus l'impression du groupe. C'est chic de faire ça. Je suis contente aussi que S.B. soit la rédactrice... (adjointe).

Au sujet de l'union des Églises

C'est M, Portal qui serait heureux de penser que ses petits-enfants reprennent ses préoccupations. Plusieurs parmi nous font de ces problèmes le sujet de leurs méditations suivies. Je l'ai appris avec un grand intérêt par quelques mots de M. l'abbé Nédoncelle de Lyon. J'en profite pour citer un passage d'une lettre de Gabrielle Lestang.

“J'ai eu une joie toute particulière à lire ce que vous me disiez sur l'Union des Églises. Je suis tout à fait de votre avis. On ne se réunira pas à l'extrémité des branches. On ne persuadera pas à une branche vivante qu'elle est morte. Mais combien il est nécessaire de faire tomber les préjugés et de faire naître la compréhension et les amitiés. J'ai tant de peine à voir certains catholiques si fiers de leur orthodoxie, certains protestants si fiers de leur séparation. La neutralité nous a habitués à pratiquer un catholicisme qui ne puisse paraître mesquin à personne. Cela ne veut pas dire un catholicisme pâli mais il y a encore beaucoup à faire dans ce sens-là. Je pense que c'est la façon de préparer l'avènement dont vous parlez. Je suis contente que S.B. se préoccupe de ces choses !

Bibliographie

De M. Manasse-Morris (20-XII)

Ah vous avez raison de recommander aux camarades le “François” du R.P. Valensin. C'est une merveille ! Hier, le Père me donne un exemplaire et je suis bouleversé de joie et d'émotion.

Personne n'a oublié l'abbé Nédoncelle qui est venu nous parler rue Galilée de Friedrich von Hügel. Il entreprend une publication difficile, une édition du chef-d'oeuvre du Card. J.H. Newman : *Apologia pro vita sua* ; Trad. par E. Micheline Delimoges. Introd. et notes par M. Nédoncelle. Édition par souscription avant le 10 février 1939, 40 frs., ensuite, édition de librairie, 60 frs. S'adresser à M. Gaudefroy ou à M. Nédoncelle, Collège de Nogent-sur-Marne (Seine).

Correspondance

De Marguerite Bosché (20-XII)

Pourrait-on avoir par le Montcelet des nouvelles des amis malades. Je crois que le Montcelet peut être pour eux un moyen d'énergie spirituelle plus riche que l'U.S. Je crois en effet que pour les malades la collaboration avec les bien portants est nécessaire. Les échanges ne peuvent qu'être enrichissants pour l'une et l'autre partie.

De Marie-Anne Febvre, le 28-XII

Voulez-vous, par le Montcelet, faire transmettre à la communauté les vœux affectueux et le souvenir que "Petite Mère" donne à chacun.

De A. I., le 28-XII

Nos enfants vont bien. Noëlle en particulier, après quatre mois d'hésitation, a l'air de se faire avec joie à l'idée d'une vie terrestre.

Partez, feuilles du Montcelet, volez, mes pigeons, allez vite au-devant de nos petits amis, loin, loin, au bout de la France, sur les bords de la Méditerranée, dans les Alpes et les Pyrénées, en Alsace et en Bretagne, en Normandie et dans les régions du centre. Partout, vous trouverez des pigeonniers qui vous attendent. Soyez prêts à toutes les fortunes et les infortunes. Toi, tu trouveras la vie calme et toute rayonnante mais toi, une vie bruyante, des enfants, des soucis et toi, tu entreras dans la chambrette de la solitude et de l'attente mais toi, tu trouveras la maladie, peut-être même les cruautés d'un sort inhumain, ou bien l'angoisse pour l'avenir immédiat. Qu'il s'en passe des choses dans le monde ! Chaque nom nous étonne par sa simplicité; au contraire chaque vie est d'une complexité infinie. Autant de maisons où vous entrerez, autant de mondes vous trouverez ou plutôt autant de points de vue différents sur le monde entier.

Ma colombe d'amour, au pigeonnier où tu vas, tu porteras le baiser de paix, le baiser d'un frère. Tu lui diras quelque chose de cette maison d'accueil d'où tu viens et que des frères réchauffent de leur vie commune. A celui qui est heureux, dis-lui qu'il a des frères dans la peine. A celui qui est triste, dis-lui que nous l'aimons tel qu'il est. A celui qui peine, dis-lui combien il est important qu'il tienne bon dans le poste isolé où il nous défend, en tâtonnant dans l'obscurité contre le mal inconnu. Tandis qu'il tient notre place, en attendant que, demain ou après-demain, un autre de nous le relaie dans son poste avancé, nous voulons avoir pour appui et son exemple et ses résultats. A celui qui souffre, inspire la conviction qu'il est au laboratoire d'expérience et de création de la vie, humaine et divine, et que les plus belles découvertes se font d'une manière inattendue, dans les plus anormales des conditions et les plus désespérées. Répète-lui ces mots qu'il retrouvera plus loin (Dieu risque, communauté de destin du Créateur et de sa créature, l'Incarnation et la Rédemption, Noël et Pâques, c'est cela même).

A chacun, dis bien qu'il est heureux parce que Dieu le voit, dis-lui de s'élever au-dessus de sa vie comme toi, ma colombe, tu t'élèves au-dessus des pentes du Montcelet, afin qu'il contemple, domine et comprenne. Sous une autre forme, dis à son cœur, oui, répète-le, qu'il possède des réserves d'affection inemployées, qu'un élan supplémentaire lui donnera comme une deuxième vie pour regarder la première. S'il n'en a qu'une, à raz de terre, il sera bousculé, emporté, dominé en aveugle par les événements. S'il se regarde du haut du ciel il verra la direction vers laquelle Dieu le mène et ce sera pour lui une grande fermeté dans la foi, une profonde espérance d'où jailliront des sources d'énergie insoupçonnées.

Va, ma colombe, toi dont la forme est simple comme celle d'un œuf et la gorge aussi riche que l'arc-en-ciel, la prune cerclée d'or et la vue nette et directe. Réveille en toi le sens de la direction, l'aisance et la sûreté du vol, pour atteindre le bon pigeonnier, celui où t'attend l'âme pigeonne.

Ô ma volée de pigeons. Me rapporterez-vous une volée de lettres ?

L'universelle prière des chrétiens pour l'unité chrétienne du 18 au 25 Janvier

Nous avons reçu, trop tard pour en parler dans le n° 6, une feuille nous invitant à joindre notre prière à celle de beaucoup de nos frères pour le retour à l'unité.

Toutes les confessions y participent, notamment le Conseil presbytéral de Lyon, l'Académie orthodoxe de Paris, la Communauté anglicane de la Résurrection, des Luthériens de Suède, du Danemark, de la Norvège.

Nous regrettons bien de ne pouvoir reproduire intégralement l'appel de M. l'abbé Couturier de Lyon. Quel n'est pas le scandale donné au monde par la division de la Chrétienté. Et il faut que nous soyons bien durs pour ne pas nous en inquiéter. Peu d'âmes religieuses semblent s'en émouvoir. Trouvent-elles naturel que la division soit établie, acceptée définitivement ? Les fidèles sont peut-être protégés contre ce scandale mais ceux qui n'ont pas encore trouvé la vérité et qui cherchent, ceux-là souffrent, ils sont blessés dans leur foi naissante.

Afin de nous aider à prier avec tous, nous reproduisons quelques-unes des acclamations qui ont été lancées à la foule dans la cathédrale de Strasbourg et auxquelles la foule a répondu avec ferveur :

- De notre fâcheuse tendance à regarder la paille que nous voyons dans l'œil de nos frères séparés, plutôt que de leur bonne foi et leur bonne volonté,

Nous demandons pardon, Seigneur

- De nos controverses remplies parfois d'ironie, d'étroitesse d'esprit ou d'exagérations à leur égard, de nos intransigeances et de nos jugements sévères,

Nous demandons pardon, Seigneur

- Par-dessus les frontières linguistique,, raciales, nationales,

Unissez-nous, Seigneur

- Par-dessus nos ignorances, nos préjugés, nos inimitiés,

Unissez-nous, Seigneur

- Par-dessus les barrières intellectuelles, spirituelles, confessionnelles,

Unissez-nous, Seigneur.

Si le scandale se perpétue, c'est en partie à cause de l'ignorance réciproque dans laquelle sont les uns des autres, tous les chrétiens, y compris les catholiques. Par exemple, l'œuvre de la réconciliation (avec l'Orient) exige comme une de ses conditions que les latins "abandonnent la fausse manière de voir qui s'est enracinée dans le plus grand nombre au sujet des doctrines et des institutions des Chrétientés orientales", disait S.S. Pie XI dans l'allocution consistoriale du 18 décembre 1924.

Ce grand mouvement ne nous a pas laissés indifférents. A la rue Léo Delibes, nous avons dit la messe pour l'unité chrétienne.

Chadefaud sous la neige

Nous voici tous réunis pour quelques bons jours et prêts à braver les affres du froid et de la neige.

Dans le petit salon, le poêle ronfle tant qu'il peut et un copieux petit déjeuner nous attend. Nous avons même droit à ce qui reste du mystérieux réveillon à trois, le soir de Noël.

Mais il faut faire vite, le pays est trop merveilleux pour que nous nous attardions dans la maison. Déjà nous avons décidé, pleins d'ardeur, de tenter l'escalade du Montcelet et, bien emmitoufflés, mains dans les poches et foulards sur la tête, nous partons d'un pas allègre. La montée est périlleuse, que de chutes et de glissades, surtout lorsque un adroit viseur commence une bataille de boules de neige. Sur le plateau, la couche est intacte et nous avons l'impression de fouler un sol neuf. Pourtant, voici une piste, un lièvre est passé là; plus loin, des traces nombreuses et rapprochées, des plumes, nous font deviner qu'une bande de corbeaux s'est posée là pour creuser la terre. Enfin, le sommet ! nous avons réussi. Mais le vent souffle, glacé, et le soleil baisse. Il ne fait pas bon de s'attarder, vite, rentrons !

Tempête de neige

Aujourd'hui, pas de soleil, le ciel est uniformément gris; nous avançons sur le plateau, gênés dans notre marche par l'épaisseur de la neige - 40 à 50 cm. d'après de savants calculs.

Quelle récompense en arrivant au bois de sapins; les branches lourdement chargées plient; chaque brindille est délicatement bordée de blanc. On dirait une forêt de conte de fées irréelle et précieuse. Nous nous aventurons sous les arbres. Attention aux malicieux qui nous secouent sur la tête une avalanche blanche et froide.

Le ciel s'obscurcit de plus en plus et bientôt les flocons se mettent à tomber serrés, serrés. Nous ne voyons plus à vingt mètres: nous sommes pris dans une vraie tempête de neige. Il faut, pour retourner, suivre nos propres traces et lancer de fréquents appels pour vérifier si nous sommes toujours au complet. Quelle promenade fertile en émotions ! N'a-t-il pas fallu que L. porte quelqu'un sur ses épaules ?

Les leçons de ski

Avec les conseils de l'abbé Escudié, nous faisons tous nos essais de skieurs et nous descendons allègrement les pentes. D'ailleurs le plus difficile n'est pas de glisser mais de rester debout. Courage ! Courage ! encore une dizaine de séjours semblables et nous pourrons nous inscrire pour les Jeux Olympiques.

Douze, au-dessous de zéro, l'eau des bouillottes gèle dans les lits

Tout n'est pas rose dans la vie de montagnard !!! et malgré les bouteilles de rhum, il fait bien froid, surtout dans les chambres. Brou... quelle impression ! Il ne faut pas moins de cinq couvertures, et que de précautions pour abandonner pull-overs et écharpes. Le remplissage des bouillottes est une mission de confiance qu'il ne s'agit pas de négliger et qui réserve bien des surprises, celle par exemple de retrouver gelée, l'eau d'une bouillotte oubliée dans un lit.

Yvonne Gaston, notre diligente économiste, eut aussi bien des démêlés avec le pain qu'il fallait réchauffer dans le four pour le rendre mangeable.

Après toutes ces péripéties, le soir nous retrouve tous assis confortablement dans les fauteuils. Nous écoutons Légaut nous lire l'Iconoclaste de Gabriel Marcel ou nous parler de Sparkenbroke. Nous avons aussi la joie d'entendre deux méditations: l'une sur la messe, l'autre sur Dieu.

A nous tous, ces journées trop courtes ont apporté paix et réconfort. Elles nous aideront à mieux vivre celles plus grises de notre vie habituelle.

Jacqueline Bonnafous

Le 8 janvier, **la Samaritaine** par Légaut

A propos de la rencontre de Jésus avec la Samaritaine, Légaut fait une méditation sur la vocation.

N.S. est fatigué, il est seul, il a soif. Il est fatigué physiquement et moralement. En se confiant, il reprend conscience du sens de sa vie. Sa conversation avec la Samaritaine va le rafraîchir, le renouveler, lui faire approfondir sa vocation. Il voit un ensemble plus grand. Voici la moisson, la réussite parfaite et totale et il va dire maintenant : "J'ai une nourriture que vous ne connaissez pas".

Il y a de multiples endroits dans l'Évangile où N.S. approfondit sa vocation. Déjà, à l'âge de douze ans, il s'isole de sa famille et dit : "Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux choses de mon Père ?"

La vocation est une cause de trouble. Il y a des vies humaines normales. Elles sont faciles. Mais déjà, pour être artiste, il faut être anormal (Gide). Et lorsque c'est Dieu qui entre dans une âme, ce n'est pas pour sa tranquillité. "Je ne suis pas venu apporter la paix mais le feu et le glaive". La vocation est une cause de disharmonie. C'est sans doute pour faire atteindre à l'homme une harmonie supérieure, mais pas pour la facilité de sa vie. Quand un plus grand que vous entre dans votre maison, les meubles sont bousculés, il y reste peu de place pour vous.

C'est la maladie. Il faudra chercher un équilibre supérieur. La grande souffrance de tout malade, c'est la solitude. La vocation isole. Elle est surhumaine, on peut dire qu'elle est inhumaine. On retrouve le sens de sa vie auprès de toutes les autres vies. Ainsi N.S. redécouvre l'immensité de l'œuvre dans laquelle il s'est engagé. Vocation et vision d'ensemble sont inséparables.

La grande fatigue de Jésus, c'est d'avoir voulu créer une communauté du peuple juif : (comme la foule) et il s'aperçoit que la foule ne le suit pas. Voilà ce qui devait causer sa solitude. Il n'est pas de ce monde, nous ne sommes pas de ce monde.

Dimanche 15-01, méditation de Légaut sur **l'amour du prochain** (Luc 10,25)

Qui est mon prochain ? demandait le docteur de la loi. Nous n'avons plus, après vingt siècles, la même difficulté, nous savons que personne n'est en droit exclus de ce qui constitue notre prochain.

Mais la question que nous pouvons poser et que seul un approfondissement continu de notre vie religieuse nous permettra progressivement de résoudre car la partie proprement divine de l'enseignement de Jésus n'est pas ce qui se fixe en formules mais se découvre dans la mesure de nos croissances spirituelles, cette question est la suivante : Qu'est-ce qu'aimer son prochain ?

L'Évangile du Bon Samaritain nous apporte une première réponse. Aimer son prochain, c'est le servir efficacement dans toute la mesure de ses forces. Mais nous savons trop qu'on peut servir son prochain sans vraiment l'aimer (Cf. G. Marcel, Un homme de Dieu). Combien de spécialistes des bonnes œuvres ne voient, à travers les personnes, que des dossiers, des "cas", des "numéros". L'amour-service ne saurait épuiser l'amour tout court. Il peut en être une conséquence, il n'est pas l'amour même.

Aimer son prochain, c'est essentiellement, étant donné ce qu'il est, peut-être malgré ce qu'il est, croire en lui, à l'action possible de Dieu en lui.

Ceci appelle une remarque préliminaire. Pour bien aimer son prochain, il faut commencer par s'aimer soi-même (Charité bien ordonnée...), être bon, fraternel, recueilli vis-à-vis de soi-même, ne pas se traiter comme une machine, respecter en soi la créature de Dieu, comprendre, malgré les déficiences et les complexes d'infériorité, qu'il y a en soi des possibilités infinies. C'est cela s'aimer soi-même et ce n'est pas si simple. Cela suppose d'abord une grande patience. Sur le plan de l'esprit, nous semblons trop souvent ignorer l'importance du temps. Nous ne concevons l'histoire d'une âme que sous forme d'une révolution brusque. Nous croyons qu'il suffit d'une résolution de retraite pour nous changer, mais non. Ne comptons pas sur le miracle en matière spirituelle, ne croyons pas que les hommes se transforment en un clin d'œil. Sachons que Dieu est un bon ouvrier, patient, et connaissons l'importance du temps, aussi nécessaire aux croissances de l'esprit qu'à celles du corps.

Il nous faut aussi connaître la portée réelle de nos fautes. Nous les croyons souvent accidentelles. Mais il faut savoir que certaines nous sont essentielles, beaucoup plus immanentes que des tentations occasionnelles. Il faut savoir qu'il y a des maladies spirituelles aussi difficiles à guérir que les maladies corporelles, qu'il y a du définitif dans l'ordre de l'esprit comme dans celui du corps et que, là où il faut avoir compris une conversion des mœurs, une absolution ne suffit pas. Il faut avoir compris cela à propos de soi pour le comprendre chez les autres. Encore est-ce beaucoup plus difficile de croire en l'autre car on a pour soi-même l'évidence incommunicable des prévenances continues de la grâce, le témoignage intérieur d'une ordonnance progressive de sa vie ?

Supposons qu'un homme arrive à cette sorte d'intelligence, de patience, d'amour clairvoyant de soi-même, il saura, s'il rencontre d'autres êtres, croire en eux, discerner, sous leurs illusions et leurs incapacités la réelle beauté de leur âme. Combien de parents, quand leur fils commence à grandir, arrive à l'âge ingrat, ne savent pas croire qu'il a du cœur malgré sa misanthropie apparente et son

caractère difficile. Ils pensent à l'envoyer chez les scouts pendant les vacances... Ils ont vis-à-vis de lui une charité de guêpe (comme cette bonne tante qui voulait nous convertir quand nous étions jeunes et qui nous parlait du Bon Dieu chaque fois qu'elle nous rencontrait). S'ils savaient que les vraies maturations sont lentes, qu'il ne faut pas presser les âmes mais avoir de la bienveillance et de la patience. Bien sûr, c'est quelquefois difficile...

Le mystère de l'amour du prochain est aussi celui de la véritable action personnelle. Lorsqu'on est jeune, on a de grandes possibilités d'affection, de dévouement. On "s'occupe" volontiers de tel ou tel camarade. Puis, on s'aperçoit qu'à la longue on devient une mécanique, un "officiel". Nous avons beaucoup à progresser dans la qualité de l'amour que le prochain peut attendre légitimement de nous. Rien de plus léger, de plus intérieur que l'amour vrai, qui n'est absorbant ni pour l'un ni pour l'autre, qui n'a pas besoin, pour être, de se traduire par une multiplicité de signes, qui est nourriture substantielle même sous les apparences extérieures de l'anonymat.

Ne pas désespérer des autres. Quand on ne croit plus réellement aux âmes, on n'est plus qu'un endormeur. Si on ne comprend pas les difficultés réelles de la vie de l'esprit, on se contentera de bonnes paroles, de petites consolations avec lesquelles les gens pourront un peu brouter, au lieu de l'aide efficace qui leur permettrait les dépassements nécessaires.

- A propos du péché, le P. d'Oince rappelle que le monde a été créé d'une façon admirable et recréé d'une façon plus admirable encore. La rédemption n'est pas un ravaudage. Quand elle a réellement porté ses fruits, notre âme régénérée a une valeur spirituelle supérieure à ce qu'elle aurait été si la faute n'avait pas été commise (et l'absolution ne suffit pas pour cela car elle nous donne la possibilité de nous retourner vers Dieu, elle ne consomme pas notre conversion).

Ce n'est pas commettre la faute qui est un bien mais en être guéri. Et toute faute montre que nous avons bronché, soit, mais aussi ne fait que révéler une faiblesse latente chez nous et, si nous avons vraiment "digéré" cette faute, nous serons débarrassés de cette complicité latente avec le mal.

Conférence du P. Brillet sur "la paternité divine" dans l'enseignement de Jésus. Notre Seigneur donne si souvent le nom de "Père" à Dieu qu'on a pu se demander s'il n'avait pas inauguré cette manière de parler, comme si elle correspondait à une révélation.

Il n'en est rien. Depuis toujours, Jahweh est le père de son peuple d'Israël; il est le père du roi et même le père du fidèle, d'après les prophètes Jérémie et Ezéchiel, dans les psaumes et dans l'enseignement des rabbis. Aussi, en regard de toute parole de Jésus, on peut mettre une parole d'un rabbi. Néanmoins, comme le disait Montefiore en parlant à des Israélites, l'enseignement des rabbis n'est pas l'enseignement de Jésus. La différence est dans le ton, dans l'accent, dans l'âme de Jésus : "Vous n'avez qu'un Père", il insistera sur ses attentions, sa miséricorde, sa joie pour un pécheur repentant. Et, parce qu'on est fils d'un Père si saint, si parfait, si miséricordieux, il faut l'être aussi. Tout le nouveau est dans l'intimité des relations. En somme, pour Jésus, Dieu n'a presque qu'un nom : Père.

Légaut - Ce que vous dites revient à ceci : la révélation de Jésus, ce n'est pas dans ses paroles qu'il faut la chercher mais dans sa personne.

Parfaitement, Tertullien le disait : le royaume de Dieu, c'est Jésus. La fin de la création, c'est le Fils; il est le premier né de toute la création. Dieu risque. Il risque la création; en créant la vie, il risque la douleur; pour réussir l'amour, il risque le péché.

Légaut - Cela veut dire, n'est-il pas vrai, qu'il y a communauté de destin entre la création et le créateur ?
C. Gaudefroy.- Si Jésus ne donne pour ainsi dire pas d'autre nom à Dieu que celui de Père, pourquoi faisons-nous autrement ? Pourquoi les oraisons sont-elles adressées sous le nom de Dieu ? D'où vient ce nom de Dieu ? Est-ce de la tradition juive ou des grecs ? Que veut-il dire ?

Ce mot est plus commode pour la philosophie et la théologie.

C. Gaudefroy- St. Paul ne l'emploie-t-il pas ?

Oui, c'est un théologien, St. Paul.

Correspondance

Lucien Matthieu (22-1) - Un chaleureux merci pour le dernier Montcelet et son supplément. Je ne sais pas vous dire la joie que cela apporte ici mais croyez qu'elle est grande. Un bravo à Henri Fontaine pour l'En-tête.

Lebecel (14-1) - Le Montcelet qui revient périodiquement nous rattache à tous ceux dont nous avons été si séparés depuis que l'épreuve est sur nous.

Les charges de famille, puis la maladie et toutes ses conséquences, nous ont trop souvent retenus loin de cette vie du groupe dont nous ne pouvons nous passer. Avec le Montcelet, nous saurons ce qui se passe; une absence de plusieurs mois ne sera pas un trou, un fossé à combler. Voilà ce qui nous a manqué ces deux années dernières et surtout pendant les vacances.

Voilà une suggestion qui n'était pas encore entrée dans nos plans, continuer le Montcelet pendant le séjour à Chadefaud.

Donnez-nous donc, dans la petite revue, les projets de méditations, de topos ou d'autres choses qui peuvent nous décider à venir tel jour plutôt que tel autre. Que nous n'ayons pas le regret de dire, en lisant les compte rendus, si j'avais su, je serais venu ce jour-là.

C'est entendu, Voyez la reproduction du Forum, avec, malheureusement, ses lacunes.

A propos de l'U.M.C.

De C.C. (14-1) Dites à l'occasion (mais la voilà, l'occasion!) à Marguerite Bosché que je suis tout à fait de son avis pour la collaboration des malades et des bien-portants. La vie de malade est une rupture avec la vie normale. Un contact avec celle-ci enrichira le malade qui souffre de son isolement et de son apparente inutilité. Donnez-nous des nouvelles de ceux qui sont ainsi retirés du monde et qui, du fond de leur retraite, veulent suivre attentivement tout ce que vous faites.

Combien de fois ai-je pensé à tout ce que nous avons entendu dire dans les médit. et conversations. Nous voilà en face de la réalisation totale de notre vie chrétienne dans les épreuves si lourdes à accepter et à porter. Il n'y a plus besoin de lâius, il faut vivre, il faut réaliser ce que nous avons cru, médité, pensé autour d'une table, et c'est autre chose... Grâce à Dieu, nous y avons trouvé la joie bien que souvent nous nous sentions écrasés et anéantis

“Itinéraire”

Savez-vous que nos amis Alsaciens publient un bulletin qui porte le nom d'Itinéraire, un frère jumeau du Montcelet. Voici un extrait de notre sympathique confrère.

Paternité

Comment chanter ma double joie, celle d'être père et celle d'avoir vu la communauté si unie autour de Pierre lors de son entrée dans la Communauté Universelle de l'Église.

Je reste quelquefois debout près de mon bureau. Alors j'oublie ma fatigue .

C'est comme si mes puissances intérieures, par la présence de ce nouvel être, se trouvent accrues. Conscience nouvelle de ma vocation et de ma responsabilité. Conscience nouvelle de ce que ce petit être peut attendre ou exiger de son père. Tout ce petit corps rose et frais respire la pureté et l'abandon, Frêle petit paquet de vie déjà investi d'une Présence Mystérieuse. Tabernacle de Dieu.

Entouré de la communauté Tala d'A ... réunie dans la joie, Pierre a reçu le baptême le 24 novembre 1938. Les promesses ont été faites par Louis et Geneviève L., parrain et marraine.

Notre petit Daniel est né le 13 janvier et a été baptisé le 22 janvier 1939. Christiane et Bernadette E.

Nous avons la tristesse de vous annoncer la mort de Madame Daucourt, la mère de Geneviève. Nous unissons nos prières à celles de toute sa famille

Avis

Le Montcelet va servir, vous le verrez, à relever l'économie française. Voici déjà un commencement. Gaudefroy propose de faire une association de ceux qui voudraient louer des disques de musique. La discothèque serait conservée rue Léo Delibes, comme la bibliothèque, et chacun viendrait y emprunter les disques dont il a besoin comme il emprunte les livres. Il existe déjà des organismes analogues. Celui-ci aurait l'avantage pour les camarades du groupe d'admettre la confiance et par conséquent de supprimer la prime de garantie. Quant à la redevance pour l'usage, elle serait comptée de manière à ne faire aucun bénéfice ou bien à les faire servir à renouveler et enrichir la discothèque. Envoyer suggestions, critiques et adhésions à C.G., discothèque, 8 rue Léo Delibes.

Au Forum - Conférences

29 Janvier Pierre Voirin "Par delà le Bien et le Mal" (Nietzsche)

5 février Marcel Légaut sur Lettres de Giono aux paysans sur la pauvreté et la simplicité.

19 février Gabriel Marcel "Rilke pendant la guerre" "Élégie de Dieu"

12 mars Mgr. Beussart

19 mars (seulement probable) Olivier Lacombe.

Notre registre d'adresses pour l'envoi du Montcelet n'est pas toujours correct. Veuillez nous signaler les fautes et nous avertir en cas de changement d'adresse. Prière de signer très lisiblement.

L'ÉCUREUIL DU MONTCELET

Tu ne me reconnais sans doute pas, Petite Loulou, mais moi je te reconnais bien; je t'ai vue souvent galoper sur le pelouse; je l'ai encore là dans les yeux, ta petite jupette à plis réguliers, qui s'ouvre et se ferme comme un éventail. Vous, les enfants, vous êtes les seuls que nous aimions à regarder, au milieu de ce peuple terre-à-terre qui habite Chadefaud et Scourdois. Au moins, vous, vous sautez, vous gambadez, vous faites des cabrioles, vous grimpez même, vous appartenez à l'air, vous êtes un tout petit peu comme des écureuils.

Plus d'une fois, avec Ursule, ma commère, nous sommes descendus du Montcelet pour vous voir de plus près et pour jouer à cache-cache dans les arbres quand vous nous poursuivez. Mon plaisir, c'est de faire le plus de chemin possible sans descendre, en sautant de branche en branche. Il m'arrive pourtant de traverser la prairie. C'est alors que tu auras pu admirer ma fourrure rouge, les deux aigrettes que je porte sur la tête et ma belle queue en panache. Quand je bondis au-dessus d'une touffe d'herbe, hep-là !, elle suit avec complaisance les ondulations de mon corps.

Pourtant, je suis plus à mon aise dans un arbre, je m'y sens chez moi. Plus d'une fois, tu as pu deviner que j'étais là, sans me voir, de loin. C'est moi qui fais frétiller le feuillage. Ma joie, c'est de donner la vie à une branche par une chiquenaude de mes pattes en ressort lorsque je cherche des graines fraîches ou que, fatigué des noisettes rances de ma cachette, je gobe, pour varier le menu, (surtout ne vas pas raconter ça) les œufs des petits oiseaux.

Nous autres, écureuils, heureusement, nous ne sommes pas tenus comme les petites filles et les petits garçons. A la bonne heure ! Il n'y a personne pour nous dire : "Ne fais pas ci, ne fais pas ça, ne vas pas là-bas, prends garde de tomber, ne monte pas si haut !" Moi, j'aime le risque, je m'aventure jusqu'au bout de la plus petite branche et, au moment où je la quitte, prrrt!, elle saute comme un arc. Je crois que, si les branches des arbres sont souples, c'est pour nous servir de balançoires. Lorsque je me jette dans le vide, n'aie pas peur pour moi, je n'ai pas le vertige, j'avertis gentiment la branche que je choisis "Doucement, la belle!" puis hop et là, j'y reçois mon poids plume en souplesse; et, en mon honneur, elle fait un grand salut. Comme tu ne me vois pas, tu croirais qu'il y a un homme dans l'arbre comme si c'était la saison des cerises. Si tu n'as jamais vu ça, fais bien attention la prochaine fois, hein! fais bien attention I

Ah! Loulou, que les hommes sont donc lourdauds ! N'est-ce pas vrai, dis ?

Ils ont des jambes trois fois trop grandes. Nous ne faisons pas tant d'embarras, nos pattes sont invisibles mais eux, on les dirait perchés sur des échasses ou chaussés avec des Bottes de Sept Lieues. Alors, on s'attendrait à les voir enjamber le Montcelet aussi vite qu'on dit: Tic, toc, topette! Mais non, pas du tout! Ils avancent piano, piano, comme des tortues.

Quelle pinte de bon sang nous nous sommes payée un jour, il y a déjà pas mal de temps ! Nous étions dans le bouquet d'arbres qui se trouve au milieu de la pelouse, à Chadefaud, en train d'éplucher des pommes de pin et d'en grignoter les graines. Un gros camion de pierres et de ciment était passé près de nous, tout avait été déchargé entre la pièce d'eau et la maison. Ensuite, des maçons étaient venus et avaient soulevé ces pierres bêtes et lourdes et les avaient montées les unes sur les autres en gradins le long du mur. A quoi pouvait bien servir un pareil travail ? Les hommes font parfois des choses assez drôles et surprenantes comme ce jet d'eau de Scourdois. Aussi, nous attendions ce qui allait se passer. Mais voilà, c'était ce qu'ils appellent un escalier, comme qui dirait une machine pour monter et descendre. Nous appellerions ça, nous, un attirail pour cul-de-jatte. A-t-on idée de ça ? Qu'ils viennent donc chez nous, on leur apprendra à monter plus vite que ça et sans tant de peine.

Mais ce qu'il y avait de plus risible; c'est qu'au lieu de grimper sur leurs pierres alignées, quatre à quatre, comme on fait toujours si ce n'est dans les courses de lenteur, eux, les gros patapoufs, ils commençaient par établir solidement un pied sur la première marche avant de se décider à mettre l'autre sur la suivante. Oh Hisse! Eh bien quoi ? l'autre pied va-t-il finir par se décoller ? Je bouillais rien qu'à les voir, je m'énervais, je me sentais des fourmis dans les pattes, j'avais besoin de tricoter des quatre. Je suis parti comme une arbalète, et pendant qu'ils faisaient solennellement l'ascension de leurs quinze pauvres gradins, je suis descendu jusqu'à terre et remonté tout en haut de mon arbre, trois fois plus haut qu'eux.

Ursule se tordait comme une belette et je lui disais : "Ma commère, quand tu auras quatre-vingt-dix-neuf ans et demi, je te paierai un escalier monumental pour atteindre les plus hautes branches des arbres. Il aura une rampe pour y appuyer tes pauvres pattes rhumatisantes et un garde-fou pour te protéger contre le vertige et les faux pas !"

Dire que les petites filles et les petits garçons aussi montent avec lenteur et précaution, comme de

petits vieux ! A peine en ai-je vu qui montaient les marches deux à deux. Ils ne sont pas capables de sauter du haut en bas de l'escalier, ils ne savent pas grimper droit au mur quand ils sont pressés !

Où donc ai-je entendu raconter que les arrière, arrière grands parents de vos grands-pères vivaient avec nous dans les arbres ? Il fallait qu'ils soient autrement agiles que leurs petits enfants. Sans cela, à quoi bon grimper ? Comme nous, à cœur de jour, ils devaient faire de la voltige, se jeter la tête en bas et se raccrocher par n'importe lequel des quatre membres, le pied aussi bien que la main. Mais aujourd'hui, ma parole, quel changement !

Voyons, es-tu seulement capable de serrer une branche avec tes orteils ? On va faire un concours pour trouver quelque chose de plus stupide qu'un pied. Tu vois, c'est plat, c'est raide comme un seul os. As-tu jamais regardé tes orteils ? A quoi peuvent-ils donc servir ces moignons tordus et crochus comme cornichons ? Eh bien, toi, qui joues du piano, essaie donc de faire une gamme avec ces outils-là.

Il n'y a plus que les bébés pour s'en servir. Au moins, eux, ils s'amuse en les suçant comme des bonbons. Mais du jour où vous avez perdu votre première souplesse, c'est fini, il vous reste un râtelier de petits pots de fleurs japonaises pour y faire pousser des cors aux pieds!

Oui, c'est par les orteils que la paresse de grimper est entrée dans l'homme et maintenant, tout son train de derrière est épais, c'est du plomb. Quel plaisir pouvez-vous trouver à avoir des jambes grosses comme des poutres ? Vous êtes-vous regardés ? Voyez-vous que vous avez un fessier monstrueux comme une citrouille ?

Quand vous essayez de monter à l'arbre, qu'est-ce qui ne veut pas, mais pas du tout, suivre le mouvement ? Mais, c'est lui, le gros perclus. Aussi, quand vos ancêtres ont commencé à devenir poussifs, ils ont vendu le plaisir de s'accrocher à la branche et de s'y balancer pour acheter celui de la décrocher et de s'y appuyer. Quel marché !

Traîner béquille pour s'apprendre à se tenir droit.

Ah ça, je ne dis pas le contraire, vous avez l'astuce dans les mains. Elles ont gagné ce que vos pieds ont perdu. Qu'est-ce qui s'est donc passé ? Comment cela s'est-il fait ? Personne sans doute ne le saura jamais. Toujours est-il que la béquille, le premier instrument entre les doigts de l'homme, y est devenue fée.

Elle se change en matraque, en massue. Elle se met à tourner en l'air et ses moulinets font reculer l'ours; elle s'applique droit sur le museau du loup et l'étend raide mort; elle se change en épieu ou en flèche et elle atteint le cerf ou le lièvre à la course; la voilà canne à pêche et elle prend des poissons dans la rivière; la voilà fusil, sa colère éclate et vole plus vite qu'une compagnie de perdreaux; la voilà muée en flûte et elle rend jaloux le rossignol !

Mais, tout vrai, ce que j'aime le mieux en vous, c'est vos yeux. Chez les autres animaux, personne, vois-tu, ne sait prendre du plaisir à nous regarder. Oh ! il y a bien de bêtes qui me regardent: il y a les renards et les chats mais, dans les yeux luisants, je ne vois que leur ventre affamé. Il n'y a que vous, les hommes, et surtout les petits d'homme, pour nous regarder comme ça, tout droit avec de la curiosité dans les yeux.

Je le sais, tu aimes bien les moutons de la ferme, les chèvres, les chiens, les hirondelles, les poissons et même les têtards de grenouille. Aucun de ces citoyens-là ne fait attention à nous, tandis que toi, tu es prête à faire camarade avec nous. Cela me donne envie d'aller chercher une noisette pour que tu voies comment je la tiens entre mes pattes de devant comme avec deux mains pendant que j'y fais un trou avec mes dents de devant pour en sortir l'amande. Je t'ai entendue imiter les cris des autres animaux. Sais-tu comment je fais, moi ? Sauras-tu gronder gentiment comme moi ?

Loulou, mon p'tit Loulou, si tu veux, ne me fais pas peur, ne me jette pas de cailloux et tu verras, nous viendrons jouer près de toi et tu feras mon portrait.

Traduit par C. Gaudefroy

Reportage photographique et sonore

De l'envoyé spécial de la Centrale Massive Compagny

17 h 30, débarque du railway ouest; traversée de Paris sur l'axe vertical.

17 h 35, rue L. Delibes. L'immense porte en bronze sculpté (en bronze de bois, couleur vert-de-gris ou gris-de-vert plutôt sale) est fermée. Heurtoir inamovible. Heureusement gong électrique fonctionne. Puis le portail roule sur ses gonds et revient à sa position première. Système étrange et mystérieux ! Courage ! Un nouveau monde s'annonce.

17 h 36, une lumière filtre sous une porte à gauche, en haut d'un perron de bois. Une voix. C'est un des cours. Silence, ni "heil", ni bravo, ni claquettes. Pas de doute, j'ai franchi le dernier degré de la civilisation qui m'a nourri.

17 h 37, j'escalade des degrés en bois de santal recouverts de tapis de haute laine qui mènent au premier étage. Les murs sont hauts, drapés de velours aux couleurs doucement éteintes (rouge foncé, passant au verdâtre par endroits. Tout est foncé dans cette maison. Les anciens Léodelibiens avaient sans doute horreur de la lumière.). Toujours le silence.

17 h 38, grand palier, immense hall, ma tête tourne. Sur plusieurs centaines de rayons, des livres reliés en matière brune. Voyons cela ! C'est de crin cardé et tissé, parfumé au serpolet de montagne. Toutes les reliures sont signées : « Travaux publics de Scourdois ». merveilleux.

17 h 40, trois portes à ma gauche. Risquons tout. Je tremble de curiosité.

N° 1, tenture fleurie, divan confortable, douce chaleur, plaque de marbre vert espérance. Inscription latine : Ici Raynal habita, ici il reviendra.

17 h 42, porte à côté. Éblouissement et... refroidissement. Température +4°. Mais tentures de satin blanc à rayures vertes, cheminée de marbre hautement Louis quinzisième, décor mi-rustique, mi-urbain, fenêtres drapées de soie blanche effrangée, livres reliés en peau d'agneau (un troupeau entier a dû y passer). Quel crime se dissimule ici ? Je bondis...

17,43, Horreur ! Un baobab est couché en travers de la cheminée.

Je recueille ses plaintes et sa rage: "Tu es ici dans le bureau-chambre du grand chef et tu vois en moi le dernier survivant de la race baobabienne enfermée jadis dans une cave à champignons que le fanatisme des Léodelibiens et de leurs ancêtres baptisa jardin d'hiver. Mais patience, l'heure de la vengeance approche et viendra le jour des regrets amers. Ne pouvait-il, cet ami du progrès, m'envoyer au soleil du Cantadour ? Ce soleil n'est-il fait que pour les champs de jonquilles ? Je meurs, mais mes effluves de caoutchouc le pénètrent de toutes parts; je les vois danser sur les montagnes; je vois le bond qui l'emportera si haut qu'il ne descendra plus et je jouis du profond embêtement de la troupe". Canta... quoi ? Mais tout le monde connaît ça... Ah, oui, pardon, pour sûr, faites pas attention, j'étais dans la lune. Si, je connais Cantadour (J'arbore un sourire entendu).

Y a pas, il faut que je sache, on passe pour plus bête ou pour aussi bête qu'on est. Qui aborder ? Je n'ose pas.

Voyons Henriette sera indulgente. "Dites-moi ce que c'est le Cantadour - Sais pas". Je m'enhardis, je le demande à son mari, un ancien élève de Chose : "Vous savez ce que c'est ? - Non - C'est tout de même assez honteux pour nous trois. Fâcheuse exception, dans cette maison d'un niveau intellectuel si élevé.

J'aborde l'inspecteur M. Il doit savoir ça. Pendant que je lui expose, avec des précautions oratoires, ma déconvenue d'amour-propre, je vois sa figure souriante devenir fulgurante et amorcer un immense éventail. Autour de ses yeux brillants tous les plis de sa figure rayonnent, ses cheveux rayonnent vers le plafond, ses épaules se soulèvent et ses bras aussi rayonnent ! Est-ce par honte d'ignorer une pareille célébrité ? C'est possible.

Il ne me reste plus qu'à aborder le cacique. Tout souriant, il m'écoute (Ah comme certaines gens savent écouter !) et pour m'épargner de rougir jusqu'aux oreilles, il me dit : "Le soleil de Contadour ? Il est connu de quelques spécialistes de Giono".

Je me garde de le répéter, de peur que Marianne ne me dise : Connaissez pas Giono ? Et vous voulez lire le Montcelet ?

17,46, je fuis devant ce féroce ricanement.

17,46'25", porte n°5, une pancarte "Ici le jeune René a fermé sa porte à clef.

17,47, autre porte en face, du bruit ! filons, je suis encore secoué d'émotion.

17,48, je reprends l'escalier de santal.

17 h 48' 45", 2° étage. Palier. Vide.

17 h 49, je pousse la porte à ma droite. Personne. Je suis dans une salle des archives. Sur la cheminée

sarcophage de marbre rose. Une voix murmure à mon côté: "Que viens-tu faire dans ce paisible asile? Troubler le sommeil de la momie qui dort sur ma surveillance? Ah! quand Jérôme l'enfermera-t-elle dans le placard pyramidal qui lui est dû? Mais va-t'en, je t'ai assez vu". Ainsi parle Zarathoustra.

17 h 50, la porte s'est refermée.

17 h 51, j'arrive au 3^e palier. Gong électrique particulier. Rythmes mélodieux, chants d'oiseaux, vieux airs de berceuses, ronronnement des bouillottes sur le feu, voiles blancs, laqués roses. De plus en plus étrange. Il me semble avoir vu deux enfants ...

17 h 52, retour au rez de chaussée.

17 h 53, une porte s'ouvre, celle de la salle aux discours, on transporte du thé et des gâteaux. Je me mêle à la foule. Types de toutes races et de tous âges. Grande pièce, sans autre issue que la porte. Deux colonnes corinthiennes aux chapiteaux d'or pur montent la garde à une extrémité. (On se demande ce qu'elles font là. Les archéologues ne sont pas d'accord. J'émet l'hypothèse qu'au temps reculé des pré-léodéliens, elles servaient d'instrument de musique car ces colonnes « de marbre », lorsqu'on tapote dessus avec les doigts, elles sonnent creux). Plafond d'albâtre richement sculpté, cheminée d'érable gris, appliques d'or, miroir de Venise. Luxe écrasant ! Les indigènes lisent avec attention des édits imprimés sur vélin de Chine et cloués sur les murs. En face des colonnes, à l'autre bout de la salle, une immense porte vitrée. Au delà, une lumière verdâtre, un froid intense. Compris, ce fut le cachot du baobab.

17 h 55, près de la 8^e porte, gouffre à ma droite. Je plonge. Plus de merveilles, réalité quotidienne: vieilles chaises, vieille table, vieux fourneau... Les cuisines du Temple. Brusquement chœur puissant et populaire ? Émeute ? Non, espoir syndical :

Son, son, son, les gars de ce quartier

Qui-z-ont de la peinture sens dessus-dessous

Son, son, son, les gars de ce quartier

Qui-z-ont de la peinture sur leur tabliers.

Ils nous laveront et nous gratteront et nous repeindront

En blanc-z-et citron. Son, son, son, etc.

Émouvant; mon cœur défaille...

17 h 56, sortie, du gouffre. Dernière manifestation. Un coffre magnifique gît dans un recoin. Sans doute un frère supplicié du baobab...

A dû deviner ma pensée ... et me livrer sagesse robuste et consolante.

Pourquoi, sur mon sort t'apitoyer.

Ne suis-je pas en cœur de noyer

Henri m'astique aux jours de gala

Et si le grand chef m'a jeté là

C'est qu'il avait des raisons pour ça.

17 h 59, reportage fini, la 8^e porte se referme derrière moi. Voilà de nouveau Paris et ses bruits...

Marie-Anne Febvre

22 Janvier, méditation de Légaut sur **“Le médiateur”**

Dans la langue, il y a des mots fermés. L'image qu'ils évoquent est entièrement délimitée, elle épuise leur sens. Les menus objets que nous tenons à la main en sont là. Mais il y a des mots ouverts dont il est impossible d'épuiser les suggestions, ils sont un appel au dépassement. Ainsi Amour, Justice, Paix, Fraternité. Ce sont des mots divins. Précisément le mot "médiateur" en est un. L'image qu'il évoque n'est précisément qu'en apparence, elle recule à mesure que nous avançons vers elle et grandit d'autant. C'est un vocable qui nous sert d'entraîneur.

La première image positive qu'il évoque, c'est celle d'un intermédiaire, par exemple d'un avocat entre l'accusé et le juge. Cette image n'est pas pure. (le mot "pur", voilà encore un mot divin). Il est plus facile de dire ce que n'est pas le médiateur. Il n'est pas "professeur", celui qui est l'intermédiaire entre les choses et nous car l'homme est capable de connaître les parties, (comme un "sur-singe" le pourrait), séparément les unes des autres (comme des systèmes clos ou des recettes de métier). Mais à un niveau plus élevé de compréhension, c'est aussi le propre de l'homme de connaître les parties comme éclairées par l'ensemble, de les comprendre à la façon dont elles sont comprises par le tout. Une telle compréhension n'est pas possible à tout moment. Il y faut un certain état de grâce qui nous conduit à la contemplation, puis aux épousailles du tout.

Le médiateur est celui qui nous permet de passer de la première à la deuxième connaissance, la connaissance essentiellement amoureuse, communiant, totale, (ouverte). Des exemples de médiateurs ne manquent pas. Le poète a le sens du tout et il le conserve en regardant un objet particulier. Dès qu'il le touche, celui-ci montre ses relations avec le reste des choses, il acquiert la propriété des gaz qui

s'étendent sans limite. Le poète est un médiateur. Voilà ce que ne sera jamais le professeur pour ses élèves. Nous voilà même très loin de l'avocat.

Auprès de Jésus, les apôtres priaient mieux, il était médiateur entre leur âme et Dieu. Quel était l'objet particulier de sa médiation ? Le voici. C'est que Dieu est le Tout et le "Toi". On avait déjà vécu Dieu en tant que tout, Jésus a été le seul à vivre Dieu en tant que "Toi", en tant que Père. (Le langage ici devient difficile). Il n'opposait pas le Toi à l'ensemble mais ne le découvrait que dans le "Tout".

Les hommes sont tous intermédiaires les uns des autres, chacun pour une chose. On devine la multiplicité des médiations; il vaut mieux aller au centre des rapports de médiation. Comment la partie peut-elle révéler le tout ? Comment peut-elle se voir comme partie du tout ? En mourant d'une certaine façon à soi-même. Si nous souffrons de notre situation, c'est parce que nous sommes mal adaptés à la vie du tout; si l'on peut parler ainsi, c'est parce que nous sommes "mal morts". Le problème est de bien mourir en soi-même.

Ces considérations peuvent-elles nous aider à comprendre la mort de Jésus, sa mort rédemptrice ? Comment pouvait-il donner à ses disciples la possibilité d'atteindre Dieu en tant que "Toi", sinon en disparaissant comme partie séparée ? Et ce n'est qu'après sa mort qu'ils ont compris.

Au médiateur, il faudrait opposer le "tentateur", celui qui veut nous faire entrer dans l'intelligence des parties par les parties. La science est tentatrice.

La science est tentatrice

Ne regrettons pas que cette méditation soit plus abstraite et plus incomplète que d'autres. Ce n'est évidemment qu'un premier aperçu dans une voie nouvelle. Le recenseur se permet de prolonger et de nuancer ces dernières pensées sur le tentateur.

La science est tentatrice parce qu'elle s'efforce de donner une explication du monde par ses parties. C'est vrai. C'est même par suite d'une déformation congénitale, diviser chacune des difficultés en autant de parcelles qu'il se peut pour les résoudre. Voilà ce que dit Descartes dans le Discours sur la Méthode (scientifique). C'est une déformation d'autant plus séduisante qu'elle suit l'un des plans directeurs du monde, en sorte qu'elle réussit bien souvent. Diviser une courbe en petits fragments et assimiler chacun d'eux à un segment de droite, c'est le procédé pour trouver la tangente en chaque point.

Pourtant ce sont des philosophes nourris aux sciences qui, à force de pulvériser le monde pour en connaître les parties, ont saisi ce qu'il y a d'artificiel dans le découpage des objets en vue d'en faire des substances. Imaginons, dirait le physicien, un système clos. Bien, mais il n'y a pas de système absolument clos. Même un objet quelconque, un atome, un électron, n'est définissable que par ses relations avec tous les autres. De cela seul résulte une conception du monde où règne une solidarité universelle, une unité inconnue des anciens. Les connaissances scientifiques partielles sont tentatrices mais l'œuvre scientifique dans son ensemble est une œuvre d'art, une immense poésie. Ici la science devient médiatrice.

Le même phénomène s'est reproduit pour la conception du monde dans la durée. La tentation d'expliquer le complexe par le simple et, finalement, l'esprit par la matière, a conduit à un système évolutionniste qui fait sortir le plus du moins. Ce sont encore des philosophes (des professeurs, dirai-je à Légaut) qui ont compris que le même schéma permettait de percevoir la solidarité de tous les vivants à travers l'histoire, le rôle de chaque génération dans la spiritualisation progressive du monde, de donner un sens moderne au mot création.

Jamais peut-être, dans l'ordre des choses de la pensée, une si grande tentation n'avait conduit à une telle médiation.

J'espère que chacun met sous ces explications détachées, pacifiées et, sous ce mot de tentation, la terrible angoisse spirituelle et religieuse dans laquelle a gémi le XIX^e siècle, séduit par une science qui se dévorait elle-même. On pense immédiatement à ces grands esprits honnêtes, à ces hommes religieux, qui se sont appelés Littré, Taine, Claude Bernard, Pasteur, Lachelier. Les voyez-vous contraints intérieurement à mettre une cloison étanche entre l'oratoire et le laboratoire tandis qu'une autre partie d'eux-mêmes s'obstinait à chercher un moyen de les faire communiquer, positivistes butés en même temps que chrétiens désespérés. Est-elle complètement disparue cette physique où seul le physicien est de trop, ce tableau du monde où il est le grand paradoxe ?

La voilà la tentation. Mais comme le dit l'Évangile, il est opportun qu'il y ait des scandales. Oui, heureux scandales, heureuses angoisses, désespoirs sauveurs, qui ont permis une telle œuvre médiatrice.

C'est à se demander s'il y a médiation là où il n'y a pas eu tentation. Peut-il être médiateur, celui qui n'a pas subi la tentation ?

29 Janvier, méditation de Légaut sur le texte: "**Je vous donne ma paix**"

La paix de Dieu ne consiste pas à se séparer du monde en le reniant purement et simplement. Elle ne s'obtient pas non plus par l'attente d'un envoyé de Dieu qui brandit l'épée, d'un archange social ou national. N.S. fait bien des miracles mais il n'a pas toujours la même conception du miracle que ceux qui le lui demandent.

La paix consiste à découvrir dans les événements leur véritable sens.

L'Esprit de Dieu est le Consolateur mais pas à la façon de ces consolateurs faciles qui endorment pour un temps le mal, nous en distraient ou en nous attendrissant. La consolation véritable et durable ne nous cache pas les réalités, elle nous les fait comprendre. Ce n'est pas le moyen d'obtenir la paix que de se contenter de condamner, de se heurter, de s'indigner, de se scandaliser, de se révolter devant ce qui se passe.

Aux réactions spontanées, il faut ajouter la compréhension et le remède. Avoir foi en la réussite de l'œuvre de Dieu ici-bas. Peut-on arriver à cette foi sans avoir touché le désespoir ?

Dans cette Europe, il y a toutes sortes d'hommes. Certains ont mauvais caractère de diverses façons; ils ne sont pas commodes à vivre. Il y en a de violents. Et pourtant ils forment une Europe. Ici les meurtres, là les mensonges, les dénis scandaleux. Et pourtant, c'est avec tout cela qu'il faut vivre. Rompre avec tous ceux qui ont fait des atrocités, perpétuer la vengeance, ce n'est pas la paix, c'est s'exclure de la paix, se mettre hors de la communauté humaine. Non, il faut comprendre que Dieu sera toujours le maître, que tous les événements passent, que la nature purifie toutes les ruines et, avec les cimetières, fait des champs. Ne pas désespérer ni des autres ni de nous-mêmes parce que nous n'avons pas fait ce qu'il fallait, parce que nous ne sommes pas dignes de la paix.

Pour travailler à la paix, il faut être patient et, avant de vouloir transformer les choses, commencer par les comprendre. On peut comprendre en un éclair mais il faut des siècles pour transformer.

P. Voirin - Devant le scandale, l'indignation peut être efficace, il ne faut pas la bannir.

Oui, mais après, quand il s'agit de construire, il faut maîtriser son indignation et ses émotions.

Causerie de Pierre Voirin. sur la morale de Nietzsche, quelques pensées tirées de Nietzsche :

- Partout où il y a la vie, il y a obéissance.

- La vie est essentiellement obéissance.

- On commande à celui qui ne sait pas s'obéir à lui-même.

- Il est plus difficile de commander que d'obéir, car le chef supporte le poids de tous ceux qui lui obéissent.

5 Février, méditation de Légaut sur "**Autorité et liberté**"

Les sentiments que nous éprouvons à l'égard des hommes nous permettent d'exprimer quelque chose de ceux que nous avons à l'égard de Dieu; des uns aux autres, il y a une correction à faire plus ou moins grande suivant les cas.

Faut-il assimiler l'autorité de Dieu à celle de l'homme ? L'obéissance aux hommes est une soumission qui dispense de réfléchir. Les ordres humains sont extérieurs et précis. Mais notre obéissance à Dieu est une recherche de Dieu, pas claire et pas exprimée. Dieu commande à la nature, au monde des vivants; son commandement signifie invention et recherche plutôt que mécanisme monté. Notre obéissance aussi est spontanéité; ce n'est pas une consigne. Elle consiste à agir conformément à la solidarité qui unit notre réussite à celle de l'ensemble. Se rendre indépendant de cette autorité divine, ce serait nier les conditions par lesquelles nous vivons, ce serait lutter contre notre être propre, dans un antagonisme de péché. L'obéissance à Dieu consiste à agir conformément à la mission qu'Il nous a donnée, elle est essentiellement initiative, mais se révolter consiste à s'arracher de l'ensemble, de l'avenir, du passé même, pour autant que c'est possible.

L'obéissance à l'homme est toujours différente de celle-là. En voici un premier aspect. Pour vivre, pour gagner son pain, on vend sa liberté. Alors on exerce un métier on ne remplit pas une mission. C'est une forme de l'esclavage. Un autre aspect de l'obéissance, c'est le sacrifice. Plus il coûte, plus il est précieux. On tient par exemple à la chasteté qui coûte cher. De même on sacrifie sa liberté par l'obéissance entre les mains d'un homme qui représente Dieu. C'est pour Dieu, ce n'est pas à Dieu. La créature la plus capable de Dieu, dont l'autorité se rapproche le plus de Dieu, c'est la communauté. L'Église a la plus grande autorité parmi les hommes. On lui obéit pour Dieu. Ainsi on peut se servir de toutes les formes de l'obéissance aux hommes pour réaliser sa mission, pour en faire l'obéissance à Dieu.

L'essentiel, c'est la mission, c'est-à-dire l'union au mouvement créateur de Dieu. Les formes extérieures de l'obéissance ne sont que circonstancielles.

Correspondance

Lucien Matthieu (2-II) Quelle joie de recevoir le Montcelet juste le jeudi matin... Tout nous a intéressé dans ce n° 7. Les notes des méditations sont très bien. Il est maintenant prouvé que l'on peut trouver la formule efficace pour ce "genre"... Au prochain pigeon.

Le problème n'est plus le même qu'au début. Nous n'avons droit qu'à 20 grammes c-à-d. à 4 pages. Depuis que le Montcelet est devenu périodique, nous avons droit à 75 gr. c-à-d. à 15 pages bien moins taxées. Sur nos 7 pages, nous pouvons mettre plusieurs méditations normalement développées.

Andrée Cuq (10-2) Un triple ban à Henri pour l'illustration du Montcelet.

Forum

19 février Gabriel Marcel Rilke pendant la guerre. Élégies de Dieu

5 Mars Mendizabal Conditions et chances d'un renouveau religieux en Espagne.

12 Mars Mgr. Beaussart

19 Mars Olivier Lacombe

Post-scriptum

Le n° 8 du Montcelet arrivera avec beaucoup de retard. Au lieu de nous plaindre, il faut nous en réjouir car notre exactitude passée était due au chômage. Le gagne-pain d'un camarade vaut tout de même mieux que l'exactitude dans un travail accessoire. L'impression du Montcelet ne peut être qu'une occupation de loisirs. Il faut y passer une journée et demie ou deux jours. Le même temps se retrouvera, moyennant quelque délais, dans les fins de journée. D'ailleurs, après cette surprise (heureuse surprise) et la désorganisation qui s'ensuit, on trouvera bien moyen d'utiliser la main-d'œuvre de tant de camarades dévoués.

Le Père universel : Pie XI (25 février)

Nous assistons à un phénomène grandiose qui appelle de notre part une réaction. Le Pape Pie XI a été l'objet d'une admiration et d'une vénération universelle. La mort a délivré les langues et ouvert les cœurs. Ce n'est pas seulement la France qui a fait son éloge, c'est la Belgique, la Suisse, l'Angleterre, les États-Unis et même la Turquie. Parmi les citations de journaux, en voici une qui est des plus caractéristiques. Elle est de Charles Pichon dans l'Époque.

“En cette heure solennelle, ce sont les croyants et les non-croyants rassemblés qui sentent d'un même cœur tout ce qui se dérobe soudainement à leur vie la plus quotidienne. C'est le genre humain tout entier, c'est la vieille famille humaine qui s'aperçoit, à son deuil unique, qu'elle vient de perdre son Père. Pleurez donc, chrétiens. Pleurez, protestants. Pleurez, juifs. Pleurez plus encore, vous qu'il aimait et dont les yeux obscurcis cherchent encore sans les voir les lumières célestes, ô incroyants, pleurez ! Vous êtes tous pareillement orphelins, celui qui vous réunissait dans son amour, le Pape est mort”.

Chacun avait apporté publiquement son témoignage, chacun savait ce que Pie XI était pour lui et pour quelques autres, il ignorait que cette paternité spirituelle était à ce point étendue. Mais aujourd'hui par le fait d'avoir parlé tous ensemble et communié dans un même hommage, tant d'hommes de croyances si différentes prennent conscience de leur communauté spirituelle. Ainsi, il est possible aujourd'hui à tout homme sincèrement et profondément attaché à sa religion et à ses traditions propres d'aimer religieusement un père commun, un père universel. Nous, chrétiens, nous croyons qu'un jour viendra où l'humanité, aujourd'hui liquide, dissoute, divisée, se prendra en masse pour n'obéir plus qu'aux mêmes désirs, aux mêmes inspirations, au même esprit, à la même volonté, tout comme une personne unique. Et nous croyons que cette sur-personne est celle du Fils de Dieu incarné dans l'homme. Nous sommes encore loin d'une réalisation un peu poussée de cette unité. Pourtant, le phénomène mondial qui se passe sous nos yeux en est la préface prophétique. Il est désormais certain, visible aux yeux de tous, que le Pape peut remplir le rôle de “Père universel”.

En effet, un regret n'est que l'envers d'un souhait. Il est clair que tous ceux qui rendent hommage à Pie XI seraient comblés si son successeur, l'imitant, faisait aussi figure de père universel. Le conclave va s'ouvrir sous le signe d'une immense espérance. L'attention de toute la terre se concentre sur Rome, comme sur le point sensible du globe.

Le conclave et l'attente du “Père universel” (1° mars)

Tout le monde attend, comme on attend une naissance. Ce n'est pas, cette fois, la naissance d'un enfant qu'ils espèrent mais la renaissance d'un vieillard, sa re-naissance dans l'esprit Saint.

Celui qui va être élu va se trouver brusquement responsable de tous les fidèles de l'Église catholique et même de tous ceux pour qui notre Seigneur a donné sa vie, c'est-à-dire de tous les hommes sans exception. Il devra se préoccuper de l'état d'âme des uns et des autres, les comprendre dans leurs efforts de bonne volonté, comme Pie XI l'a fait.

Est-il possible de mesurer aujourd'hui la portée d'un geste que vient de faire le Pasteur Wilfred Monod, à l'occasion du conclave ? Voici un extrait de la lettre qu'il vient d'adresser à Paris-Midi.

“Une minute de silence au milieu de la première journée du Conclave marquerait une vaste orientation pathétique vers un idéal vraiment libérateur, vers un centre mystérieux de cristallisation universelle des sentiments et des pensées au service de la véritable Paix...”

L'émotion qui a saisi le monde à la mort de Pie XI ne serait-elle pas la manifestation d'un désir confus d'Unité spirituelle humaine, désir qui a deviné en Pie XI un de ses ouvriers indiscutables ? Ce désir confus, prophétique, n'appelle-t-il pas une espérance ?...

Les délais sont trop courts avant le Conclave pour qu'on organise une semblable entente par voie officielle et sur le plan ecclésiastique mais, en m'adressant à la presse, j'offre à un rêve grandiose, une occasion de se manifester partiellement”.

Le monde aujourd'hui voit de nouveau et cette génération n'a pas fini d'en voir. Le genre humain mûrit à l'heure actuelle de grandes choses. Si l'on peut penser qu'une nation a le clergé qu'elle mérite, l'Église aussi a les papes qu'elle mérite. Les papes de l'avenir dépendent de nous et de la conception la plus haute que nous nous faisons du pape, en présence de Dieu, dans notre prière. Son universalité dépend de celle de notre esprit. Pour nous, dans la génération qui vient surtout, ce n'est pas le moment de dormir. C'est le moment de tenir sa lampe allumée en attendant l'arrivée du maître; c'est le moment de veiller, d'ouvrir son esprit et son cœur à l'intelligence de voies de Dieu, de se conformer à un rythme aussi rapide que les événements, au risque de rester à la porte de l'universelle exaltation.

Ouverture du conclave (Jeudi 2 mars)

A midi, pendant le signal des sirènes, nous nous sommes recueillis en silence quelques minutes en union avec tous nos frères du monde, pour que nous soit donné un père universel sur la terre comme au ciel.

Pie XII, Père universel (3 mars)

Les commentaires des journaux sur la rapide élection du pape nous mettent sous les yeux une citation du Cardinal Pacelli écrite en 1936, cueillie sous la plume de Georges Goyau, dans le Figaro.

“Le christianisme travaille à accomplir sur le plan spirituel une œuvre de compréhension pacifique et bienfaisante et, en s'adressant avec ses notes d'universalité et d'unité, il les rapproche par le fait même et resserre leurs liens d'amitié, ou mieux de parenté, au sein de la grande et unique famille des enfants de Dieu et des frères du Christ”.

Et le Cardinal montrait le Christianisme “élargissant à l'humanité tout entière, sans distinction, les infinis trésors de l'ordre surnaturel”.

Que conclure ? Gloire à Dieu au plus haut des cieus et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Dernières nouvelles (4 Mars)

Voici un extrait du premier discours du pape Pie XII.

“Avant tout, nous embrassons nos frères les cardinaux. Nous saluons ensuite nos vénérables frères de l'épiscopat, tous nos fils enfin...”

Mais notre pensée va aussi en ce moment solennel à tous ceux qui sont hors de l'Église et qui se réjouiront, nous nous plaisons à le croire, d'apprendre que le pape élève aussi pour eux vers le Dieu tout-puissant, les prières et les souhaits de toutes sortes de biens”.

Chronique

12 février, méditation sur la **plénitude chrétienne**, à propos du texte “que votre joie soit parfaite”.

La plénitude de la joie convient au chrétien arrivé, comme dit St. Paul, à la stature parfaite de l'homme. Parmi les conditions de la plénitude, il faut compter d'abord l'observance de la morale. Les préceptes de la loi sont faits pour empêcher de nuire à la joie. Ils sont les mêmes pour tout le monde; ils prévoient des cas généraux. Les conditions réelles de la vie pour chacun de nous sont toujours un peu différentes des cas généraux prévus par la loi. Aussi l'application de la loi extérieure est toujours une cote mal taillée.

L'évangile est bien autre chose que la préservation négative des conditions de la plénitude. On y trouve la joie complète de la Sainte Vierge dans le Magnificat, celle de Zacharie dans le Benedictus, celle de Siméon lorsqu'il chante son Nunc dimittis. S'ils sont dans la joie, c'est parce qu'ils ont découvert la signification profonde de leur vie, c'est parce qu'ils ont été trouvés dignes des circonstances où ils ont été placés, dignes de leur vocation; le jour est arrivé où leur vocation est devenue claire. Ils avaient été appelés, non à telle chose, mais appelés en général, « regardés » par Dieu, dépositaires d'une demande de Dieu, toute personnelle.

Chacun de nous aussi a une vocation mais l'heure de la comprendre varie beaucoup. On reçoit sa vocation pour toujours, comme on est appelé à aimer pour toujours, mais on ne peut aimer d'une manière profonde, on ne peut entrer dans une phase forte sans avoir pris conscience de sa vocation. C'est continuellement que la vocation se confirmera. Tel jour, tel choix nous est imposé par le même esprit intérieur que lorsque nous avons compris que Dieu avait des vues sur nous. C'est continuellement que la Ste Vierge a eu à faire des choix pour rester fidèle à sa vocation pendant la vie de Notre Seigneur, pendant sa croissance et jusqu'à la croix.

Le choix dont nous sommes l'objet n'implique pas que les autres ne sont pas choisis mais que personne d'autre ne peut faire ce que nous avons à faire.

Voici un autre caractère de la plénitude chrétienne. Aimés par Dieu, désignés par Dieu, nous devons réaliser la plénitude humaine. Ainsi, la Ste Vierge a connu les joies de la maternité.

Quand nous nous trompons dans les choix que nous impose notre vocation, nous sommes gênés comme Zacharie qui devient muet. Ce n'est pas nécessairement parce que nous avons refusé mais peut-être par le simple fait que nous n'avons pas compris. A mesure que nous progressons, notre correspondance doit être plus exacte, comme ces mécaniques qui doivent être de plus en plus précises à mesure que l'on avance dans le progrès.

La vie spirituelle a ses mystérieuses cadences. Elle alterne entre le sentiment de la réussite de la vie et celui de l'appel de Dieu. Il ne faut voir en cela ni complaisance en soi-même ni orgueil.

Un autre caractère de la plénitude chrétienne, c'est la compréhension des autres et de l'œuvre totale de Dieu, créateur et rédempteur. Car la réussite de l'œuvre totale est du même genre que la réussite de l'individu, elle est seulement plus grande. Cet élargissement est sensible dans le Magnificat. Les premiers versets, j'ai réussi, je suis élue; mais les suivants, il en est de même pour tout le monde, pour les générations.

Siméon aussi jouit de la joie de toutes les nations. La plénitude chrétienne apporte le don de la compréhension et de la sagesse, l'intelligence des voies de Dieu. Les charismes particuliers à la plénitude de toute l'œuvre de Dieu

La mort du patriarche, son retour à la terre est une forme de la plénitude.

19 février 1939, méditation de Pierre Voirin sur le problème des rapports de la foi et de sa confession. "Parce que vous n'êtes pas de ce monde, le monde vous hait". Notez la contradiction que met dans l'âme des apôtres une parole comme celle-ci. C'est à la veille de la défaillance des apôtres que N.S. leur marque une parfaite confiance en leur disant : Vous n'êtes plus de ce monde. Il y a plusieurs textes qui montrent la même attitude de N.S. C'est au moment où la foi des disciples en sa réussite est ébranlée qu'il ajoute encore au poids de leur mission.

Dans la vie chrétienne, deux choses sont à distinguer. D'un côté, la communion intime avec Dieu, la compréhension des voies de Dieu et de l'autre, ce que l'intelligence peut en exprimer, c'est-à-dire la confession. L'expression de foi est toujours inférieure à la vie intérieure. N'est-ce pas le péché originel qui met un écran entre la vie et son expression ? Par lassitude plutôt que par médiocrité, nous nous installons dans la foi par l'une ou l'autre des deux attitudes suivantes : ou bien nous cessons de vouloir faire coïncider notre confession avec notre vie intérieure, ou bien nous empruntons le langage de notre entourage au lieu de le créer à partir de notre vie propre. Nous en arrivons à appuyer notre foi sur la loi au lieu de vivifier la loi par la foi.

Le même jour, conférence de Gabriel Marcel sur Rilke

A qui la pénètre peu à peu, la pensée de Rilke apparaît de plus en plus complexe. Aussi G.M. ne prétend pas en donner un exposé ordonné, mais plutôt une rhapsodie. Et si certains lecteurs s'étonnaient de telle ou telle expression de Rilke, ils peuvent penser avec G.M. qu'un christianisme profond peut profiter de tout ce que dit Rilke.

Tout être a une vocation créatrice. La prière est la forme de création de ceux qui ne produisent pas d'œuvres tangibles. Les choses sont là pour être dites. Le poète en les disant les achève. Par cette louange, Dieu se trouve en quelque sorte parachevé.

Créer suppose la solitude mais créer suppose aussi la vie au sein de la communauté des hommes, véritable écartèlement dont Rilke a beaucoup souffert.

Dieu est toujours présent mais "derrière nous". Affirmer sa présence en prononçant constamment son nom, ce serait parler de lui comme de "quelque chose", et cela est sacrilège. Rilke éprouve un sentiment de discrétion et de pudeur croissante à l'égard du nom de Dieu.

Une autre idée lui fut insupportable, celle d'un médiateur. Rilke fut bouleversé par la dernière guerre. A son occasion, il dit : je ne puis aller au fond de moi-même. Il est maintenant impossible de continuer dans cette innocence de la vie que nous avons connue auparavant. C'est pourtant l'innocence initiale du monde qu'il nous faudrait retrouver.

Malgré la guerre, il est certain que l'homme est bon en soi. Cela n'empêche pas Rilke de constater que l'homme est plus cruel que la nature, ce qu'il y a de terrible dans la nature se présente avec la plus grande innocence. A côté d'elle, l'homme cruel paraît l'être en quelque sorte doublement.

Quelle plénitude dans le fait d'avoir été ! Exister est glorieux. Une fois, une fois, une fois, avoir été une fois ! Avoir été terrestre, avoir existé, voilà qui n'est pas révoqué...

Tous ces éphémères nous concernent parce que nous sommes, nous, plus que toute chose. Nous sommes les transformateurs de la terre et tout nous aide dans cette mission.

Ne pas voir la souffrance du dehors, ne pas évaluer, ne pas dire qu'elle est grande, car vous ne savez pas si votre cœur a grandi avec elle. Avoir confiance en sa rigueur. Ne jamais juger la souffrance tant qu'elle est sur nous car alors nous la mesurons mal.

Forum

- 5-3 Mendizabal : Conditions et chances d'un renouveau national et religieux en Espagne
12-3 15 h 30 R.P. Trassaert (S.J.) Impressions de Chine
17 h 30 Mgr. Beaussart

Bibliographie

A. Vayson de Pradonnx, La Préhistoire. Collection Armand Colin
1938 in-16. 220 pages, 47 figures. .

«Je ne pense pas qu'il existe en français, à l'heure actuelle, de manuel plus capable, soit d'initier à la recherche les débutants en préhistoire, soit de faire comprendre à tous ceux qui désirent s'instruire, combien l'étude du très vieux passé humain est enfin sortie du domaine des imaginations "romantiques" pour devenir une véritable science.

Livre clair, suggestif, et extrêmement intelligent »

(Extrait d'un compte-rendu du P. Teilhard de Chardin dans les Études du 20 février 1939).

Correspondance

Georgette Pasquier, 21-2 - Le Montcelet tombe avec à-propos sur mon plumard et m'a révélé aujourd'hui que M-A. a raté sa vocation, tant elle tient rang éminent dans le reportage fantaisiste et la poésie simili-pompier... Si je dois renoncer à contempler, ne fût-ce que le squelette d'un baobab célèbre, je le regretterai.

Marguerite Bosché, 2-III - Je crois aussi que le désir d'union universelle prendra corps si seulement elle se manifeste et je crois que, par la prière, nous pouvons gagner mille ans sur les puissances de dissolution.

S. Auget (Soniska) Longwy, 16-2 - Comme je pense à vous tous ce soir rue Léo Delibes, je vois la table gaie, je vois vos visages souriants, le sourire d'Henriette; la paix joyeuse et grave de Lina, la douceur maternelle de Jérôme... Le Montcelet n'en dit pas assez. Qui sont les bambins qui vont naître ?

Mad. Michard, le 2-III - A propos, vous en avez une façon de décrire mon mari ! Ce Montcelet n'est même pas respectueux.

Vous savez, Parisiens de malheur, que le printemps arrive. Non, vous ne savez pas ça, vous bien sûr. Vous ne vous apercevez même pas que l'herbe verdit, que les bourgeons des arbres deviennent argentés et velus. Ceux de mon pêcher sont prêts à éclater. Mon pivert annonce le beau temps tous les matins et les chardonnerets sont là.,

Pas respectueux ? Puisque le Montcelet en a la réputation, il faut qu'il en ait aussi le profit. C'est pourquoi le passage suivant est intitulé "l'inspecteur se dégonfle".

Henri Michard - Pour Cantadour, nous avons totalement manqué d'esprit critique. Bien sûr que ça devait avoir quelque parenté avec Giono comme, il y a 4 ou 5 ans, ç'aurait été fatalement du Gide. Nous faisons de bien piteux exégètes et j'admire la modestie avec laquelle vous avouez votre ignorance des Pères de l'Église. Passe encore pour un inspecteur de l'E.L. mais vous...

Un Espagnol, récemment arrivé à Paris, rend visite à un ancien ami.

«Avant la guerre, dit-il, j'étais incroyant, maintenant., j'ai retrouvé la foi.- Comment cela se fait-il ?

- J'ai vu tant d'horreurs Je n'ai pas pu admettre que ce soit là toute la réalité. C'est le mal qui m'a fait croire à Dieu”.

Qui n'a entendu le raisonnement inverse à propos de la guerre de 1914. “S'il y avait un Dieu, laisserait-il faire de pareilles monstruosité ?”

Le scandale, lui aussi, est, pour beaucoup d'hommes, une cause de ruine ou de résurrection. «Satan a demandé à vous cribler».

Jeannot Lapin

Ma chère Loulou, je suis un petit lapin de Picardie qui vient te dire bonjour. Tu ne devines pas pourquoi j'ai pu penser à toi. Eh bien ! le monde est plus petit que tu ne crois.

Tu te souviens de l'autre jour, quand il faisait si froid, si froid, qu'il gelait à “pierre fendre”, je m'amusais avec les petits copains sur la neige, bien tard après la fin du jour, quand l'autorail du tortillard qui traverse notre bois est arrivé. Tu sais, c'est une grosse bête qui vous fait des yeux furieux avec ses deux phares. Mais j'y suis habitué, il ne me fait pas peur. C'est aussi un vieux copain, pas méchant, qui passe toujours au même endroit et à la même heure; on l'attend quand il est en retard. Même quand il a l'air de vouloir faire de la vitesse, on n'a pas besoin de se presser beaucoup pour lui laisser la place. Aussi c'est un plaisir pour nous de gambader et de jouer devant la fenêtre du conducteur, dans la clarté des phares.

Justement ce soir-là, c'était très amusant parce que tous les hommes et les femmes qui étaient là-dedans s'emmitouflaient comme s'ils étaient gelés. Les hommes sont si frileux, c'est tordant. Et justement, il s'y trouvait quelqu'un que j'ai reconnu tout de suite. Tu sais, je ne l'avais jamais vu. Je l'ai reconnu tout de même par le portrait que mon grand-père m'en a fait autrefois. Ce qu'il doit être vieux. Mon grand-père m'a raconté qu'étant tout petit, si petit qu'il ne savait pas encore trotter comme un vrai lapin, il s'était perdu dans le bois.

Alors un homme noir qui se promenait avec son neveu, l'a pris dans ses mains et lui a dit doucement "Gentil lapin" en le caressant, pour que le petit garçon qui était avec lui n'aie pas peur. Jean Lapin, mon grand-père, était doux comme du duvet et le petit garçon l'a caressé à son tour en disant "Yenti'apin, yenti apin, apin". Après l'avoir embrassé, ils l'ont remis par terre pour qu'il puisse retrouver son chemin et sa maman.

C'est bien lui que j'ai vu, celui qui a fait connaissance avec mon grand-père; c'est bien lui qui était dans l'autorail au premier rang, devant la grande vitrine; et il grelottait. Il devait avoir froid aux pieds et partout. Tu le connais bien, n'est-ce pas Loulou, eh bien, il me faisait pitié.

D'abord, pourquoi, vous autres hommes, vous avez besoin de vêtements ? Nous n'en faisons jamais, nous lapins. Et puis, pourquoi vous, avec tant d'épaisseurs, vous tremblez comme de pauvres loriots gelés ? Nous c'est le contraire, quand il fait froid, notre fourrure devient plus épaisse et plus chaude. Et cela se fait tout seul, quand on est assez malin pour être lapin. Loulou, je veux encore te dire une chose pour te montrer l'avantage d'être lapin. Tiens je sors de mon terrier, tu croirais de j'ai besoin de faire ma toilette. Toi Loulou, si tu venais à passer dans un terrier juste assez gros pour toi, tu aurais besoin d'aller prendre un bain, mais, moi, tu vois, je secoue mes oreilles et c'est tout.

Les petits enfants, je les plains. Un enfant, quand sa maman n'est pas tout le temps occupée autour de lui, il est chassieux, il est morveux. Oui, l'homme grand ou petit est un animal malpropre. Nous, nous n'avons pas besoin de mouchoir ni de poche pour l'y mettre. Dans notre terrier, il n'y a pas de miroir, il n'y a pas de peigne, ni rien de tout cela; personne ne pense à mettre une petite glace dans son sac à main et pourtant, je suis un gentil lapin; les enfants veulent m'embrasser, ils trouvent mon poil doux à caresser, mes gestes amusants, mes sauts gracieux. Rien n'est plus drôle que ma statue, quand je me dresse pour voir au loin, avec mes longues oreilles debout toutes deux.

Mon petit Loulou, m'embrasseras-tu quand j'irai te voir ?

Allons, déjà, essuie ton nez pour que je t'embrasse, bec à bec, là.

Jeannot Lapin

Urgent

Pierre Voirin, 8 rue Léo-Delibes, Paris 16 e

Mes chers amis,

Paris, le 2 mars 1939

Une question est posée à chacun.

Voulez-vous recevoir à votre foyer ou dans votre "home"(pour les jeunes filles) un enfant israélite réfugié d'Allemagne ?

Cette question est posée à tous indistinctement, non pas que tous puissent y répondre par l'affirmative, mais ceux qui ne le pourraient pas peuvent encore aider à trouver dans leur milieu un ou des foyers qui le pourraient. C'est pourquoi j'ai jugé bon d'y intéresser tout le monde.

L'Assistance médicale aux enfants de réfugiés, 25 Rue Étienne Dolet, PARIS XX, a reçu en deux mois 374 enfants par groupe familial distinct. (Une œuvre de la baronne de Rotschild, plus officielle, s'occupe des émigrants en groupes compacts).

Par l'intermédiaire de notre ami Manassé-Morris, l'Assistance nous a soumis quelques cas urgents dont vous trouverez le détail sur la feuille ci-jointe.

Il s'agit de donner à ces enfants un milieu humain pour une durée temporaire mais imprécise, jusqu'au moment où les parents auront rejoint leurs enfants en France et occuperont une situation stable, ou bien auront reçu leur permis d'émigrer pour d'autres pays.

L'assistance médicale a réglé avec les autorités le statut temporaire de ces enfants. Aucune démarche n'est donc nécessaire de ce côté.

Que ceux ou celles d'entre vous qui peuvent répondre à ce devoir humain, ou qui découvriraient des foyers ou des personnes désireuses d'y répondre me le fassent savoir le plus tôt possible. Je vous fournirai sur demande tous les renseignements désirés et m'occuperai sur place de toutes les démarches utiles

Enfants dont le cas est urgent

Ursula et Werner M.

Ursula, née le 24. 4. 24. à Breslau; Werner, né, le 8.3.26. à Breslau.

Ils ont fréquenté le lycée de Breslau. Ils sont d'une intelligence normale.

Les parents: mariage mixte; père juif, mère protestante voulant se convertir au catholicisme. La mère est à Paris, voudrait placer ses enfants puis retourner en Allemagne retrouver son mari.

Heinz et Guenther S.

Heinz né le 26.8.25 à Berlin; Guenther né le 29.6.26. à Berlin.

La famille S. pourra partir en Amérique mais elle ne sait pas quand. Ne pouvant attendre en Allemagne, les parents se sont rendus à Shanghai pour attendre le départ. Garçons intelligents, bien élevés, auraient besoin d'être accueillis bientôt dans un milieu stable. Ils se trouvent à Paris chez un oncle qui ne peut les garder, habitant avec sa propre famille un logement exigü.

Fanny W. née le 22.3.24 à Cologne.

Placée dans un foyer d'enfants, elle doit en être retirée car toutes ses compagnes sont d'âge scolaire et vont en classe. Jeune fille sympathique, très bien élevée et cultivée. Son père ne pouvant rester en Allemagne est parti pour les Pays-Bas. La mère est toujours à Cologne.

Hermann et Alfred H.

Hermann né le 6.7.24. à Berlin; Alfred né 2.7.27 à Berlin.

La mère est toujours à Berlin. Elle a possédé un grand magasin de meubles qui a été entièrement détruit lors des pogroms de Novembre. Elle vit presque uniquement des secours de ses parents d'Amérique.

Les deux frères sont placés à Brunoy chez des parents qui ne peuvent les garder.

Wilhelm Koerner, né le 1. 4. 25.

Parents réfugiés en Espagne où ils sont restés durant toute la guerre. Les quatre enfants dont spécialement Wilhelm ont beaucoup souffert de sous-alimentation. Envoyé à Paris par une œuvre de Barcelone pour s'y remettre, W a été placé dans un foyer proche de Paris où il s'est très bien remis. De bonne santé, il est bon élève en classe. Les parents qui manquent de nouvelles au sujet du père ne peuvent encore reprendre l'enfant. Il aurait besoin d'être repris au sein d'une famille.

Le signe des temps

Si les événements actuels relèvent des procédés brutaux et égoïstes, les aspirations du monde, peut-être à cause de cela, vont vers l'unité. Jamais peut-être elles ne s'étaient manifestées avec autant de netteté et ne se sont posées avec autant d'espoir sur un homme.

“Aucun conclave, dans les temps modernes, n'a poursuivi ses délibérations avec une conscience plus vive de sa responsabilité vis-à-vis de l'Église et de l'humanité. Il est sans exemple que les non catholiques aient partagé à un tel degré toutes ses préoccupations”.

Ainsi parle un journal anglais, l'Observer

Les simples particuliers témoignent de cette préoccupation émue. “Le Pape vient de donner sa bénédiction. J'étais à l'écoute. Je suis protestante, monsieur, mais J'ai pleuré”. Voilà ce qu'a entendu François Mauriac en Angleterre.

Naturellement le Pape, mieux que quiconque, est conscient du désir universel. Voici en effet, ce qu'on pouvait lire dans la Croix du 11 mars.

“Le patriarche orthodoxe de Constantinople se fera représenter (au couronnement). A ce propos le journal Vradini écrit : “Pour la première fois le Vatican a annoncé au patriarcat œcuménique de Constantinople l'élection du nouveau Pape. Il ne s'agit pas, cela est clair, d'un simple acte de courtoisie. Le contact normal a été ainsi rétabli entre les deux grandes Églises du Christ, à la satisfaction du monde chrétien qui attend”.

Oui, le monde chrétien attend l'unité. Des protestants, des orthodoxes espèrent dans le Pape, le père universel. Que de promesses dans cet événement ! Certes, nous ne sommes pas arrivés. Nous ne savons pas du tout comment se fera l'union et elle ne se fera sans doute pas de la façon que l'on pourrait essayer de l'envisager aujourd'hui. Mais, à partir d'aujourd'hui, nous avons la force d'attendre. Il peut se passer des années, des générations, nous avons le cœur assuré, nous pouvons y travailler avec joie parce que nous savons que le monde spirituel a montré qu'il a le sens de l'Unité. C'est un fait nouveau, un signe des temps.

Chronique

Dimanche 25 Février, méditation sur **la Pénitence**

La notion de pénitence a beaucoup perdu pour nous de sa signification religieuse et profonde, comme ces vieux objets qui finissent avec le temps par changer d'usage. Ainsi, le jeûne et l'abstinence sont devenus des observances de simple discipline, (qui permettent au restaurant de reconnaître les “bons chrétiens”).

Essayons de retrouver l'esprit intérieur qui a donné naissance à ces pratiques, et la signification religieuse de la notion de pénitence car les pratiques sont liées à un état de civilisation, à un genre de vie mais l'esprit de pénitence est éternel, intimement lié à la créature humaine.

On représente couramment les œuvres de pénitence comme une compensation, inscrite à notre actif de nos péchés et de nos fautes. Pauvre conception de la divinité qui fait de la justice de Dieu, une opération fiscale et du jeûne, une sorte d'amende.

L'esprit de pénitence consiste en un effort de recueillement intérieur qui nous permet de distinguer ce qui en nous est de Dieu et ce qui n'en est pas; ce qui est changeant, périssable, de ce qui demeure. Aimer l'éternel qui en nous se crée à travers le passager.

Il est difficile, de bien faire pénitence, de reconnaître, sans se lamenter, la caducité des éléments humains. En un sens, oui, nous sommes des serviteurs inutiles (encore que nous soyons évidemment utiles dans la mesure où nous travaillons à “une œuvre éternelle”).

Ainsi notre effort de collaboration matérielle et spirituelle sous sa forme présente périra. Et dans notre passé, il y a beaucoup de morts déjà, de tentatives sans lendemains, de bourgeons qui n'ont pas éclos. La pénitence consiste à porter tout cela dans un esprit de foi, de compréhension, d'espérance, également éloigné du désespoir et du scepticisme.

Pour que notre pénitence soit réellement religieuse, il faut non seulement que nous reconnaissons avec clairvoyance ce qui est caduc mais encore que nous aimions l'éternel qui s'engendre par notre vie. Et spontanément, nous n'aimons par cette part éternelle qui nous semble souvent inhumaine. Pourtant, nous ne sommes rien si nous ne sommes des fabricants d'éternité.

Voilà des considérations assez éloignées de l'abstinence du vendredi. Il est pourtant essentiel que nous fassions le raccord entre les deux car nous ne devons pas nous satisfaire d'une pénitence par trop extérieure et facile, absolument étrangère au véritable esprit de pénitence.

Cette distinction de l'éternel et du passager nous permet de ne pas nous attacher d'une façon trop idolâtrique aux moyens, en perdant de vue le but. Dans la mesure où l'on aime bien manger, se priver est important. Aujourd'hui, nous ne comprenons pas bien la valeur du jeûne parce que nous ne savons plus manger. Il est devenu une simple petite observance. Ainsi, bien des pratiques nous révèlent la marche du temps. Ce qu'il nous faut, c'est retrouver les origines vivantes de ces pratiques, avoir de meilleurs réflexes, être indulgent à l'égard de ceux qui manquent à ces règles.

Comprenons que les signes réels de notre pénitence ne peuvent résider dans la composition de nos menus et qu'on n'honore pas Dieu en s'affaiblissant physiquement sans discernement. Sous d'autres rapports, nous sommes actuellement dans une période qui se prête merveilleusement à la pénitence. Personne n'est sûr de l'avenir, pas même les fonctionnaires. De vraies possibilités de détachement intérieur nous sont ainsi offertes, détachement qui nous est aussi nécessaire que l'attachement passionné à notre œuvre.

Si nous connaissons la véritable pénitence, l'examen de conscience réel, qui fait supporter la vue des ruines passées et prendre conscience de la réussite d'une vie malgré les choses avortées (à l'occasion desquelles monte quelque chose d'éternel); en un mot, si nous nous mettons sur le plan de la sagesse de Dieu (vie tournée non seulement vers le passé mais aussi vers l'avenir), nous comprenons le passage de Saint Paul "n'ayant rien mais possédant tout" car les misères, les échecs, les fatigues sont du domaine du passager, mais la joie dont il parle est éternelle.

Conférence du R. P. Trassaert sur **la Chine**

Il est un point de la morale chinoise qui domine la vie sociale et politique, et reste le point d'achoppement de l'évangélisation de ce pays. C'est le culte de la famille. Tout chinois est étroitement lié avec tous les membres de sa famille. On entend par là tous ses parents du côté paternel (la femme comptant peu), autrement dit, tous ceux de ses consanguins qui portent le même nom que lui. La famille compte des centaines de personnes. En voyage, la première question que l'on pose au voyageur, c'est: "quel est votre nom?" et si c'est le même que celui des hôtes (il n'y a que 200 noms en Chine), la deuxième est: "De quel pays sont vos ancêtres?" Chacun en Chine connaît ses ancêtres jusqu'à la quatrième génération au moins. Si le voyageur est reconnu parent, il est reçu dans la maison quel que soit son état, son rang social. La solidarité est extrême dans la famille mais elle est trop exclusive. Celui qui ne lui appartient pas est considéré avec indifférence.

On ne l'embrasse pas. Il est à noter que le baiser est inconnu en Chine et même dans les autres régions de l'Asie. C'est un geste circum-méditerranéen. La maman n'embrasse pas son bébé. Le fils, pour révéler son père, lui fait une prostration. On ne donne pas non plus la main. Pour saluer, on joint les mains en s'inclinant. Les Japonais, au cinéma, trouvent le baiser répugnant.

Voici un autre trait de mœurs. La politesse chinoise exige que l'on réponde à son interlocuteur dans le sens qu'il désire. Beaucoup d'européens s'y laissent prendre. Dans une conversation, le chinois s'efforce toujours de deviner dans quel sens vous désirez qu'il réponde. Il faut beaucoup de diplomatie pour connaître l'opinion de celui à qui on parle, montrer que l'on désire savoir aussi le contraire de ce qui vient d'être dit. Notamment, il n'est pas facile de savoir si les catéchumènes ont vraiment la foi. Les européens qui ont vécu longtemps en Chine finissent quelquefois par prendre la même attitude.

Lorsqu'un homme arrive à une situation, par exemple au gouvernement d'une province, il commence par s'enrichir puis il fait la situation et la fortune de ses parents et, s'il reste quelque chose, c'est pour le bien du peuple. Voilà la règle. Même celui qui pourrait en pâtir ne comprendrait pas qu'il fit autrement. C'est ce qui toujours entrave l'exercice du pouvoir en Chine. C'est ce qui entrave aussi le développement du christianisme. Une famille chrétienne, qui est convertie depuis plusieurs générations ne fait aucun effort de prosélytisme. La foi est son patrimoine familial. Elle le garde jalousement; elle regrette même parfois de voir que d'autres en profitent. Les nouveaux chrétiens, au contraire, sont extrêmement zélés et font beaucoup de conversions.

Questions

- Se sont-ils convertis individuellement ou par famille ?

Autrefois par familles le plus souvent; aujourd'hui, moins. Le clergé indigène a beaucoup de mal à échapper à cet usage chinois. Malgré tous les efforts du prêtre chinois, au bout d'un certain temps, l'un de ses parents cherche à devenir administrateur des biens de l'église. Progressivement, tous veulent entrer et vivre ou s'enrichir aux dépens des ressources de l'église.

Le missionnaire aussi a de la peine à y résister. S'il distribue des secours en cas d'inondation, d'épidémie, de famine, les chrétiens ne comprennent pas qu'il donne quelque chose aux païens; même riches, ils veulent recevoir plus que les païens.

La constatation de cet état d'esprit semble avoir refroidi le désir de constituer un clergé indigène.

Celui-ci, suivant qu'il est sous les yeux des missionnaires ou indépendant, agit de manières différentes dans les questions de propriété, de justice, de biens de famille.

- Sommes-nous complètement exempts de l'exclusivisme familial des Chinois ? Que signifie cette préoccupation actuelle de connaître les sympathies du nouveau Pape dans les questions nationales ? "Le Pape aime la France". Que de fois avons-nous lu cela depuis huit jours ! Que veut-on dire par là ? Qu'il a des préférences fondées sur autre chose que l'intérêt de l'Église universelle ? Mais pourquoi cette insistance, cette préoccupation ? La première joie ne devrait-elle pas être de penser que le Pape est avant tout universel ?

Imagine un instant, sérieusement, que c'est vous qui avez été élu pape, ne serait-ce pas le moment de vous rappeler ce mot historique, "le roi de France ne venge pas les injures faites au duc d'Orléans" ? Le Pape, naturellement aime ses fils, tous ses fils, quelle que soit leur nationalité. C'est pourquoi le Pape aime toujours la France pour la relever si elle est tombée, pour lui demander une aide en faveur des autres, s'ils sont plus bas. Que la poutre, des chinois nous serve à reconnaître notre paille !

5 mars, méditation sur le retour de l'**enfant prodigue** (Luc15)

On voit fréquemment dans cette parabole la miséricorde du père. On essaie de comprendre le péché du fils (moins souvent celui de l'aîné) mais on donne au péché du cadet une telle vilénie qu'il ne nous intéresse plus directement. Or l'essentiel de son péché, ce n'est pas d'avoir dissipé son bien avec des courtisanes (faute à laquelle notre éducation moraliste nous rend plus sensibles) mais de s'être séparé, d'avoir quitté la maison de son père, d'avoir voulu utiliser à son profit la part de bien qui lui revenait. Le premier péché est de vouloir faire fructifier sa vie uniquement pour soi-même.

Le drame qui a amené le défaut du fils aîné se retrouve au début de toute vie personnelle. On prend conscience de son propre bien, on s'oppose aux autres fatalement. Puis monte l'égoïsme de la vie, l'égoïsme seul, l'égoïsme à deux, en groupe. L'orgueil véritable est un péché plus rare, qui exige en quelque sorte une pâte privilégiée. L'égoïsme qui calcule sans cesse, voilà ce dont nous périssons à chaque instant .

Le prodigue est parti à l'étranger. Très vite il a eu faim. De même quand nous empochons les biens de Dieu et les coupons de la communauté humaine, ces biens se ratatinent. La ruine du fils, ruine monétaire, est facile à concevoir. Il en est d'autres moins visibles, celles qui font qu'il ne reste plus de nous, après quelques années de vie, qu'un mannequin de belle apparence. L'Évangile dit qu'on donne à celui qui a déjà. Notre capacité d'être grandit à la mesure de notre puissance de don. L'inverse est également vrai. Tout l'Évangile nous montre comment la Vierge doit continuellement redonner son fils pour continuer à être la mère de Dieu. Au contraire combien de pères et de mères en vieillissant sont déçus par la vie quand les enfants les quittent ou ne leur ressemblent pas. Les dons de Dieu (créer des corps et des âmes d'enfants) se sont desséchés entre leurs mains parce qu'ils n'ont pas su les consacrer au service des autres.

Le fils prodigue revient. Sa contrition peut ne pas sembler très pure, il faut manger. Mais quand nous prenons conscience de l'anéantissement de tout ce qui était en nous, si dans ce vertige nous nous retournons vers le Père de toutes choses, c'est une grande découverte. Sommes-nous seulement capables de dire que tout ce que nous sommes vient de Dieu ? C'est en étant un peu prodigues que nous le découvrirons dans notre propre vie. Ce qu'il faut, c'est ne pas revenir trop tard.

L'échec du fils aîné, qui ne comprend pas l'action de son père (lequel n'est pas seulement propriétaire) montre qu'à Dieu seul est réservé le jugement. Car cet homme, extérieurement, a toujours été fidèle et, au moment d'être réellement ce que toute sa conduite expliquerait qu'il soit, il se découvre qu'il n'a pas l'esprit intérieur correspondant. Il est difficile de mettre sa véritable charité à la hauteur de sa vie. Les circonstances peuvent nous acculer à la générosité mais peut-être n'est-ce pas encore uniquement pour l'amour du Christ que nous faisons tout cela, parce que tout notre personnage nous tient de l'extérieur. C'est souvent le drame du séminariste jeté dans la vie réelle. Devant les duretés de la vie, le manque d'efficacité visible de son ministère, il finit par ne plus croire à sa vraie vocation et perd le sens de la véritable paternité. Il sera dur pour ceux qui l'entourent, perdra l'espoir, déconseillera les initiatives de jeunes qui ont encore des illusions. La persévérance chrétienne est une grâce mystérieuse, beaucoup plus l'œuvre de Dieu que la nôtre .

Quelle plénitude pourtant dans la réponse du père: "Mon fils, tu es toujours avec moi et tout ce qui est à moi est à toi". Seule une vie religieuse développée permet de comprendre ce toujours, si différent d'un très longtemps, par son caractère transcendant, absolu. Tout ce qui est à moi est à toi. Savoir se remettre comme partie du tout, dans le plan général et, tout en se reconnaissant créature, se grandir à la taille du tout. Si le fils avait su prendre leçon de la nature, de l'immensité de l'espace et du temps, il serait entré dans la charité du père et, au retour du prodigue, n'aurait pas eu ce réflexe mesquin.

Aussi, nous devons donner à notre vie spirituelle autre chose qu'un caractère de simple moralité, pour réaliser le voeu de Jésus. "Qu'ils soient un comme nous afin que le monde croie..." Alors notre collaboration deviendra plus exigeante.

Remarque

- Il y a souvent disproportion entre notre vocabulaire et notre véritable charité.

Gardons-nous des compliments, qui nous enchaînent souvent (bons universitaires, bons paroissiens). Sachons nous tenir droits indépendamment de l'opinion. Ainsi ceux qui dans l'église, il y a trente ans, ont su, contre vents et marées, garder leur rectitude intellectuelle, nous valent maintenant la liberté de pensée dont nous jouissons. De même le témoignage social de ceux qui, actuellement, en dépit de toutes les attaques, s'efforcent de travailler efficacement pour la paix, portera, dans un avenir plus ou moins éloigné, des fruits certains.

Avis aux camarades

La maison 8 rue Léo Delibes sera fermée pendant les vacances de Pâques, du samedi 11 avril (veille des Rameaux) au dimanche 16 (Quasimodo) inclus.

Nouvelles du groupe

- Une naissance, c'est une grande joie, c'est aussi quelquefois pour la maman un grand danger, la phlébite la menace. C'est ce que l'on craint pour Mme L.B. Qu'elle sache que nos pensées sont dirigées vers elle et tous nos vœux de prompt rétablissement.

- Quelques-uns d'entre nous aspirent à une paternité généralisée. L'un de nous se prépare à recevoir les Ordres Mineurs, samedi saint. C'est le cas de nous souvenir qu'un groupe a les prêtres qu'il mérite. Comment désirons-nous qu'ils soient ? Avons-nous bien mesuré les exigences que nous ne pouvons pas ne pas avoir à leur égard ? Samedi Saint ! Grand jour de baptême, anniversaire général de notre baptême. C'est l'occasion de méditer sur les exigences chrétiennes à l'égard du sacerdoce, du nôtre aussi puisque l'expression "sacerdoce laïque" est maintenant en circulation courante.

Nous apprenons avec émotion que deux camarades sont dans le chagrin par suite de la mort de leurs pères : Eugène Herat et Léon Machet.

Que Dieu nous fasse voir au-delà des apparences et change en joies nos tristesses.

- Louis Escudié (26-3) - Un mot sur le Montcelet. Ces petites feuilles sont très sympathiques, vous savez, et apportent beaucoup. Progrès très net sur les comptes rendus de méditations. Le difficile pour le recenseur est de représenter la dédite "digérée" par lui, sans vouloir tout dire et, en même temps, d'ouvrir tous les aperçus, et de manière assez claire pour que ceux qui n'ont pas entendu comprennent, qui sont souvent le point de départ de nos réflexions personnelles. Peut-être y aurait-il maintenant à insister sur ce point, à mon avis.

Et puis, pourquoi le Montcelet (qui a droit à 75 grammes) ne serait-il pas aussi le reflet de la vie du groupe en province ? Non pas échange de correspondance ou réactions individuelles de provinciaux mais activité, réalisations inspirées par le groupe, son développement.

Il est vrai que peut-être la question se retourne: pourquoi les petits camarades de province ne disent-ils pas... Tout de même, il me semble que ce serait là quelque chose d'utile à divers points de vue.

Le camarade L.E. a bien raison et, plusieurs fois déjà, divers groupes de province ont été sollicités de collaborer au Montcelet, sans résultat. Pourquoi, puisqu'ils ont des initiatives entre eux ? Les uns font un bulletin semblable au Montcelet, d'autres ont des lettres circulantes. Timidité excessive, peut-être.

- Jeanne Giry (23-3)- Je ne sais pas vous dire toute la joie que le Montcelet apporte aux isolés comme moi, mais croyez qu'elle est vraie. Tout intéresse, les méditations, les détails concrets sur la maison, la bibliographie, les contes de fée, d'écureuil, de poussin, tout enfin.

Bibliographie

- *La vie de Gandhi*, par lui même - Ed. Riedr; 400 pages. Légaut: "C'est une belle chose".

- *Les Chemins de la mer* par F. Mauriac

- *Le Pain et le Vin* par Ignazio Silone (traduction de l'Italien)

Roman mi-politique, mi-religieux, passionnément complexe. Aspect politique: critique de l'Italie fasciste; vie de quelques révolutionnaires essayant en vain de soulever une foule bureaucratisée ou amorphe. Aspect religieux: asservissement de l'Eglise au régime fasciste; essai d'une rechristianisation en quelques âmes d'élite et Échec.

- *Campagne* par Raymonde Vincent. Délicieux roman pour ceux qui aiment la campagne, sa vie simple, le rythme des travaux des champs, la rudesse simple des âmes campagnardes. Beaucoup de fraîcheur, de descriptions sans grand éclat ni prétention, mais précises et vivantes. Un amour frais et pur s'harmonisant parfaitement avec le grand rythme de la nature. Des âmes saines, riches, généreuses et pourtant vraies; pas d'idéalisation à la G. Sand.

C. S. Société Civile et Immobilière

La personnalité assez falote de Mademoiselle Sigfried vient de se doubler de celle plus consistante de Mademoiselle Chadefaud-Scourdois. Au vrai, celle-ci est encore en espérance; elle attend une substance, un corps qui précisément ne doit être ni Chadefaud, ni Scourdois. Dès son premier acte, elle reniera son nom. Et si je ne me trompe, elle fera bien. Elle est de ces personnes auxquelles il faut souhaiter une vie très active mais assez courte. Si la mort est une chose très souhaitable dans l'ordre des personnes humaines, elle est surtout souhaitable pour les personnes morales. La vieillesse de celles-ci est si lamentable, elle étouffe tellement celles qui désirent naître, ces personnes morales possèdent une telle facilité de se survivre par la seule force de l'inertie, qu'il serait désirable qu'une limite d'âge leur soit donnée dès leur naissance. Ainsi parle l'un des parrains de Mlle C-S. Elle commence très bien en renonçant aux formes de notre premier séjour en communauté; elle ne veut pas que nous soyons prisonniers de notre passé. C'est pourquoi elle a très bien fait de naître en carême. Espérons que ses membres seront aussi détachés qu'elle des habitudes créées par les lieux et les circonstances de nos charmants séjours à Chadefaud et Scourdois.

Belle vie, bonne mort, Mademoiselle Chadefaud & Scourdois.

Chronique

10 Mars, méditation sur **la Mission des Apôtres** (Mc 6, 6-13)

Les jeunes aiment ce qu'il y a de brutal et de fort dans ces conseils: ne rien prendre pour la route qu'un bâton seulement, ni sac, ni pain, ni argent dans la ceinture et, si quelque part on refuse de vous recevoir, sortez de là et secouez la poussière de vos pieds. Ils les aiment parce qu'en eux vibre l'appel de la vie héroïque et à cause de leur brutalité même, mais en méconnaissant l'esprit qui les a dictés et les circonstances historiques. Ne prenez pas de chaussures, dit Jésus, mais c'est qu'à l'époque et en ce pays, elles représentaient un luxe, la plupart des gens n'en portaient pas. De même, les "deux tuniques" symbolisent les prévoyances excessives.

Or quand on est jeune, vivre dans la pauvreté paraît quasi naturel. En fait on n'a même pas à choisir. Mais quand l'heure arrive des vraies sélections, si pour certains ces conseils restent vrais à la lettre - il y a des vocations à la pauvreté totale - pour la plupart des hommes, à partir d'un certain âge surtout, ils sont si difficiles à prendre à la lettre dans le monde actuel que ces textes paraissent complètement étrangers. Ils fournissent seulement une imagerie dont se nourrit notre sentimentalité religieuse. On y voit un appel à un don si exceptionnel qu'il ne saurait évidemment être demandé à nous tous.

Or ce qui nous est demandé, ce n'est pas de "faire du drame", il en existe assez dans la vie réelle, mais de découvrir ce que Jésus exigerait de nous s'il était là actuellement. Ne soyons pas hypnotisés par tout ce qui, dans ces conseils, porte la marque d'une époque et d'une civilisation. Il s'agissait d'annoncer le Royaume de Dieu mais, à chaque époque, le Royaume de Dieu s'annonce d'une façon particulière.

Aujourd'hui par exemple, ce qu'il faut, c'est peut-être moins de "théologie" et plus de service social. Ainsi "La vie de Gandhi par lui-même" témoigne d'une compréhension de la venue du Royaume de Dieu, admirablement adaptée aux circonstances actuelles.

Ce que nous pouvons voir dans ce texte de St Marc, c'est d'abord une extraordinaire leçon d'indépendance vis-à-vis des événements, des hommes et des choses. Il semble que ces hommes n'aient pas besoin de réussir pour croire à leur mission. "Si l'on ne vous écoute pas, secouez la poussière de vos sandales". Ils n'ont pas à composer avec le ciel, tant est grande leur force intérieure d'innovation, de découverte...

A partir d'un certain âge, on devient propriétaire de sa petite vie confortable, de son foyer. On n'est plus dirigé par le sens du service des autres; au contraire, on choisit le poste où on aura le moins possible à supporter, où on sera le plus tranquille.

Vienne un trouble extérieur et on perd toute autonomie. Combien d'hommes sont actuellement incapables de travailler sérieusement par crainte de la mobilisation et combien de jeunes mariés envisagent la pensée de la guerre comme s'ils allaient immédiatement avoir à partir, chacun dans des directions complètement opposées, à être complètement coupés l'un de l'autre, alors que c'est absolument faux.

Servir les autres (et non se servir de la communauté) sans aucune limitation au don, sinon on sera bien vite en delà de ce qu'on estimait d'abord être la part légitime de la vie personnelle.

Un homme réellement autonome, comme le demande Jésus, est plein d'une grande paix car ce ne sont pas les tempêtes extérieures qui influencent sa vie intérieure. Actuellement, c'est en donnant notre force et notre paix que nous prêcherons le Royaume de Dieu.

Il ne faut pas avoir peur de la réalité mais la regarder en face. Et nous avons, du moins en ce moment, une formation exceptionnelle au point de vue civique (sens pratique, destinée de notre pays...).

Nous pourrions être des gens de paix si nous avons réellement le sens de la mission qui nous est confiée par Jésus. Et c'est quand la vie est la plus difficile que le chrétien peut réellement trouver dans la communion à son Christ, sa robustesse propre. S'il comprend ce service des autres (et dans toutes les circonstances, il rencontrera des âmes à lui confiées), qui n'est pas pure philanthropie mais communion avec la volonté de Dieu, il sentira aussi monter en lui la force de Dieu et c'est infiniment mieux que la peur, la trahison, le déshonneur, l'impossibilité de s'estimer soi-même.

Si une tourmente nous sépare, il faut que ceux qui resteront aient le courage de se rechercher, de se retrouver et de recommencer. Nous sommes actuellement dans une période de liquidation, puisque les hommes ont été trop bêtes pour prévoir et organiser. Mais on n'a jamais fait autant d'efforts réels pour la paix et nous sommes mieux formés que ceux qui s'en allaient au front tout flambants en 1914. Au moins, comprenons la leçon civique qui nous est donnée et ne voyons pas dans les difficultés présentes la punition des lois laïques. Sachons que le temps est un grand justicier, que tout ce qui est défait sur la terre par péché sera puni dans le ciel; mais aussi, que tous les efforts bien menés portent leurs fruits et qu'aucune circonstance ne doit nous ôter le sens de notre mission.

26 Mars, méditation sur **le jeûne, le renoncement, la mortification**

Nous sommes étonnés, en lisant la vie de Gandhi, de la place si importante qu'y prend le jeûne. Gandhi jeûne très souvent, l'abstinence de viande y est complète, même en cas de maladie. Et cependant c'est un homme d'action. La mortification n'est donc pas seulement un instrument à fabriquer des scrupuleux, mais à forger des volontés.

Voici un premier rôle de l'ascèse dans la vie spirituelle. Quand on est jeune et religieux, on aime le renoncement. On montre ainsi à Dieu sa bonne volonté. C'est l'époque où l'on travaille avec un acharnement, avec une intensité qu'on ne retrouvera sans doute jamais après la "cagne" ou l'agrégation. Cet effort suppose une discipline intérieure plutôt dure, un règlement de vie, une organisation serrée de son horaire, de tous ses instants.

L'ascèse donne l'habitude de prendre des décisions, de se posséder, de s'affirmer. Elle disparaît ensuite de la vie avec facilité. Lorsque quelqu'un n'est plus capable de se refuser quelque chose, il n'est pas capable non plus de le faire pour d'autres. De là ces vies parallèles dans les familles dont les membres sont impuissants à se contraindre pour collaborer.

C'est là un premier aspect de l'ascétisme religieux qui n'atteint pas les désirs essentiels de la vie. En voici un deuxième: il faut savoir aussi se détacher des choses qui nous sont enlevées. Il faut savoir faire soi-même l'œuvre de détachement qu'opère la nature. Ainsi, Gide montre que la maladie et l'approche de la mort nous y préparent peu à peu. Nous nous faisons illusions sur nos possibilités ou nos impossibilités de vivre dans un état donné. L'homme est l'être qui a les plus grandes facultés d'adaptation. Une fois engagés dans une voie, nous nous y faisons bien plus facilement que nous ne l'aurions cru.

Le problème du renoncement revient donc à atteindre l'état d'âme propre à favoriser notre adaptation. Ceci est dit en termes profanes mais s'appelle en langage religieux résignation, soumission à la volonté de Dieu. Il faut savoir nous préparer intérieurement, nous résigner sans aigreur, être heureux dans le détachement par une sorte de sportivité, accepter avec joie la règle du jeu, c'est-à-dire les conditions du monde, l'échec du moi en faveur de l'ensemble. Il ne faut pas rapporter tout à nous-mêmes, comme au centre, mais voir l'ensemble où nous avons notre place.

Alors le renoncement, ce n'est plus nous qui le faisons, c'est un autre personnage qui prend les intérêts de Dieu, qui a les réflexes de l'homme de Dieu. Précédemment, nous restions seuls en présence d'autres individus, sur le plan des individus, où un sacrifice est une monnaie d'échange, avec les virements de compte individuel à compte individuel; maintenant, ce que nous sommes nous-mêmes nous ne le voyons qu'à travers l'ensemble.

Cette attitude est très élevée et par suite instable dans l'homme, la nature ne nous y a pas bien préparés. Il y a des jours de joie et des jours d'angoisse, des jours sans soleil. Il y en a qui sont facilement abattus ou désarçonnés; il y en a d'autres qui, même en période de crise, conservent une partie d'eux-mêmes qui continue à vouloir à espérer, à aimer. Notre attitude dans la tentation nous permet de savoir dans quelle mesure nous continuons à espérer, dans quelle mesure nous sommes détachés.

Les purifications les plus profondes sont trop lourdes pour les possibilités simplement naturelles. Nous ne pouvons les désirer spontanément car elles sont trop proches de notre propre être et il faut

vraiment que la main de Dieu nous y pousse. Dans les temps actuels, pour ne pas être écrasés, il nous faut cette volonté forte, dont sont incapables ceux qui ne savent que goûter aux douceurs de la vie. Lorsqu'on peut vraiment avoir vue sur le succès de l'ensemble, on est beaucoup moins facile à désarçonner. Les plus possédants sont les plus heureux et c'est dans la mesure où nous craignons personnellement, où nous sommes attachés à notre réussite particulière que nous sommes pessimistes.

Remarque

Nous sommes actuellement en pleine réaction contre le Jansénisme. Les hommes trop durement élevés dans leur enfance, le moment venu de l'émancipation, ne savent plus rien se refuser. Ce qui était mauvais dans le Jansénisme, ce n'est pas la sévérité à l'égard de l'homme - "le moi est haïssable" - mais le pessimisme à l'égard de l'ensemble. Et ce qui nous manque, c'est une ascèse baignée d'optimisme. C'est un point sur lequel insiste le Chanoine Chevrot dans ses Conférences de Notre-Dame, cette année. Voir la première conférence : La route qui conduit à la vie.

26, mars, même jour, conférence du P. d'Ouince sur quelques aspects de

la Vie de l'Église sous le Pontificat de Pie XI

Ce n'est pas seulement de l'action personnelle de Pie XI qu'il est question, mais d'une action normale qui était en préparation depuis longtemps. Dans les croissances de l'Église, il y a deux directions de mouvement :

1° - le détachement du monde, de la lutte contre les formules, le formalisme, le pharisaïsme, dans le sens du culte en esprit et en vérité;

2° - les revendications : l'Église est le seul signe de la vérité, seule elle peut construire l'unité.

Dans le premier sens, nous trouvons l'accord de Latran. Le roi d'Italie était excommunié, les fonctionnaires aussi, et même ceux qui payaient des impôts. Le Pape était prisonnier (volontaire). Les italiens s'affermisssaient dans l'esprit national. Rome était considérée par eux comme leur capitale, comme appartenant au roi d'Italie. C'étaient des raisons de régler la situation en suspens depuis 1870. Mais il y en avait d'autres encore, les ennuis du pouvoir temporel pour une autorité spirituelle, la mauvaise administration des anciens États Pontificaux, l'impossibilité de les défendre dans une guerre moderne. Les difficultés à vaincre pour faire l'accord n'étaient pas négligeables. Depuis 1870, il était interdit aux fidèles de manifester leur désir d'une suppression du pouvoir temporel. Le souvenir est encore vivant des zouaves pontificaux qui ont eu pour mission de le défendre. On aurait pu maintenir la nécessité du retour à l'état de choses ancien mais cette fidélité littérale n'avait plus sa signification.

Alors l'Église dit : je n'ai plus besoin des biens de la terre. Le minimum de corps me suffit. Pardonnons le passé. Quand l'Église opte pour la pauvreté, c'est une très grande chose pour la vie du Christianisme.

- Sur les missions.

Depuis longtemps, depuis l'organisation qui succéda aux initiatives des pionniers, la méthode missionnaire de l'Église s'inspire un peu de la conception coloniale des États. La méthode anglaise de coloniser consiste en ce que la métropole prend en charge un certain nombre de rouages que ne peut diriger le peuple colonisé. Ce sont ceux que les Anglais appellent les tâches de l'homme blanc. Les peuples ainsi gouvernés sont considérés comme en état d'enfance ou comme mineurs. Par un procédé analogue, certains niveaux de la hiérarchie étaient réservés à des missionnaires blancs.

Voici que Pie XI vient dire: il n'y a pas de race éternellement mineure, il y aura des évêques de toutes les races, des jaunes, des noirs (et même il leur est arrivé d'ordonner des prêtres blancs). Cette innovation soulève des objections, en particulier par le fait du népotisme chinois. Mais toutes les civilisations ont leurs défauts et, en somme, vu la haine de l'étranger en Asie, c'est une mesure heureuse, providentielle.

- Sur les Rites

Chaque peuple prie à sa façon. La liturgie dans l'ancien monde chrétien varie avec les pays. Pie XI a fait une tentative qui consiste à autoriser chez les japonais certains usages de la piété familiale et même impériale. On peut comprendre la difficulté de semblables mesures, en se souvenant que des martyrs sont morts au XVII^e siècle pour le contraire, par obéissance.

- Sur les questions sociales. Pie XI a fait un gros effort en ce sens. Il est inutile d'insister, c'est trop connu.

- Sur l'Action Catholique

C'est là une initiative de Pie XI qui n'a été qu'imparfaitement couronnée de succès. L'A.C. tend à rendre chaque chrétien conscient de la mission de l'Église et responsable de cette mission dans son activité propre. Autrement dit, les affaires de l'Église ne sont pas seulement celles des curés.

L'A.C. signifie aussi qu'il n'y a pas d'action purement profane, qu'il y a une conception religieuse du banquier, du fonctionnaire, du cantonnier. Tout doit devenir le signe de Dieu. Les conceptions de

l'Action Catholique n'ont réussi à peu près nulle part, surtout en Italie et en Allemagne. C'est en France et en Belgique qu'elle a été surtout réalisée, dans la J.O.C., dans les groupes universitaires, dans la J.A.C.

- Sur le mouvement Intellectuel

Sous Pie XI, on est resté à peu près au statu quo depuis la condamnation du Modernisme. Les travaux de critique biblique restent interrompus. "C'est l'état de siège dans l'église" disait le R.P. de Grandmaison. Quand on lui en parlait, Pie XI répondait: "Mon successeur fera cela". D'ailleurs, tous les peuples n'ont pas également souffert de cet état de choses. Les Anglais et les Allemands sont plus libres que nous. Il n'y a pas d'Index en Angleterre. Dans ces pays, le peuple chrétien est plus en retard mais les intellectuels sont plus ouverts.

Le Père universel

Dans un article publié par la Croix du 18 mars dernier, intitulé "Documents de Fraternité Chrétienne" et signé P.C., nous trouvons un ensemble de témoignages impressionnants sur l'intérêt spirituel que beaucoup de dissidents ont attaché à l'élection de Pie XII. Ce sont des lettres, des articles, provenant de plusieurs évêques anglicans, d'un métropolitain russe (orthodoxe), de plusieurs pasteurs luthériens de Suède, de pasteurs protestants de Suisse et de France. Ils ont tous prié pour le Pape.

Voici, à titre d'exemple le dernier témoignage cité dans cet article.

Le vendredi 3 mars, un peu après minuit, en Suisse, mourait, selon le désir qu'il avait exprimé de mourir le vendredi comme Jésus, un pasteur protestant calviniste. Peu avant la fin, il s'était adressé à l'infirmière: "Je pense que vous êtes catholique puisque vous êtes Française. Eh bien! vous pourrez dire qu'un petit pasteur de Genève a prié pour l'élection du Pape. Et il a insisté sur "l'influence qu'aurait ce nouveau Pontife, non seulement sur l'église Romaine mais sur la chrétienté entière". Je ne sais rien de plus beau que ce témoignage fraternel d'un mourant.

Pourquoi les hostilités invétérées entre fractions du Christianisme se sont-elles à ce point calmées? Est-ce à cause de leur intérêt commun devant un péril antireligieux? C'est possible mais nous pensons qu'il y a plus, un besoin de communication spirituelle entre tous les hommes qui s'estiment, un besoin de renouvellement par la sympathie et le contact direct sans exclusivisme.

Conversation avec un missionnaire

- Quels sont les rapports des missionnaires avec les pasteurs protestants qu'ils rencontrent en pays de mission?

Souvent très cordiaux. On peut même atteindre une grande intimité avec eux. Ils recherchent souvent notre compagnie, notre conversation, et se sentent pour ainsi dire honorés, religieusement parlant; car ils ont l'attitude de gens qui ne sont pas complets, à qui il manque quelque chose au point de vue religieux. Il n'est pas rare qu'ils amènent au prêtre catholique des fidèles travaillés par quelques scrupules, des âmes plus délicates, comme si leur église aboutissait à un certain niveau de moralisme bon pour une moyenne tandis que nous sommes plus capables de comprendre et de servir les âmes les plus élevées. C'est un hommage certain.

Il y a des prêtres catholiques qui craignent de rencontrer les pasteurs protestants. Le motif de leurs appréhensions, c'est de paraître inférieurs dans les discussions théologiques. Et en effet les pasteurs protestants n'aiment pas que la conversation avec nous prenne l'allure de la controverse; dans ce cas ils sont agressifs; mais aiment beaucoup causer sur des points communs entre eux et nous, sur Notre Seigneur, sur la mystique. Ils acceptent même parfois, d'assister à des conférences, de se soumettre à des espèces de retraites dirigées par des prêtres catholiques à leur intention. L'action que l'on peut avoir par de tels rapports est très efficace.

- Réflexion d'un religieux anglican

Vous le savez, dit-il, j'admire beaucoup l'église romaine, comme tous les Unionistes. Il y a pourtant une chose que je ne m'explique pas chez vous. C'est une timidité dans l'expression des choses que l'on pense. On semble avoir une crainte de ce que les autres en diront; on se surveille, d'où un certain malaise.

Ces paroles rappellent certaines observations de M. Portal. Il connaissait bien les Anglicans et il avait été frappé de la liberté avec laquelle les prêtres parlaient à leur évêque; respectueusement mais sans préoccupation de conformité.

Enfants dont le cas est urgent

La circulaire insérée dans le dernier numéro du Montcelet a déjà eu son effet. Deux de nos camarades, Mlles. Münch et Barbazanges se sont offertes pour recevoir des enfants émigrés. La rue Léo Delibes

reçoit pour plusieurs semaines une dame et sa nièce. Prochainement une nouvelle fillette viendra. Elle est destinée à aller dans une de nos familles.

Ceux qui ne peuvent rien par eux-mêmes dans la circonstance peuvent rendre service en cherchant parmi leurs connaissances des familles susceptibles de recevoir les enfants en question.

Naissances

Nous avons la joie de vous annoncer la naissance de Pierre M. et de François B.

Le Montcelet est heureux de vous faire part de la naissance, aussitôt qu'elle a eu lieu, le jeudi 16 mars à 9 heures et demie du matin, et qui a été fêtée au vin et aux dragées. L'acte de naissance, très honorable, a été signé par sa maman Marguerite Rossignol et ses quatre pères: Marcel Légaut, Pierre Voirin, Jean Haumesser et Christophe Gaudefroy. C'est celui de la jeune personne Mlle. Chadefaud-Scourdois Société Civile et immobilière.

Bibliographie

La couronne par Sigrid Undset (1882-1949)

La femme - «

La Croix - «

Le dernier Civil par Glaeser

- Terre des hommes, Saint Exupéry, (N.R.F. 18 f.)

Un livre qui réveille chez le lecteur assoupi le sens de sa belle vocation humaine. La peur de s'endormir dans la médiocrité ne naît pas d'une mise en garde contre celle-ci, ce qui serait facilement suggestif, mais négatif : le lecteur craint de manquer sa vie parce que l'y attendent : les périls mais aussi le don; les fatigues mais aussi la liberté; les solitudes mais encore de pures amitiés et une grande tâche où chacun se reconnaît irremplaçable. Très, très beau livre.

Simone Bacon (15-3) – S'il n'est pas trop tard, j'aimerais signaler aux camarades que le numéro spécial le Temps Présent du 24 février, consacré à l'Allemagne, est extrêmement intéressant. On y trouve des réflexions de J. Folliet et de Landsberg sur l'état d'esprit avec lequel il convient d'aborder le problème des rapports franco-allemands depuis 1914; des témoignages abondants sur les principaux aspects de l'Allemagne nouvelle sans oublier le point de vue économique; un résumé de Mounier sur la doctrine politique de Hitler. Les conclusions d'ensemble sont données par D. Reys et P.H.. Simon. D'autre part, la Vie intellectuelle du 25 février contient aussi plusieurs articles à signaler, tous ceux qui concernent Pic XI (en particulier sur le Pape et les missions, du P. Bernardot), les notes sur la psychologie des foules du Dr. de Greef et, dans la section pédagogique, celui de R. Manassé-Morris sur les Hautes Écoles Populaires à l'Etranger.

Au Forum

Les lecteurs du Montcelet savent que dimanche prochain, 19 mars, nous aurons une conférence d'Olivier Lacombe sur l'Inde et Saint François. Les camarades anciens ont gardé un souvenir ému des conférences qu'il a faites rue Galilée, soit sur Gandhi, soit sur l'une ou l'autre des questions les plus importantes de la vie religieuse des Hindous. Ils apprendront avec joie qu'après avoir étudié le Sanscrit afin d'approfondir les doctrines religieuses de l'Inde, et avoir séjourné dans cet immense pays, il vient de soutenir une thèse de doctorat sur "l'Absolu selon Vedânta", le 18 février dernier.

Secours aux enfants réfugiés

En relation avec la note parue avant les vacances au sujet du secours à porter aux enfants juifs réfugiés d'Allemagne, voici quelques détails.

1) Hélène et Jean Albert (Commercy) ont ajouté une petite Clara -13 ans- à leur foyer. Nous demandons aux deux parents "adoptifs", pour le prochain Montcelet, leurs impressions et des nouvelles touchant la fillette qui est un peu celle de tous puisque tous nous nous sommes réjouis pour elle de la "chic" décision qu'ils ont prise.

2) Mlle Münch (Bas-Rhin) ainsi que nos amis Barbazanges (Etoges) se sont inscrits pour accueillir chacun une fillette. Aucune décision n'a encore été prise par suite de la solution apportée aux cas les plus urgents par "l'association des soins médicaux". Pourtant hier elle nous a recommandé une fillette pour laquelle nous avons commencé aussitôt les démarches utiles. Que nos amis ne croient pas qu'ils sont oubliés.

3) Rue Delibes, nous avons toujours avec nous Mme Fuchs et sa nièce. Comme nous l'écrivions dernièrement à une de nos amies, c'est une tâche facile qui nous vaut une grande joie, que d'apporter un appui à ses frères dans ces conditions.

Les demandes peuvent toujours être envoyées à Voirin.

Huit jours à Chadefaud**Mardi saint**

Nous arrivons assez tard de Paris à trois; Jacqueline Epinat, Rose Henkine, Christophe Gaudefroy sous la pluie. Le gîte est préparé par deux providences joyeuses, Yonne Gaston et Marguerite Miolane qui nous versent du chaud, entretiennent un bon poêle, nous réservent un bon lit à deux matelas et cinq (!) couvertures de bonne laine. Chadefaud est ouvert depuis ce matin, On y dort bien.

Mercredi

Dès 5 h. il fait jour. Je suis réveillé par le merle. J'ouvre la fenêtre, face au soleil levant et j'entends qu'il n'est pas seul. Deux de ses copains à l'autre bout de la pelouse lui répondent sans interruption. Le ruisseau bavarde plus fort qu'à l'ordinaire. Des paquets d'eau, tombant un peu brutalement, entretiennent sa conversation mouillée. Le Montcelet est en face, dans l'isolement comme toujours et sa tour veille sans défaillance sur l'horizon. C'est le point de convergence, le rendez-vous des cœurs. Du haut de ces ruines, votre affection nous contemple, chers exilés. Des centaines de regards affectueux et confiants, aimés un à un, quel bonheur. Quel bonheur de vivre ! je suis aimé, nous nous aimons. J'ai envie de crier : j'y suis, à nous deux, amis, je porte votre amour. Beaucoup plus loin, la ligne violette des monts du Forez prolonge les ondulations capricieuses du Lembron. L'air est pur, tout se voit mieux qu'en été. Les pierrailles catastrophiques, le dédale de rochers, les colonnes pour stylites qui dominent le nid des fées, sont là, comme à portée de la main. La pelouse est verte mais les rideaux d'arbres sont transparents, les boules de gui sont encore leur seule parure verte. On voit Scourdois presque à nu. A Unsac, une fumée lumineuse et bleutée s'étire lentement. De nombreux oiseaux font entendre leur musique. Je me recouche pour les écouter paresseusement.

A deux pas, c'est le pinson: "Petit, petit, joli, joli, j'ri, j'ri, mon piot chéri, viens vite visiter Bâtisse Maillon". Plus loin c'est le coup d'archet du coucou, avec quelle pureté. Tout près, c'est l'aczimpe (la mésange) sa voix pipe un peu aigrette. Trop souvent, c'est le crooaaa des corbeaux. Vous les avez assez entendus mais vous avez pu remarquer qu'il y en a de plusieurs sortes là-bas. Certaine variété a une voix plus agréable. Il faut une partition à plusieurs portées pour la traduire. On entend un grelottement singulier: Brrrrr et en même temps une note musicale en "In" quelque chose, comme klrrrin. Cette corneille fait tout cela rapidement, sans doute en claquant du bec comme avec une crécelle. La queue rouge d'un rossignol de murailles monte devant ma fenêtre. J'y vais voir. Il y en a deux sur le contrevent d'à côté. Sûrement je les déränge dans leurs projets de nid. Il est l'heure de descendre à la chapelle mais il n'y a ni vin ni hostie. On lit pieusement la messe en français.

Dans la matinée, on s'ingénie. Je cherche des pissenlits blancs dans les taupinières pour la salade. Les enfants Febvre, qui arrivent de Clermont, viennent m'aider, puis nous allons chercher du cresson à Unsac. En chemin, on voit déjà des insectes, des coccinelles et une alouette commence sa longue antenne en altitude. De loin, on aperçoit la silhouette familière du bon berger d'Unsac. Au retour, on remarque les violettes qui embaument. En plein vent, on respire une atmosphère parfumée. Pourquoi les cueillir ? Mais allez en empêcher des femmes. C'est leur manie de cueillir les fleurs comme aux gamins de dénicher des nids. Les feuilles mortes ont à peu près disparu, sauf à la chapelle dont l'entrée est envahie par leurs coquillettes de chocolat, qu'il faut balayer.

L'après-midi, expédition à Peyréról. Nous sommes une dizaine en trois voitures. En chemin, à Barège, on retrouve, dans un cadre familial et pacifique, une Couze grondeuse, disputeuse, gonflée de méchancetés, écumante et précipitée. Je ne voudrais pas être poisson dans la Couze à cette heure. Ce qu'ils doivent être ballottés, les pauvres, où se logent-ils donc en ce moment ?

On laisse les autos à Ardes et on grimpe une côte rude, non loin de celle qui monte au château de Mercoeur (le doigt de Dieu).

Nous y retournerons plusieurs fois, par la pluie et le beau temps. Au-delà de Mercoeur, pas très loin, à droite, on voit de la neige par grands lambeaux dans les plis abrités des monts. Face au Montcelet qui est en partie caché, on aperçoit, très loin, beaucoup de neige dans les monts du Forez. Ici des eaux, des eaux, un murmure perpétuel et universel d'eaux courantes. Les prés sont humides et verts avec des colchiques blancs (des crocus) en abondance.

La maison est luxueuse. Ma première impression est un sentiment de pitié pour le beau luxe : voilà donc ce que nous allons gâcher! serons-nous assez vandales pour dévaliser un pareil joyau tout neuf ? C'est une responsabilité. On ne peut pas construire n'importe quoi n'importe où, ici. Le frère d'Yvonne est là, on mesure tout, on jauge, on compte. Soit en assises plénières ou en sous-groupes, on estime, on suppute, on évalue. Le poids de la responsabilité chez plusieurs, ira jusqu'à les empêcher de

dormir. D'autres en rêveront la nuit. En comptant l'annexe, 72 personnes seront au large ici. Après un coup d'œil sur la ferme, très belle, on entreprend le tour de la propriété. C'est une entreprise d'envergure, dans les pentes raides, pierreuses, à travers des bois magnifiques de hêtres, de charmes, de bouleaux, de sapins, d'épicéas. On traverse des ruisseaux, on entend le torrent dans le bas. Retour songeur.

Pendant notre absence, sont arrivés André Glossinde. et Tante Zette (Georgette Glossinde). Ils racontent comme ils ont été accueillis par Château "le bon chien" qui les a conduits dans la salle à manger et la cuisine, flairant respectueusement partout où se trouvaient des choses à manger, comme pour les indiquer aux nouveaux venus : ici le pain, là les lentilles, le fromage. Et finalement, il conduit ses hôtes du côté de l'évier où gisent les assiettes et les plats abandonnés dans notre départ précipité, comme pour dire : "maintenant, puisque vous avez bien mangé, faites la vaisselle".

Jeudi matin

Réveil à la cloche dès 6 heures moins le quart. On doit partir de bonne heure pour voir le château de Sereys. Temps calme, couvert, assez beau. En ouvrant la fenêtre, j'aperçois la première hirondelle.

Après la messe, il pleut, il pleut, il pleut. Impossible de partir en B.2. Il pleut toute la journée. On se venge à relire, commenter, critiquer, repolir la future circulaire

Propos de table

- Tante Zette ne vante plus les mérites du "bon chien" Château. Il lui a emporté une chaussure que l'on n'a pas retrouvée; puis une socquette qu'on ne retrouve pas non plus. Où porte-t-il tout cela ? Chez sa patronne la jardinière ? Commentaire de André, pince-sans-rire "C'est ce qu'on appelle un chien qui rapporte". Il a dû manger les beignets. Commentaire du même : "Il s'y entend pour nettoyer la vaisselle".

- Il n'est question que des chaussettes de L. qui se transforment en mitaines de dentelle. A propos de bas, l'abbé raconte que, lorsqu'il était au régiment, il y avait un capitaine, pas très astucieux, qui s'appelait "de Tombas". De plus, il était comte, ce qui faisait dire à un loustic "le comte nu de Tombas, c'est un pied". Ma voisine se tient pour ne pas éclater, elle glousse dans sa tasse.

- Il est question de mites et de canards. Pourquoi ? Je ne sais plus. "Tenons-nous bien, dit Yvonne. Ce que nous disons est repéré, tout sera répété dans le Montcelet". Légaut ajoute: "C'est le cas de dire que les canards se nourrissent d'insectes".

- C'est bizarre, suivant les cartes, Peyréról s'écrit - Péréról, Péyrérólles, Pereyrol... Comment faut-il écrire? Que veut dire ce mot ?

Peyre signifie "pierre"; en somme, Peyrerol signifie "Pierre qui roule". - Comme ça tombe bien. On abandonne Chadefaud, on roule. - Oui, mais pierre qui roule n'amasse pas mousse.- Ni moisissure.

Enfin on ne s'ennuie pas quand il pleut. Toute la journée il pleut "à dagues". A la fin de l'après-midi, la pluie diminue. Tant pis, je sors. Les prés sont noyés, les rigoles coulent à grands flots, débordent en nappes galopantes, le ruisseau devient tumultueux, le pont de Chadefaud prend un sens. De chaque côté de la route de Barège, une eau trouble se précipite bruyamment. La couleur des eaux varie avec le quartier, jaune ici, noire là, rouge-orangé comme un beau potage au potiron près des terres rouges. Les obstacles à la circulation des eaux se couronnent d'une mousse persistante qui durera plusieurs jours. La pluie légère n'empêche pas l'alouette de monter.

Vendredi saint

Après l'adoration de la Croix, malgré la pluie qui menace, on part pour Sereys en deux voitures. Il y a les partisans de la B.2, ceux qui méprisent les "pauv' bourgeois" de la conduite intérieure. On s'emmitoufle, le voyage est long, une cinquantaine de kilomètres vers l'est. De temps en temps et de plus en plus souvent, une pluie glacée vous cingle la figure. On dirait une volée de grésil destinée à vous recoudre la peau. Dans les paliers, elle est ardente, la B.2 et, dans les pentes, elle est vaillante. On monte. Voilà la Chaise-Dieu que nous visiterons au retour. L'attention est attirée par des écriteaux qu'on croirait écrits par quelque facétieux "Boulodrome Casadenais". Les étymologistes risquent la méningite. On monte, on monte en zig-zag. Quelqu'un se détourne. C'est Yvonne qui nous fait la tête ? Les tournants lui allongent la figure et lui retournent les sentiments, le tangage lui donne le mal de mer. Elle se penche au bord du bateau, si la B.2 veut bien me permettre de faire d'elle ce croquis et, par une erreur excusable, Yvonne jette du cœur sur le carreau. Nonobstant, on traverse de belles forêts malheureusement envahies par des lichens. Ils sont magnifiques mais c'est une plaie. On traverse du brouillard ou des nuages; on en voit descendre les gorges par grands panneaux bien au-dessous de nous.

En pleine pluie, on arrive à Sereys. C'est une retraite forestière

Nous sommes reçus très aimablement par le fermier. La ferme est pauvre et marécageuse, du véritable

Auvergnat. Nous prenons un repas froid dans une grande salle du Château, assez basse mais grande. Puis on fait la visite. Re-mesures, re-plans, re-évaluations. On est enthousiaste. "C'est un peu miteux, dis-je, mais plus dans notre genre".

Les bâtiments sont vieux, il y aura des réparations, c'est un peu l'inconnu. Malgré la pluie, on ne résiste pas à faire un tour dans la propriété. Le paysage est une merveille pour des solitaires. Peyrérol en est une pour des touristes. Sereys est infiniment calme. Peyrérol est plutôt excitant, exaltant. Légaut penche pour Peyrérol, nous tous pour Sereys malgré la pluie qui le montre sous un jour défavorable. On discute sur les facilités d'accès, la proximité des villes, sur les marchés et le ravitaillement.

Rentrés le soir, trempés à cœur, on se sèche. Les vêtements fument autour du poêle. Tout sent le chien mouillé; on étale les couvertures sur les balustrades du grand escalier.

Samedi saint

Nous faisons, avant la messe, la lecture des oraisons et des préfaces relatives à la bénédiction du feu nouveau, de la lumière, de la cire, de l'encens, de l'eau, des Fonts baptismaux.

C'est une occasion, unique, dans l'année, pour certaines méditations. Sans doute, ces splendides cérémonies ne sont plus que des reliques depuis que l'on ne fait plus guère que des baptêmes d'enfants car ces cérémonies sont surtout des initiations au baptême. Malgré tout, en relisant le texte, quelques lueurs du sens mystique et de la véritable liturgie s'allument devant nos yeux.

La méditation que nous avons faite serait à sa place ici si le programme de ce numéro n'était pas trop chargé. Nous pourrions y revenir.

L'abbé se met en tête de ne pas laisser passer l'occasion de chanter l'alléluia liturgique à la messe du Samedi Saint mais il le chante sur l'air de "Veux-tu te taire", ce qui ne réussit pas à mal-édifier les assistants.

L'après-midi, Légaut fait une méditation sur Marie-Madeleine et le vase de parfum brisé sur les pieds de Jésus. On la trouvera plus loin.

Les jours suivants, Peyrérol qui est tout près occupe toute l'attention. La faveur publique augmente et deviendra dominante, sans décision du reste.

Mardi matin

Quel joli soleil ! Mais quelles sont ces voitures de déménagement qui passent sur la rue ? Combien doit-il y en avoir pour faire un pareil train ? Nous étions habitués à plus de silence depuis que la pluie a cessé; le ruisseau lui-même est redevenu plus discret avec le beau temps. Quel tapage ! Mais ce ne sont pas des tanks, c'est Monsieur le Vent qui donne un concerto grosso avec accompagnement de Niagara éolien. Tous les arbres donnent de la voix, surtout le bouquet de pins au milieu de la pelouse. Chose remarquable et rare, il n'y a pas de coups de vent, de rafales, ni d'accalmies momentanées, mais un souffle puissant et continu comme le souffle de Dieu, l'Esprit que chante le psalmiste (envoie ton souffle, ils seront créés et tu renouvelleras la face de la terre, Ps. 103). C'est le vent puissant, l'ouvrier du printemps. Aussi toute la nature est en émoi. Dans les buissons, les bourgeons turgescents font un bond de cinq centimètres de longueur, les arbres alourdissent leurs digitations ou bien prennent ces teintes légères nuancées, variées et mouvantes. Les mélèzes prennent plaisir à se balancer, ils s'abandonnent et prêtent successivement leurs rameaux aux emportements de cette véhémence passion, comme bercés par la puissance germinatrice. Quelques flocons d'ouate jalonnent l'immensité du firmament. Le socle du Montcelet aligne ses pics de terre jaunes, brunes ou vertes. Il ressemble à un habit d'Arlequin. Tout de même, quel étrange manteau artificiel l'homme industriel réussit à jeter sur la nature !

Le calme revient et les fourmilières millionnent. La saison de leurs pérégrinations commence, les oiseaux se trouvent multipliés par enchantement, les alouettes fifrent par dizaines.

Déjeuner sur la terrasse. Une fauvette à tête noire vient nous zouiller son refrain avec insistance.

L'après-midi, on monte sur le plateau de Chadefaud pour voir Peyrérol. Le soleil baisse, juste de ce côté; Peyrérol est dans l'ombre, nous le voyons à contre-jour. On se crève les yeux.

Au retour, on rencontre le sympathique berger d'Unsac et on fait une petite causette avec lui. Après l'avoir quitté, on parle encore de lui. M.H. raconte une histoire à son sujet. Un jour elle lui demandait s'il connaissait ses brebis une à une. Alors, il lui dit: "Vous voyez celle qui est là bas ? je vais l'appeler". En effet, il l'appela par son nom et elle vint manger un morceau de pain dans sa poche.

Une inquiétude plane sur nous, R. n'est pas rentrée avec nous, Il va faire nuit. Elle doit être perdue. On laisse la lampe de l'escalier près de la chapelle allumée, comme signal. On ne peut rien de plus. On se met à table avec retard. On ne parle que de cela. Cependant à la fin du dîner, elle entre rayonnante. Qu'est ce qui lui était arrivé ? Elle s'était trompée de chemin, était descendue sur l'autre pente, vers Ardes où elle avait rencontré des gens qui l'avaient accompagnée jusque sur le chemin de

Chadefaud. Puis, quelqu'un de la Marge l'avait ramenée jusqu'à Chadefaud. Elle était rayonnante, enchantée de son aventure grâce à laquelle elle avait pu voir qu'il y a braves gens sur la terre. Tout est bien, qui finit bien.

Pour moi, l'heure est arrivée de reprendre le train.

Méditation sur Marie-Madeleine et le vase de parfums qu'elle verse sur les pieds de Jésus

Le sacrifice inutile est celui qui caractérise le christianisme. Il donne le sentiment de la grandeur quand on est jeune. Puis, on veut tirer du sacrifice un résultat, soit la liberté intérieure ou l'aptitude à faire de grandes choses, la facilité à devenir disponible. Cette utilisation du sacrifice rappelle Bernard de Palissy brûlant ses meubles afin de poursuivre son invention. Mais ce n'est plus le premier stade. Il y aurait du danger pour le chrétien à nier le premier aspect du sacrifice, celui de Marie-Madeleine qui brise, qui ne mesure pas le parfum. Si l'on éclipse cet aspect, on déflore le christianisme.

Les apôtres critiquent Marie-Madeleine, eux qui ont sacrifié leur métier. Ils réprouvent son acte, non seulement à cause de l'argent qu'on aurait pu donner aux pauvres mais, sans doute aussi, pour une raison plus profonde, pour une constatation inavouée, une jalousie non acceptée, de la supériorité du geste de Marie-Madeleine. Son geste implique un amour personnel de Jésus, non pour l'efficacité de l'amour, mais parce que cet amour se suffit à lui-même. La femme, souvent, n'atteint l'universel que par l'intermédiaire d'une autre personne. L'homme aimera l'ensemble et c'est à cause de l'ensemble qu'il atteindra la charité pour un tel.

Une objection s'élève : pourquoi exprimer son amour à Dieu, puisqu'il le sait ? C'est qu'il y a interaction entre les gestes que nous faisons et ce que nous sommes.

Notre amour nourrit notre expression et l'expression nourrit l'amour. En faisant cet acte, Marie-Madeleine croît dans son amour pour Jésus.

L'expression a des caractères très particuliers. Toute action est une expression; nous portons des fruits mais l'aspect le plus actif n'est pas le plus consistant de nous-mêmes. Ce n'est pas "nous-nous-mêmes". Notre action n'a son éternité qu'en atteignant des personnes. L'expression de Marie-Madeleine est toute personnelle. Son sacrifice diffère d'une offrande, il donne une part fondamentale de l'être. Ce qui n'est pas nécessaire, essentiel à la vie, est l'objet d'une offrande. Pourquoi donc est-il question de sang dans le sacrifice, sinon parce qu'il est fondamental ? Freud a insisté sur la profondeur du besoin d'engendrer. Voilà qui est matière à sacrifice; mais le confort est matière à offrande. Le sacrifice de la vie, c'est la pauvreté, la chasteté, l'obéissance; la passion d'agir, d'organiser, n'atteint pas le fond.

Le sacrifice du Christ peut être envisagé de deux manières; il est possible que l'on n'en comprenne qu'une. Ce sera alors l'aspect par lequel le Christ ressemble aux prophètes. Sa mort est l'aventure normale du prophète, Jésus est victime de l'hostilité qu'il a provoquée par sa manière de prêcher, par ses miracles. Il a couru un risque dont il n'a pas pu empêcher les conséquences car le risque est la condition du succès. Cette manière n'est pas fautive, elle est légitime mais incomplète parce qu'elle ne donne pas à Jésus ce qu'il y a de plus original dans la manière dont il est mort, avoir donné sa vie pour notre salut. C'est la relation d'amour entre le Père et le Fils et entre le Fils et nous.

Voilà ce qui fait du christianisme autre chose qu'un perfectionnement des autres religions, ce qui en fait une religion transcendante. Il est important de le comprendre. Par là, les conséquences cruelles de l'existence, la mort, les actions, les affaires sont transformées.

Correspondance

Gérard Soulages (Jeudi Saint) - Le Montcelet est très chic et c'est tout à fait communautaire, tout à fait fraternel... Maintenant quelques critiques :

1°- Mettez les prénoms.

Oui, lorsque cela n'offre pas d'inconvénient. Encore faut-il les connaître. Ainsi quel est le vôtre ? Vous avez cru le mettre dans votre signature mais il faut être astucieux pour le deviner.

2°- Faites une chronique complète du dimanche. Exemple: le 27 février vous annoncez une causerie de Mendizabal dont on n'a rien su. Ne choisissez pas, dites tout.

Ce n'est pas un oubli mais un retard regrettable. Cependant, est-il possible d'être toujours là ? Est-il possible d'être complet ? Est-ce même souhaitable ? La plupart des camarades nous demandent plutôt d'être suggestifs.

3°- Donnez des nouvelles les plus complètes du groupe: naissances, avec les noms, mariages, décès.

Que tout y soit, c'est facile.

Oui, mais la question des noms propres a déjà été agitée et les opinions sont contradictoires.

Attendons une consultation plus complète des intéressés. Patiente, en attendant Chade faud.

4°- Et enfin, envoyez le canard à tous, par exemple au camarade N. qui est malade.

Pardon, pourquoi n'ajoutez-vous pas son adresse ?

Deux considérations nous ont guidés dans la distribution du Montcelet, l'envoyer à tous les camarades qui le désirent et seulement à eux. Inutile d'encombrer les autres. Nous avons passé par une période de tâtonnements pendant laquelle nous ne pouvions qu'attendre les demandes. Nous n'avions que l'ambition de rassembler en une seule lettre ce qui pouvait intéresser une dizaine de correspondants particuliers. Nous avons commencé par un tirage très restreint, à quinze ou vingt exemplaires, et nous ne recherchons pas le nombre. Celui qui connaît un autre camarade que le canard est susceptible d'intéresser n'a qu'à nous envoyer son adresse. Il est meilleur juge que nous.

Le Montcelet devrait sans doute se rapprocher de la lettre circulante. Il est regrettable qu'il n'ait pas plus de correspondants. Quand arrivera-t-il, ce grand garçon, à savoir marcher tout seul ?

Les critiques bienveillantes, telles que celles-ci, sont de nature à l'y aider en provoquant les réflexions de chacun. Puisque nous y sommes, disons que l'histoire du Montcelet est par elle-même une critique du groupe. Pourquoi n'est-il pas né plus tôt puisque tant de correspondants s'en étonnent ? Serait-ce que le groupe à moins d'esprit communautaire que d'esprit grégaire ? Pourquoi chacun attend-il les initiatives du centre comme dans l'armée, ou dans l'administration ? Exemple: pourquoi supposer que le Montcelet connaît les adresses des camarades ? Il le devrait, répondez-vous. Soit; et encore comment ? En fait, il. en ignore beaucoup. Nous avons encore bien des progrès à faire, comme dans le sens de la responsabilité.

- De Marguerite Pivert et Madeleine Lebecel, 11 rue d'Enfer à Saint Michel-sur-Orge, Seine & Oise, le 3-IV.

Les amies qui nous louaient chaque année le 1° étage s'en iront cet été. Nous voudrions continuer cette location qui nous est une aide. Quatre chambres, un cabinet de toilette transformé en cuisine, liberté de jouir du jardin du devant, 300 frs. par mois, eau et électricité comprises.

Avis aux camarades de la région parisienne.

- De M. Rodolphe Manassé-Morris, le 4-IV

Ma femme est en France depuis hier. L'affaire de ma mère, grâce à l'appui de Jeanne Hoffmann, fait des progrès. Deux bonnes nouvelles dans mon microcosme.

Pascal et le corps mystique

485- Il faut aimer un être qui soit en nous et qui ne soit pas nous. Or il n'y a que l'être Universel qui soit tel. Le royaume de Dieu est en nous-mêmes et n'est pas nous.

475- Si les pieds et les mains avaient une volonté particulière, jamais ils ne seraient dans leur ordre qu'en soumettant cette volonté particulière à la volonté première qui gouverne le corps entier. Hors de là, ils sont dans le désordre et dans le malheur mais, en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre bien.

473- Qu'on s'imagine un corps plein de membres pensants.

474- Pour régler l'amour qu'on se doit à soi-même, il faut s'imaginer un corps plein de membres pensants car nous sommes membres du tout, et voir comment chaque membre devrait s'aimer.

477- Si les membres des communautés naturelles et civiles tendent au bien du corps, les communautés elles-mêmes doivent tendre à un autre corps plus général, dont elles sont membres.

483- Être membre est n'avoir de vie et de mouvement que par l'esprit, du corps et pour le corps.

On s'aime parce qu'on est membre de Jésus-Christ. On aime Jésus-Christ parce qu'il est le corps dont on est membre. Tout est un, l'un est dans l'autre, comme les trois personnes.

Extraits de "François" par Auguste Valensin (Plon)

Il ne faut pas dire : ceci est si beau que cela ne peut pas être, mais au contraire : c'est si beau que cela ne peut pas ne pas être, à condition bien entendu qu'il s'agisse de beauté morale. L'infini qui serait l'amour. Dieu qui serait père. Cela est tellement beau qu'après l'avoir aperçu, on ne trouve plus de goût à l'idée d'un Dieu qui serait différent. Ou cela ou rien. C'est le beau qui doit être le vrai. Du moins je dois le croire et je le crois de toutes mes forces, sans hésiter.

p 211 - Pour Pascal, quoiqu'il fasse, il s'agit de son âme et de son tout. O grand Pascal !

p 214 - Pascal ne s'est pas contenté d'être un chrétien, ou plutôt, il a été un vrai chrétien, un saint. Vive Jésus !

Nouvelles

- 26-4 - Nous avons rue Léo Delibes, Mme Fuchs et sa nièce, émigrés. Mais le séjour de Paris leur est maintenant interdit. Comment Faire ? On s'ingénie. Juste le même jour, voilà des Tchèques : un monsieur, sa dame et leur fillette, émigrés aussi.

- Avis de Matthieu

Je pense à notre prochain séjour à Chadefaud aux grandes vacances. Nous avons trouvé de beaux chants dans "Ohé ho" qu'on chantera à plusieurs voix; mais comme chants religieux, je n'ai aucun recueil. N'auriez-vous rien à indiquer à ce sujet ?

- Mariage

Soniska Auget et Jacques Brothier viennent de se marier; ils nous demandent de prier pour eux. "Que Dieu leur accorde de former une union joyeuse et généreuse".

- Décès

Quelques-uns d'entre nous connaissaient Suzanne Jenny, malade depuis de longs mois. Nos camarades d'Alsace ont eu la peine de la conduire récemment à son dernier repos.

5 mars, **Le renouveau national et religieux en Espagne** par Mendizabal

La guerre a eu une issue guerrière, non une solution pacifique.

Aujourd'hui, Franco estime en effet que lui et ses partisans sont les bons, tous les autres sont dans l'erreur et par conséquent coupables.

On a pu espérer un moment qu'une loi d'amnistie serait appliquée, assurant la tranquillité aux républicains. Le tempérament espagnol, essentiellement généreux, s'y prêtait et ainsi Franco aurait-il pu avoir peut-être le mérite d'avoir donné une solution à cette anarchie perpétuelle de l'Espagne, sans frapper une partie de ses enfants, les vaincus.

Or, récemment, une loi a été votée dite de "responsabilité politique". Essentiellement rétroactive, elle permet d'atteindre les gens qui ne sont pas criminels devant le droit commun, punitive des rouges de l'insurrection rouge de 1934 et punitive de ceux qui n'ont pas accepté de soutenir l'insurrection franquiste depuis 1936. Les peines sont pécuniaires surtout et peuvent aller jusqu'à la confiscation des biens. On pense qu'elle touchera 3 millions de rouges. Ainsi la guerre est considérée par les franquistes non comme une révolution dans l'intérêt du pays mais comme moyen et principe du

nouvel ordre établi.

Comment entrevoit-on maintenant le renouveau national ?

Le parti phalangiste n'est puissant en Espagne que depuis la guerre car, en 1936, il comptait peu. Par contre le parti carliste représente une tradition plus ancienne en Espagne. Or il semble que l'inimitié entre ces deux partis doive réapparaître quand le danger rouge aura disparu totalement.

Les carlistes, catholiques, libéraux et anti-étrangers ne peuvent s'entendre, en effet, avec les phalangistes. Une ère assez troublée, de type mexicain, avec une série de dictateurs, pourrait ainsi conduire, selon Mendizabal, à une restauration monarchique. Il y a avantage à ce qu'elle n'ait pas lieu actuellement. Quand elle viendra, il n'y aura pas danger de despotisme, tandis qu'actuellement, le roi apparaîtrait comme vainqueur d'une moitié de l'Espagne et serait érigé en despote prêt à la répression anti-rouge. De plus si un roi monte sur le trône, d'ici quelque temps, il sera l'homme des Anglais, conseillé par eux. On pense déjà au fils d'Alphonse XIII, le moins dégénéré de la famille royale, élevé en Angleterre et officier de la marine britannique. Le danger des conseillers italiens et allemands disparaîtrait donc. En tout cas, il est impossible pour l'instant de restaurer la république. Née dans des conditions idéales en 1931, sans révolution, elle est vite tombée dans les mains des socialistes sympathisants au communisme, donc anti-républicains, ou alors elle a été servie par des hommes non républicains, tel Gil Robles ou des centristes radicaux corrompus.

Durant le conflit, certains républicains se sont bien comportés : les Basques. Pour le reste des gouvernementaux, Mendizabal reconnaît leurs crimes nombreux, et parmi les plus récents, le cas de l'évêque et du gouverneur de Téruel. C'est seulement en 1938 que tout en maintenant leur dictature, les républicains ont tenté un effort loyal. Il est à craindre que Franco n'en tienne pas compte, pour châtier les crimes rouges du début et de la fin du conflit.

Renouveau Religieux

Il paraît encore plus difficile que le renouveau politique. Il faut craindre le piétisme, toujours rencontré en Espagne; tout espagnol resté vivant se dira sauvé par miracle. Et surtout, il faut s'attendre à une religion tout extérieure à laquelle des rouges se rallieront afin d'avoir la vie sauve. Au fond le peuple espagnol restera hors de l'Église et avec cette idée que l'Église espagnole a partie liée avec les ennemis du peuple. Sans doute d'autre part, un succès des rouges aurait fait retomber l'Église espagnole à l'époque des catacombes. Avec Franco, il faut s'attendre à une religion de façade en majeure partie. Déjà quelques paroles nettes ont été prononcées, telles que celles-ci, d'un ministre de Franco, un catholique pourtant : "Le catholicisme espagnol ne passera pas par les caprices de Rome".

Mendizabal insiste sur la belle attitude des jeunesses catalanes chrétiennes au cours du conflit. Le carlisme était parti en guerre contre les abus d'intolérance des rouges mais il s'est montré cruel lui-même. Les jeunesses catalanes, elles, ont entrepris de travailler uniquement sur le plan spirituel. A l'origine, 300 de ses membres ont été assassinés. Elles ont décidé d'agir cependant, en se cachant d'abord, puis ouvertement, quand les gouvernementaux sont devenus plus libéraux. Elles ont poussé ceux-ci dans la voie de la tolérance, sans se compromettre aucunement sur le terrain politique. Et ainsi, à un moment donné, 2000 prêtres pouvaient dire la messe à Barcelone, en privé; le vicaire général de Tarragone a accepté les offres des gouvernementaux et ainsi les églises ont été réouvertes. Il a même pu se rendre à Rome avec un passeport légal des républicains. Cette orientation vers la tolérance est due essentiellement aux catholiques catalans.

Peut-être peut-on escompter un renouveau partiel dû à l'influence des prêtres dans les prisons où ils ont montré aux esprits avertis que l'Église n'est pas attachée au Franquisme. Mais au total, l'Espagne a perdu beaucoup sur le plan spirituel car les prêtres apparaîtront encore pendant longtemps comme les alliés de Franco.

Méditation sur l'office du Samedi Saint

Magnifique mais étrange liturgie que celle d'aujourd'hui. Voici la bénédiction du feu nouveau, de la lumière, du cierge, de l'eau. C'est si étrange que nous cherchons les rapports de tous ces gestes avec la fête du jour. Pourquoi aussi, ce jour-là, les si longues lectures de la Genèse, à partir de la création, puis les prophéties. Ces splendides cérémonies sont peut-être des préparations au baptême qui se faisait avec la première communion le jour de Pâques. Elles ne sont plus qu'un souvenir, une relique depuis qu'on ne fait plus guère que des baptêmes d'enfants.

Néanmoins, en lisant le texte, quelques lueurs de leur sens mystique se rallument sous nos yeux. Voici la foule des catéchumènes. L'église entreprend de les initier au mystère du salut par la foi au Christ, d'où le très long résumé de l'histoire humaine et divine. Quelle est la base de l'éducation chez tous les peuples ? C'est la tradition et l'histoire.

Cette cérémonie ne méprise pas l'éducation spirituelle par l'humain. N'est-il pas merveilleux à nos

yeux, hommes du XX^e siècle, que l'on ait choisi, dans les temps anciens, comme l'un des points sensibles de l'histoire humaine, l'invention du feu que l'on propose sous la forme du feu nouveau obtenu par l'un des procédés les plus anciens qui soient restés dans la mémoire des hommes, le feu tiré de la pierre, "du silex". Serait-il même possible aujourd'hui d'évoquer plus simplement le chemin parcouru depuis les origines, d'inculquer par un meilleur exemple le sens de la collaboration de la créature avec le créateur, l'union de l'effort et de l'invention ? Et puis, qu'est-ce qui pourrait, mieux que les conséquences de cette invention donner le sens du progrès social et, parmi les conséquences, celle qui est la mieux adaptée à une liturgie nocturne (l'office avait lieu pendant la nuit du Samedi Saint au dimanche de Pâques), le cierge, c'est-à-dire l'usage de la lumière artificielle qui permet à l'homme d'être désormais indépendant des facteurs d'inertie et de mort que sont les ténèbres ? Il n'y a pas jusqu'à l'utilisation de l'eau qui ne soit, aujourd'hui encore, une sorte de mesure de la civilisation.

Mais la majesté de ces cérémonies périmées, privées de leur cadre originel, qui comportait une immense assistance entourant les catéchumènes, emporte nos esprits vers le cadre de civilisation qui les a produites. C'est ainsi que le spectacle de ruines imposantes pose la question de leur raison d'être autant que de leur destruction. Ici, notre réflexion se porte sur la méthode d'initiation dont elles témoignent.

Eh bien abordons-la. C'est la question de l'histoire humaine et de l'histoire sainte. Que signifie donc l'histoire, quelle est sa place dans la culture humaine et religieuse ? Pourquoi les peuples les plus primitifs ont-ils conservé des rudiments de souvenirs sociaux, des légendes fautes de mieux auxquelles ils s'accrochent comme à la meilleure estimation de la réalité quant à eux ? Pourquoi aujourd'hui et de plus en plus, avec toute l'attention à la réalité qui a été gagnée sur le rêve par l'esprit critique, nous attachons-nous à l'histoire ? Qu'avons-nous donc à faire du passé qui ne reviendra plus ? Pourquoi replonger l'âme de nos enfants et la nôtre dans ce qui est mort ? Est-ce par un attrait morbide, comme le serait le culte du passé pour le passé ?

Non, c'est parce que l'histoire nous "situe". Elle nous situe dans le temps, c'est-à-dire qu'elle nous montre ce qui conditionne notre action présente et nos projets d'avenir. Que signifierait un avenir un peu éloigné à celui qui n'aurait pas le sens de l'écoulement du temps ? Ainsi, les animaux ont aussi courte vue que courte mémoire. Que peut signifier la génération de l'avenir à celui qui ignore que le passé est une création perpétuelle, au fixiste ou, comme disait Pie XI, à "l'immobiliste" ? Comment l'homme ferait-il des projets à longue échéance, comment entreprendrait-on des œuvres qui auront leur développement dans la génération qui vient, comment le chrétien saurait-il envisager l'avenir séculaire de l'Église, si l'on ne savait, par l'habitude de l'histoire, ce que c'est un siècle, un millénaire et plus ? La marche du passé est la garantie de l'avenir. A la lumière du passé, que d'espoir pour l'avenir et quel levier pour l'éducation !

Mais l'histoire est bien plus nécessaire encore pour nous initier à l'ordre surnaturel et nous y affermir. Le problème est celui-ci : faire accepter une création si nouvelle qu'elle étonne, scandalise et bouleverse la nature. Cette nouveauté spirituelle s'appelle la révélation, c'est-à-dire ce que l'homme est incapable de concevoir sans le secours d'en haut. C'est la communauté religieuse qui transmet ce dépôt sacré mais ce n'est pas trop de toute l'histoire sainte pour appuyer son autorité à nos yeux. Comment donc aurais-je pu reconnaître par moi-même le péché originel ? O nécessité du péché d'Adam, qui a trouvé que Dieu devait s'abaisser, souffrir, mourir pour mon salut. Je n'entre dans cette voie qu'à mon corps défendant. J'y répugne tellement et si continuellement que la forme de religion qui en découle ne serait jamais entrée spontanément dans mon âme. St. Pierre est mon portrait quand il dit: "A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera pas" et qu'il s'attire cette terrible réponse : "Arrière Satan" (Bienheureux ceux qui ne se scandaliseront pas à cause de moi). Ce n'est pas trop pour que j'accepte de me soumettre à l'influence de cet enseignement hors nature, ce n'est pas trop que sa consécration par l'histoire, par les siècles révolus, par le passé plus irréformable que le rocher.

Je puis bien appeler révélation, pour moi, ce que me dit St. Paul dans la Première épître aux Corinthiens (I, 21-24) "Le monde avec sa sagesse n'ayant pas connu Dieu, dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. Les Juifs exigent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse; nous, nous prions un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les gentils, mais pour ceux qui sont appelés soit Juifs, soit Grecs, puissance de Dieu et sagesse de Dieu". Certes, ce qui peut entrer en moi par là, c'est bien du nouveau, au-delà de tout, c'est du surnaturel. Et ce n'est pas trop de l'histoire pour m'y incliner, pour me montrer qu'effectivement les esprits les plus religieux, ceux que j'admire et vénère le plus, ceux qui ont été généreux à fond, les âmes ouvertes à tout, qui ont réalisé une humanité, toute nouvelle, heureuses d'ailleurs et pacifiées jusqu'à l'agonie, l'ont accepté. Le véhicule de ce renouveau, c'est l'histoire sainte depuis l'origine de l'inquiétude humaine jusqu'à la religion de crainte, puis à la religion de l'amour par la foi.

Une nouvelle étape du Montcelet

Par le seul fait que le Montcelet dépasse le chiffre de cent destinataires, un tarif plus avantageux lui est offert pour l'affranchissement postal. Vous avez pu constater que le dernier numéro ne portait pas de timbre. C'était la première fois. Jusqu'alors, il portait un timbre de 10 centimes. Maintenant, nous n'en payons plus que 2 pour les exemplaires destinés aux départements de la Seine et Seine & Oise et 4 pour les autres. Où est le temps où le Montcelet n'était pas encore reconnu comme périodique et où l'affranchissement était de 30 c. et le poids ne devait pas dépasser 20 gr., poids qu'il a dépassé de plus du double.

Après les vacances de Noël a commencé la deuxième étape du Montcelet; après celles de Pâques commence la troisième. Plusieurs numéros sont épuisés; pour les autres, nous les enverrions volontiers aux camarades qui en feraient la demande.

Correspondance

- Lucien et Yvonne Matthieu (26-IV) - Le Montcelet est arrivé hier, toujours messenger de joie. Merci, merci, d'avoir glané pour nous, en cette semaine de prospection, les cent détails pittoresques qui nous donnent presque l'illusion de vous avoir accompagnés dans ces courses héroïques aux châteaux.

Ici, nous avons eu quatre journées de réunion fraternelle à L. pendant la semaine de Pâques et maintenant que la saison est belle, nous y retournerons tous les dimanches. La petite communauté d'Alsace continue donc à vivre.

- Jacques Brothier - Moi aussi, je demande qu'on précise les noms des frères nouveau-nés, mariés... Les initiales, cela devient un jeu de ... pendu très difficile.

Commentaire de "Terre des hommes" de Saint-Exupéry

La terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres parce qu'elle résiste. L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle. Mais pour l'atteindre, il lui faut un outil. L'avion, l'outil des lignes aériennes, mêle l'homme à tous les vieux problèmes. Nous faisons surtout la découverte du réel à travers le danger. C'est là que nous trouvons une vie forte. L'auteur a beau nous parler de la charrue auparavant, il manque à cet outil l'élément qui en est l'efficace, le danger.

Toutefois, ne nous y méprenons pas. Il ne nous recommande pas l'amour du danger pour lui-même. "Il ne s'agit pas de vivre dangereusement. Cette formule est prétentieuse. Les toréadors ne me plaisent guère. Ce n'est pas le danger que j'aime. Je sais ce que j'aime. C'est la vie". On reconnaît là le véritable héroïsme, l'héroïsme du pilote qui n'admire pas les vagues de la mer ou les nuages dorés du soleil couchant mais les médite, tel le paysan à la tombée du jour devant des nuages mauvais.

C'est un tout autre contact avec la terre que celui d'un Giono. L'attitude est toute autre aussi devant la progressive complication de la vie, cette complication qui déshumanise Giono. Ici, St Exupéry est d'un rare optimisme. Pourquoi se hâter de condamner les progrès techniques ? alors que "c'est à peine si nous nous installons dans ce paysage de mines et de centrales électriques". Et sans doute, il est vrai que lorsque nous nous mettons à critiquer l'ère des machines, c'est avec un langage qui n'est pas encore celui de l'âge nouveau. L'usage des manomètres, des gyroscopes ne transforma pas les hommes en automates. Bien au contraire. Et comme ceci est particulièrement vrai pour l'avion, ils en arrivent à mieux épouser les cadences intimes de la vie. "C'est avec l'eau, c'est avec l'air que le pilote qui décolle entre en contact. Lorsque l'appareil déjà creuse la mer, l'homme peut suivre ce travail à l'ébranlement de ses reins". Et surtout, cette complication conduit peu à peu à une grande simplicité. Une complication qui se résout en une simplification, voilà bien le symptôme d'une lente maturation de l'humanité. Songeons-nous qu'il a fallu l'expérience de plusieurs générations pour dégager peu à peu la courbe d'un fuselage d'avion ! Eh bien, déjà l'auteur pressent partout cette simplification, cet effacement de la machine derrière son rôle qui nous paraît déjà être du domaine du naturel. Nous oublions qu'un moteur tourne quand il répond enfin à sa fonction qui est de tourner. Ainsi, le cœur bat sans que nous y prêtions non plus attention.

Ces machines ne nous ont-elles pas permis, au fond, de mieux voir la nature ? "L'avion est une machine, sans doute, mais quel instrument d'analyse". Les routes nous ont trompés longtemps. C'est ainsi qu'une "souveraine" pouvait s'abuser sur la misère de son peuple par une mise en scène fantastique le long de son trajet. Avec l'avion, nous avons fait un progrès, mais un progrès cruel. Autrefois, toujours enfermés dans leurs cités, les hommes voyageaient tout au plus sur les routes qui les relient. Nous manquions d'un jugement sur l'homme à l'échelle cosmique. Aujourd'hui, "du haut de nos trajectoires rectilignes, nous découvrons le soubassement essentiel, l'assise de rocs, de sable et

de sel, où la vie, comme un peu de mousse au creux de ruines, ici et là, se hasarde à fleurir”.

Et l'auteur voit tout autrement ces cités que nous pouvions croire autrefois exister partout. De ses hublots, il les apprécie à leur juste mesure, “ces civilisations qui ornent des fonds de vallées” et ne s'épanouissent ailleurs que par miracle.

Au total, ce livre nous apporte l'expérience d'un pilote qui est aussi un physicien, un naturaliste doué d'un sens cosmique joint à une rare intuition poétique.

Supplément au n° 13 - Le hibou

Mademoiselle Loulou,

Je n'ose pas vous tutoyer parce que je suis un petit animal timide. Pourtant j'ose venir vous demander un acte de dévouement, une B. A. et je sais que vous êtes si gentille que vous ne me le refuserez pas.

Voilà ce que je viens vous demander. Ne resterait-il pas chez vous une situation pour moi ? une situation modeste, une situation de chômage pour animal dans votre Zoo ? Ne croyez pas que je demande beaucoup de place, je ne suis pas difficile, Au grand Zoo de Vincennes, quand il n'y a pas de place pour une bête (Oh ! ne disons pas une bête mais pour l'honneur de la profession, disons plutôt un exécutant), on lui donne une place d'animal empaillé dans un beau musée.

Cela, c'est la retraite des bêtes aristocratiques. Vous comprenez que moi, je n'en demande pas tant. Je souhaite seulement une place de portrait de bête empaillé, par exemple entre un brave homme de chameau et une brave fille d'autruche ou de bécassinette.

Il ne faut pas être difficile dans la vie, pourvu qu'on nous supporte, hein! Combien de petites filles, de petits garçons et de grandes personnes ne peuvent pas en demander davantage !

Oh I Mademoiselle Loulou, si vous acceptez d'être ma petite patronne, à moi pâtre petit hibou, vous verrez que vous ne le regretterez pas. Ne faites pas trop attention à ma mine maussade. Au bout de peu de temps, quand vous m'aurez regardé avec sourire, vous verrez que ma mine deviendra de plus en plus avenante.

Alors, ma petite mère Loulou, si c'est entendu, je suis content, content, content, et je ne vous appellerai plus que ma petite maman chérie, Maman Loulou.

Veiller (par Rodolphe Manassé-Morris)

Et maintenant je voudrais bien répondre à vos observations au sujet de l'élection du Pape et du problème des intérêts universels. Vous terminez vos remarques par cette phrase "que faire, dites-moi, que faire pour ne pas rester, ne pas retomber dans le sommeil ?"

Votre question, en tant qu'elle ne concerne pas que certains individus mais des groupes entiers (les français ou les catholiques français p. ex.), touche un point névralgique de notre être. Il faut qu'on ait passé une douleur profonde pour qu'on devienne vraiment actif, que tout se remue en nous et s'éveille. Mais afin qu'on ne retombe pas dans le sommeil, notre faiblesse a besoin d'une inquiétude, d'une incertitude perpétuelle, sans lesquelles nous nous débandons en retombant dans le quiétisme (passivité) qui est notre état "normal". C'est le privilège de ceux qui ont perdu leur cadre social, familial et national et qui vivent dans l'incertitude, plus ou moins comme des nomades, d'être assurés plus que ceux qui sont des "stables", contre la tentation du moindre effort et de la moindre résistance. Bref, nous autres émigrés, nous sommes à ce point de vue favorisés et mieux placés que les autres. Et c'est justement ce que nous sentons très souvent comme une crevasse entre les Français (p.ex.) et nous, qui devient particulièrement visible sur le plan de l'appréciation et du jugement des événements actuels.

Certes, la France s'est reprise depuis septembre 38 mais on commence déjà à nouveau de reculer et de chercher, en face du risque et de l'engagement, à se soustraire aux exigences de l'heure. On ne veut pas reconnaître qu'il ne s'agit pas de Dantzig, comme il ne s'agissait pas en septembre 38 des Tchèques. Il s'agit de la France, du propre être des Français, pour ne pas parler des valeurs humaines et spirituelles menacées par les deux brigands et leurs complices. Il s'agit d'un engagement, non pas envers d'autres mais envers soi-même. Mais en effet un tel engagement coûte, il faut payer avec un trésor qu'on aime le plus (en tant qu'homme qui vit dans des conditions normales), à savoir sa commodité. "Surtout pas d'histoires", c'est la devise et, sous cette idée directrice, on s'efforce d'interpréter la situation, ça ne nous regarde pas et ceci non plus, retirons-nous dans notre coquille...

Celui qui n'a pas passé par les expériences bouleversantes d'un changement radical des conditions de sa vie ne peut tenir que difficilement et rarement contre la tentation du quiétisme et d'un embourgeoisement.

Et c'est aussi pourquoi la plupart des catholiques sont tellement au-dessous de leur tâche, de leur mission, de leurs grâces, de leur dignité. Je le vois si bien ici. Pourquoi les catholiques de cette ville sont si décevants, si désastreux ? Pour la simple raison, paraît-il, que la bourgeoisie en général y est si lamentable. Ces conditions bourgeoises sont tellement fortes que les faibles tendances de la charité chrétienne qui vivent en ces gens sont immédiatement suffoquées. Leur avidité, leur fixation à la propriété, leur angoisse de pouvoir perdre leurs biens et leur réputation, nourrissent en eux la haine, l'égoïsme, l'indifférence à l'égard des autres, la méfiance et la récusation de tout ce qui est étranger, donc plus ou moins différents de leurs habitudes, de leur standard etc....

L'idée, la doctrine de notre Maître est dure, est paradoxale, elle scandalise les gens. Donc elle ne s'implante au monde qu'à condition que la "constellation" intérieure dans l'individu soit favorable (théologiquement parlant, que la grâce intervienne) ou que la constellation générale soit féconde, effondrement de l'ordre social et politique, incertitude à l'égard de l'avenir, nécessité d'une lutte acharnée et infatigable pour l'existence matérielle et idéale.

Mais aujourd'hui, même aujourd'hui, le monde est trop saturé, encore trop lié à tout ce qu'il possède de biens et de sécurité matérielle pour être à même de s'inquiéter à fond et de telle sorte qu'il s'éveille intégralement, qu'il ne retombe jamais plus dans le sommeil. Il veut encore être trompé, il cherche encore des illusions pour ne pas devoir regarder la vérité, la réalité telles qu'elles sont.

J'ai l'impression que cet élément a joué un certain rôle aussi dans cette joie immense, dans cette sympathie que le monde entier, hors des pays des gangsters, a ressentie à l'égard de l'élection du Pape Pie XII.

On se refuse de penser jusqu'au bout, de distinguer nettement les causes et les interdépendances qui sont à la base de notre déluge. On se refuse encore plus à l'action, à un changement radical de sa propre manière de vivre et de l'ordre social (donc on cherche des "miracles", bien entendu des miracles entre guillemets), c'est-à-dire des illusions. Ainsi celle-ci qu'un Pape, par ses qualités personnelles et par elles seules, pourrait transformer un climat et une situation. Mais croyez-vous qu'il pourra faire beaucoup sans que les chrétiens, ses chrétiens, soient entièrement derrière lui ? Derrière lui dans la disposition et avec la ferme volonté de réaliser la doctrine tellement simple, la doctrine

vraiment évangélique du Seigneur. Mais où sont les chrétiens ? Dans le sommeil comme vous dites. Et c'est encore trop aimable, ils sont plutôt dans la maison d'une mauvaise volonté, enchaînés à leurs intérêts matériels, en appelant "ordre" cet état de choses qui convient le plus à l'ordre capitaliste, en outre enchaînés à leur peur, à leurs angoisses de pouvoir perdre leur place dans le monde, dans la société, laquelle place est pour eux à la base de leurs pratiques religieuses. C'est la masse et surtout la dite "élite" des chrétiens. Il y a ensuite les chrétiens vivant hors du monde, dans une piété grande et forte mais sans l'esprit réaliste du Seigneur. Combien sont ceux qui tendent à être de vrais chrétiens ? Ceux-ci, ramassés du monde entier comme escorte du Saint Père, croyez-vous qu'ils rempliraient la Basilique de Saint Pierre à Rome ? Voici la grande faiblesse du Pape. Vous comprenez ce que je veux dire et que j'exprime si mal, il ne s'agit pas du grand Pie XII en tant qu'individu mais de ses possibilités, vu l'insuffisance de ses ouailles.

Il va de soi que le courant de chaude sympathie qui a traversé le monde au moment de la mort de Pie XI et de l'élection du nouveau Pape se présente aussi comme un symptôme assez heureux d'un désir indestructible du spirituel qui remue l'humanité. Et moi aussi, j'en étais content. Mais n'attendons pas trop de cet événement. Le problème reste invariablement celui que vous exprimez par votre question : Que faire pour ne pas rester dans le sommeil ? Réponse : Que les chrétiens ne soient pas des pharisiens.

Ah ! si les chrétiens qui n'ont pas passé par les souffrances des peuples supprimés et des masses forcées à l'émigration et condamnées à la misère, avaient ce don d'amour de pouvoir s'identifier avec leurs frères malheureux; ils mûriraient sans devoir passer, à leur tour, le joug de l'esclavage.

On m'a raconté des merveilles sur l'éclosion du christianisme en URSS. Mais les évêques et les prêtres en Russie habitent des appartements d'ouvriers dans les quartiers populaires. Ils travaillent dans les usines, ils sont des missionnaires parmi leurs frères... Et quant aux laïcs, être chrétien et pratiquer leur foi, ce n'est pas la confirmation d'une attitude bien pensante. C'est un risque, c'est une profession de foi, mais c'est aussi un appel vivant aux autres de suivre la même route, c'est la réalisation du commandement de l'amour.

Où peut-on trouver tout ça en Europe ? Presque nulle part. Il faut avoir le courage de perdre son portefeuille pour gagner la base du vrai christianisme et pour découvrir ainsi la voie qui conduit au tremplin d'où nous pouvons sauter dans les profondeurs de l'abandon total à la Providence Divine.

Que Pie XII trouve une armée, qu'il trouve de nombreuses compagnies d'assaut qui, par leur existence, le font faire son œuvre de chef spirituel du monde. Mais hélas! on ne forme pas de telles compagnies par une conscription générale et obligatoire.

Jeudi 27 avril, **"Vous êtes le sel de la terre"**

On dit souvent que le christianisme nous a rendus plus compréhensibles de la personnalité humaine, il nous a appris à aimer, à respecter les autres. Et souvent on médite les béatitudes d'une manière qui correspond à cette doctrine spirituelle.

Il est un autre aspect. Le Christ est venu apporter la révélation de la dignité humaine. Il a voulu enseigner à ceux qui l'écoutaient qu'ils devaient trouver dans leur existence, malgré leurs échecs, l'estime d'eux-mêmes. "Vous êtes le sel de la terre... la lumière du monde".

Paroles nécessaires dites aux Apôtres pour les conforter, pour leur donner confiance en eux. La tentation peut venir de mesurer "la lumière du monde" à son immédiate visibilité. Lorsque les Apôtres voyaient les difficultés de Jésus pour se faire écouter, on imagine qu'ils devaient se sentir écrasés. Ils comprenaient qu'ils étaient la lumière du monde, le sel de la terre, mais ils sentaient leurs moyens tellement disproportionnés à la tâche. Lumière, ils l'étaient dans la mesure où ils étaient tout à Dieu, sans inertie volontaire, le laissant libre de préciser au fond de leur cœur ce qu'Il voulait. La lumière dans la maison, c'est Dieu présent dans la vie. Par une décision qui continue un élan, par la fidélité au choix proposé, elle est rendue visible d'une visibilité immédiate. Son efficacité ne résulte pas du désir d'éclairer. Ce n'est donc pas tellement le témoignage de l'apôtre qui prêche, qui va droit au cœur mais celui qui jaillit d'une vie. Pour que ce jaillissement soit possible, il faut une brèche ouverte. Il faut que l'homme soit décapé. Nous avons tous une carapace faite de nos habitudes, de notre manière de parler, de notre sommeil.

"Vous êtes le sel de la terre..., si le sel s'affadit".

Condamnation qui atteint ceux qui n'ont pas su persévérer. Ils sont foulés par les événements ou rejetés par les hommes. Le sel ne peut être resalé, il n'est pas d'ersatz possible. Extraordinaire valeur d'être le sel de la terre, la lumière du monde.

Nos fautes se sont pas tellement nombreuses. Pour pouvoir dire "Je suis un pauvre pécheur", il faut avoir le sens de sa résurrection. Trop jeune, on ne peut pas le dire, on n'a pas de fautes et, après, on le dit mal parce qu'on est écrasé. Toute faute est une infidélité à un appel profond dont le poids

augmente avec la disparition du mirage qui l'accompagnait. Mais tant qu'il y a dans la vie telle chose qu'on n'arrive pas à vivifier par le contact avec tout ce qu'on est, on ne peut arriver à l'unité. Le père qui déshérite le fils qui l'a déshonoré n'arrivera pas au jugement avec sa robe sans déchirure. Semblable à la femme qui porte un enfant mort, en lui aussi le fardeau n'est pas seulement pesant, il est empoisonnant. Nos fautes, tous les enfantements ratés, sont lourdes tant qu'elles ne sont pas ressuscitées. Mais le désespoir, signe du grand péril, l'être arrivé à sa grande damnation, l'être sans être, n'est jamais justifié. Quelque chose demeure en nous d'estimable, il faut savoir l'aimer.

Ici nous disons souvent que nos fautes doivent être digérées. Une faute n'est digérée que dans la mesure où elle a trouvé sa place dans notre vie. Pour que la réussite que nous pouvons être se fasse, elle a été comme nécessaire. Pourtant nous sommes libres et, bien que nécessaire, elle aurait pu ne pas être. Elle est expliquée par notre croissance. Sans elle, nous ne serions pas ce que nous sommes.

Il est des contritions qui ne sont pas des conséquences de l'humilité mais de l'amour-propre. Le mépris de soi n'est vrai que lorsqu'on a conscience de sa filiation spirituelle.

Tant qu'un homme a de la foi, de l'espérance surnaturelle, quels que soient les échecs, il possède un grand trésor. Sans vouloir comparer une vie qui réussit à celle qui échoue à cause des événements ou parce que celui qui la mène manque de réalisme, il est vrai que celui-là même qui échoue peut avoir une vie qui mérite d'être vécue.

“Bienheureux les pauvres, les doux...”

Du temps de N.S., prêcher la revalorisation des situations méprisées n'était pas très grave, l'effort pour le suivre n'était pas si léger. Pour vivre les Béatitudes, les disciples avaient besoin d'être confortés dans l'héroïsme chrétien. Mais dans la mesure où la fidélité au christianisme devint moins exigeante, les Béatitudes vont changer progressivement de sens pour ceux qui les ont lues.

Aujourd'hui on cherche trop à vouloir donner confiance en Dieu, on console par le dehors et, si la consolation cultive le piétinement, elle ne rend pas viril. Elle est une invitation à oublier plus qu'à digérer mais un tableau n'est pas propre parce qu'il est effacé. Consoler, c'est de la lâcheté. Il faut chercher à introduire dans la vie de celui qui souffre le principe qui lui permettra, non pas de se consoler, mais d'être consolé.

30/04, méditation, sur **“Père l'heure est venue”**

On comprend ce passage comme l'annonce de la résurrection qui donnera pleinement leur sens à la vie et à la mort de Jésus. Ce que je voudrais essayer de méditer, ce sont les premières approches humaines de la résurrection de Jésus car elles sont susceptibles d'applications directes à la vie de chacun de nous.

Il y a des périodes dans la vie où il faut agir, d'autres où il faut savoir écouter (ex. Marthe et Marie). Il peut arriver des moments où l'homme, après avoir bien servi son Seigneur, lui demande de prendre plus pleinement conscience de sa propre réalité. L'action en effet absorbe l'homme. Nous pouvons nous passionner, nous intéresser tellement à l'œuvre pour elle-même, que nous finissons par passer à côté des motifs proprement chrétiens. L'œuvre un jour s'avère construite sur le sable d'un intérêt seulement humain. Supposons que l'homme donne vraiment à son action un sens chrétien, il y a dans cette action faite pour Dieu un mouvement qui nous porte en dehors de nous-mêmes. Nous glorifions Dieu par nos œuvres, plus par nos œuvres que par notre être même. Ainsi pendant toute sa vie publique, Jésus glorifiait Dieu par ses miracles, sa prédication, ses guérisons, en un mot par ses œuvres plus que par sa personne.

Dans une autre phase de la vie, nous devons glorifier Dieu, non plus par ce que nous faisons, mais par ce que nous sommes : être homme capable de mourir noblement, en pleine compréhension interne de ce qui paraît extérieurement incompréhensible. Dans une belle mort pleinement portée, il y a une glorification de Dieu, un rayonnement, mais qui suppose plus qu'une technique : que l'on soit.

La plus belle manière pour Dieu de nous glorifier, c'est de faire prendre à l'ouvrier conscience de sa solidité interne. Ce ne peut être fait ni dans l'action (on y est trop pris) ni avant (on n'est rien encore). Il faut avoir eu le courage de passer par les étapes nécessaires de la constitution de l'être. C'est quand les actions connaissent leur moment d'arrêt, de décrépitude, que le serviteur est invité par la grâce de Dieu à prendre conscience de lui d'une manière plus contemplative. C'est dans une vie de souffrances, dans la maladie, la mort que l'on prend le mieux conscience de ce qu'on est. Le fait de subir, de tenir une position, d'affirmer d'une façon muette sa conviction, est parfois plus courageux que toute action entreprise. Ainsi le silence de Jésus au moment de sa mort, quand il a accepté dans le calme d'être ce qu'il était vraiment et aussi ses heures de fatigue silencieuse, dépassent tous les enseignements qu'il a pu donner et expriment peut-être mieux sa personne même.

Les événements actuels nous invitent particulièrement à approfondir par contemplation la prise de conscience de notre être. Ils nous décapent, nous obligent à cette séparation radicale : être quoique

nous fassions. Jugement de Dieu qui nous dépouille et nous accule à n'être que ce que nous sommes. Il est très nécessaire d'accepter cette vue pure de Dieu et c'est alors la plus belle manière d'être, la plus pleine. La grâce de Dieu se sert de tous les événements du monde pour nous enseigner et, si nous faisons cela, nous nous dépasserons nous-mêmes et progresserons réellement. La vie spirituelle centrée sur l'être et non sur notre agir, c'est cela le témoignage de la vie éternelle.

Ainsi nous aurons un rayonnement universel. La seule résistance possible à une telle lumière viendra d'hommes qui, ayant compris le sens de ce message et sa valeur, éprouveront de la jalousie. Cette lumière de Dieu a réellement autorité sur toute chair. Aucun homme ne pourra s'en défendre, il est touché avant même de le savoir. Ainsi le sang vient dans toutes les cellules du corps qu'ensemble nous formons.

C'est seulement quand on a réussi et dominé sa vie qu'on peut assumer à la fois sa vie et sa mort, comprendre le sens de sa propre vie, de sa propre mort. Pour aider les autres, il faut avoir résolu ses propres difficultés. On peut faire bon effet sur les autres, extérieurement. La seule efficacité véritable est celle d'un homme qui a atteint une entière paix, qui sans plus rien désirer, est capable de tout recevoir, qui arrive à la paix sans se durcir, non par orgueil et par la logique interne de sa vie propre, mais par une adhésion en souplesse à la grâce. Dans ce cas seulement, on peut réellement aider les autres, lorsqu'on arrive à mourir de cette façon, à être totalement détaché, indépendant, à communier avec cet universel, non dans le reniement de soi, mais par compréhension exacte de sa propre place dans le tout.

On peut se demander avec angoisse ce qui restera finalement d'un homme qui, toute sa vie, s'est débattu avec les choses. St Paul parle ainsi de ceux qui créent avec la paille et le bois et, quand l'incendie vient, il détruit tout. On comprend bien que la conscience chrétienne ait voulu se représenter la Vierge passant directement et sans heurt de sa maternité matérielle à sa maternité divine : Dormition, Assomption.

Pour nous, pour que le saut ne soit pas trop périlleux de la vie humaine à l'éternité, il est bien nécessaire que nous ayons connu, avant la fin de notre vie, les approches humaines de la glorification éternelle.

N.B. L'abondance des matières ne nous permet pas de vous envoyer aujourd'hui tout ce que les camarades ont préparé pour vous. A bientôt !

30 / 04, **“L'énergie humaine”** du P. Teilhard (lue et analysée par P. Voirin)

Familiarisé avec l'échelle des périodes géologiques, l'auteur a une conception de la vie différente de la nôtre et plus réelle peut-être. Il la replace dans l'évolution alors que nous sommes rivés au fait quotidien.

Pour lui, la science contemporaine subit une profonde modification. Le savant, par souci d'objectivité, excluait l'homme des sciences de la nature; au contraire, maintenant, l'homme devient la clé du phénomène de l'évolution, dont les phases seraient la géosphère (base matérielle, cadre physique), la biosphère où la vie se complique et la noosphère où le pouvoir de pensée de l'homme édifie une nouvelle terre qui serait son œuvre.

L'énergie par laquelle l'homme agit comprend l'énergie incorporée dans ses muscles, l'énergie contrôlée, c'est-à-dire les puissances naturelles qu'il utilise, et l'énergie spirituelle libérée par l'activité de la pensée, forme supérieure qui organise les autres. Dans une perspective d'évolution, l'énergie spiritualisée seule permet d'espérer mais encore faut-il que l'énergie humaine prolonge l'œuvre d'évolution déjà faite.

Il faut à l'énergie humaine une organisation consciente et celle-ci nous oblige à réviser notre manière de voir sur bien des choses. Ainsi le phénomène de l'amour “redoutable”, mouvement inévitable des puissances de la vie qui ne peut se réglementer, ne doit plus être considéré seulement comme destiné à la procréation. Maintenant, il a aussi pour objet de personnaliser l'homme et la femme.,

Comment cultiver l'énergie humaine spiritualisée totale ? La vision du passé, de ce qui est déjà construit, indique le chemin. Sur le plan de la science, l'humanité a pris connaissance des phénomènes de la matière et de la vie. Sur le plan social, le brassage des races tend à une forme commune de langage, de moralité, d'idéal. Par une camaraderie de combat, nous allons vers une âme commune, ébauche de l'amour. “L'humanité surgit de l'impersonnel pour prendre cœur et figure”.

L'énergie humaine a besoin d'un moteur. L'effort, non pour survivre mais pour vivre, suppose une réalité universelle et personnelle, pôle d'attraction. L'amour est la forme supérieure de l'énergie humaine, c'est le terme centralisateur de l'énergie humaine. Sans lui, le monde est une poussière dispersée d'actes dans l'individu, d'individus dans l'humanité. Une action ne peut être totale que si

nous la laissons jouer, grâce à notre amour, vers la direction de son évolution. Par l'amour, il y a totalisation des actes individuels. L'homme ne s'engage que partiellement dans chaque acte mais si tout converge vers le pôle d'où tout rayonne, alors tout s'anime, se réchauffe. Par l'amour, il y a totalisation de l'individu. Chaque action renouvelle notre joie tout en gardant sa valeur spécifique. Par l'amour, il y a totalisation des individus dans l'humanité. Un pôle universel rendant l'amour possible unit tous les actes des personnes. C'est la genèse d'un acte collectif et unique où chacun répond en harmonie avec la note universelle.

En fait, l'amour est le produit historique de l'évolution humaine. Par l'incarnation du Christ, l'amour de Dieu apparaît dans l'homme : le message essentiel du Christ tient dans l'annonce d'une paternité divine.

Au Forum

21 mai P. Teilhard de Chardin : La place de l'homme dans la nature.
4 Juin Gabriel Marcel : Le journal de Gide.

Nouvelles

Nous sommes heureux de vous annoncer les fiançailles de Marguerite Charlut avec Pierre Guilbert.

Correspondance

- Soniska Auget-Brothier - Je lis le Montcelet avec joie et grande curiosité toujours. Moi aussi, j'ai vu Jeannot Lapin, un jour neigeux. Ou plutôt je ne l'ai pas vu, j'aurais aimé apercevoir sa queue blanche et ses cabrioles mais la veille de Noël, si les voyageurs peuvent descendre sur la voie (c'est vrai) faire des boules de neige pour avoir moins froid que dans le train, les lapineaux, eux alors, rentrent au logis.

- Henri Michard (30-IV) - Savez-vous que j'ai entrepris des fouilles de tombes celtiques avec un de mes collaborateurs (époque de la Tène II 600-400 av. J.-C.). Jusque-là d'ailleurs, nous n'avons fouillé que deux tombes mais nous avons trouvé une dizaine de vases, des assiettes, un fer de lance et un fer de flèche, un bracelet et un torque (collier) en bronze. Au grand scandale de Mad. d'ailleurs, qui trouve fort irrespectueux de déranger des morts aussi impressionnants et d'entasser leurs os en vrac.

Le même collaborateur a ramassé 2 ou 300 silex taillés ou polis, a repéré des fonds de cabanes...

- Madeleine Michard

Jamais le Montcelet ne m'a apporté tant de joie. Votre récit du séjour de Pâques à Chadefaud est vraiment chic. Ne pourriez-vous pas y retourner plus souvent pour que nous ayons plus souvent le même plaisir ?

Pourquoi changer quelque chose à notre journal ? Je le trouve très bien tel qu'il est. Pourquoi donner les noms des gens ? C'est plus amusant de deviner d'après les initiales. Justement, qui peut deviner est vraiment de la famille !

- Suzanne Hérat (23-IV) - Je veux vous dire qu'il m'a été réconfortant de songer que, par le Montcelet, les amis du groupe auraient une pensée pour mon cher Papa. Ces petites feuilles du Montcelet, je les apprécie encore plus dans les jours douloureux. Grâce à elles, il semble qu'on vive un peu à Paris. On se sent moins seul dans sa province et l'on participe au foyer de vie intense de la maison. Que tous ceux qui y collaborent soient vivement remerciés !

- Pierre Renevier - Ce n'est pas moi seulement qui lis le Montcelet avec joie, mais ma femme, P. et A. qui se précipitent dessus pour admirer les illustrations et les histoires du lapin ou de l'écureuil.

Le dernier numéro m'a rejoint à St. Martin où j'ai été mobilisé. On nous démobilise au moins temporairement.

- Rodolphe Manassé-Morris (13-IV - (à propos des réfugiés) L'assistance médicale aux enfants m'écrit ceci : "Le rapport avec vos amis de la rue Léo Delibes est un des chapitres les plus satisfaisants et tellement rares, de notre travail. Je vous remercie de tout ce que vous faites pour les réfugiés.

Musique religieuse pour le séjour de Chadefaud

En réponse à votre demande, je vous envoie la copie d'un cantique superbe dont la musique est magistrale. L'orchestration pourrait être immense, tant c'est bien martelé. Je l'ai trouvé dans un exemplaire récent du recueil de cantiques de Delporte, Supplément, N° 122 Gloire au Seigneur ! que tout lui rende hommage !

Il faut l'entendre avec l'accompagnement d'orgue et les pédales.

A propos de confidences et réflexions sur la messe

Ceux d'entre nous qui lisent "Temps Présent" n'auront pas été sans remarquer les deux billets que François Mauriac a consacrés à la messe le 5 et le 19 mai; ils y ont trouvé des confidences d'un intérêt bien singulier pour nous. Il est impossible de les laisser passer sans commentaire.

Celle-ci d'abord. "J'ai dit, ce matin, ma messe à voix haute. Je prononçais distinctement chaque mot..." C'est un religieux qui écrit cela. Quel bonheur! Nous ne sommes donc pas seuls. Une fois de plus, constatons que sous l'empire de préoccupations analogues, les mêmes découvertes se font de plusieurs cotés.

En voici une autre d'un prêtre suisse: "Comme je voudrais que nous puissions un jour "redire" le Canon tout haut. C'est hélas, défendu. Mais pourquoi ne pas s'unir pour demander cette permission au Saint Père ?" Dans ce désir, nous nous retrouvons aussi. Il devient de plus en plus évident que les mêmes préoccupations germent un peu partout à la fois dans l'Église.

Elles semblent naître surtout chez les prêtres mais il faut dire qu'elles sont immédiatement saisies et assimilées par beaucoup de fidèles.

Le prêtre éprouve un besoin de renouvellement plus concret, vu les tristes circonstances dans lesquelles il doit le plus souvent dire la messe aujourd'hui. Il faut qu'il réfléchisse beaucoup à ce qu'il dit à la messe, à ce qu'il y fait et lui trouver une signification capitale sous peine de tomber dans une espèce de fidélité matérielle trompeuse, d'où toute vie religieuse s'évapore. Les laïcs font-ils toujours l'effort de se représenter charitablement les conditions spirituelles de la messe pour le prêtre ? Voici un prêtre qui part de la sacristie pour dire la messe. Il la dit tous les jours. S'il a soixante ans, c'est pour la 12.000 ième fois. Dans le missel, il reconnaît tout au passage, même s'il ne le sait pas par cœur. Les parties les plus importantes, il les redit exactement mot par mot et avec les mêmes gestes cette fois-ci que la précédente et la suivante, souvent dans le même cadre et dans l'isolement. Le sacristain qui l'a accompagné à l'autel latéral, une fois qu'il a répondu au Kyrie eleison, prépare serviablement et soigneusement les burettes au coin droit de l'autel et s'en retourne à ses occupations.

Dire la messe seul, voilà qui est tout à fait contraire aux ordres les plus formels de la hiérarchie et répétés jusque dans ces dernières années. Mais les conditions matérielles de la vie d'aujourd'hui se montrent plus puissantes et leurs exigences plus efficaces que celles du Droit Canonique.

Eh bien mes chers amis, qu'est-ce que vous voulez qu'une telle cérémonie faite tout seul, tout seul, puisse signifier, sans une espèce de lutte intérieure et de révolte chez le prêtre ? Il fait, n'est-ce pas, une cérémonie publique mais il n'y a aucun public au sens ordinaire et original du mot. Elle a pourtant, cette cérémonie, tous les caractères extérieurs d'un acte collectif, avec collaboration du peuple - Le Seigneur soit avec vous. - Et avec votre esprit. Ce prêtre dit et répond lui-même dans le vide apparent. Il fait l'élévation de l'hostie, après la consécration, afin que le peuple voie mieux et il n'y a personne pour regarder. Si un païen, désireux de connaître notre religion se trouvait là, que pourrait-il penser d'un pareil rite et quel attrait y trouverait-il ?

Cependant le prêtre doit en trouver un s'il ne veut pas rester et s'invétérer dans le non-sens. Il faut même qu'il en trouve un immense et, en fait, beaucoup y réussissent. Et ainsi, l'on peut voir les fidèles qui passent s'arrêter parfois un instant et trouver le prêtre plus attentif pour la 12.000 ième fois que le servant de messe au maître-autel alors qu'il n'en est qu'à sa vingtième reprise.

Je le sais, il y en a qui ne trouvent pas cette situation dramatique, rien ne les embarrasse. Il leur suffit de penser que, si le prêtre est distrait dans des conditions si difficiles et ne pense plus à ce qu'il fait, c'est l'Église qui prie. Aussi pour eux est-il préférable qu'une messe soit dite, même sans que personne visiblement y fasse attention, plutôt que s'en abstenir. On peut toujours avoir raison dans l'abstrait mais que peut en penser celui de qui il dépend que la messe soit une prière vécue ou seulement une prière qui mérite théologiquement le nom de prière malgré les apparences qu'elle a du plus terrible exercice de mâchoires ? Devant l'alternative nettement posée, il n'y a pas d'hésitation, la messe doit devenir le point d'attache d'une attention bien plus soutenue pour le prêtre que lorsqu'il a de vagues assistants lointains qui suffisent à donner un sens possible à la cérémonie. Il semble bien que la messe dite dans les conditions les moins humaines soit une cause de réveil du prêtre.

Mais dans des conditions si défavorables, pourquoi dire la messe ? C'est une question que l'on ne se pose pas assez franchement ni parmi les fidèles, ni parmi les prêtres. Il faut comprendre que la raison qui oblige tout prêtre à dire la messe tous les jours est bien plus impérative et plus efficace que les articles du Droit Canonique et cette raison, c'est la coutume. Actuellement, un prêtre qui ne dit pas la messe tous les jours n'est pas seulement moins pieux, on le considère comme un prêtre dévoyé. Sans doute, l'opinion mieux éclairée reviendrait vite sur ce préjugé et nous pouvons espérer qu'un jour

viendra où tout sera reconsidéré. Actuellement, dans cette question, il entre en jeu plus que du respect humain.

Il faut le dire aussi, la coutume n'est si puissante que parce que les conditions matérielles de la vie du prêtre donnent aux honoraires de messe une place très notable dans son budget. Nous voici loin de la manière de dire la messe. C'est pourtant là une des causes de la coutume, plus forte que le Droit Canonique, pour faire dire au prêtre la messe sans servant ou, d'une façon générale, hors d'un climat de piété. Mais d'autre part, c'est la cause de la pression qui oblige le prêtre à porter plus d'attention à la messe et lui rend si désirable l'assistance attentive des fidèles.

Et ceux-ci, que cherchent-ils ? De plus en plus chacun d'eux est honteux d'assister à la messe à la manière que dénonce Claudel dans le passage cité dans le billet en question : "pour attendre que ce soit fini... Et regarde vaguement le prêtre qui trafique on ne sait pas trop quoi".

Ces motifs, pour le fidèle aussi bien que pour le prêtre, ne suffisent pas à leur faire prendre le goût de la messe.

Chronique

7 Mai, méditation sur l'Évangile du jour de Pâques

Notre temps liturgique, de Pâques à la Pentecôte, est tourné vers la résurrection comme cet évangile. Ce serait en limiter la portée que de n'y pas comprendre la résurrection de tous ceux qui ont vécu avec le Christ.

Le problème de la résurrection touche de près aux relations entre le passé et l'avenir, question souvent posée dans l'église sous la forme des relations entre la tradition et l'esprit moderne. Sur le plan individuel, lorsqu'un homme jeune songe à son avenir et se demande ce qu'il aurait à faire, ce qui l'inquiète, c'est l'inconnu et rarement la considération de son passé. Pourtant, la présence du passé est quelque chose de très lourd. "Si jeunesse savait; si vieillesse pouvait..." Ce ne sont pas uniquement les forces physiques qui manquent à la vieillesse mais une certaine capacité de renouvellement. Le vieillissement, c'est la tentation de s'asseoir, de s'en aller. Le curé d'Ars a connu cette tentation de s'en aller pleurer ses péchés, dit-il; en réalité, bien plutôt, pour échapper à la machine qu'on a soi-même montée dans l'enthousiasme de sa jeunesse. Être vieux, c'est être empoisonné, les muscles se chargent de produits nocifs qui ne s'éliminent plus. Dans l'ordre spirituel, la vieillesse peut s'éliminer.

Il faut avoir vécu pour "savoir" et, quand on a vécu, la charge est lourde. A partir d'un certain âge seulement, on comprend combien est lourde la charge du passé, on voudrait repartir d'un mouvement initial. Les âmes religieuses ont ce désir de recommencer tout, de mourir pour ressusciter. La liturgie baptismale est inspirée de cette idée : renoncer à tout le passé, reprendre une âme neuve, ressusciter avec le Christ. Gide aussi, à un moment critique lorsqu'il a songé à se convertir, sentait le besoin de sortir de son ornière, de recommencer toute sa vie avec un cœur neuf et une chair purifiée. Il est pourtant nécessaire pour cela d'avoir vécu et alors, de toutes les inerties, des erreurs de calcul, des fautes, des péchés, il y a un parti à tirer. Au contraire, nous éprouvons le désir vague de repousser le passé, de vouloir l'enterrer comme les morts. C'est juste en un sens car il ne faut pas que les morts empoisonnent les vivants. Sur l'intérêt d'en finir avec le passé, voyez les artifices dont use la société pour clore réellement un décès, voyez le changement d'attitudes, de physionomie après la cérémonie, et le repas funèbre comme un point final après lequel on pourra de nouveau songer à d'autres occupations.

Marie-Madeleine aussi veut faire un geste qui a pour but de mettre fin à quelque chose. Il y a trois ans que les Apôtres et elle connaissent le Christ. Ils ont mis en lui leurs espérances et se sont totalement engagés pour la réussite de sa mission. Les circonstances ont peu à peu tout gâché. Ils avaient conçu un grand idéal chrétien, l'avaient nourri de leur chair et de leur sang et, par la mort du Christ, tout cela est tué. L'attitude des Apôtres sur la fin, les confidences des disciples d'Emmaüs aussi témoignent d'échecs partiels. Dans le cœur de ces femmes, le désastre n'est pas terminé. Par une sorte d'instinct de conservation que nous avons tous, elles ont l'idée de rendre au Christ "les derniers devoirs", comme on dit. Ensuite viendront d'autres devoirs sans doute mais qui n'auront plus à tenir compte de sa présence corporelle. Après cela, elles ne connaîtront plus que de petits espoirs, de petits plaisirs et non, comme au début, la joie, l'espérance. C'est cela, la vieillesse, être réduit à ces petits plaisirs, et n'avoir plus en soi l'espérance. A partir d'un certain âge, la tentation vient alors de faire cet embaumement qui mette définitivement fin au passé.

C'est cela qui n'est pas encore résolu dans le cœur de Marie-Madeleine. Le Christ est toujours présent mais mort. Il est très difficile de mettre réellement le passé à sa place pour qu'il soit, non plus un poids mort, mais la base sur laquelle l'avenir se bâtira. L'image du boulet que traîne le prisonnier est trop faible pour représenter le poids d'un passé mort, c'est plutôt à un avortement qu'il faut penser, à notre propre chair qui reste nous, qui reste en nous et, au lieu d'être en vie, est mort. La perception exacte du

passé ne doit pas se faire par un simple amour de l'introspection mais par une réaction vitale de l'organisme empoisonné. Ne pas confondre l'insatisfaction, source d'énergie et de progrès, avec le complexe d'infériorité résultant d'une introspection empoisonnée.

Le miracle du christianisme, c'est que la résurrection existe, que la renaissance soit possible et désirée, malgré toutes les difficultés. Ces femmes savent qu'il y a une difficulté, le rocher. Nous avons aussi, à l'endroit où se trouvent ces choses en nous que notre sang ne nourrit plus, un rocher. Il y a en nous des résistances spontanées et la nature a mille ruses pour nous empêcher de toucher le point malade qui nous fait mal. Le drame de certaines heures, c'est de sentir qu'on a une pierre à soulever, à reprendre indéfiniment ses calculs sans parvenir à trouver l'erreur.

A vingt ans, on n'a encore que des opinions, on peut entendre n'importe quoi. A trente et quarante, quand on a conçu quelque chose qui s'avère faux et que toute la vie se trouve en question, il n'est aucune conversation, même fraternelle, qui puisse servir à quelque chose. Et pourtant, la résurrection est possible et il faut trouver à tout le passé sa place. Marie-Madeleine se trouve dans un état extrême de ce genre. Dans l'immensité de son chagrin, elle sent l'emprise de la douleur humaine et en même temps le besoin d'un dépassement de soi. Elle va maintenant être obligée d'aimer le Christ dans l'absence alors que sa présence physique était la condition même de son amour. Quand elle vient embaumer le corps, c'est un geste de femme, encore sur le plan du passé. Une fois la pierre ôtée, Madeleine devient capable d'entrer avec tout son passé dans le domaine de la résurrection; elle sait que tout ce passé l'aidera et lui donnera une sagesse nouvelle.

A certaines heures, on a l'intense besoin d'être vrai (d'être tout simplement plutôt que de parler, d'imaginer, de désirer). Quand nous méditons sur notre idéal, nous sommes distraits de nous-mêmes. Quand on parle beaucoup de pureté, de sainteté, on ne se rend pas compte qu'on n'a guère que des velléités de tout cela et, au total, une grande misère. Mais il y a des moments où il faut absolument être vrai, prier, pas seulement à coups de langue, mais dans un geste, un refus, qui permet d'être vraiment soi devant Dieu. Alors, il y a possibilité de vraiment se convertir et de repartir "jeune".

Quelques exemples de l'évangile

Le jour de l'Ascension, l'ange dit aux disciples : "Ne regardez pas en l'air", faites votre travail. Il y a une manière mauvaise de s'attacher au passé, de conserver le souvenir de quelqu'un qu'on aime, les yeux fixés sur les endroits de son passage.

Aussi le retour de l'enfant prodigue. Le passé est là. L'enfant n'a pas mangé, il rentre parce qu'il a faim (peut-être aussi par atavisme, regrette-t-il d'avoir mal agi ?). Et quand il rentre, le père, avant de faire préparer le festin, commence par lui faire donner un bel habit car il a plus encore besoin de dignité, de rajeunissement, de confiance en lui. De même, il nous faut retrouver ce qui nous a fait nous-mêmes, le sens des premiers appels, pour que les autres nourritures soient profitables.

Le jeune homme riche encore. Ce qui l'a fait tomber, c'est son propre passé. Les attaches qu'il garde, l'inertie qui pèse sur sa vie, voilà ce qui fait de lui un homme vieux, l'empêche de vendre ses biens dans l'allégresse et de suivre. Les biens que Dieu nous donne souvent nous alourdissent ainsi.

L'essentiel à certaines heures est de savoir regarder exactement son passé, sans rougir des fautes et des divagations. Il était nécessaire que tout cela fût, pour que nous arrivions à l'étape où nous sommes. Tout ce qui nous arrive est au fond tellement chargé de grâce. Tout est grâce. Le jour où nous avons fait cette découverte, c'est vraiment une nouvelle jeunesse qui commence. "Dieu rendra tout nouveau".

Une faute ne peut s'avouer que lorsqu'elle est vraiment digérée. Trop tôt, on la case dans les catégories, on l'abstrait, supprimant ainsi une tension utile ou bien on n'est pas vraiment sincère.

Il n'est pas bon tous les jours de s'ouvrir à fond à quelqu'un qu'on aime. Il est des heures où la confiance envenime et ne délivre pas, les choses vraies ne se disent pas à n'importe qui et n'importe quand, il y faut une certaine évolution intérieure.

Il y a des mauvaises recettes. Par exemple, à tel moment de crise, reprendre la messe quotidienne ou la lecture spirituelle qu'on avait abandonnées. Il faut, à chaque étape de la vie inventer et non copier les moyens qui ont été bons autrefois.

Méditation sur les paroles vraies et le secret

La possibilité de dire des paroles vraies est une chose mystérieuse, des paroles vraies qui portent et livrent une vérité fondamentale de nous-mêmes, témoignage de ce que nous sommes, non de ce que nous imaginons être, témoignage qui nous condamne ou nous justifie sans doute, mais sans que l'idée de cette justification ou de cette condamnation intervienne et guide notre parole. Parole plus vraie que ce que l'on pense de soi, plus profonde que ce que l'on "prétend dire de soi", même si cette parole-là est véridique. La parole vraie est plus qu'un témoignage de bonne volonté. C'est un sommet de

clairvoyance et ce sera en nous référant à ce sommet de clairvoyance que nous pourrons parfaire notre véracité. Une parole vraie n'est pas seulement une parole prononcée, ce peut être un geste, un simple sourire, tout ce qui est capable de porter la présence d'un homme.

Une parole vraie est dite à un autre. On a besoin de l'autre pour prendre conscience de soi, d'une autre présence pour se découvrir soi-même et pour être. (Allusion à la "Symphonie pastorale" de Gide où la jeune fille, parce qu'elle est aveugle et sourde a été privée de toute communication avec autrui et est restée idiote). Mais le plan vulgaire et ordinaire de la communication avec autrui ne comporte pas de parole vraie. Certains êtres même sont incapables de livrer, donc de trouver, cette vérité sur eux-mêmes. La parole vraie témoigne de notre vitalité spirituelle.

Or la confiance est comme une parole arrachée du plus profond de nous-mêmes en face d'autrui dont la seule présence a créé une atmosphère propice, à la manière d'une incantation.

Faire une confiance, confier un secret. La manière dont nous nous comportons devant le secret révèle notre propre valeur spirituelle. Notre fidélité au secret nous juge. Le secret est difficile à conserver par le besoin de parler et par la dilapidation de la valeur profonde de la chose confiée. Peu de secrets sont "conservés" matériellement pour ainsi dire. Mais il ne suffit pas de considérer la fidélité au secret sur ce plan du silence car tout secret qui a été parole vraie a valeur de vie; il faut être digne de la conserver vivante. C'est quelque chose de grand qu'une parole vraie; il faut être capable de conserver en soi la vénération de ce témoignage, prendre conscience de ces moments de confiance, dominer le plan matériel. Le silence qui ne fait que supprimer les conséquences qu'auraient les paroles si elles étaient répétées est encore peu de chose.

Être fidèle au secret, c'est garder la valeur de la parole prononcée, la discrétion n'y suffit pas. On s'imagine qu'un secret confié doit être oublié. Non, l'oubli empêche l'indiscrétion, il ne rend pas capable de fidélité. La confiance a établi un lien d'ordre particulier entre deux êtres; elle est un engagement. Si autrui s'en rend indigne en divulguant le secret, nous regrettons de nous être confié. L'engagement devient alors une chaîne.

Mais toute parole vraie, jaillie de l'être, tisse un lien qui doit demeurer, fidélité à la communion d'un instant qui consiste à se remettre dans l'atmosphère intérieure de la rencontre spirituelle.

Ainsi, lorsqu'on cherche à fonder une affection, on est porté à dire des paroles vraies, elles favorisent la naissance d'une atmosphère spirituelle. L'engagement de la parole vraie nourrit l'affection. Inversement, il y a des confidences qui sont des charges. C'est dans la mesure où cet engagement nous pèse, où l'autre est en porte-à-faux à l'égard de ce que nous pouvons accepter. Il en résulte une souffrance, les rapports sont bloqués.

Il faut confier un secret à qui en est digne, à qui saura être fidèle. Le vrai directeur est celui qui est capable de porter les paroles vraies. Le silence de la confession ne résout pas le problème de la discrétion; l'attitude du prêtre est de toute façon modifiée par la confiance même s'il n'en parle pas.

La fidélité à Jésus-Christ dépend de notre capacité d'être fidèle au secret. L'acte par lequel Jésus-Christ a offert le pain et le vin à la Cène est une Parole vraie, le geste plus encore que les paroles qui l'accompagnaient. Et c'était un engagement avec les Apôtres, une confiance. On comprend que les premiers chrétiens n'aient pas voulu livrer ce signe en public, c'était le mystère d'un souvenir qui n'avait de sens que dans leur intimité. Seuls, ils se sentaient capables de se remettre dans l'état intérieur qu'avaient éprouvé les Apôtres lors de la Cène. Les autres étaient comme indignes de recevoir le signe parce qu'incapables d'en percevoir la signification. (Ne peut-on rapprocher sacré et secret ?).

Il est donc nécessaire de retrouver l'état intérieur des Apôtres et de Jésus-Christ lorsqu'il prononça cette Parole vraie qui est celle de sa vie, se remettre dans l'atmosphère de la Cène, être fidèle à la confiance du Christ.

Correspondance

- Cécile C (6-V) - Par expérience personnelle, j'aurais pu dire que je devais plus aux malades qu'aux bien portants. Mais nous devrions être des agents d'unité entre ceux qui souffrent d'une manière spéciale, qui ont une tendance à se retourner vers leur souffrance, et ceux qui travaillent d'une manière active à la conquête spirituelle du monde, qui ont, par leur vie tournée vers l'action, une tendance (bien excusable) à oublier le travail humble, crucifiant, de ceux pour qui tout est une limite.

Pour ma part, c'est dans cet esprit que je vis ma retraite présente et je vous assure qu'être atteint dans sa vie physique, c'est une épreuve, une expérience qui reste périlleuse, mais tellement riche.

Je pense que je vais mieux, que mes forces reviennent; c'est plus un acte de foi qu'une constatation car la moindre chose influe sur ce physique qui se remet peu à peu.

- Simone Bacon et Baptistin Miquel sont heureux de nous faire part de leurs fiançailles qui ont été faites le jour de la Pentecôte à la Chapelle-Yvon (Calvados).

- Nous venons d'apprendre le décès du Père Pierre Paris, prêtre de Saint Sulpice. Il aurait succombé à

une crise de cœur. C'est une bien triste surprise. Il n'y a pas plus de quinze jours nous avons eu ensemble une bonne conversation d'un bon quart d'heure, debout, à la Conférence St Michel. Son intelligence, sa présence d'esprit ne laissaient rien voir. Naturellement, notre conversation a porté sur la Messe et c'est même en grande partie le résumé de cette conversation qui figure en tête de ce numéro. D'une façon générale, que de belles choses nous lui devons sur la messe et la liturgie.

Aujourd'hui même (1^o Juin) rue Léo Delibes, nous l'avons nommé au Memento des Défunts; et après la messe nous avons dit l'Absoute.

Souvenez-vous, Seigneur, de votre serviteur Pierre qui nous a précédés, marqué du signe de la foi, et qui dort du sommeil de la paix. A lui et à tous ceux qui reposent dans le Christ, accordez le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, nous vous en prions, par le Christ, Notre Seigneur. Amen.

Bibliographie : "Un cœur fier", Pearl Buck - Conférence du R.P. Barjon

Comparé aux romans précédents de la romancière américaine, "Un cœur fier" est une histoire toute simple, l'histoire d'une femme artiste. Suzan, l'héroïne, est une nature exceptionnellement douée, à la fois vraiment femme et artiste-née, un cœur fier qui veut vivre toute sa vie féminine mais aussi toute sa nature d'artiste. D'où le drame intérieur qui naît de l'opposition entre deux tendances contradictoires que la vie développera de plus en plus.

1- Suzan est femme et réellement femme

C'est une épouse véritable qui ne se marie pas à regret mais poussée par le besoin si féminin de dépendance, cette sensation agréable de "diminution" en présence d'un autre. C'est une ménagère excellente qui aime son "homme" et les travaux ménagers et s'y donne avec joie. C'est une mère profonde qui ne peut comprendre les mariages sans enfants, qui sent le besoin de créer la vie, de voir sa vie occupée par quelqu'un qui ne soit pas elle-même. Enfin son amour passionné pour Blake, son second mari, trahira toute la violence de sa nature féminine, faisant d'elle une amante exaltée et aveuglée.

2- Suzan est une artiste véritable

L'art n'est point chez elle un passe-temps mais cette nécessité qui pousse à la création, à l'aboutissement. Elle travaille dans la joie et malgré les difficultés inhérentes à sa condition de femme, elle "percera", arrivera à la grande célébrité. Car elle étudie son art en profondeur (leçon d'anatomie) arrive à un art vrai, direct, réel, personnel, atteint enfin à l'éternel dans l'art (Jana, c'est toutes les femmes de misère; la négresse c'est l'Américaine noire).

3- Le conflit

Il est fatal entre deux êtres si différents habitant une même âme.: la femme avide de dépendance et l'artiste indépendante en tant que grande artiste. Tout le roman reflète un chaos intérieur qui ne peut se résoudre. Suzan se marie deux fois et ce sont deux drames successifs. Dans son premier mariage avec Marc, l'artiste peu à peu submerge la femme, faisant grandir la souffrance séparatrice dans le cœur du mari. Dans le second mariage au contraire, la femme triomphe de l'artiste totalement et seule la rupture avec Blake rendra Suzan à l'art.

Conclusion

a) A côté du problème psychologique qui apparaît à chaque page du roman "Un cœur fier" pose un problème moral. Une femme peut-elle être artiste ? Certes oui, mais une épouse et une mère peut-elle être une grande artiste ? Pratiquement non, si elle veut être (dans des conditions de vie normales) très bonne épouse et très bonne mère.

b) Nous admirons en Suzan une nature exceptionnellement riche, droite. Mais l'unité de son être qu'elle désire avec tant de volonté est-elle l'unité idéale, la seule unité possible ? Non! vouloir tout conserver, ne rien sacrifier est impossible. Où serait la solution du drame intérieur ? Dans l'acceptation d'un certain sacrifice, sacrifice de ce qui est égoïste de part et d'autre (chez Suzan aspect trop uniquement physique de sa vie de mère et d'épouse, aspect trop étroit de sa vie d'artiste). Il manque à cette âme la foi. La foi seule pourrait être unifiante parce qu'elle fait accéder l'être à un plan supérieur au plan de la femme, même profondément femme, et au plan de l'artiste, même répondant à sa mission. Elle crée une hiérarchie nouvelle de valeurs où s'ordonnent en vue d'une unique vocation, les multiples tendances vivant en chacun de nous.

L. H.

- Denis de Rougemont, dans son livre (riche de pensée, quoique mal écrit) "l'Amour et l'Occident", signale l'illusion de certains qui pensaient en septembre dernier qu'on pourrait détruire le passé car, après tout, on n'est pas si heureux en ménage et le bureau manque d'intérêt. La guerre au moins....

- Encore deux très beaux livres allemands : L'enfant écartelé d'Ernst Erich Noth et Jeunesse sans Dieu d'Odon de Horvath

Conversation sérieuse

Toto - Tu veux me faire marcher, largueur. Tu dis que tu vas à Chadefaud quand on commencera. C'est pas vrai, tu dis ça pour faire ton malin.

Jeannot - Si, la preuve, c'est que maman m'a déjà acheté une paire de chaussures en disant qu'il ne faut pas attendre à la dernière minute.

Toto - Blagueur ! Pourquoi que tes parents s'en vont si tôt ? Tu ne peux pas nous attendre ?

Jeannot - Pas si bête, c'est moi qui a dit à maman d'y aller tout de suite.

- Ah pourquoi que t'as dit ça ?

- Parce que ... ça me regarde.

- Tu veux pas me le dire ?

- Je te le dirai après.

- Tiens, tu ne veux pas de moi ? Pourquoi que tu ne veux pas attendre le mois d'août ?

- Imbécile, il serait trop tard.

- Quand est ce que vous partez ?

- Tu sais, le 14 Juillet, c'est la fête Nationale...

- Je sais ça aussi bien que toi.

- T'es malin. Eh bien le lendemain, que c'est le 15, nous partons au matin.

- Mais pourquoi que t'es si pressé ?

- Eh bien si je te le disais, tu le saurais.

- Non, sans rire, dis-le moi pourquoi. Si tu ne veux pas me le dire je ne te dirai plus jamais rien.

- Tu n'as pas compris que c'est parce qu'il y a les fraises des bois ?

- menteur !

- Demande-le plutôt à ma tante, si ce n'est pas vrai. Elle en a cueilli tout un plein bol, l'année dernière. Seulement tu sais, pour les fraises et les cerises sauvages, il ne faut pas attendre le mois d'août.

- Dis, tu connais les bons endroits ?

- Si je les connais ! Tu ne m'as pas regardé et puis je demanderai au Petit Père Légaut. Lui il me dira.

- Dis donc, y aura-t-il des fêtes, cette année ?

- Sais pas.

- T'as pas entendu dire qu'il y aurait des fêtes d'enfants, avec des déguisements ? Des pièces de théâtre ? Tu sais, mon vieux, il faut préparer ton monologue; sans ça, le Petit Père Matthieu, il ne voudra pas de toi.

Le Forum clôt ses publications par l'annonce suivante "La maison du 8 rue Léo Delibes sera fermée à partir du mercredi 12 juillet.

Confidences et réflexions sur la messe (suite)

Donc c'est le réveil. Nous en avons besoin. Mais d'où vient le goût de plus en plus prononcé pour la messe ? Du retour à la vie communautaire. Depuis la guerre, les groupes de jeunes gens se multiplient et ce sont des associations amicales où l'on passe ensemble, non plus quelques heures le temps d'une récréation, d'une promenade, mais une période qui peut atteindre des semaines. Les prêtres n'y sont entrés ou ne les ont fondées ou ne peuvent les soutenir qu'avec l'esprit de la plus complète communauté spirituelle, de la plus grande simplicité dans la fraternité. Le même esprit anime tous les actes de la journée, le contraire serait choquant. Il serait particulièrement incompréhensible de ne pas chercher la communauté d'âme dans la messe, dans la communion, qui est précisément la source de la vie de communauté religieuse. La messe, vu les circonstances, il est naturel de la rendre aussi intime que possible, d'y faire participer tous les membres, non par une assistance immobile et muette, mais aussi activement qu'il est convenable. La première chose à faire, c'est de dissiper l'illusion que la messe est une série de paroles qui doivent rester le secret du prêtre. Cette première libération est facile depuis que nous avons des missels complets, à la portée de tous, où le texte latin accompagne la traduction, comme le missel de Dom Lefebvre. En ouvrant le livre, il est évident que la messe est une action publique dont rien ne reste ignoré de ceux qui veulent bien en prendre connaissance. Et généralement les prêtres obéissent au désir des assistants, ne se contentent pas de leur mettre le texte entre les mains mais le leur commentent. Il faut avoir entendu le regretté P. Paris au milieu de tels auditoires de journées fraternelles, pressé de questions et jetant tout le monde dans l'enthousiasme par la liturgie et

l'histoire ecclésiastique, pour comprendre le travail immense qui s'est fait partout. Dans ces communautés relativement petites, les fidèles ne sont pas loin de l'autel, ils peuvent suivre exactement ce que le prêtre fait et dit.

Il faut souligner ici que ce serait un erreur de croire que le prestige de la messe tient nécessairement à la distance qui sépare le prêtre des fidèles. Dans le cas présent, il s'est trouvé que plus les fidèles sont admis à comprendre la messe, plus elle prenait d'intérêt à leur yeux, plus elle prend valeur de collaboration, de participation et de communion au sens primitif du mot. Ils ont le sentiment que c'est en leur nom à tous, au nom de l'Église conçue sous la forme d'une communauté élargie, que parle le prêtre. Puisque rien ne leur est caché, puisqu'ils sont admis à voir ce qui se fait à l'autel, ils se sentent chrétiens complets, adultes, membres effectifs de l'Église. Ainsi la fraternité, se prolongeant jusque dans le sacrement, cause dans la génération présente une sorte d'enthousiasme.

Pour préciser, ils se trouvent tout à fait à leur place dans la liturgie en prononçant les paroles qu'on était habitué à laisser dire au servant. Puisque le prêtre les interpelle en disant : "Orate fratres... c'est-à-dire Priez, frères", ils sont heureux de reprendre leur place en répondant. C'est toute la communauté qui répond à la messe. Ils trouvent encore tout naturel de reprendre le rôle que la coutume (récente) avait réservée au chœur des chantres. Chaque fois que l'on peut chanter, c'est tout le monde qui chante le Kyrie, le Gloria, le Credo, le Sanctus, l'Agnus Dei et, s'ils en sont capables, l'Introït, le Graduel, l'Alleluia, l'Offertoire et la Communion. Dans beaucoup de paroisses, lorsque le temps manque pour tout chanter, on récite ou l'on psalmodie certaines prières. Semblablement la communauté récite tout haut ensemble ce qu'elle n'est pas capable de chanter. Et puisque le rythme est à peu près le même que celui du prêtre, il n'y a plus de raison de procéder à une récitation séparée de la sienne. Alors d'une seule voix la communauté dit les mêmes prières en suivant la voix du prêtre et c'est un signe d'union de plus entre les uns et les autres.

En tout cela, le peuple chrétien ne fait que reprendre les fonctions qu'il avait abandonnées par suite de circonstances qu'il n'est pas difficile de comprendre.

Il en est une bien chère à ceux qui l'ont déjà pratiquée, c'est l'offrande du pain eucharistique de la part des communicants, geste de communauté qui n'a disparu que tout récemment. Plus d'un peut se souvenir que le prêtre donnait alors la patène à baiser en prononçant ces paroles : "Pax tecum", c'est-à-dire la paix soit avec vous.

En général, les coutumes rituelles anciennes étaient bien plus communautaires qu'elles ne le sont devenues. Il est impossible que des siècles d'individualisme aient passé sur nous sans laisser des traces difficiles à effacer. Cela fait penser à ce prêtre Suisse, que cite François Mauriac, et qui regrette qu'il soit défendu de redire le Canon tout haut. Il est vrai que les rubriques de missel spécifient que plusieurs des prières du Canon sont à dire secrètement, non pas toutes, mais surtout à partir de la consécration. Il n'est pas moins vrai que le Canon a commencé par être dit, non comme une parole secrète, mais comme une prière publique destinée à être entendue. Le P. Paris le pensait aussi. Il n'y a rien, même la "Secrète", qui doive nécessairement être ignoré du peuple chrétien. Les mots ont leur vertu parfois déformante. Mgr. Batiffol a montré, il y a une vingtaine d'années, que le sens de ce mot est tout différent de ce qu'il évoque aux français. Il désigne la prière faite sur la partie des offrandes qui a été "mise à part", "ségréguée", pour le saint sacrifice.

Que les parties qui sont dites actuellement tout bas aient été dites tout haut, c'est ce qui résulte d'une lecture attentive du missel. Plusieurs prières chantées commencent par ces paroles : "Per omnia saecula saeculorum". Mais de telles paroles ne commencent pas une phrase et commencent encore moins une prière. C'est pourtant ainsi que débute le chant de la Préface, du Pater et du Pax Domini. Ces paroles sont celles par lesquelles se terminent ordinairement les oraisons. Ici aussi, ce sont des fins d'oraisons, elles terminent, l'une la Secrète, une autre le Canon, la troisième l'oraison Libera nos... Ouvrez votre missel de Dom Lefebvre, vous verrez que si le prêtre dit tout haut les dernières paroles des oraisons précédentes, c'est pour que nous puissions, en répondant Amen, "adhérer" à la prière qui précède, la faire nôtre. On ne comprendrait pas que l'on ait demandé aux fidèles, les premières fois, de répondre Amen à une prière qu'ils n'avaient pas entendue. Il y a eu ici un changement, lent, insensible à travers les siècles, malgré le désir de rester fidèle à la lettre. Il n'y a pas de doute cependant, nous aurions grand avantage à revenir à la règle ancienne. Il n'y a aucun doute non plus, le temps travaille dans ce sens, soyons patients.

Fiançailles

Nous sommes heureux de vous annoncer les fiançailles de René Santoire avec Jeanne Fortunié.

4 Juin, méditation Je suis la vigne, vous êtes les sarments

Ce discours se trouve seulement dans St Jean. Il est une comparaison bien spontanée, conditionnée par la vie spirituelle qui animait Jésus et les disciples. Ces hommes recevaient de Lui la sève tout à fait nouvelle et la sève devait couler toujours pour qu'ils puissent vivre d'une manière vraiment fidèle. Si elle s'était arrêtée, tous seraient revenus à leur ancien métier, à leur vieille manière de voir et de comprendre. Leur fidélité vivante, celle qui n'est pas figée et qui est capable de vivre dans des formes nouvelles, il leur a fallu la mort de Jésus, la découverte de leur propre péché, leur fuite, leur dérobade et la retraite de la Pentecôte. Le long de leur vie apostolique, entièrement différente de leur existence passée, les apôtres ont pris conscience de la nature de cette fidélité. Il me semble que St Jean l'explicité plus que les autres évangélistes. Il a dénoncé l'attitude purement abstraite que peut être le souci de rester chrétien.

Au fond, quelle est la place de Jésus-Christ dans notre vie ? Très jeunes, nous trouvons facilement une place à J.C. dans notre cœur parce qu'Il nous découvre à nous-mêmes. Mais bientôt l'heureuse vision se voile, J.C. disparaît. Nous devenons des théologiens du Credo. La Foi baisse, elle diminue dans sa réalité et nous ne savons plus ce que c'est que "perdre sa vie pour la gagner". Nous avons perdu la Foi, source de la Charité.

Tout rameau qui ne porte pas de fruit...

Chacun de nous est menacé. Il y a en nous des parties profondément desséchées et d'autres qui peuvent être vivifiées. Qu'une parole vraie nous soit dite par laquelle nous sommes grandis et nous découvrons ce qui n'est en nous que fidélité superficielle, ce qui n'est qu'invitation, ce qui est le résultat d'un discours éloquent. Mais une parole éloquente n'a jamais valu une parole vraie, n'a jamais redonné aux mots cette valeur personnelle qui jaillit du contact d'une âme.

Quand nous serons, par l'émondage, rendus totalement fidèles à Jésus Christ et que la pureté de notre foi ne sera plus altérée, nous serons prêts à une mort douce. La mort tragique n'est que l'échec d'une vie humaine. Pour celui qui a été émondé, la mort n'est qu'un achèvement digne de tout le passé et, par la mort, l'ensemble de la vie atteint une véritable plénitude. Jésus-Christ est-il une véritable personne pour nous ?

Beaucoup se figurent qu'ils l'atteignent par la partie extérieure du culte paroissial. Mais l'unité de l'Église n'est pas spatiale. Elle est répandue en chaque endroit où deux fidèles sont réunis aussi vraiment que si tous les fidèles pouvaient être rassemblés en un seul lieu autour du Pape.

Nous mourons d'être abstraits. La vie en commun nous rend concrets. En particulier, elle nous oblige à nous supporter. C'est dans la mesure où nous sommes fidèles à notre communauté que nous sommes fidèles à Jésus-Christ : "Celui qui dit qu'il aime Dieu et qui n'aime pas son prochain est un menteur".

Il faut que nous travaillions à rendre plus communautaire la paroisse à laquelle nous appartenons. Dans le cadre administratif redécouvrons la communauté où s'incarne l'amour de Dieu. Il ne faut pas opposer cette fraternité qui nous touche de plus près à d'autres. Nous sommes vivants dans la mesure où nous sommes des rameaux, des rameaux non séparés mais insérés sur le cep.

Nous ne pouvons nous soustraire aux exigences poussées, concrètes de la communauté car, dès que notre don est limité, le lien secret par lequel passe la sève du cep au sarment est brisé.

Quand on cherche à s'appuyer sur un groupe, à s'épanouir sur un groupe, cet épanouissement n'est pas de l'ordre spirituel; sa vertu se flétrira dès que le groupe s'en ira ou à la moindre désillusion.

4 Juin, conférence de Gabriel Marcel sur "Le journal de Gide"

L'étude de G. Marcel est trop complexe pour que l'on puisse en faire le compte rendu en quelques lignes. Fort heureusement elle paraîtra dans une revue, probablement "la Vie Intellectuelle".

Voici quelques notes prises au passage.

L'intérêt du Journal tient à l'idée que Gide se fait de lui-même, de son œuvre, des personnages dont il a subi l'influence. C'est l'un des témoignages les plus impies qu'un artiste ait donnés sur lui-même.

Pourquoi Gide a-t-il publié son journal ? Pourquoi surtout l'a-t-il publié de son vivant ? C'est que Gide est très sensible à l'opinion. Comme d'autre part il réalise vivement sa mort, il a le souci de donner de son vivant tous les éléments de jugement sur lui. Il ne croit guère aux œuvres posthumes et n'a pas beaucoup de goût pour elles (peut-être par manque de foi en la vie autonome des idées).

Il y a aussi le désir de s'affirmer transcendant à son œuvre. Qui voudrait le saisir dans l'un ou l'autre

de ses livres s'égarerait : "C'est toujours de son dernier-né qu'il est le plus différent". Il importait qu'avec l'œuvre, nous eussions l'histoire de l'esprit de l'auteur.

Enfin, vis-à-vis de lui-même, il a le désir de la sincérité (plutôt que de l'introspection). Il faut distinguer la manière dont il a vécu son drame et celle dont il l'a conçu rétrospectivement. Sous la pression des événements, du milieu, il peut se faire qu'un être devienne de plus en plus extérieur à lui-même et dégénère en un critique obtus et partial de son passé.

"L'orgueil et l'ennui, les deux plus authentiques produits de l'enfer, les deux grands ressorts du romantisme".

Gide a le goût du concret, de l'observation. Sa passion pour les sciences naturelles est très significative. Il aime les papillons, les oiseaux avec une sorte de sympathie curieuse. Cette sympathie, il l'éprouve aussi dans une certaine mesure pour l'homme; malheureusement, les humains répondent... Car Gide a au plus haut point le sens de "l'autre" et des conséquences subjectives de sa présence. L'interlocuteur le polarise, l'idée que l'autre a de lui l'oblige à s'y conformer, sa présence exerce sur lui une véritable tyrannie. (Pour Rilke au contraire, l'autre n'existait pas).

Cette étrange réaction psychologique est liée peut-être à une lacune de la charité. Un des rares passages où la charité soit sensible, c'est celui où il est question de sansonnets en cage. Les sansonnets ne répondent pas, la sympathie peut se développer, aller peut-être jusqu'à la charité. Avec les humains, il en va autrement. La première réaction est aussi la sympathie : "Tiens! ce type-là est un animal intéressant"; puis quand on le connaît mieux, quand l'autre s'est manifesté, il devient "ce raseur" et vous donne sur les nerfs.

Il y a quelque chose de plus décevant encore peut-être chez Gide, une pente pitoyable, celle du laisser-aller intérieur jusqu'au cynisme le plus intolérable. La lecture d'une page relative à sa "rupture" avec la petite F. marque, en même temps qu'un "étiage moral" très bas, une totale indifférence à l'égard de ses responsabilités spirituelles. Le suicide même de l'enfant est envisagé avec une déconcertante froideur.

Gide et le Christ. Gide a toujours protesté de son attachement au Christ. Même ses expériences africaines ne l'en ont pas éloigné. Il serait injuste et sot de soupçonner sa bonne foi. Il a toujours aimé le Christ mais, dans son interprétation de l'évangile, Gabriel Marcel découvre un sensualisme du dépouillement, un nudisme de l'âme. Il hait l'orthodoxie partout, surtout celle du protestantisme et, s'il lui fallait choisir entre deux orthodoxies, il préférerait la romaine.

Gide voltairien. Lié sans doute au refroidissement des sens, un Gide rationaliste et voltairien se manifeste dans le Journal. On a parfois l'impression gênante qu'il joue sur deux tableaux.

Gide et la liberté. Il y a chez Gide la nostalgie de la loi, la peur de la liberté. Vienne, dit-il, un jour de santé et de plénitude, il rougira de ces sentiments.

D'une façon générale, la santé, le bien-être intellectuel, jouent un grand rôle dans la pensée de Gide. Il faut aussi tenir compte de ce fait que le Journal n'est tenu qu'en période de crise. Le Gide heureux n'a pas d'histoire.

Gide protestant. G.M. fait ressortir en terminant ce qu'il peut rester de protestant chez Gide. "Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse avec un pasteur protestant qui s'ennuie".

Curieuse convergence de 3 correspondances sur "le prix de l'instant"

1- L'instant éternel

Il me semble que j'ai découvert ce que c'est que la vie éternelle. C'était jeudi; tout en me promenant avec deux petites amies, nous chantions et rions tout notre saoul et pendant tout ce temps, j'étais tellement éblouie que, ne pouvant m'arrêter, je ne pouvais que chanter plus fort mes "digue et don ma dondon". Comment vais-je vous dire cela ? Pourquoi ces notions de temps, d'espace, d'éternité ? Ah oui, mais il y a l'instant où tout se bloque, c'est la plongée dans l'Être dont on ne sort plus. L'instant, c'est l'éternité. Mais oui, tous les mystères de la vie chrétienne se déploient dans l'instant. Dans l'instant, Dieu se donne.

M.

2- L'instant neuf

Le temps passe sans que nous nous donnions le loisir de le sentir couler. Avant tout, nous sommes pressés d'organiser nos instants à venir. Notre carnet-journal est là, tout y est daté, nous pourrions suivre pas à pas notre vie avant même qu'elle soit déroulée. Nos journées sont déjà à moitié vécues avant d'être nées, elles sont étouffées dans l'œuf ou déflorées prématurément. Qu'il soit écrit ou seulement pensé, notre agenda ainsi utilisé devient pour nous un désastre, un organe d'envieillesse; il nous empêche de sentir que chaque jour est neuf, que chaque instant est autre chose que le dé clic du balancier de la même pendule, éternellement vieille. Pourquoi ne sommes-nous pas, comme lorsque nous étions enfants, étonnés chaque matin de trouver un monde tout neuf, tout

frais inventé par Dieu ? S'il n'en est pas ainsi, c'est de notre faute. Si chaque instant ne nous est pas aussi prometteur que celui où nous entrions en vacances; si le monde est devenu terne à nos yeux, c'est parce que nous le regardons avec de vieilles lunettes.

Il est pourtant certain, et nous le sentons bien par échappées, que chaque instant est incomparable avec un autre et qu'il a pour nous une valeur d'éternité. N'est-ce pas sensible jusque dans les occupations les plus quotidiennes, les plus fastidieuses ?

Ah ! puisque Dieu est là, sachons regarder le monde, non pas avec une paire de lunettes neuves mais, comme les enfants, sans lunettes du tout. C.

3- Le déterminisme et l'originalité de l'instant présent (12-V)

Prolongeant notre conversation d'hier matin, il m'est venu une idée que je me permets de vous soumettre.

Le déterminisme apparaît comme un cadre général à travers lequel un esprit limité essaie de saisir les phénomènes en les organisant. Il est permis de penser qu'un regard beaucoup plus pénétrant, au lieu de ne saisir que ce qu'il y a d'uniforme, de commun, dans ces phénomènes (lois des grands nombres), les appréhenderait chacun dans leur originalité: propre, essentielle, particulière; au lieu de mettre en relief la répétition des événements (qui n'est vraie qu'en gros, superficiellement), chacun d'eux lui apparaîtrait comme une création absolument nouvelle et "unique", incapable par conséquent d'être totalement expliquée par un système de lois abstraites ou plutôt intégrant en lui une telle infinité de lois que tout l'univers semblerait y avoir collaboré et y être comme présent, bien que sous une forme strictement originale "unique".

(5-VI) Si nous savions voir ainsi, plus rien ne nous paraîtrait commun ni banal dans le monde. Chaque événement, chaque instant reprendrait à nos yeux sa vraie signification, celle d'une rencontre privilégiée, unique, irremplaçable de notre être avec le monde.

Non point avec "un" aspect du monde mais le Tout mis à notre portée, devenu pour nous présent, sensible. En effet, chaque partie du Tout à laquelle collaborent toutes les autres, recèle la richesse infinie du Tout et nous la traduit pour ainsi dire dans notre langue.

Ce serait reconnaître, éprouver l'universelle présence de Dieu et, dans chaque événement, l'Acte unique et pourtant sans cesse renouvelé de son Incarnation.

P. D.

Embellissement

Le Montcelet manquerait à tous ses devoirs s'il ne signalait pas les transformations importantes qui changent l'aspect intérieur de la maison de la rue Léo Delibes. Le dénommé "jardin d'hiver", nom qui tombe en désuétude (c'est là qu'on s'aperçoit des pièges que les mots se chargent parfois de tendre à notre imagination. *Oh! puissance des mots! Il y a dans la cuisine de la rue L.D. un petit objet qu'on appelle une passoire. Essayez d'y filtrer n'importe quoi, de la tisane, de la chicorée, rien ne veut la traverser. Vous la tapotez avec une cuiller pour l'encourager; une marée passe par dessus bord, avec des chameaux aquatiques et des baleines de renfort mais pour traverser psch psch! Un jour après avoir fait souvent de vains efforts, il vint à l'idée de quelqu'un de regarder la lampe à travers cette passoire pour deviner ce mystère. Elle était complètement opaque à la lumière. Elle est faite d'un tissu métallique feutré ou cimenté de noir inattaquable à l'aiguille la plus fine. Ce n'est en rien une passoire mais son nom lui donne le pouvoir de nous tyranniser pendant des mois*), le "jardin d'hiver" a donc été l'objet d'une transformation qui a duré une bonne partie de l'année scolaire. Pourquoi donc les murs de cette pièce étaient-ils recouverts jusqu'en haut d'un treillage à claire-voie fait en baguettes de couleur vert sombre ? Pourquoi ? pour faire regretter peut-être le lierre qui n'y a jamais poussé. Je ne jurerais pas qu'il n'ait été conçu dans l'espérance d'une vigne en serre chaude capable de faire mûrir du raisin en toute saison. Qui sait ? Peut-être aussi pour exprimer le même sentiment qui a fait tapisser les appartements et les murs des escaliers eux-mêmes des couleurs les plus foncées, un sentiment d'aversion tenace contre la lumière. Le fait est qu'il était difficile d'être gai dans cette pièce. De cette treille-néant, il ne reste plus qu'un minuscule témoin.

Jean, Jérôme, Henri et qui encore, s'y sont donnés du mal. Les murs sont peints maintenant en couleur chamois clair. On y prend joyeusement le thé et les repas; la clarté a doublé. A l'une des extrémités, du côté de la bibliothèque, se trouvent des casiers qui abritent des livres, des papiers, des cartons pour dossiers et méditations. Ce n'est pas tout. Il y avait un ornement du pavé qui était assez gênant, c'était la bordure, au dessin savamment ondulé, d'une plate-bande qui faisait le tour de la pièce. La céramique pointue qui protégeait, contre nos empiétements, des pensées et des myosotis imaginaires, avait le don de se mettre juste sous vos pas quand vous entrepreniez d'aller trouver quelqu'un dans la foule au moment, du thé.

Une bonne couche de ciment démocratique est venu enterrer pour toujours - versons un pleur sur sa tombe - le jardin d'hiver et la poésie qu'il avait fait germer un moment, lorsqu'on l'a ensemencé l'automne dernier et lorsque certains baobabs de trop fameuse mémoire étaient venus y entreprendre leur végétation forestière et tropicale, sous des auspices pourtant dont ils ne se sont pas montrés dignes.

Quelqu'un a proposé innocemment de peindre en vert-pelouse cette jachère en ciment. Mais sa proposition, il faut le dire, n'a pas été accueillie avec sympathie par les intéressés. D'une petite divinité, les sourcils s'arquaient en bond de chat et les narines se gonflaient d'indignation. L'impétrant a dû subir le soupçon d'être un mauvais plaisant.

A propos de "Confidences et réflexions sur la messe" (suite de 15 & 16))

Avant d'insister sur le point principal où doit porter notre effort de renouvellement, il faut citer certaines suggestions qui ont été faites de-ci de-là et montrer qu'il n'est pas inutile de les propager, Redire "tout haut" le Canon de la messe, comme le souhaite le prêtre Suisse dont parle François Mauriac, c'est un objectif intéressant. Le jour où une telle réforme sera faite, beaucoup de fidèles seront étonnés et joyeux de trouver une communauté de prière et d'action là où ils ne voient peut-être encore qu'un rite essentiellement solitaire et secret. Mais ce n'est pas le tout, d'autant plus que ce résultat satisfera seulement ceux des fidèles qui connaissent le latin. L'essentiel de la messe, heureusement, n'est pas là. D'autres souhaitent qu'on n'impose pas de prières en latin aux fidèles qui ne le comprennent pas lorsque rien ne l'exige. Ils souhaitent, par exemple, que le prône soit entièrement dit en français. Le prône est fait pour permettre aux fidèles d'entendre l'Évangile en langue vulgaire. Eh bien, si l'on disait en français aussi le Pater, l'Ave et la prière pour les défunts ? Cette manière de faire aurait de nombreuses applications.

Voici maintenant l'exemple d'un progrès tout petit et qui montre pourtant l'efficacité du moindre effort de réflexion. Si vous voulez suivre cette petite explication, ouvrez votre missel de Dom Lefebvre au paragraphe consacré à la préface du Canon. Presque toutes les préfaces et notamment la première,

celle de la Nativité, commencent par ces mots : Vere dignum et justum est, aequum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere... Traduisons, si vous le voulez, en respectant autant que possible l'ordre de marche des mots latins : Vraiment il est digne et juste, équitable et salutaire, en tous temps et en tous lieux, que nous vous rendions grâces...

On peut mettre une virgule avant semper (en tous temps) ou après ubique (et en tous lieux) mais pas entre ces deux mots. Or c'est là qu'elle se trouve dans le texte. C'est comme si on en mettait une après "en tous temps" dans la phrase "Il est digne en tous temps, et en tous lieux que nous vous rendions grâce". C'est un lapsus, une faute de typographie que le lecteur corrige spontanément. Mais, après cette préface, à la page suivante, nous en trouvons deux où la même virgule se retrouve au même endroit. C'est systématique. Toutes les préfaces qui commencent par cette phrase ont la même virgule, à la même place. C'est voulu. Ce n'est pas d'ailleurs un caractère particulier à cette édition car on ne rencontre guère de missel antérieur à une certaine date toute récente (je n'en ai jamais vu avant 1916) quelque soit l'éditeur, qui ne soit pas conforme à celui-ci. J'ai même entendu chanter la préface par un prêtre qui faisait une pause après "semper" et n'en faisait pas après "ubique", ce qui donnait à la phrase une allure assez bizarre. Cela montre jusqu'où va la fidélité minutieuse dans les questions de liturgie. C'est par un esprit de fidélité certain que ce détail s'est propagé un jour et, dans la suite, quelqu'un à dû y attacher de l'importance.

Cependant les plus récentes éditions du missel l'ont corrigé. Quelqu'un y a réfléchi et a considéré que le silence est l'acquiescement pur et simple dans la forme et l'insouciance sur le fond n'étaient pas la meilleure manière de pratiquer la fidélité à l'Église. Et la petite réforme s'est accomplie, ce que l'on peut appeler un "scrupule" de la vie de communauté est écarté.

Arrivons maintenant à ce qui doit faire l'objet de notre effort principal dans le renouvellement spirituel de la messe. C'est bien simple. Le canon de la messe, dans son ensemble, date du quatrième siècle mais la consécration et la communion datent des origines, de Notre Seigneur lui-même. Ce sont les parties essentielles de la messe et, dans le cadre de vie que nous menons ensemble, elles contiennent de quoi vivifier l'esprit de communauté le plus sublime. Nous répétons : "Faites ceci en mémoire de moi". Ce testament de Notre Seigneur peut prendre une signification communautaire à laquelle nous ne pensons peut-être pas assez.

Faites ceci en mémoire de moi. Ces paroles peuvent être comprises de la manière suivante. Répétez ce geste que j'ai fait, ces paroles que j'ai dites, et je serai au milieu de vous. Elles peuvent être entendues plus largement. Faites, vous aussi, le don de vous-mêmes comme j'ai fait ce soir-là le don de moi-même, faites-le tous avec moi, faisons-le tous ensemble. (*Faisons-le tous ensemble. Cette parole rappelle une opinion de plusieurs théologiens, en particulier du P. de la Taille, suivant laquelle à la Cène, Notre Seigneur aurait communié aussi en même temps que ses disciples*). Ce pain, c'est vous aussi; vous tous, vous êtes un en moi en sorte que mon Testament est le sacrement de l'unité, de la communauté de l'Église. C'est lui, ce sacrement, qui fait, de la communauté des fidèles, mon corps et mon sang.

Et en conséquence de ce nouveau testament, par la bouche du prêtre, l'Église, unie à son chef, Notre Seigneur, dit au sens propre "Ceci est mon corps, à moi Église; ceci est mon sang, à moi, Église. Celui qui mange mon corps et qui boit mon sang, autrement dit, celui qui communit à moi, Église, dans ce sacrement, demeure en moi, et moi en lui".

Chacun des fidèles est invité au nom de tous, à penser intimement, à répéter tout bas, à la consécration "Voici mon corps, voici mon sang"; et à la communion "La grande communauté, j'en suis et j'en vis, je lui donne tout et j'en reçois tout. Je communique tout à tous et je communie à tout de tous. Je me donne en communion en la recevant".

Il est clair que ce qui est écrit, noir sur blanc, n'a que la valeur d'une suggestion et que le rite est un résumé bien abstrait tant qu'il n'est pas l'expression de la vie de communauté véritable qui dure vingt-quatre heures par jour. Il est néanmoins bien utile d'en avoir saisi l'économie pour mettre une unité dans sa vie entre l'esprit et l'action, une unité capable de la plus grande richesse spirituelle qui ait été proposée au monde.

Observations sur la signification et les conditions biologiques de **la recherche** (d'après des notes prises au cours d'une conférence du P. Teilhard, en février 1939)

I- Le fait

Développement prodigieux, dans l'humanité de l'effort de recherche. Jusqu'à la Renaissance, les chercheurs n'étaient qu'une minorité, une exception, les "curieux". Aujourd'hui, l'humanité passe presque toute entière dans le geste, en tous domaines, de la découverte. L'homme requiert désormais, pour vivre, une ration quotidienne de vérités nouvelles. Que signifie cette condition nouvelle et comment peut-on la justifier ?

II- Explication

1- Tout d'abord, il semble que la recherche n'est pas autre chose que la forme réfléchie, rationalisée, prise dans nos consciences, par ce que les biologistes appellent "évolution". Pris dans l'ensemble de ses développements organiques et psychiques, le progrès de la vie se fait par une série de tâtonnements et d'inventions accumulées. La recherche prolonge directement ce processus à l'intérieur de notre activité "hominisée".

2- D'où cette première conclusion que la recherche n'est pas une fantaisie humaine mais la transcription en nos esprits du mouvement même qui entraîne le monde.

3- Or ceci nous amène à faire un pas de plus. Si la recherche est la loi même de l'être en marche vers toujours plus de conscience, nous devons trouver en nous et autour de nous, dans le monde, une justification à cet effort. L'intelligence est essentiellement "critique". A quelles conditions le devoir et l'effort de chercher se présenteront-ils comme légitimes devant notre pensée réfléchie ? Quel doit être le monde pour que nous reconnaissons qu'il vaut la peine de continuer à chercher ?

4- A cette question fondamentale, il me semble qu'on doit répondre ainsi. Pour que le monde puisse entretenir en soi un effort de recherche réfléchi, il faut qu'il soit "conservatif" des résultats successivement obtenus par cette recherche. Si l'univers ne conserve pas, pour toujours, les augmentations de conscience qu'il acquiert laborieusement, nous sommes des dupes et nous perdons légitimement tout goût pour avancer plus loin. Le monde serait contradictoire en soi (du point de vue de l'action humaine qu'il implique) si la conscience que nous travaillons à éveiller et à accroître n'était pas irréversible, c'est-à-dire immortelle. Analysée un peu plus outre, cette condition paraît bien requérir l'immortalité, non seulement d'un état de conscience général, mais des consciences individuelles (âmes).

5- Si maintenant on réfléchit à ce que peut être un monde conservatif de conscience, on voit qu'un tel pouvoir de "conservation" requiert pour notre univers ce qu'on pourrait appeler une structure convergente, c'est-à-dire finalement l'existence d'un foyer supérieur de conscience, attirant à lui et synthétisant en lui tous les centres et tous les progrès élémentaires de conscience nés au cours de l'histoire du monde.

6- D'où en définitive cette conclusion : pour pouvoir se maintenir et se développer, l'effort de recherche (dont vit l'humanité) requiert la foi, plus ou moins explicite, en un sommet ultra personnel des choses. En droit, le chrétien est donc seul parmi les hommes à pouvoir justifier jusqu'au bout, devant son intelligence, l'instinct et le goût de la découverte. On peut se demander si ce n'est pas lui qui est appelé à sauver demain le progrès humain en conservant à celui-ci un élan intérieur sans lequel tout s'arrêtera autour de nous.

Nouvelles

- Auguste Stinzy, le frère d'Yvonne, qui avait subi une grosse opération l'an dernier, ne va toujours pas bien. Il vient de nous annoncer que la date de son ordination sacerdotale a été brusquement avancée. Ce serait pour le dimanche 25 juin. (Marcel Légaut)

- Alain Girault est heureux de vous faire part de la naissance de son petit frère François. Nos trois petits poussent à ravir. Le troisième est très gracieux et ressemble à Fougou. C'est vraiment un bébé sympathique. Plus on a de gosses, plus on s'intéresse à eux. Marie Louise s'est remise lentement de sa double phlébite. Mais elle est encore souffrante. B.

Correspondance

En plein bois, le 17-VI - "Il est venu jusqu'à moi, le Chant de l'Alouette. Je suis en pleine forêt, il est 4 heures de l'après-midi et j'entends quelques rares oiseaux mais ce que j'aime le plus ici, c'est la musique du vent: Avez-vous écouté le vent ? Je voudrais que vous entendiez sa voix et puis, que vous nous la redissiez.

La forêt est belle, l'espace où je suis n'a que des grands arbres clairsemés. Le reste vient d'être coupé mais tout près est la forêt pleine d'ombre. Je suis là avec mes moutons et mon chien mais mes moutons sont très bêtes et, parce que le soleil chauffe un peu, ils se terrent les uns contre les autres et ne veulent pas de la belle herbe verte.

Des fleurs partout, des genêts en masse, encore fleuris, des massifs d'ancolies bleues (mais qu'est-ce que c'est donc que des ancolies ?), de petites graminées roses, des grandes digitales, des myosotis, toutes sortes de fleurs plus merveilleuses les unes que les autres, plus belles que toutes celles que pourraient vous offrir les fleuristes de Paris. On ne peut que bénir le Créateur

C'est bon d'être au milieu de tout cela. La solitude n'y pèse pas, je vous sens là bien plus près de moi, vous tous qu'il est si doux d'aimer. Je voudrais tout à l'heure, au milieu de vous, vous apporter une pleine moisson de fleurs, d'air pur, de véritable harmonie.

La séparation nous est dure, la distance paraît parfois trop grande. Je crois qu'il était pourtant bon pour ce petit que nous attendions qu'il vienne ici et y vive ses premiers mois. Notre petit viendra sans doute à la fin du mois. Vous penserez un peu à nous à ce moment-là. C'est une bien grande joie qui nous est donné. Et il est doux de sentir que ces joies-là, trop grandes pour les porter seuls, on peut les partager avec de vrais frères.

Il était un' bergère - Et rouge et blanc - Petit merle blanc

Du haut de la terrasse de Chaillot, où je m'arrête, près de la rue Léo Delibes, j'aime à regarder le panorama. Dans une direction un peu à droite de la perspective du Champ de Mars, j'essaie de voir la bergère de Chaillot, capeline au vent, qui garde ses moutons en chantant : Et ron et ron, petit pat' tapon, mais il faudrait de bons yeux, de très bons yeux, même, des yeux de lynx ou plutôt, comme dirait cet amateur d'à-peu-près, des yeux de sphinx. Il faudrait un regard cintré, capable de voir par-dessus la butte que forme la courbure de cinq degrés de latitude.

Il y a des points sensibles, dans la géographie humaine. Celui-ci en est un. Après avoir escaladé les hauts degrés de ce palais, un des rares points de Paris où l'on puisse reprendre contact avec l'horizon, Ste Geneviève, une autre bergère parisienne aurait aimé ce poste de choix pour veiller affectueusement sur Paris et la France puisque, du haut de cette Tour Eiffel, on en voit et on en devine une partie appréciable.

D'instinct, je m'oriente, géographiquement. Voici la direction du Tarn (surtout prononcez correctement), celle de Clermont, celle de Marseille, celle de l'Yonne. Il faut faire un retournement, ici à gauche, pour trouver celle des Ardennes, celle de Beauvais, d'Amiens. Il faut en faire un autre à droite pour penser à la Normandie. Vais-je oublier, oh! non, je n'oublie pas cette petite ville près de la Manche, cette autre de la Bretagne. Et Paris donc. De tous cotés, on veille et même de quelques-unes des milliers de fenêtres qu'on devine d'ici, de partout les pensées convergent vers une maison qui est à deux pas d'ici.

Invocations au feu

Feu du ciel - Brusque éclair - Qui foudroie - Qui flamboie - Qui détruit - Feu ennemi.

Feu qui pétille - Qui vacille - Qui danse et rougeoie - Feu de joie.

Feu qui luit - Qui vacille - Dans la nuit - Blafard, timide - Feu ami.

Feux de tous les foyers - Feux des fournaies - Feux des villes - Aveuglants, rayonnants - Feux esclaves.

Regard de l'homme - Feu libre - Feu brûlant - Feu éternel

Regard de Dieu - Feu créateur - Source du feu.

Flamme impalpable et brûlante - Flamme Vivante et légère

Esprit de force, esprit de joie - Qui t'a fait notre ?

Jadis tu es apparue - Signe de désastre - Et signe de colère

Foudre qui tue - Incendie qui dévaste.

Quel enfant osa le premier - Sans peur, les yeux tout neufs

Te contempler - Et faire de toi son jouet ?

Feu ami, feu soumis - Père des rondes et des chansons

A l'aube du monde - Premier feu de joie.

Quelle femme sut la première - Patiente, te conserver

Quel homme sut le premier - Hardi, te faire renaître ?

Aujourd'hui dans l'ombre immense - La terre roule illuminée

Tu es à nous et ta clarté - Nous fait des jours nouveaux.

Au fond des prunelles humaines - Joue un feu fraternel

Sauvage encore - Sans loi, sans maître.

Aveugles et maladroits - Nous avons peur - Du feu qui nous anime

Et qui couve en nos cœurs.

Flamme capricieuse et folle - Éclair subit qui nous étonne

Refllet des incendies divins - Étincelle éternelle.

Génie humain, don royal ignoré - Trésor caché

Feu indocile et qui dévore - Au lieu de tout sauver

Soyons enfin sans peur, mon Dieu - Patients, hardis

Puisse le feu par vous donné - Par nous conquis

Renouveler enfin la face de la terre.

Gabrielle Lestang

Le moinillon philosophe

“Tsie tsie titi tsiau”, je ne suis qu'un tout petit oiseau à peine sorti du nid. Quand je crie “tsie tsie”, ma mère vient près de moi, je me mets à trembler des ailes, j'ouvre un grand gosier en l'air pour qu'elle y déverse toutes sortes de choses. Je ne prends même pas le temps de les goûter, je les engloutis plutôt que je ne les avale. Et puis je recommence tout de suite. J'ouvre mon sac, un abîme de glotonnerie, avec insistance, comme un mendiant fieffé, sans vergogne, parce que la faim parle plus fort que la honte. Je ne sais qu'une chose, c'est que l'estomac est content, il a chaud et lui il dit, au lieu de remercier :”Ce que j'ai est autant de pris, je l'ai toujours; essayons d'en avoir davantage. On ne me demandera peut-être pas merci, c'est autant de temps de gagné”.

Le monde dans lequel j'entre, je le comprends comme un garde-manger à Titi et maman, comme le biberon de Titi. A moi toute provende - Descendez dans l'outre toute grande ouverte du seigneur Nabuchodonosor!

Mais je vois que ce monde n'est pas bien fait. J'ai souffert des retards de ma mère. J'ai eu faim quand elle restait plus d'un quart d'heure sans revenir. J'ai souffert aussi des coups de bec de mes grands frères. Les vilains, ils veulent m'arracher mes plumes.

Je n'avais jamais tant réfléchi que dans la minute qui a suivi ma grande aventure, le saut périlleux, lorsque je suis sorti du nid. Voilà, après avoir ouvert mes ailes, je me suis mis à voler, je ne sais trop comment. Encore sans force, j'allais en descendant sans pouvoir me retenir et je serais tombé par terre si je n'avais pas vu une branche qui tendait un perchoir à mes petites pattes chancelantes.

Alors, j'ai voulu m'y poser croyant qu'il n'y avait qu'à la saisir mais aussitôt elle s'est mise à balancer, la méchante. Elle allait en arrière quand je me penchais en avant mais elle revenait brusquement devant moi pendant que je reculais. A rien près, j'aurais basculé et alors qu'est-ce qui serait arrivé ? La tête commençait à me tourner. Aussi je me suis mis à l'abri dans un coin pour réfléchir tout cela.

Si les choses sont drôles, peut-on comprendre cela ? Je n'ai jamais appris ce que c'est une branche ni pourquoi il faut se poser dessus et pourtant je l'ai fait du premier coup, sans tomber, et je le recommencerai maintenant aussi bien que les vieux. Le croirez-vous ? Sans le savoir, j'en avais l'habitude. Je ne sais pas trop si les petits garçons et les petites filles qui jouent sous les arbres pourraient se tenir sur la pointe des pieds au bout d'une branche qui balance, je me le demande. Sauraient-ils le faire du premier coup sans avoir appris la gymnastique ? Moi, j'ai ça dans les pattes. Avouez tout de même que le monde est drôle !

Mais les autres moineaux n'y pensent pas. Ils sont pressés de se servir de leurs pattes et des branches qu'ils rencontrent comme si c'était tout ordinaire et, avec ça, ils font les malins, ils veulent faire croire que c'est déjà du vieux pour eux. Ils me criaient de loin :”Qu'est-ce que tu fais dans ton coin comme un idiot ? A quoi que cela sert de penser à ce qui est fini ? Tu passes ton temps à crier que c'est drôle mais tu n'es qu'un imbécile parce que ce n'est pas drôle du tout. C'est comme ça parce que c'est comme ça. Tu ne seras jamais qu'un propre à rien, un musard, qui passe son temps à autre chose qu'à remplir son estomac. Bonne faim, mon ami.

Mais comment faire ? Je ne pouvais tout de même pas empêcher les choses d'être drôles. Je voyais des animaux qui marchaient à quatre pattes au lieu de deux comme nous, des insectes qui volent sans plumes, des cygnes qui nagent, des grenouilles qui sautent hors de l'eau, des papillons qui sortent des fleurs, des écureuils qui se laissent tomber des hautes branches et des petits d'hommes qui s'amuse à regarder tout ce que font les autres animaux. C'est tout de même étonnant pour moi qui sortais du nid et j'aurais bien voulu en faire autant qu'eux. Mais je ne ressemble pas à mes frères.

Eux, ils ne veulent pas autre chose que ce qu'ils ont, ils ne veulent être que ce qu'ils sont, des moineaux qui moinent des moinoteries et qui piaillent des piailleries.

Mais moi, je voudrais savoir pourquoi j'ai des ailes. C'est déjà bien étonnant. Je voudrais savoir pourquoi j'ai su voler du premier coup, en sortant du nid. Ah ça, ne me demandez pas pourquoi, dites-le moi plutôt, vous les petits d'hommes qui avez vu tous les animaux. Avez-vous compris ce que c'est que de voler pour la première fois ? Figurez-vous ça, avoir peur et pas peur, savoir qu'on pourrait tomber par terre et, malgré cela, malgré le vertige, sentir une confiance qui vous maintient le cœur solide.

Vrai de vrai, ce sont mes frères qui sont bêtes de ne pas s'étonner. Au lieu d'être tout neufs et de prendre plaisir à la nouveauté, eux, ils s'efforcent d'être vieux. Bêtes que vous êtes, puisque vous n'avez rien à apprendre et que vous saviez tout dans l'œuf, ennuyez-vous donc tout de suite. Mais, à qui ferez-vous croire que c'est vous qui vous êtes fait pousser des plumes, des ailes, un bec au lieu de dents (ou d'une trompe), des pattes au lieu de mains ?

Mais, voilà Maman ! tsié tsié mîmi titi tsiau!.... Houp !

Notes sur la civilisation portée aux peuples nouveaux

Une civilisation est un complexe énorme d'acquisitions patientes au cours des siècles tirées de l'expérience d'innombrables vies. Seul ce qui a été jugé bon a été gardé et transmis comme un héritage vivant.

Cette transmission vitale explique assez comment des civilisations peuvent être parallèles sans se compénétrer et, à un moment donné, manifester d'étranges divergences.

Il est difficile à chacun de se persuader que le legs de ses ancêtres est inférieur à celui du voisin. Cela équivaldrait pour lui à renier sa lignée ou son pays. On ne juge de l'excellence des choses qu'avec son propre esprit et nos formes de jugement sont précisément façonnées par la tradition que nous représentons.

D'où l'étroitesse de nos vues et la défiance spontanée pour ce qui vient d'ailleurs. Nous sentons vivement cette sourde incompatibilité entre peuples voisins et le problème des races fait actuellement brutalement éclater, par la publicité qui lui est donnée, la diversité de nos orientations.

Avant les conflits de l'heure présente, nous avions l'illusion d'une unité de civilisation, en Europe par exemple. L'unité du progrès matériel nous masquait nos dissidences profondes. Leurs manifestations extérieures étaient mises au compte du "génie" de chaque nation. On trouvait une certaine beauté à cette diversité qui à nos yeux ne faisait que rehausser la marche commune en avant.

On parlait volontiers de la "Civilisation", comme s'il n'y en avait qu'une seule et nous étions les peuples "civilisateurs". Au fond nous avons confondu deux choses, le progrès matériel et l'évolution des idées qui l'avaient accompagné. L'un était tangible, facilement codifiable, l'autre était fluente, presque insaisissable dans son étalement.

Les meilleurs d'entre nous avaient cru que c'était un devoir pour eux d'aller porter jusqu'aux extrémités de la terre le bénéfice de leur conquête. Ils s'étaient donné la mission de civiliser le monde. Noble ambition sans doute mais décevante dans ses résultats.

Ils sont nombreux et émouvants les témoignages de ceux qui ont consacré le plus beau de leur vie à cette œuvre et qui ont dû avouer leur échec, sinon total, du moins sur l'essentiel de ce qu'ils espéraient. Là où ils voulaient donner le meilleur d'eux-mêmes, on n'a accepté qu'une partie de leur message et l'on a fait usage de ce qu'ils avaient apporté pour se retourner contre eux. On voulait éveiller les peuples, on les a émancipés. On croyait leur apporter l'amour, on a recueilli la haine et l'ingratitude. On est blessé au plus intime de soi-même.

Mais avant d'accuser ceux à qui on voulait faire du bien, il faudrait peut-être se demander si l'on n'est pas un peu responsable du résultat. On ne donne pas à un enfant un couteau avant de l'avoir rendu sage, encore moins un fusil ou une mitrailleuse.

Je disais que, dans toute civilisation, il fallait distinguer le progrès matériel des idées qui l'accompagnent. Transmettre l'un sans veiller à lier avec lui les idées-forces qui lui impriment une direction en avant et en haut, c'est une grave imprudence, sinon un crime.

Le progrès matériel est facilement accessible et transmissible. Il peut aisément se traduire en formules compréhensibles et en techniques sans ambiguïté possible.

N'importe quel esprit neuf, en tout pays du monde, peut rapidement se l'approprier, l'expérience le prouve. Il en va tout autrement de l'esprit qui devrait le régenter.

Je ne parle pas seulement de l'esprit de recherche et de découverte qui assure la continuité et le caractère sacré du progrès. Cet esprit qui nécessite une foi dans l'avenir et une ferveur presque religieuse pour y travailler. Foi et ferveur pétrées d'efforts et de désintéressement vers un idéal toujours plus élevé.

C'est le premier conditionnement du progrès, premier point de vue que les commerçants et les industriels qui le monnayent ignorent. Ils matérialisent le monde plus qu'ils ne le civilisent, ils sont souvent les premiers à faire reculer l'esprit.

Mais les professeurs sont, de par les devoirs de leur état, l'espoir de l'humanité qui avance, s'ils ne trahissent pas leur mission. Ils doivent, non seulement transmettre l'héritage de la science, mais surtout faire passer en leurs disciples la "mystique de la science". Ils sont rares ceux qui comprennent ce devoir et tout ce qu'il a pour eux d'impérieux, c'est en cela que beaucoup trahissent. Ils ne savent pas intégrer le progrès à sa place dans le développement de l'humanité. Ils oublient que chaque création individuelle des savants doit faire avancer d'un pas l'Univers tout entier dans sa marche vers son terme, le triomphe de l'Esprit.

Cette vérité est tellement fondamentale que, par une sélection quasi automatique, ce qui, dans le champ de l'activité des hommes, vaut la peine d'être gardé, entre dans la synthèse générale et se perpétue avec

le trésor commun. Mais que d'efforts perdus, que de tentatives stériles, faute d'avoir envisagé le seul terme unificateur !

C'est le point sur lequel je voudrais insister. Le progrès matériel de lui-même tend plutôt vers en bas s'il n'est polarisé vers l'Esprit. Il lui faut comme tuteur une philosophie et une morale spirituelle, sinon il s'égaré dans le culte de la Matière

La tentation est trop forte pour l'homme quand il se voit en possession d'une telle puissance, pour ne pas se croire le maître de sa destinée. Nous savons trop la crise par laquelle nous-mêmes sommes passés (les luttes du rationalisme et du matérialisme dont nous sortons à peine), pour ne pas craindre que les peuples jeunes, à qui manquent les éléments compensateurs que nous avons pourtant, ne s'engagent dans la même impasse et ne s'y heurtent bien plus longtemps que nous.

Nous leurs avons livré le progrès, ils veulent en profiter. Le progrès mène à l'action et, comme il est au fond de tout homme un besoin inné de justifier son activité, ces peuples se bâtiront une norme de conduite, une morale et une philosophie, puisque nous avons oublié de leur en fournir une pour les guider.

Leurs philosophes et leurs économistes se sont mis à l'œuvre. Dans leurs traditions, ils ont trouvé bien peu de chose pour étayer un ordre nouveau. Ils ont pêché au petit bonheur dans le fatras des idées du vieux monde. Sans guides, sans principe directeur, ils ont pris les théories les plus tapageuses, soi-disant les plus modernes. Ils ont constitué un amalgame de principes contradictoires, des bribes de nos propres façons de penser y sont bien reconnaissables, mais le tout est si hétérogène, si enfantin, que ce serait risible si ce n'était aussi tragique.

Il découle de cette constatation la nécessité d'intervenir pour nous, si nous voulons les sauver. Pris en bloc, l'édifice de nos idées leur est incompréhensible. Nos livres, même les meilleurs, sont mal interprétés par eux, Il faut donc agir sur eux mais par eux-mêmes. Leur faire repenser une logique, leur faire reconstituer une philosophie qui soit bien leur. Dans cette nouvelle élaboration, nous devons être leur guide directeur mais discret et effacé.

Les vérités qui envahissent le monde, pour être acceptées par un peuple, ont besoin de renaître en lui comme en une nouvelle floraison avec des racines qui plongent au plus profond de son âme. Elles ne doivent pas ressembler à ses articles d'exportation, la marque de fabrique étrangère leur enlèverait de leur prestige, nuirait à leur efficacité.

En Extrême-Orient surtout, où la défiance de tout ce qui vient du dehors est poussée à sa limite, c'est une nécessité absolue de se conformer à cette loi quasi biologique. Ce qu'un étranger prêche peut avoir la valeur d'un procédé, d'une recette de vie. Ce qu'un penseur de chez eux redit à sa façon, après l'avoir assimilé et rénové, prend facilement l'allure d'un dogme vital.

De là, la pensée qui a germé dans notre groupe, de rebâtir pour eux, mais surtout par eux, un ensemble de doctrines solides et complètes qui soit marqué du sceau de leur propre génie.

Dans ce but, nous nous efforçons de nous plier à leur mentalité, de nous rendre de cœur et d'esprit aussi semblables à eux que possible. Nous travaillons à perdre jusqu'au sentiment de notre supériorité de race pour n'être plus qu'un homme parmi d'autres hommes, un frère avec ses frères. C'est la préparation éloignée indispensable pour faire œuvre fructueuse.

Ayant vécu avec eux, senti comme eux, vibré sympathiquement avec leur âme au sujet des mêmes souffrances et des mêmes aspirations, nous essayons de réagir, de tout notre être, en syntonie avec eux. Partant de leur niveau, nous refaisons une logique qui soit en même temps nôtre et leur. Une morale qui ne trahisse pas la nôtre mais qui s'appuie sur la leur. Une philosophie qui exprime toute notre pensée mais qui aussi assimile la leur. Une apologétique qui les prenne où ils sont et qui monte jusqu'à notre foi totale. Une économie politique qui s'appuie sur leurs coutumes mais qui englobe tout ce que nous avons de plus au point dans notre civilisation à nous. Une ascétique qui commence où arrive la leur et qui s'élève à la plus haute doctrine du Christ.

Pour chacun de ces travaux, nous avons recours à la collaboration d'hommes instruits et intelligents, passés maîtres dans le maniement de leur propre langue. Nous leur faisons comprendre chaque aspect de notre pensée, ils la transposent à leur façon en un texte soigné et moderne. On leur laisse la liberté d'expression, tout en maintenant la précision et l'objectivité du fond.

Cette première rédaction est mise à l'essai sur une classe d'élèves dans notre université. Le Père professeur en fait la matière de son cours à un auditoire de païens et chrétiens réunis. D'après leurs réactions, leurs remarques, leurs difficultés au jour le jour, le texte est repris, refondu et toujours remis en une langue impeccable. Une deuxième année d'enseignement sert à contrôler si l'adaptation est parfaite.

Après cette longue élaboration, l'œuvre est enfin livrée à l'impression définitive, publiée et lancée sur le marché. A en juger par le succès obtenu dans les milieux les plus divers et par le nombre d'éditions

enlevées, le travail en valait la peine et semble satisfaire à un vrai besoin. Invinciblement les lecteurs ont la persuasion d'être en possession d'une production de leur propre génie, d'un message qui sort d'eux, qui les captive. Ils dévorent, avec une avidité qu'ils n'essayent même pas de cacher, cette nourriture agréable à leur palais mais d'une saveur substantielle et neuve qui unit à la fois le plus pur de leurs traditions et l'opulence solide des civilisations d'Occident.

Nous sommes persuadés que tous les grands mouvements de fond de l'humanité soulevés par le meilleur d'entre les hommes, peuvent s'universaliser. Ils contiennent assez d'énergie pour faire vibrer, sur un seul rythme en tous lieux du monde, les âmes essentiellement semblables par tendance et par nature mais infiniment éloignées entre elles par l'influence des siècles passés qui les opprime.

Ce serait notre ambition de faire comprendre que tout ce que l'on a de meilleur en soi ne prend toute sa valeur qu'une fois rendu assimilable et transmis aux autres. Plus nos frères sont lointains, plus ils sont déshérités et plus le geste qui vraiment descend jusqu'à eux pour les prendre et les faire monter est grand et précieux.

Partout dans le monde, les mêmes inquiétudes, les mêmes tâtonnements tourmentent les intelligences et les cœurs. Que ceux qui ont la passion du bien, qui se savent en possession de la lumière, travaillent à la répandre. Mais éclairer n'est pas éblouir ni blesser les yeux. Il faut se rendre compréhensible et, pour cela, souvent se renoncer soi-même jusqu'à l'abdication de sa propre personnalité si, pour transmettre le message, cela devient nécessaire.

Semer profondément comme le Christ l'a fait et être heureux que d'autres, Grecs, Romains, Gentils, accolant leurs âmes à la sienne pour lui donner tous les visages, fassent germer et mûrir le bon grain dans toutes les nations.

M. T.

Pendant une cérémonie d'enterrement

Mes amies sont dans la peine. D'où leur vient cette tristesse ? Ne savaient-elles que leur rire était menacé depuis longtemps ? Ne m'avaient-elles pas répété les pronostics du médecin pour la fin du mois ? Ne savent-elles pas que tout passe ? Oui, mais qu'elle est superficielle cette science du temps; qu'il est vide, qu'il est vide de nos sentiments, ce cadre du temps que nous mettons en calendrier.

On n'y trouve pas nos habitudes si chères, même ces habitudes de garde-malade, même ces habitudes d'angoisses quotidiennes, même ces habitudes d'imaginer le pire afin d'être déçus par une surprise satisfaisante, même nos habitudes sentimentales. Tous les jours, elles embrassaient leur père et il n'est plus là pour recevoir leurs témoignages. Elles avaient acquis une certaine dextérité à le traiter maternellement. Elles avaient inventé combien de douces plaisanteries pour lui parler, sans larmes, de ses infirmités afin de pouvoir le traiter sans humiliation comme un enfant, et il n'y a plus rien à inventer.

Toutes ces habitudes n'ont plus d'exercice, tous ces ressorts savamment montés et remontés prennent à chaque circonstance familière leur direction coutumière. A chaque brusque souvenir, elles reprennent leur élan et le mot "inutile" vient l'arrêter brutalement. Tout parle de lui. A toute occasion, on pense, je lui dirai ceci, je le consolerai en lui racontant cela. Et non, il faut démonter cette savante machinerie de l'affection, il faut lancer dans une autre direction cette activité encombrante, obsédante. Après chaque élan manqué, le temps est là, béant, qui demande à être rassasié, et l'on n'a rien à lui donner à manger.

Le résultat est qu'il faut changer quelque chose à l'équilibre de ses activités, trouver d'autres manières de témoigner la même affection, il faut créer d'autres habitudes. Où serait la sagesse sinon à se mettre immédiatement à l'oeuvre ? Mais où en trouver le courage sinon dans l'assurance que l'on entreprend maintenant la suite du passé ? Où est la sagesse supérieure sinon à rechercher en soi la source de toute affection qui s'était canalisée dans l'affection pour le père ? Retrouver Dieu ici, c'est ne rien perdre, c'est se renouveler.

Mais la condition, c'est d'accepter que le temps soit ce qu'il est, comme il est. Tout passe et nous ne voulons pas que certaines choses passent. La sagesse, c'est d'accepter que le temps emporte tout. Celui qui veut s'installer dans son monde, dans ses habitudes, se révolte contre le temps parce qu'il s'écoule et entraîne tout à sa suite,

Est-ce à dire que le sage doit mépriser le temps parce qu'il passe ? Doit-il se faire de l'éternité une arme jalouse qui lui permette de supprimer l'intérêt et la valeur du temps ? Non, tant que nous vivons jour après jour, l'éternité ne se trouve qu'à travers le temps qui s'écoule.

La sagesse consiste à bien comprendre la mort. Et elle n'est pas seulement un phénomène instantané qui surgit au dernier instant de notre vie. Il faut plutôt reconnaître que chaque seconde qui passe entraîne du définitif. Notre vie meurt à chaque instant. Vous voyez, ce spectacle émouvant, nous ne le reverrons plus; et ce morceau de musique, ce chant du Libera, il ne nous produira plus le même effet la

prochaine fois que nous l'entendrons. C'est fini, bien fini, et cela c'est de la mort qui nous poursuit. Pour moi, je le sens bien, moi qui vois mes puissances diminuer, mes facultés d'assimilation intellectuelles faillir chaque jour un peu plus et définitivement.

La Sagesse ? C'est d'accepter cela, c'est d'abord d'accepter la réalité telle qu'elle nous est donnée. Tenter de résister au temps, de maintenir comme vivant ce qui est, c'est folie et, dans l'ordre religieux, si l'on en fait une règle, c'est créer une superstition dont on sera la première victime. Le culte du passé pour autre chose que l'avenir ne mène pas à Dieu qui "n'est pas le Dieu des morts mais des vivants".

La raison raisonnante n'est pas toujours raisonnable. Elle voudrait refuser le nom de réalité à ce qui ne dure pas et nous sommes tentés de refuser la beauté à ce qui passe. La sagesse sera mieux satisfaite en rendant hommage à la beauté de la fleur qui va se faner, au lys des champs qui demain sera flétri. Puisque Dieu lui accorde sa sollicitude, adorons-le dans le mystère du temps. Oui, que le temps s'écoule et emporte tout puisque c'est dans l'ordre de la création. Cette jeune fille non plus ne restera pas toujours en fleur. La sagesse est de comprendre qu'il doit en être ainsi, que la jeune fille n'est pas faite pour rester toujours en ce point qui seul nous semble digne de la vie. Si nous ne le comprenons pas, c'est parce que nous ne nous mettons pas en état de comprendre la véritable raison d'être du temps qui passe.

Sagesse de Dieu qui fait toutes choses en temps et en mesure, assouplissez l'intelligence de notre cœur aux merveilles de votre Providence. N'est-il pas bon que l'homme meure pour que l'humanité soit toujours jeune ? Pourquoi une jeune fille vieillit-elle sinon pour que d'autres jeunes filles, s'il est permis de parler ainsi, soient neuves, comme ce qui apparaît pour la première fois ? Quelle admirable chose qu'un événement qui ne s'est jamais passé auparavant et qui se révèle au monde pour la première fois. Il manquerait au beau quelque chose de sa splendeur, il manquerait quelque chose à notre admiration sans la fraîcheur de la nouveauté (ce qui comporte la dépréciation de l'ancien). Il manquerait quelque chose à la séduction du jour qui s'annonce sans un certain endurcissement à l'égard du passé, sans la seconde qui vient dire à celle qui s'en va : "à mon tour, passe vite".

Non, sa sagesse serait absurde si elle consistait à vouloir éterniser les doubles croches émouvantes. Pourtant n'est-ce pas cette attitude où nous nous entêtons dans le regret désespéré du passé ?

D'ailleurs, si la sagesse consiste à revenir à la réalité, elle ne consiste pas à se "résigner" à l'écoulement du temps mais à faire les choses passagères avec tout le soin que nous leur donnions quand nous les prenions comme établies et définitives; à croire encore au beau, même s'il passe; à croire à la vie, même si la nôtre s'en va.

A propos d'une méditation du 14 mai sur le texte : **“J’ai encore beaucoup de choses à vous dire”**

Il y a une fleur qu'on appelle "le désespoir du peintre". Il y a aussi des méditations qu'on peut appeler "le désespoir du scribe". Par exemple celle d'aujourd'hui. Il comprend les mots, les phrases, le scribe, le recenseur, si vous voulez. Devant ses yeux (c'est une manière de parler de ses oreilles), passent une foule d'idées, de suggestions, dans une poussière lumineuse où il est incapable de saisir une structure. Il prend des notes pourtant et il est heureux de se guider sur l'annonce qui est faite que le développement se fera en trois étapes. Il y rapporte les quelques jalons qu'il croit reconnaître et il s'efforce d'appliquer au cas présent les cadres grossiers et raidis qu'il s'est formé péniblement en suivant autrefois les cours de scolastique : Chapitre I, II, III; alinéas A, B, C, ; paragraphes a/,b/,c/; etc... Mais que faire ici de ce guide-âne ?

Attention! il est question de la passion de N.S. Je respire malgré la gravité du sujet car je vais avoir un point de repère, au moins. Et j'entends : "C'est le modèle de la troisième étape". Alors je chavire, je croyais être encore à la deuxième.

Voilà, il y a des méditations qui ne sont pas faites pour le scribe. Mais direz-vous, qu'avez-vous tiré de cette méditation ? Je ne sais pas. Ou plutôt, je ne sais pas encore mais je suis persuadé que cela n'a pas été en vain. Dans six mois peut-être, un mot d'une autre méditation éveillera un ensemble, encore flou peut-être, mais je me souviendrai d'avoir déjà "entendu ça". Et puis six mois plus tard, une suggestion attachante me fera comprendre tout ce qui était resté en attente d'une révélation.

La règle du disciple n'est pas uniforme dans toutes les disciplines. En mathématiques, si vous ne pigez pas, vous avez perdu vraiment votre temps. C'est le jeu du tout ou rien. Mais ailleurs, en musique par exemple, c'est bien différent. Vous avez entendu un morceau de musique et toutes les notes vous ont paru disposées au hasard, vous n'y avez rien compris, vous n'en avez rien retenu, à ce que vous pensez. Mais réécoutez-le, vous vous y retrouverez la deuxième fois ou la troisième et finalement vous en serez enthousiaste, vous ne voudrez plus entendre que cela.

Disciple patient, sachez écouter.

Un serviteur de Dieu : l'abbé Bach

L'abbé Bach qui vient de mourir n'a été connu que d'un très petit nombre de nos camarades et c'est grand dommage car il eut été sûrement pour nous un frère. Il a enthousiasmé ceux qui l'ont approché. Il était ouvert, aimant et joyeux jusque dans les plus pénibles souffrances. Il y a sept ans qu'il a été pris du mal qui vient de l'emporter, une tumeur de la gorge. Depuis plusieurs mois, couché sur un lit d'hôpital à la suite d'une opération, il écrivait sur une ardoise ce que son larynx ne pouvait plus prononcer. Ses amis admiraient sa résignation dans des souffrances qu'on dit avoir été cruelles, inimaginables même. Certains d'entre eux, malades eux-mêmes, ont fait des prodiges pour aller le voir. Malgré son triste état, il conservait son appétit d'apprendre. "Au lieu de me plaindre, disait-il à l'un d'eux, apportez-moi donc quelque chose de nouveau". Ces derniers temps, il avait appris à connaître le P. Teilhard et il s'était fait apporter ses derniers articles qu'il lisait avec enthousiasme. Le dernier cadeau de M. Bach a été, en mars, de nous donner l'article du P. Teilhard dans les Études d'octobre.

Il semble bon que les camarades aient l'attention attirée sur son nom car nous sommes encore susceptibles d'entendre parler de l'abbé Bach. Il n'y aurait rien d'étonnant que son action se prolonge et même s'amplifie après sa mort, comme il arrive pour des saints qui n'ont jamais écrit. Qu'on trouve au moins dans la lettre suivante le témoignage de camarades qui l'ont bien connu.

Vous voudriez que nous vous parlions de l'abbé Bach mais il est bien difficile, en quelques lignes, de donner un aperçu d'une âme si riche, d'une personnalité si marquée et si universelle.

Il me semble que ce qui le caractérisa surtout, c'est sa préoccupation foncière de trouver une présentation du christianisme qui soit tellement vivante et humaine qu'elle puisse conquérir d'elle-même les âmes. Jusqu'à la fin de sa vie, il a cherché dans ce sens avec l'impression de n'avoir jamais atteint le but. Pourtant son esprit renouvelait toutes choses. Des vérités qui nous avaient parfois paru poussière et que nous acceptions de confiance, comme un héritage de famille, il leur rendait tout leur dynamisme. Débarrassées du jargon théologique, dites par un homme qui ne voulait enseigner que ce qu'il avait "repensé", elles apparaissaient toutes neuves, replacées dans le milieu évangélique d'où il extrayait tout ce qu'il nous donnait.

On arrivait près de lui avec son cas particulier, ses petites histoires ou ses grandes misères. On repartait ayant devant les yeux les grands horizons du sauvetage du monde.

L'essentiel témoignage de ceux qui ont eu la grâce de connaître M. l'abbé Bach, c'est qu'ils ont reçu par lui la joie de la connaissance du Christ et l'enthousiasme de travailler à son Royaume.

Mais même ce témoignage, qu'il est froid à côté de ce que fut la réalité. "Notre cœur n'était-il pas brûlant tandis qu'il nous expliquait les Écritures ?

Une des caractéristiques de l'abbé Bach, c'est qu'il n'a jamais rien détruit. Jamais on ne l'a entendu faire une critique capable de jeter le soupçon, de détruire une force, un soutien de l'âme. C'est là une chose extrêmement rare qui témoigne d'un amour de Dieu extraordinaire. On serait curieux de savoir de ceux qui l'ont connu depuis longtemps s'il a toujours été ainsi. Est-ce un don naturel ? Si c'est une acquisition, c'est celle d'une âme complète, d'un cœur devenu aussi ouvert que celui de Dieu.

On l'avait sollicité d'écrire, d'entreprendre des études religieuses particulières; il avait toujours refusé, craignant, disait-il, de devenir un spécialiste, c'est-à-dire, à son opinion, de n'être plus tout

L'Abbé André-Félix-Marie Bach est décédé à Paris le 14 mai 1939. Il était né à Ste Mesme (Seine & Oise) le 30 juillet 1884. Ordonné prêtre à Paris le 3 juillet 1909, il fut successivement professeur à l'école Gerson, vicaire à St Georges, puis vicaire à St François de Sales depuis 1923.

Correspondance

- A propos de la messe

Tout naturellement, on tend à rendre aux cérémonies leur vrai sens qui est communautaire. Trop souvent, on s'imagine pouvoir satisfaire ce besoin par des "recettes" qui en réalité satisfont beaucoup plus le besoin de nouveauté et de variété que celui profond de "participation". On comprend mal la justesse profonde de ce besoin de participation à la messe chez les fidèles. On croit qu'il s'agit tout au plus d'un pieux désir de mieux, on cherche alors à "intéresser" les fidèles au lieu de développer en eux ce sens de la communauté chrétienne qui fera que leurs gestes, leurs réponses à la messe, seront l'expression naturelle d'un sens intérieur profond et vivant. Et pour intéresser, on "fait du nouveau" et on présente dans cet esprit les fonctions qui étaient pourtant les plus aptes à exprimer une participation réelle du fidèle à la messe. Et c'est ainsi que, faute d'avoir été intelligemment présentées, les messes dialoguées elles-mêmes redeviennent routine, on se fatigue de faire l'offrande...

Les difficultés matérielles à une messe vraiment communautaire “comme autrefois” me semblent énormes.

* Croyez-vous qu'il soit réellement intéressant de s'unir pour demander tel ou tel retour à la liturgie primitive ? Il me semble que la vie fera bien mieux les choses dans la mesure où la communauté chrétienne sera pleinement vivante.

* Il ne faut pas trop méconnaître la valeur personnelle de la messe. Si le prêtre y apporte chaque jour son offrande, s'il a lui vraiment le sens de la communauté, il ne s'habitue pas, il souffrira plus que tout autre de faire seul un acte essentiellement communautaire, mais il me semble qu'il ne trouvera pas cette messe habituellement inutile. Et puis il y a des cas où ce que le prêtre apporte à cette messe lui redonne, malgré la solitude matérielle, son sens profond. Je pense aux messes d'un P. de Foucauld par exemple. Mais il reste certain que nous avons à faire un grand effort de libération. Il y a un moyen auquel vous pensez certainement, sur lequel il faudrait insister, la concélébration (la célébration de la messe par plusieurs prêtres ensemble au même autel).

Nouvelles

- M. Racine, 15-VI - Laissez-moi vous féliciter très cordialement, très sincèrement pour le Montcelet. Je vous assure que la lecture m'en est toujours extrêmement précieuse. Vous y transmettez un "climat" spirituel très bienfaisant et je suis sûr que l'influence de ces chères pages sera considérable.

- Le 1-VII = Nous apprenons avec joie la naissance d'Élisabeth Fontaine qui apporte avec elle beaucoup de bonheur pour ses parents et pour la rue Léo Delibes.

Clôture

Ce numéro 18 est le dernier pour l'année 1938-39.

Le Montcelet espère bien reparaitre après les vacances. Comme d'ici là, beaucoup d'adresses seront changées, il semble préférable d'attendre les demandes des intéressés. Il est donc entendu que le N° 19 qui, nous l'espérons, paraîtra vers le 15 octobre, ne sera envoyé que sur demande.

L'homme devant son destin

Quand je pense aux bombardements, à la ruine possible de tout ce qu'on a eu tant de mal à organiser ici, de tant de choses qui représentent l'effort de ma vie, je deviens fataliste comme les orientaux. Si je ne l'étais pas, j'aurais un de ces cafards dont je ne sortirais pas.

J'étais abasourdi. Comme je n'ai rien de fataliste, je ne comprenais pas. Quelle vertu cette doctrine peut-elle bien avoir pour guérir mon interlocuteur du cafard ? Je connaissais depuis longtemps ses idées religieuses, ou plutôt irréligieuses. Ce que j'aurais répondu, avec l'absence d'à propos où je me sentais intérieurement, cela eut été une dénégation pure et simple, aussi gratuite que sa boutade, avec cette différence que ses mots seraient du cœur tandis que les miens n'auraient exprimé qu'une disposition froidement prévue d'avance, sans vertu. Mon attitude d'ailleurs suffisait à dire que je ne partageais pas sa manière de voir. Elle me fait réfléchir pourtant et elle m'éclaire sur moi-même, elle me fait voir plus clair dans ma religion.

Je suis étonné de trouver une réflexion de cette sorte dans la bouche d'un homme distingué. Et cependant elle a pour moi quelque chose de consolant, j'en éprouve une sorte de joie, je sens au fond de mon âme naître une tache chaude qui s'étend à mesure que je réfléchis. Car cet homme, je le croyais déterministe. Et il se dit sûrement déterministe. Attention ! Si je le lui faisais remarquer en ce moment, il en conviendrait, naturellement, ce qui l'amènerait probablement à croire que son fatalisme n'est qu'une autre expression du déterminisme universel. Or c'est tout autre chose, et bien mieux. Ce n'est pas le moment de provoquer des confusions dangereuses. Ce n'est pas le moment de mettre le pied sur la mèche qui fume. J'aime bien mieux qu'il soit fataliste comme les orientaux que déterministe à la façon désespérante des générations scientifiques d'avant la guerre de 1914. Car son fatalisme, c'est pour lui une doctrine de consolation ou au moins de résignation et d'apaisement.

J'entends d'ici des cris d'indignation. Il fallait lui dire son tort, il n'est pas logique, son fatalisme est désespérant. Oh le controversisme, la plaie des patronages de la vieille génération (la Réponse, la réplique, la Riposte, l'argument increvable). Mais qui donc ici-bas est logique dans tous les compartiments de son tempérament et de ses croyances ? A mon tour, c'est moi qui vais me fâcher. Nous avons tant de mal, jour par jour, à réparer nos inconséquences intérieures, à mettre de l'unité dans ce troupeau ou dans cette meute de tendances et de vellétés discordantes. L'unification progressive de nos opinions est si délicate, notre personnification dure si longtemps (elle ne s'achève pas en ce monde) et nous irions jeter la pierre aux autres. Hypocrite ! (moi, je me contenterais de dire : malheureux) commence donc par ôter la poutre qui est dans ton œil et tu verras ensuite pour ôter la paille qui est dans l'œil de ton voisin. Il me semble que je trahirais ma vocation si je confondais l'apostolat avec le triomphe apparent dans la controverse. C'est ce qu'on peut appeler la politique du diable. Au lieu de partir en guerre contre un moulin à vent qui s'appelle fatalisme, n'est-il pas bien préférable de considérer d'un peu plus près ce que signifie ce mot dans les circonstances présentes, afin d'aiguiller, si possible, les démarches intérieures des autres vers des attitudes qui offrent un espoir de développement spirituel ?

Non certes, je ne suis pas fataliste moi-même, j'ai horreur de cette doctrine, je ne me la représentais jusqu'à présent que par son côté négatif.

Si j'étais réduit à nier l'efficacité de mon action et à admettre que tout l'avenir est, dans l'ordre des choses de notre expérience, entièrement prévu, que jamais, jamais rien ne sera ajouté au contenu du passé, je me verrais au bord d'un grand trou noir, désespéré. Mais autre chose est ma conviction personnelle, autre chose celle des fatalistes (des fatalistes prétendus, attention) que nous rencontrons à chaque pas.

La nature religieuse du fatalisme est certaine chez ceux qui ne la confondent pas avec le déterminisme des physiciens. Généralement il comporte une ébauche d'image spirituelle, comme d'ailleurs la doctrine grecque et la romaine, dont il est peut-être l'arrière-petit-fils, une volonté qui est mal définie comme personnalité mais rigoureusement déterminée dans ses décisions.

Elle est inexorable. Aussi on ne songe pas à la prier ou supplier, elle n'évoque pas non plus l'admiration ni l'adoration explicite ni sans doute la contemplation. On n'a pas à l'accepter par un acte volontaire, on n'a pas à se soumettre. La résistance est inconcevable et la révolte, coupée à la racine par son absurdité même. On y est soumis par force, on la reconnaît tout simplement. Le seul acte spirituel envers cette espèce de divinité, c'est la foi en son existence.

Et l'effet immédiat de cette foi, du moins chez nous, c'est de calmer l'angoisse. J'imagine ainsi le raisonnement du fataliste : "Inutile de se tourmenter au sujet du bombardement. Si je dois y périr ou non, c'est décidé, c'est écrit. Mon heure est fixée d'avance. Par suite, que je fasse ceci ou cela, que je

sois bien ou mal protégé, l'effet est le même. Mon heure viendra quand je n'y penserai pas. Pourquoi s'en faire ?”

Le Français ne me semble pas tirer de cette doctrine qu'un effet sédatif. Il n'en tire généralement pas, aujourd'hui, les terreurs ou les tentations extrêmes qu'a pu provoquer par exemple la pensée de la prédestination ni le dégoût de l'action qui caractérise le fatalisme oriental. Quand je compare notre fataliste au matérialiste de l'avant-dernière génération, ou encore au déterminisme doctrinaire, il m'est sympathique, ce croyant élémentaire qui a trouvé, sans faire appel à la machinerie des arguments rationnels, une foi en quelque sorte parente de la nôtre.

En fraternisant, autant qu'il est possible, avec ce fataliste, je vois mieux les rapports de sa foi à la mienne. J'imagine sa religion comme une survivance d'un type très primitif, inculte. Cette religion se serait transmise en dehors de la tradition d'efforts et de recherches qui caractérise la mienne. Celle-ci représente au contraire, me semble-t-il du moins, la religion la plus évoluée, celle qui s'est efforcée, à chaque pas de l'histoire, de profiter des expériences et des révélations.

Et voici comment j'essaie de caractériser les différences. L'objet de ma foi n'est pas une force aveugle mais une puissance lumineuse. Je ne me contente pas de la subir, j'ai appris à l'accepter dans une attitude soumise et compréhensive. Là est la source de ma consolation. J'appartiens à cette humanité qui a appris à adorer et à contempler la main qui me conduit à travers les événements favorables ou malheureux. Le fataliste croit à un certain ordre des choses, à une fixité solide du destin. Pour moi, j'ai appris à pousser au maximum la foi à l'ordre, le gouvernement de toutes choses est spirituel. Dieu est Esprit; il s'en suit que ma contemplation se tourne en admiration et en action de grâces. Mon destin est lié à la puissance spirituelle et le christianisme m'a appris à aimer mon destin en aimant Dieu. Mon destin et celui du monde sont liés, la création est une entreprise d'amour. Et voici que mon destin prend l'aspect d'une responsabilité mondiale, royale. Il dépend de moi que l'entreprise générale réussisse plus complètement. En un mot je sais prier.

Telles sont les étapes de ma foi. Le fatalisme est une foi, comme la mienne n'est qu'une foi aussi. Mais c'est une foi localisée et momentanée dont on n'a besoin que dans certaines circonstances et qui n'a pas cherché à s'incorporer toutes les énergies spirituelles de l'âme humaine. J'admire mes richesses. Mais ce sont des richesses qui glissent dans les doigts comme du vif argent, qui s'évanouissent quand on essaie de les mettre dans un coffre-fort, en réserve, sur le papier ou dans les livres.

Ah ! si j'avais ma foi, si je la tenais, si je la vivais !

Correspondance

- Soniska Brothier, le 4-IX - Est-ce que le Montcelet même réduit ne paraîtra plus ?... Le Montcelet serait la voix de tous. A cette heure déjà, Jacques pourrait ne plus vivre. J'ai accepté, j'accepterai de vivre sans lui. Même en ce moment affreux, sa pensée m'est une joie autant qu'un tourment.

15-IX - Votre lettre ce matin m'apporte une lueur de joie. L'éloignement, le temps pluvieux, l'inaction forcée de ces jours, la lourdeur des heures, enfin l'ignorance où je suis plongée comme tout le monde, tout cela m'accable. J'espère bien reprendre le dessus. Le Montcelet sera un rayon de soleil... La séparation nous est imposée au moment même où nous pensions nous retrouver, tous les libérables sont dans le même cas. Depuis notre mariage, nous avons été 18 jours ensemble et ceci en deux périodes. C'est actuellement la seule épreuve qui nous est imposée. Nous pouvons l'offrir pour tous nos frères qui souffrent.

- Jacques Brothier, le 22-IX - J'ai vu sur le journal la naissance des trois petits Haumesser. Avez-vous reçu des détails ? Je suis tombé sur des lieutenants d'infanterie tout à fait bien. Le plus proche de moi est prêtre. Tous les dimanches, il se débrouille pour dire la messe avec des moyens de fortune. A trois, tous les soirs après dîner, nous récitons complies. Nous lisons "l'Annonce faite à Marie" ou "Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc". Y a-t-il moyen d'avoir quelques livres ? En somme notre potentiel est très haut. Pour ma part, je n'ai jamais été si calme et si heureux au milieu pourtant de bien des tristesses et du dégoût. Car nous vivons dans la mentalité de guerre. Les hommes les plus sensés et les plus équitables répètent des énormités sans s'en douter. C'est étonnant comme les mêmes causes produisent les mêmes effets. Au point de vue mentalité, nous n'avons pas fait un pas depuis 1914... Je serais heureux d'avoir des nouvelles de tous les frères. Où est Légaut ?

- Renevier Pierre, le 12-IX - Nous partons dans cette guerre sans haine. Je crois que nous y partons les mains pures et que, si nous nous faisons tuer, nous nous ferons tuer pour une cause qui le mérite.

- Simone Lorient, le 10-IX - Depuis le 2, je range, fais du ménage, de la lessive, organise ma défense passive, comme vous voyez, toutes sortes d'occupations matérielles très folâtres à faire seule. Heureusement on peut penser que les autres camarades en font autant; ça encourage tout de même. A

ce sujet, je voulais vous demander s'il serait possible d'envisager l'édition d'un Montcelet réduit où nous aurions des nouvelles les uns des autres. Il me semble que, plus que jamais, nous devons rester en contact et faire marcher la communauté à fond. Zadou-Naïsky pour l'instant a un cafard fou. Il espère que cela passera une fois dans le "bain". Nous avons eu beaucoup de mal à accepter cette séparation douloureuse, survenant si tôt après nos fiançailles mais, maintenant que nous sommes prêts au pire, cela va beaucoup mieux. Le fond est très calme. C'est à un point que je prie pour rien. Je ne demande rien, seulement que la volonté de Dieu soit faite. Pourvu que je puisse tenir le coup comme cela longtemps, et lui surtout. On ne retrouve la paix qu'en acceptant, n'est-ce pas, petit père ?

- Madeleine Maurillaud, le 11-IX - Le jeudi à 6 heures nous entendions à la T S F. que les numéros 3 et 4 étaient rappelés. Henri ayant le 3 nous refaisons sa valise, je l'accompagnais à 12 h., en lieutenant, à la gare. Je n'ai guère le temps de lui montrer ma peine. J'avais d'ailleurs bien confiance que tout s'arrangerait. Et puis vous me connaissez assez pour savoir que je suis sage et ne pleure pas (au moins en public). Petit père, aimons-nous bien et prions ensemble, je crois que, si vous le pouvez, le Montcelet sera le bienvenu partout, d'autant plus que chacun de ceux qui le pourront vous écriront ce qu'ils savent des autres et ainsi on aura des nouvelles. Vous êtes le seul lien qui nous relie tous maintenant. Le seul qui restiez à Paris et auquel on peut écrire en étant sûr qu'il reçoit les lettres.

- Pierre Voirin, le 17-IX - La lettre que vous aviez envoyée à Jérôme a été lue par elle et par moi dans un petit village. J'écrivais à Légaut ces jours-ci, combien j'avais trouvé facile d'appliquer à mes nouveaux amis l'esprit que nous nous sommes efforcés d'établir dans le groupe au cours des années passées. Je suis confondu par toutes les richesses que je retrouve en eux. L'affection et la sympathie retournent sans attendre vers celui qui d'abord s'est montré affectueux. Je suis un privilégié. Jérôme est à Marin (Meurthe et Moselle).

- Marie-Anne Febvre, le 10-IX - Dans ce paisible Chadefaud les lumières sont camouflées et je me demande parfois si le silence de la maison n'est pas un mauvais cauchemar dont je vais m'éveiller. Depuis mercredi, j'ai remis la maison en ordre en n'ayant aucune nouvelle des gens du groupe. Je pense remonter à Clermont sous peu, fermant les portes derrière moi comme au temps jadis. Cher petit père, quand est-ce que notre cœur sera collé tout à fait ? Je me demande si les saints ont connu cette synthèse magnifique ici-bas dans leur amour de Dieu. Si oui, le chemin qui me reste à faire est bien long. J'aimerais mieux que l'on me dise que jusqu'au bout ils ont connu que la soif était leur partage. C'est en regardant l'homme souffrir que je me rends compte du pourquoi de la croix et de sa vérité.

- Rodolphe Manassé-Morris, le 7-IX - Vraiment une telle fin de vacances que je n'aurais pas attendu. Cependant elle était inévitable. Vous vous rappelez la lettre que j'adressais aux camarades, il y a un an. La France (j'ose dire notre chère France) s'est redressée dans ces deux mois passés, ce qui est en effet admirable et qui la met en état de jouer un rôle décisif non moins dans la lutte des armes que dans la lutte morale et spirituelle qui ont été déclenchées. J'ai cité, l'année passée, Péguy. Je l'ai chez moi cette foi encore. Il y a 25 ans qu'il est mort, qu'il vive dans la France d'aujourd'hui. Et je lis chez lui : "Il faut balayer l'exercice propre, ces misérables inventions de l'homme, comme Jeanne d'Arc balayait le devant sa porte pour laisser l'exercice qui vient de Dieu". Il me semble que ce mot doit être choisi comme leitmotiv pour notre groupe.

- Simone Imhoff, le 19-11 - Pourra-t-il y avoir, même au cours de ces temps troublés, quelques fois une réunion à la maison, fût-ce de loin en loin, où ceux qui restent pourraient parler ensemble de ceux qui sont partis et se sentir proches et fraternels ?

- Marguerite Miolane, le 21-IX - Hélène Albert est de retour avec ses enfants à Xermaménil sur Blanville (M&M). Les Barbazange restent à Etoges (Marne); toute la famille est en bonne santé.

- Jean Lechevalier, le 8-Sept - Enfin le Montcelet et les adresses. J'entre à la mairie de Rennes ces jours-ci comme employé.

- Lucie Heckly, le 23-IX - Le Montcelet m'arrive à l'instant. Quelle joie ! Mon adresse est inchangée jusqu'à nouvel ordre.

- Abbé Couturier, le 23-IX - Nous savons que ces événements ont un sens divin et que finalement comme toujours Dieu en fera sortir le monde plus beau, plus riche de sens chrétien. La paix du Christ demeure dans l'âme du croyant.

- Jeanne Giry, le 16-IX - j'ai réussi à rejoindre Guy. Je laisse les enfants avec... à Bannières. L'installation n'est pas définitive, tout dépend de ce qu'on va faire de moi.

- Jean Laporte, le 25-IX - Vous m'offrez du travail ? Quelle joie ! Voici quinze jours que je me morfonds dans l'inactivité ou presque. Envoyer des Montcelet ! Avec joie ! Et tout ce que vous pouvez m'offrir de travail sera un cadeau précieux.

- Henriette Fontaine, le 19-IX - Malgré l'angoisse qui étreint mon cœur, ma pensée va bien affectueusement vers vous et vers tous nos frères. A cette heure, nous avons cette *joie* d'aimer que rien

ne peut nous ôter. A cette heure, il faudrait rester extérieurement le plus proches possible, il serait bon que chacun puisse avoir des nouvelles de tous. C'est maintenant que le Montcelet devrait atteindre chacun. Je ne sais ce que je ferai demain. J'ai demandé un poste ici mais je ne sais si je l'aurai et où. Je voudrais surtout que notre petite fille si mignonne ne souffre pas trop. Petit Père, comme je serais heureuse de pouvoir vous la mettre dans vos bras et qu'elle vous sourie et vous parle. Je suis ravie devant cet éveil de la vie, si joyeux et si grave parfois. Notre petite Élisabeth est si vivante.

- Guy Giry, le 25-IX - Il faudrait envoyer des lettres collectives, d'abord aux dames parce que leurs adresses sont relativement fixes et qu'elles ont du courage pour écrire, tandis que les militaires... J'ai bien reçu le nouveau Montcelet. Il est très bien ainsi. Je le fais suivre à T. st.. Jeanne est avec moi, les bébés en Auvergne.

- Mme J.R., le 24-IX - L'arrivée du Montcelet même réduit nous a été une vraie joie. Nous pensons que seule la machine est responsable de la page incomplètement imprimée. J'ai ici Cécile C. et Jeannette ainsi que la grand-maman... Je pense que Mme C. pourra obtenir du service ici même.

- 27-IX - Bonnes nouvelles de Lucien Matthieu et de l'abbé Codis dont voici l'adresse : 4 boulevard d'Estournel - Rodez.

Les adresses

On a vu par la lecture des correspondances que tous les camarades se sont demandés par quel hasard un certain nombre d'adresses ne sont pas venues à l'impression du Montcelet et ils ont eu une tendance à accuser la machine, c'est-à-dire celui qui la fait marcher, notre Henri familial. Je dois à la vérité dire qu'Henri a très bien travaillé mais il a dû corriger les stencils pour permettre au Montcelet de voyager comme périodique.

Nouvelles

- La tendre génération que protège l'armature blindée du front

De Jacques Brothier - J'ai vu sur le journal la naissance de trois petits Haumesser. Avez-vous des détails ?

Oui, il y a deux garçons et une fille : Dominique, Daniel et Chantal. Nous pensions Lina à Chantilly sur la foi d'une carte fixée sous le bouton de la sonnette, rue Léo Delibes. Elle est en réalité chez Odette Labarre, 11 rue Pierre Garnier à Montceau-les-Mines (S & L). Toute la communauté, comme un essaim rassemblé en grappe autour de ce riche berceau, dit à Dieu sa joie, son émotion tremblante, son espérance et sa confiance. Ces enfants connaîtront un monde renouvelé.

- Nos jeunes mariés

Notre pensée et nos sentiments émus s'adressent plus particulièrement à nos jeunes mariés. Un certain nombre, je compte au moins trois couples, ont été séparés après quelques jours d'union. Pour d'autres qui devaient se marier pendant le mois de septembre, on se demande s'ils ont pu seulement célébrer leur mariage. Nous sommes malheureusement sans nouvelles de Simone Billon. Enfin, il n'est pas beaucoup moins tragique, le cas de ceux qui venaient de se fiancer. Tous ceux qui ont été ainsi éprouvés dans leurs affections naissantes ou en fleurs, nous les nommerons en communauté et à leur nom, on répondra "kyrie eleison".

Thixotrope

Je vous dis que le groupe est thixotrope. Comment appelez-vous ça, thisoquoi ? - Oh, quelle ignorance ! D'ailleurs je suis d'autant plus fier de faire montre de mon savoir qu'il est plus récent. Comment que ça s'appelle dis-je, un machin qui fait comme ça ? - Comprends pas - Mais si, vous savez, on dirait une coulée de ciment solide et, quand on la secoue ou bien quand on tapote sur la planche qui le porte, ce ciment devient fluide et puis fait prise de nouveau après quelques secondes. Ça s'appelle, me dit-il, une substance thixotrope.

Dites-moi, n'est-ce pas vrai, le groupe est comme ça. Secouez-le, comme au moment de la mobilisation, il semble se dissoudre mais, quelques jours après, il fait prise de nouveau. Ses membres se recherchent et se retrouvent, vérifient la solidité de leurs contacts et font bloc. Dans presque toutes les correspondances, on retrouve cette préoccupation, surtout sauver le groupe.

C'est fait; les premiers efforts ont été pénibles. Personne ne savait à qui s'adresser. On pensait moins qu'à d'autres à la maison de la rue Léo Delibes. On la croyait déserte, elle ne l'a jamais été. Et maintenant tout le monde sait que les réunions s'y font le dimanche, nous avons abondamment des nouvelles et chacun des camarades qui n'en ont pas eu communication ont pu s'en faire donner indirectement.

Évidemment, le groupe veut vivre. Il a semblé fondre comme une poignée de sel dans l'eau mais il a repris en bloc comme du ciment. Je vous le disais, il est thixotrope. .

Le dimanche à la maison - 8 octobre

D'abord, puisque c'est dimanche, il faut s'accorder des vacances. J'ai tôt fini de déjeuner. J'ai le temps; eh bien, honte au métro, je vais me payer le luxe d'y aller à pied. Quand c'est pour moi un jour de noce, je la veux magnifique et royale. Vive l'espace, le grand air et le soleil, s'il veut être de la partie. Je suis le quai de la Seine. J'aime donner à mes yeux le plaisir de jouer avec les petits bateaux qui vont sur l'eau. Il n'y en a guère. Mais par contre, la Seine est belle et pacifique, presque propre. Et puis elle est bordée de grands arbres qui prennent des tons d'autant plus chauds que le temps se refroidit d'avantage. Quelle variété, quelle richesse; je pense à quelque chose comme la pourpre de Salomon.

Mais un reproche pèse sur moi. Ce n'est pas la première fois depuis un mois. N'ai-je pas honte de contempler le luxe de la nature tandis qu'eux là-bas souffrent dans un sol gluant. Eh bien non, puissent-ils de temps en temps la contempler eux aussi et en jouir. Non, ce n'est pas Paul Barrau qui m'en voudra, ce n'est pas Lucien Matthieu, ce brave Matthieu, qui prend la minute présente comme elle vient et fait une cure de raisin abandonné.

Ce n'est pas Jacques Brothier non plus. Je vois poindre et s'épanouir sur son visage un sourire de douce ironie pour me féliciter de mon scrupule vertueux. Ah c'est plutôt la nature qui nous jette un reproche. Il y a quelques jours, il faisait un soleil radieux. Assis en face de la fenêtre, mon interlocuteur me disait entre deux phrases : "Faut-il que les hommes soient bêtes pour se battre quand il fait si beau. Du moins ceux qui se battent sans haine sont capables d'apprécier la splendeur avec laquelle la paix semble descendre du ciel par nappes immenses. Dans leur cœur, la mesure est pleine, secouée, tassée, surabondante de cette joie distribuée gratuitement à qui veut la caver".

Voici la rue Léo Delibes, cette petite province encore plus délaissée qu'autrefois. Sous le bouton de la sonnette, on lit: "Le dimanche à partir de 2 h." Cela suffit. Les camarades l'ont lu en passant, ils viendront. Je sonne. On ouvre tout de suite. Je suis accueilli par trois sourires qui se prolongent en point d'interrogation. Vite donnez-nous des nouvelles. - Oui, oui, mais n'oublions pas le travail, le mouvement des lèvres n'empêche pas celui des doigts". Et on empile des feuilles, on épingle des fascicules, on les plie, on les colle, on y écrit les adresses, on prévoit l'avenir car on constitue un fichier. De temps en temps, un coup de sonnette fait bondir quelqu'un d'entre nous vers la porte. Un camarade entre, étonné. Ce sont des exclamations. Et on reprend.

Le travail fini, on est une douzaine. On fait alors la lecture de la correspondance reçue pendant la semaine. C'est un cinéma-nouvelles qui dure trois quarts d'heure. Puis on fait une méditation sur le thème qui revient le plus souvent dans les lettres, "le problème du mal", à propos de la guerre. La discussion qui suit est animée et il faut une tasse de thé pour nous mettre d'accord. Ensuite on se rend à la chapelle pour une prière en commun. C'est un essai pour obtenir l'unanimité dans le silence communautaire. N'est-il par vrai que le silence est l'une des formes les plus puissantes de notre prière commune ? Cet essai consiste en une litanie de silences préparés par quelques invocations. A peu de chose près, c'est ce que nous avons déjà essayé à Chadefaud. Le sujet était, louanges à Dieu pour la

conduite de sa Providence dans l'histoire.

En sortant, il se fait déjà tard, le jour baisse. Beaucoup s'en vont Les autres écoutent une symphonie de Haydn. Voilà l'heure de dîner. On se quitte à regret,

Projets

Un signe de la vitalité d'un organisme, c'est l'initiative. Elle source de tous les côtés dans notre groupe.

1) Service de librairie

D'abord un mobilisé qui a des loisirs nous demande des livres. Lesquels lui indiquer ? Il y a des êtres malheureux qui ne lisent pas ou guère. Plaiguez-les, ils ne sont pas bons pour le service de renseignements. Il nous faut donc créer d'abord ce service. Qui le fera sinon ceux-la même qui lisent ? Le camarade qui a lu un livre, où qu'il soit, a le devoir de nous envoyer une fiche avec les indications d'auteur, d'éditeur, de prix, de grosseur ou d'encombrement (cela compte dans une musette) et, si possible, un mot d'appréciation pour renseigner le camarade sur le genre du livre: Il nous faut aussi un service d'expédition. Voilà qui va être mis sur pied par Le Douaron, à qui l'on peut écrire, 8 rue Léo Delibes.

2) Cagnotte

On prenait le thé, dimanche dernier. Dans le brouhaha des conversations, une voix s'élève, avec une petite pointe d'indignation dans le ton, et dit : "Nous vivons ici comme des coucous, dans une maison qui ne nous appartient pas, nous buvons du thé qui ne nous appartient pas davantage; les gâteaux ont surgi comme par miracle. A cette saison, les jours diminuent. Dimanche prochain, il faudra de la lumière. Le froid vient, on gèle déjà ici. Il nous faudra une grille dans la cheminée et des boulets comme le jour de Noël dernier. Nous devrions bien avoir une bourse où chacun mettrait du sien". Vite on va chercher un de ces cartons à dossiers qui s'alignent sur le mur du jardin d'hiver (du soi-disant jardin d'hiver que nous évitons soigneusement; c'est plutôt la glacière d'automne), on met ce carton dans un coin modeste non loin du babillard. Là, il va méditer sur la générosité dans la vie commune.

3) Marraines

La mémoire est une faculté étonnante. Elle a la propriété de se souvenir même de ce qu'elle n'a jamais expérimenté. Une trop jeune fille, trop jeune pour avoir connu l'autre guerre, a déjà tout de la "marraine du poilu". Elle a déjà prévu les privations, les souffrances, l'isolement spirituel, les colis de vivres à expédier. Ah les délicieux souvenirs, que ces colis, pour ceux qui en ont reçus autrefois.

Aux ordres de sa charité, nous acceptons la mission de centraliser les renseignements sur les camarades à qui il faut venir en aide. Les inventions, dit-on, viennent à la fois à plusieurs inventeurs. La vocation de marraine aussi. Deux jours ne se sont pas passés qu'en voilà une autre qui se propose.

A propos de notre méditation sur la fatalité (Montcelet N° 20)

(Réflexions d'un camarade)

Dans le train qui m'amenait ici, j'ai bien entendu six fois des expressions telles que celles que vous signalez. Ne traduisent-elles pas avant tout un sentiment d'impuissance et de limitation devant les circonstances ? On les entend à l'occasion des catastrophes; jamais, me semble-t-il, devant des événements heureux et souhaités. Elles marquent l'échec de la volonté et du désir. L'homme doit compter avec un ordre qui s'impose à lui et parfois le terrasse brutalement. N'est-ce pas là l'origine, bien imparfaite encore, d'un sentiment religieux très primitif, tout pénétré de crainte ? L'homme n'est pas le tout, il est une partie infime d'un univers plus fort. Qu'est-ce que l'homme devant la nature ?

Le fatalisme accentue le mouvement religieux qui est déjà compris dans ce sentiment. En effet, au lieu de se révolter contre le Tout, le fataliste s'y intègre; mais il s'y perd. Il "n'accepte pas", il se résigne. Et cela, me semble-t-il, parce que le Tout est implicitement conçu par lui comme un corps mécanisé, une machine aveugle, sans âme, donc sans liberté.

Un tel Tout lui est étranger dans ses mouvements, il n'y a entre eux aucune intimité possible. Lui n'est qu'un rouage extérieur aux autres rouages. L'ensemble est une somme de parties, tout se tient, tout se répercute, mais il n'y a aucun ordre de charité, pas de coopération active, pas d'amour, mais un abandon qui est fait de passivité.

Je n'ose pas dire qu'il y a aussi un peu de lâcheté dans cette attitude, celle de l'homme qui s'excuse, refuse la responsabilité des événements, la rejette sur autrui, sur la nature et la destinée. Comme le disait un jour M. Lavelle, la notion de "vocation" n'a plus aucun sens dans un tel système. Les choses sont vues par leur envers, leur extériorité. Il n'y a plus d'appel ni de réponse intérieure. On supprime ce dialogue secret qui fonde les personnes et infléchit le cours des choses. Le résultat sédatif du

fatalisme n'est-il pas un peu parent du désir de s'absoudre soi-même ? “Je n'y peux rien, on ne m'en demandera pas compte, advienne que pourra... Chez certains hommes, il se nuance peut-être d'un peu de confiance et d'humilité.

Prière commune en ordre dispersé

En temps normal, j'ai déjà bien du mal à me recueillir seul dans la prière, à plus forte raison avec le changement de vie actuel, le changement de milieu et les préoccupations de mon entourage. Ne serait-il pas possible d'aider les camarades qui sont dans mon cas, en faisant la prière tous au même moment, comme dans la minute de silence universel ? Je me sentirais soutenu par la communauté.

Nous essayerons d'accéder au vœu de notre camarade en faisant notre prière commune, dimanche prochain, rue Léo Delibes, de 5 Heures à 5 h et demie. Nous pourrions concorder aussi tous les jours pendant dix minutes à 9 heures, en attendant une solution plus astucieuse.

Un mariage mouvementé

Je vous envoie ce petit mot pour vous donner des nouvelles de Simone Bacon puisque vous dites en manquer. Moi, je l'ai vue le 2 Octobre à la rentrée du lycée où elle aura fait un passage aussi rapide qu'une comète. En effet, ayant reçu une nomination pour le lycée Montgrand à Marseille (le mien), elle a aussitôt demandé son changement pour Toulon et l'a obtenu. En même temps, elle a demandé un congé d'un mois à dater du 9 octobre et elle s'est embarquée le 4 pour Bizerte où elle doit se marier. Je pense qu'elle a réalisé son projet d'embarquement, mais je n'y pas assisté.

Impressions de Chadefaud

Je ne saurais vous exprimer ma joie intime d'avoir vécu un peu parmi vous tous. Parmi les nombreux aspects impressionnants de la vie à Chadefaud, je souligne celui de la durée dans la prière. La formule y seconde la vie spirituelle au lieu de l'encombrer. C'est la deuxième manière de prier selon les exercices de St Ignace mais utilisée collectivement, ce qui décuple sa valeur. Si les R.P. Jésuites la propageaient, ce serait tout naturel.

Je n'ai pas à dire tout l'intérêt que je prenais à la messe communautaire. Je suis pleinement d'accord avec vous pour qu'à l'avenir, si jamais l'avenir nous permet de nous rassembler encore, il n'y ait pas deux messes à la suite.

J'ai acheté, ces jours-ci, un livre que vous connaissez sans doute “La sainte Messe, expliquée dans son histoire et sa liturgie” du Dr. Pius Parsch.

Page 86 : La grande prière eucharistique (le Canon), qui fut originellement récitée à haute voix ou chantée tout entière, se réduit, en tant que chant de louange, à la préface...

Abbé Couturier

Boulégadessou

Quelle belle musique parfois dans les mots. On croit entendre une cascade échappée de la flûte de Pan des chevaliers pyrénéens. Les syllabes s'appellent comme par enchantement et leurs articulations jouent avec la souplesse d'un petit acrobate. Combien de générations a-t-il fallu pour mouler, balancer, amenuiser, enluminer ces mots. Comme pour faire une belle langue, il a fallu l'huile de siècles. Oh, vous comme moi, pauvres gens de la langue d'oïl, vous voudriez bien savoir ce qu'est un boulégadessou. Vous pensez peut-être à une perdriole qui va, qui vient, qui vole mais moi, je pense plutôt à quelqu'un qui a gardé les chevrettes dès avant de faire son apparition sous la calotte des cieux. Ce mot doit vouloir désigner un enfant qui aimerait bien faire des cabrioles. Je ne sais trop, j'ai la manie (pardonnez-la moi aujourd'hui) de décomposer les mots et, dans celui-ci, je vois une fricassé de petits gars qui jouent à se bouler dessus- dessous les uns les autres. Des enfants qui veulent vivre quoi ? Est-ce cela ?

Ne savez-vous pas qu'Elisabeth est boulégadessou ? Vous vous en doutiez, quoique vous ne l'ayez jamais vue. C'est trop joli. Elisabeth Fontaine se devait d'être boulégadessou. Allons, Elisabeth, un sourire ! Et les menottes : "Ainsi font, font, font, les petits marionnettes..."

Nos trijumeaux

Plus personne maintenant n'ignore la naissance de Dominique, de Daniel et de Chantal Haumesser. Ils sont bien vivants quoique nés avant terme. La petite Chantel pèse 1 kg. Espérons qu'elle s'élèvera bien quand même. Beaucoup ont appris aussi avec peine que leur maman Lina est immobilisée pour quelque temps par une phlébite, à la maternité du Creusot. Les deux aînés, Bernard et Blandine, sont à Montceau-les-mines chez la mère d'Odette Labarre, sous la garde de Monique dont les 14 ans ont à porter une bien lourde responsabilité.

Itinéraires

Signalons le plaisir qu'ont eu quelques-uns d'entre nous de recevoir "Itinéraires". Il leur a apporté de bonnes et abondantes nouvelles des camarades d'Alsace.

Prière pour ce temps-là

Dame en Paradis
Il est sur terre tant de Tout-petits
Pour lesquels tremblent les Mamans d'aujourd'hui.,,

Et je ne pense pas, Dame de la Nativité
A ceux-là seuls si menus qu'on les dit "Nouveau-nés"
Ni même aux seuls Français, ni même aux seuls alliés.

Mais Mère de tous, et Dame de Tout-Nom
A ceux-là qui, dans le droit ou l'erreur, sur tous les fronts
De leur mieux et sans haine font ce qu'ils font

Afin que le seul Amour fleurisse sur Temps Nouveaux
Vous que toujours, exauce le Très- Haut
Priez pour nous Vierge-Enfant, Dame des Berceaux

8 septembre 1939

Le jour va sur nous tombant
La Mort vient on cheminant
Courant ou prenant son Temps

La Mort vient en cheminant
Ce soir ou dans un instant
Serons au même tournant

Demain, ce soir, tout à l'heure ou dans un instant
Peut-être sans Cierge, sans Huile, sans draps blancs
Nous partirons ensemble, allègres, nez au vent

Peut-être sans Cierge, sans Huile, sans draps blancs
La Vierge et son Fils de Dieu de tout nous tenant
Dirons : Père en ta joie garde-nous à présent.
Et tous de répondre : Amen

15-10-39

Geneviève Plouin

Le jugement

“Or voici quel est le jugement : c'est que la lumière est venue en ce monde et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises”.

Comment Dieu peut-il permettre cela ? Que de fois n'entendons-nous pas répéter cette phrase autour de nous ? Je l'ai trouvée dans la lettre d'un camarade. Cela, c'est-à-dire la guerre, les souffrances qui l'accompagnent et les milliers de morts.

C'est ainsi que les événements nous acculent à reconsidérer l'ensemble de nos comportements vis-à-vis du monde et de Dieu. Ce sont des épreuves qui nous obligent à nous regarder dans le miroir des réalités, ce sont des témoignages et des réquisitoires serrés. Ils nous jugent. Pour certains hommes, ils sont des occasions de trébucher, pour d'autres au contraire, des occasions de se redresser. La dernière guerre l'a montré, beaucoup de gens qui se croyaient religieux se sont aperçus qu'ils ne pouvaient pas croire en un Dieu si cruel qui tolère de pareilles injustices. Ceux qui ont été atteints dans leur famille, dans leurs plus chères affections, ont été si durement touchés qu'ils se sont enfermés en eux-mêmes et ont abandonné longtemps toute espèce de religion. Et d'autres au contraire qui se disaient incroyants se sont convertis. Le Montcelet en a donné en exemple au printemps dernier, à propos de la guerre civile d'Espagne. Cet homme avait été témoin de scènes si atroces, de passions humaines tellement ignobles qu'il s'était dit : “Non, ce n'est pas là toute la réalité, il n'est pas possible qu'il n'y ait pas autre chose que cela”.

Faut-il penser que toutes ces révolutions intérieures, ces conversions positives ou négatives expriment des changements profonds chez ceux qui les éprouvent ? Pas toujours. Il semble même que la plupart ne soient que de simples constatations de dispositions préexistantes mais ignorées de leurs sujets. Un voile s'est déchiré par la brutalité du témoignage des faits, la réalité crève les illusions. Ils ne sont pas tombés, ils se sont aperçus que, depuis longtemps, ils étaient déjà à terre. Même cela, la perte de la foi, c'est un résultat positif qu'il est bon de connaître. Voir clair en soi, constater qu'on s'est trompé, c'est une occasion qui nous est donnée d'entreprendre une autre recherche. Une foi plus saine ne pouvait sans doute pas germer tant qu'une foi boursoufflée s'épanouissait à la surface de l'âme.

C'est le propre de l'homme, de l'homme réaliste, de chercher à devancer les événements. La crainte d'être jugé par eux le pousse à prendre dès maintenant l'attitude qu'il aura après l'épreuve. Il s'efforce donc de la mesurer. Sauter une épreuve, c'est faire l'économie d'une maladie spirituelle, c'est mûrir plus vite. Ainsi s'éprouvent eux-mêmes, se disposent intérieurement et s'exercent spirituellement ceux qui ont au cœur le culte de la vérité, ceux qui ne veulent pas accepter d'avance les consolations faciles, ni se cacher la tête dans le sable pour ne pas voir fondre le malheur. Ils répètent la parole du Seigneur “La vérité vous délivrera”.

Mais on a beau faire, les événements portent en eux-mêmes une vertu révélatrice qui dépasse toujours les efforts de l'imagination humaine. L'humble soumission aux faits reste une ultime nécessité spirituelle car tout homme s'illusionne, s'il est permis de traduire ainsi le mot du psalmiste, “tout homme est menteur”. Cependant, s'il n'est pas de point fixe assuré d'avance à tout jamais, il est bien certain que l'effort pour scruter les événements qui fondent sur nous assouplit notre imagination à la réalité. Cet effort nous met dans une disposition d'attente, de désir, d'espérance, d'Avent, qui est éminemment chrétienne.

Or il ne semble pas que ce soit l'attitude de ceux qui disent “Pourquoi Dieu a-t-il permis cela ?”. En admettant que la guerre soit scandaleuse, ils semblent présupposer que le temps de paix est compatible avec la bonté et la justice divines. Un effort de l'imagination permettrait déjà de rendre commensurables les deux états de paix et de guerre. On pouvait tout aussi bien se demander, depuis longtemps, pourquoi Dieu a-t-il permis la paix. fallait-il donc la guerre pour s'apercevoir que la justice n'est pas toujours de ce monde, que la bonté n'est pas connue de toute la nature, que tout homme, en tout temps, est sujet aux épreuves, à la souffrance et finalement à la mort ? L'instabilité humaine est plus grande ici que là mais c'est une question de plus ou moins.

Plusieurs camarades ont visité comme moi une jeune fille très aimable qui est mourante, si même elle n'est pas morte aujourd'hui. A Pâques dernier, on me disait que je ne la retrouverais pas après la semaine de vacances. Voilà des années qu'elle traîne une vie lamentable. Voici une autre amie très âgée. Elle est dans un hospice de vieillards, reprise par un cancer dont elle a été opérée il y a quelques années. Elle souffre jour et nuit depuis des mois. Il y a dans les hôpitaux des salles et des salles dont les portes s'alignent dans de longs couloirs en sorte que le visiteur a bien du mal à s'y reconnaître dans leurs noms et leurs chiffraisons compliquées. Entrez dans l'une d'elles, elle est spécialisée dans une des mille espèces de souffrances.

La grande différence entre ceux-ci et ceux-là tient à ce que l'accoutumance nous fait oublier les malheurs chroniques de notre société. Ces malades ont quitté le monde ou bien on les a expulsés sans bruit; on les ignore volontiers. Combien de ces malades préféreraient mourir d'une balle ou d'un éclat d'obus ?

Loin de moi l'idée de m'endurcir sur le spectacle de toute cette jeunesse qui meurt avant la floraison ou la fructification normale de la vie. Nous pourrions revenir sur cet aspect des choses à un autre moment. Qu'il me soit permis aujourd'hui seulement de compléter la comparaison commencée. Le monument aux morts de Bartholomé, dans le cimetière du Père Lachaise, représente les diverses attitudes humaines devant la mort. On voit un vieillard en tête d'une colonne funèbre qui a déjà un pied au bord de la tombe et qui se cramponne au montant de la porte pour ne pas entrer. A l'autre extrémité, une jeune fille se retourne vers le monde qu'elle quitte et lui envoie un baiser. Le vieillard ne pense plus qu'à lui-même, la mort est plus terrible pour lui. On meurt plus facilement à l'âge de vingt ans qu'à l'âge de quatre-vingt.

A quoi faut-il attribuer cette qualité d'émotion, ce pathétique spécial à la guerre, si la réalité quotidienne est déjà si émouvante ? C'est sans doute à l'habitude et aux efforts que nous faisons pour atténuer les pensées douloureuses. L'urbanisme fait tout pour éviter l'aspect désagréable des choses. On nous masque la réalité, on nous truque la vie, on nous la ment à notre barbe et on nous vend encore le mensonge par dessus. Nous le payons d'ailleurs assez libéralement. On ne peut tromper ici que des complices. A quoi servent, par exemple les pompes funèbres, sinon à cacher la mort ou à la présenter sous une forme décente, respectable, entourée des témoignages d'attachement que s'accordent les survivants. Rares sont ceux qui ne veulent pas être consolés.

Pendant la guerre au contraire, chacun se fait une idée du champ de bataille comme d'un théâtre. L'effet naturel est d'atténuer les émotions d'un côté et de les exalter de l'autre. En somme, c'est surtout l'irréalisme général qui est l'agent le plus actif des crises religieuses en temps de guerre.

Mais le même irréalisme avait déjà opéré son effet déformant en temps de paix. Car c'est la vue de la réalité qui avait orienté le cœur de l'homme vers la foi tandis que c'est une déformation de la réalité et de la foi qui produit le scandale. Je m'explique. La vie nous apparaît bien mystérieuse, à beaucoup d'égards, mais entre tous dans l'opposition entre nos désirs de justice et de bonté d'une part, et la dureté fréquente ainsi que le triomphe trop fréquent de l'injustice d'autre part. Cette contradiction choquante sollicite l'homme à chercher la paix de l'âme et le courage de vivre dans la foi en Dieu. Avoir la foi, c'est admettre ceci : *il y a une expression de la souveraine justice mais elle est perceptible seulement dans la vue d'ensemble du plan divin*. L'injustice et le mal sous toutes ses formes n'atteignent que les parties de l'œuvre divine, leur triomphe est momentané. Par cette foi, l'espérance et le courage renaissent au cœur de l'homme devant la réalité ingrate.

Dieu est souverainement bon et juste. Tel est notre point de départ dans la vie religieuse. Mais il arrive que nous ne maintenons pas notre effort. Au lieu d'être tendu sur l'ensemble des vues de Dieu, nous nous attachons aux petits fragments de cet ensemble que sont notre personne, notre famille, notre clan. "Là où est votre trésor, là aussi votre cœur se trouvera". Et pendant que notre trésor se localise, notre Dieu se spécialise. Puisqu'il est bon et juste, il est censé prendre sous sa protection la partie de la création que nous croyons indépendante. De là vient le scandale mais Dieu n'obéit pas aux injonctions de notre justice étroite et particulière. Cela, c'est supposer détruite la condition même qui nous a lancés dans la vie religieuse, c'est supposer évanoui le mystère même de la vie, c'est supposer que la providence a changé de caractère depuis que nous avons foi en elle. C'est nous qui avons changé sans nous en apercevoir. Telle est l'une des formes du jugement que les événements prononcent sur nous.

Gardons-nous bien de penser qu'il est définitif. Tout événement a deux faces; l'une tournée vers le passé d'où il vient, l'autre vers l'avenir où nous pouvons l'engager. Il dépend de nous que cette constatation de notre chute dans l'ordre de la foi soit un désastre mortel ou seulement une épreuve passagère. L'instant nous parle comme le frontispice du Musée de Chaillot et dit : "*Il dépend de toi que je sois tombe ou trésor*".

Quelle bonne souffrance et combien fructueuse et riche, pleine de promesses, quelle aube d'espérance il y a dans cette épreuve de la foi chez ceux qui savent la porter comme s'ils portaient la croix du Sauveur à la place de Joseph d'Arimatee. S'ils cherchent sans abandonner la piste, s'ils frappent avec insistance à longueur de mois et d'années au besoin (et jusqu'à leur dernier souffle après tout car l'enjeu vaut la chandelle), s'ils continuent à prier, même après avoir dit "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?" C'est une foi bien autre qu'ils auront gagnée, une foi dégagée de toutes sortes d'accessoires devenus caducs, d'expressions vieillies, de vêtements démodés, une foi beaucoup plus ferme et plus libre.

Il y a dans la toccata et fugue en ré mineur de Bach, que tous ici ont entendue, un passage qui donne inévitablement le sentiment de la liberté entière de l'âme. Le rythme est comme rompu et la mélodie se

dégage du cadre rigide de la fugue, comme un oiseau d'une cage, et s'élance dans les hauteurs. Plus rien n'est capable d'arrêter cette âme qui a la foi. Tout ce morceau évoque le drame et le triomphe de la foi. Quelle âme que celle de Bach! quelle noblesse! Entre toutes celles de cette époque de "majesté" à laquelle il a succédé et où il a vécu lui-même, je cherche le roi à qui le comparer, l'aigle de la chaire de vérité, et je leur trouve à tous le vol trop lourd, plus majestueux que vraiment noble et libre. Croyez-vous que Louis XIV ait été vraiment un homme libre ? Et Bossuet ? Je ne sais pas trop. Quant à Pascal lui-même, malgré ma profonde admiration et révérence pour son caractère, il n'a jamais su trouver l'expression enthousiaste de la liberté qu'au plus fort de la polémique. Il était bien plus janséniste que Bach n'a été protestant.

A qui donc est donnée la liberté des enfants de Dieu ? A ceux qui ont accepté la lumière, la vraie, qui éclaire tout homme et le libère. "Quant à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu".

En exergue, voici un extrait d'une lettre de Paule Levert : "Devant le désordre que les hommes introduisent dans l'univers et qui pourtant s'impose à beaucoup comme un état de fait avec lequel ils doivent compter, j'incline à penser que les événements n'ont vraiment aucune valeur spirituelle hors de l'accueil qu'ils reçoivent dans les consciences. La paix peut être un instrument de damnation et la guerre, un motif de salut. Je ne sais pas si le malheur est toujours une tentation et si le bonheur est toujours un chemin facile vers la valeur et l'amour.

Demande

Un ancien du sana de Haut-L'Evêque (Gironde), sans travail, chargé depuis septembre de sa femme et de sa fille sans travail, et évacués libres de l'Est est à Bordeaux et cherche de l'ouvrage pour lui et sa famille (bureau, couture etc...).

L'évacuation massive faite au début de septembre a nécessairement entraîné dans bien des cas une dispersion de la famille. Les enfants d'un côté, le mari de l'autre, la femme évacuée s'est retrouvée seule, séparée même de son foyer. De ce fait, les Pouvoirs Publics ont été obligés de suppléer à cette absence de la famille par l'organisation collective de divers services. Citons par exemple la garde des enfants au moyen de colonies de vacances, la préparation des repas par des cantines. On a même dû dans certains endroits organiser de véritables camps de réfugiés où ils étaient à la fois nourris et logés. Il serait important que chacun fasse ce qu'il peut, non seulement pour améliorer les conditions sanitaires ou matérielles, mais encore pour aider les évacués à se reconstituer un foyer le plus rapidement possible. Il ne faudrait pas qu'avec le temps on finisse par trouver normale l'organisation actuelle et que certaines personnes libérées des besognes ménagères et du soin de leurs enfants ne se résignent d'abord, puis ne s'habituent ensuite à ce genre de vie qui leur donne moins de mal.

C'est pourquoi je demande aux camarades s'il leur serait possible de nous aider dans nos efforts de regroupement familial. Nous parvenons avec une relative facilité à obtenir dans ces cas des bons de transports gratuits. Mais il est beaucoup plus difficile de trouver des convoyeuses pour accompagner les enfants soit sur tout le parcours soit plus simplement encore pour conduire les grands enfants de la colonie à la gare la plus proche afin de les recommander à quelqu'un dans le train. Un certain nombre d'enfants voient leur retour dans leur famille retardé uniquement pour cette raison. Nous ne connaissons personne sur place offrant toutes les garanties nécessaires, à qui nous pourrions les confier.

Y aurait-il des camarades auxquels on pourrait éventuellement s'adresser quand la colonie serait proche de leur localité ? Bien entendu, ils n'auraient à s'occuper d'aucune formalité et leur responsabilité serait entièrement déchargée. En échange, nous sommes à l'entière disposition des camarades qui auraient besoin de renseignements au sujet des évacués : droit à l'allocation, possibilité de transports gratuits, recherche de parents évacués dont on ignore l'adresse actuelle etc... Dans ce cas, comme le service n'est pas riche, prière de joindre un timbre si possible.

Enfin nous signalons la situation pénible d'un certain nombre d'enfants français dont le père veuf vient d'être mobilisé et qu'il a fallu placer à l'Assistance Publique pour la durée de la guerre. Il est possible à des particuliers d'obtenir la garde de ces enfants. L'Assistance Publique verse une certaine somme en échange. Nous ne pourrions donner le chiffre exact que dans quelques jours. A ceux que cela pourrait intéresser, nous sommes prêts à fournir toutes les indications nécessaires en ce qui concerne les démarches à faire.

Pour toute offre de service ou toute demande s'adresser toujours à Marguerite Rossignol, soit 8 rue Léo Delibes Paris (XVI), soit 25 rue de Valois Paris (I) au Service de regroupement familial et de sauvegarde du foyer. Toute suggestion ingénieuse ou tout renseignement pouvant être utiles à ce service seraient accueillis également avec joie.

Félibrige

Nous allons devenir experts en langue d'Oc. D'abord, il ne faut pas dire Boulegadessou, mais Boulégadissou. C'est du reste bien mieux venu. Prière d'excuser une oreille qui se fait dure et soléciste.

Boulégadissou est un substantif à forme de diminutif, qui provient du verbe bouléga (ou se boulega) qui se conjugue ainsi : me boulegui, te boulegues, se boulege, nous boulegan, bous boulegas, se boulegoun.

Mariage

Il y a projet de mariage, avec l'aide de Dieu, entre Zadou et Simone Lorient, d'ici un mois ou deux. Notre sympathie la plus vive accompagne chacun des fiancés.

“Familles unies”

Vous demandez ce que devient F.U. Hélas! tant de ses membres sont dispersés que beaucoup n'ont pas donné signe de vie depuis la guerre. Mais il est bien, je crois, dans les vues de Légaut que le groupe continue à vivre selon les possibilités de chacun.

Donc dans le prochain Montcelet, redonnez le n° du C.C. Orléans 178-09

Il semble bien que ce Compte de chèques Postaux puisse être utilisé pour centraliser les cotisations volontaires dans le cas où quelqu'un du groupe serait à soutenir.

Comptabilité du Montcelet

Elle est très simple. Jusqu'à présent; les signes se multiplient cependant de l'intérêt que lui portent les camarades. N'ai-je pas oublié d'en remercier plusieurs ? Mais voilà, ils envoient un mandat le plus souvent, tandis qu'il serait plus commode pour le gérant de recevoir les dons par un mandat adressé à son compte : C. Gaudefroy Paris C.C. - 1454-08.

Nouvelles

Nous n'avons aucune nouvelle de Jean Barillé, Georges Belleville, Victor Host (pas d'adresse même), Jean-Baptiste Miquel, Robert Orain, René Raynal (pas d'adresse), Pierre Meissonier, Jacqueline Bonafous, Henriette Jobic et d'autres parisiennes qui ont suivi l'évacuation des enfants.

Prière à ceux qui sont en relation avec eux de nous le faire savoir.

Sous-groupes

Une camarade propose de distribuer tous les camarades en sous-groupes de 5 ou 6, qui établiraient entre eux une lettre circulante, comme dans l'Union des Malades. Une chose au moins est à faire, c'est de ne laisser aucun camarade isolé de toute correspondance. S'il est nécessaire de centraliser ici l'organisation et la distribution des rôles, nous le ferons. Il serait préférable que les marraines s'entendent entre elles et se rendent compte de temps en temps de ce qu'elles ont fait et de ce qu'elles ont appris. On trouvera ci-dessous un bon exemple de cette méthode.

Les marraines

Dans Le Montcelet., vous parlez de “marraines”. Savez-vous que j'écris à trois soldats à moi toute seule ? A ce propos, Werschueren n'a toujours pas reçu le Montcelet.

Simone Lorient

Sur la prière commune en ordre dispersé

Ayant appris les avantages spirituels et le goût de la prière en commun, les camarades saisiront certainement les occasions de la reprendre avec les amis nouveaux qu'ils ont autour d'eux. Ils y répandront l'habitude de la communion spirituelle en silence; ils sauront au besoin diriger le silence de communauté par une oraison jaculatoire improvisée.

Nos trijumeaux

Je vais mieux et avec la santé renaît la confiance. Les poupons vont bien, ma petite Chantal a doublé déjà son poids de naissance, c'est un bon début. Il m'arrive souvent maintenant, devant ces trois petits dont nous épions Monique et moi les ressemblances, les dissemblances, les originalités propres, il m'arrive de me sentir comblée et heureuse. Pour une joie familiale parfaite, la présence du papa serait évidemment nécessaire mais son amour est bien là.

Bibliographie

- Dr. Pius Parsch, La Sainte Messe expliquée dans son histoire et sa liturgie
Firme Ch. Beyaert, Éditeurs Pontificaux à Bruges Belgique, Prix 40 Fr. Français, 314 pages, Format 15 x 25 environ.

- L. Desplanques S.J. La Messe de ceux qui ne sont pas prêtres
Edition Spes, Format ordinaire

- L'Eglise est Une - Hommage à Moehler- Édité par le R.P. Chaillet chez Bloud et Gay, 60 ou 65 Fr, format légèrement plus grand que l'Apologia.

L'ouvrage remarquable est fait par une dizaine de collaborateurs français ou étrangers.

- Cardinal John Henry Newman, Apologia pro vita sua ou Histoire de mes opinions religieuses. Traduit par Micheline Delimoges avec une introduction par M. Nédoncelle. Assez encombrant, 424 pages, librairie Bloud et Gay.

Livre lu pendant le séjour de Chadefaud. Newman y apparaît comme un personnage sympathique, décevant, étrange, incompréhensible, admirable, captivant, émouvant, subjuguant, dominant, triomphant, sincère, tout droit, antique, trop antique, moderne, prophétique. Il est vivant, il réclame l'amitié, il impose les épreuves, les combats d'une vraie amitié qui vous oblige à vous renouveler. (Livre prêt à envoyer de suite).

- G. Bernanos, Nous autres Français (Pierre Voirin, lettre du 11 Oct. 39)

De Bernanos cet homme terrible qui n'épargne rien à cause de sa passion de la vérité. Je l'ai trouvé juste sans jouer au justicier et redonnant le goût du droit et du loyal. Il une manière de Péguy moins retenu, au verbe plus choquant mais, je crois, aussi connaisseur des vrais fondements temporels de la Chrétienté. L'action de Maurras, de la Bourgeoisie, de l'Église y est jugée en fonction de l'organisation du temporel et l'on sent derrière tout cela la nostalgie des grandes époques de la monarchie française et chrétienne. Le chapitre IV qui est une critique du gouvernement politique et ecclésiastique forme une sorte de catéchisme à l'usage du Prince, imprégné de foi monarchique et chrétienne. C'est à mon avis une des plus belles parties du livre.

- Pleins pouvoirs de Jean Giraudoux

Dans ce livre, J. Giraudoux commence par exposer le problème français. La France doit rester une nation de premier ordre sinon, menacée par la vassalité qui deviendra vite une réalité, elle ne pourra plus être fidèle à sa vocation.

Trois problèmes sont donc à résoudre

1- Celui du peuplement : naissance et assimilation des étrangers.

2- Celui de la mission à confier aux hommes qui sont l'imagination créatrice de la nation (urbanisme et grands travaux doivent redonner la dignité et le sens de la communauté aux Français).

3- Redonner une conscience morale aux Français.

Avis

Le N° 22 du Montcelet est daté du 5 Novembre. Les camarades ont pu se demander s'ils étaient oubliés dans la liste d'envoi du numéro suivant. Non, c'est le Montcelet qui s'est ajourné lui-même par la force des choses. Les semaines écoulées depuis le N° 22 ont été très chargées. Il a semblé urgent de rendre continu le lien physique entre chacun des membres de groupe afin de donner à cet organisme, par le toucher de soi-même, le sentiment de la réalité de son corps, la constatation de sa présence permanente. Il fallait mettre à la disposition de chacun le clavier de l'instrument par lequel peut s'enrichir le jeu de l'harmonie fraternelle.

La petite ruche

Réconfortés par les nouvelles de tous, par cette coalescence du groupe en ordre dispersé, certains camarades ont éprouvé le désir de savoir ce qui se passe ici, rue Léo Delibes. C'est un peu comme si le groupe était quelqu'un, matériellement. Généralement, on ne sait pas dire "moi" sans préciser un point de l'espace. C'est ainsi pour les enfants : "Où est le petit Jacques ?" Et l'enfant répond en plaçant son petit doigt sur son nombril : "Là!"

Voici les habitants : Henri Imhoff (heureusement pour le Montcelet) et Marguerite qui pourtant est absente depuis une quinzaine pour soigner sa mère. Quant à Marie-Thérèse Fargues, elle ne peut revenir qu'une fois par semaine. Nous avons une majordome que vous connaissez bien, un microcosme souriant qui a nom Jérôme et auquel on accorderait volontiers un diminutif tel que Jérômette, si une telle liberté pouvait paraître assez respectueuse. Grâce à elle, nous trouvons au 2^{ème} étage un refuge chauffé pour nos colloques du dimanche.

Le nombre des assistants varie constamment du début à la fin, il y a des départs et des arrivées à tout moment. A l'heure de pointe, vers 6 heures, nous sommes de 8 à 12. Qui vient ? des militaires de passage et des habitués parisiens. Le Douaron, Georgette Bardirot, Simone Billon en sont les piliers.

Des comptes-rendus des séances ont été demandés à des secrétaires bénévoles mais, jusqu'ici, il en a été de leur bonne volonté comme de certaines grâces qui sont seulement suffisantes sans être efficaces. On commence par lire le courrier de la semaine, puis on fait une lecture commentée qui a été préparée par un camarade, principalement Fontaine, et c'est un moment assez mouvementé. Dans les réunions peu nombreuses, tout le monde est pressé d'apporter ses expériences personnelles. Ou bien si c'est le jour opportun, deux rangées de petites mains se hâtent sur les pliages, empaquetages, adresses au milieu de la plus indescriptible confusion des conversations. On prend le thé naturellement. On en a particulièrement besoin quand on a séjourné dans la glacière du rez-de-chaussée et il y a des gâteaux. Ensuite, on fait soit une méditation, soit une prière en commun, soit les deux successivement. La prière consiste en un chapelet de silences, dirigé par un chapelet d'invocations.

Et une belle couronne entoure le soir la table de la cuisine.

Nous ne pouvons donner ici que les sujets des méditations :

Le comportement de l'homme en quête de Dieu ou La recherche de l'amour de Dieu; La Providence de Dieu dans l'histoire et aujourd'hui.

Un chapitre de Pax nostra

Une paix durable suppose d'abord une préparation des esprits, l'habitude de regarder la situation internationale de façon compréhensive et désintéressée.

C'est pourquoi nous avons pensé trouver profit à relire ensemble, dimanche, un passage de "Pax Nostra" relatif à la communauté des Nations.

Le Père Fessard part de la notion de personne qui a deux sens. D'une part, être une personne, c'est être égal à tout autre et, par là même, sujet de droit. D'autre part, être une personne signifie être unique entre tous, c'est l'individualité chargée d'un rôle. D'où entre les deux une antinomie qui ne peut être supprimée qu'en triomphant de notre égoïsme par la suppression (dans les deux aspects de notre personne) de ce qui n'est pas l'essentiel. En échange, dit-il, "dans la mesure où je referai l'unité de ma vie intérieure, je deviendrai médiateur d'unité dans le monde".

Ces divers caractères se retrouvent dans la famille et la patrie, les familles pouvant être considérées comme des personnes dans le cadre de la patrie et les patries comme personnes dans le cadre de l'humanité.

Une unité supérieure aux patries est-elle possible ? Ce n'est pas tout d'abord évident. Il n'y a plus sur ce plan opposition entre l'unité nouvelle et d'autres de même ordre. De plus il est difficile de trouver un idéal qui reste extérieur à cette communauté des nations.

La réponse ne peut faire abstraction d'une foi, la foi chrétienne. La transcendance de l'idéal religieux satisfait aux conditions d'extériorité que doit posséder au regard de la communauté des nations son idéal. D'autre part, l'opposition est rétablie; le bien de l'humanité se scindant en bien naturel et bien surnaturel, le premier étant un moyen en vue de parvenir au second.

Cette communauté des nations, reconnue possible, est-elle désirable ? Le pacifiste et le nationaliste le nient, l'un par amour exclusif de l'humanité, l'autre par amour exclusif de son pays. Pour le P. Fessard, "citoyen d'une nation et désireux de paix universelle", il ne veut renoncer à aucun de ces deux amours. Pour cela, il faut à la fois accepter comme un idéal nécessaire cette communauté des nations avec tous les sacrifices que sa réalisation comporte et travailler à réaliser cette communauté des nations comme l'unité organique supérieure qui, loin d'anéantir ses éléments, les diverses patries, les affermit au contraire.

On y parviendra en faisant régner à l'intérieur de cette communauté d'abord un ordre de justice (ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'on vous fit), ensuite un ordre de charité (faire à autrui ce qu'on voudrait qu'on vous fit).

“Cinquante ans” (François Mauriac)

C'est un bel article de Mauriac (NRF du I-X-39) écrit pour son cinquantième anniversaire; un article riche et dense, sorte d'examen de conscience longuement mûri et pesé où Mauriac cherche à expliquer Mauriac.

Il n'est rien de délibéré dans l'œuvre de Mauriac. Tout y provient des explosions de ce complexe amassé en lui par une longue chaîne de générations, complexe, tout intérieure, obscure et souvent refoulée qui constitue le fonds d'idées transmises dans l'héritage des ancêtres... Explosions d'autant plus violentes que la virulence de ce grouillement de répulsions et d'attractions a toujours été respectée et maintenue par une inattention instinctive de Mauriac. Sortes de délivrances favorisées par les circonstances physiques et morales qui ont entouré sa vie. "Ma critique a jailli, sans parti pris d'aucune sorte, délivrant une irritation, une colère, un dégoût, une honte, le tout enrobé d'un sincère amour, d'une tendresse passionnée".

Quelles sont les grandes sources sombres d'où jaillit ce débordement à travers Mauriac et dans Mauriac ?

C'est tout d'abord la religion de son enfance car les éléments acquis se joignent aux éléments hérités. "J'ai cru parfois réussir à séparer en moi les éléments hérités des éléments acquis. Mais c'est un leurre. Il ne s'en trouve aucun à l'état pur, ils ont réagi les uns sur les autres, se sont fortifiés en s'opposant. Ce qu'on appelle mon talent, mes dons, prennent leur source au plus épais de cette bataille, de cette mêlée..."

C'est une religion de prudence, étroitement mêlée à l'ordre bourgeois. Non pas de telle sorte que la religion elle-même soit utilisée pour la défense calculée du patrimoine car la propagande religieuse chez les métayers de la famille de Mauriac correspondait à un ordre de la conscience, mais en ce sens que la vie éternelle participe à l'ensemble des préoccupations familiales, rattachant la métaphysique aux assurances "tous risques" alliant finement le renoncement aux biens de ce monde obligé par la mort, à la satisfaction de laisser pour sa descendance un héritage accru. Le résultat, c'est que Mauriac a été élevé "dans cette idée que ce qu'il y a de plus respectable au monde, c'est l'argent honnêtement gagné par un négociant parti de rien, qui ne doit rien à personne et qui a acquis le droit de s'allier à une vieille famille".

C'est ensuite l'héritage provenant des ancêtres eux-mêmes. Les véritables personnalités des ancêtres ne se livrent pas aux générations auxquelles ils donnent naissance. Elles semblent alors disparaître mais se prolongent dans cet obscur complexe intérieur du descendant où leurs traits s'amassent, se renforcent, se complètent, en créant des synthèses nouvelles qui s'incarnent en héros dans ces jaillissements spontanés, les romans, qui livrent ainsi ce qui ne pourrait être révélé sans une sorte de sacrilège familial. Grâce à l'alambic du roman, j'ai transformé en images toute cette masse obscure, toute cette matière bouillonnante des secrets bien gardés, peut-être imaginaires, que rien ne trahissait sinon le silence des témoins. Des livres si chargés, si lourds, viennent de plus loin que leur auteur. De pauvres morts oubliés y gémissent peut-être, dont le nom était banni des conversations. Ils se rattrapent, comme on dit, ils remontent à la surface, flottent entre deux eaux, viennent coller leur figure inconnue à la vitre d'une histoire. Ils pleurent au-dedans de moi. Ils me disent, "nous te chargeons de notre fardeau. Prends ces cœurs empoisonnés dont nous sommes morts, compose, avec cette misère

une œuvre qui oblige les vertueux à réfléchir, à s'interroger”.

Et maintenant où en est arrivé Mauriac ? Qu'est-il devenu aujourd'hui ?

Particulièrement, en quoi consiste sa foi ? A quoi se ramène pour lui le catholicisme ? “A un ensemble de formules et de rites imposés dès sa naissance, qu'il n'a pas choisis mais qui lui ont permis d'atteindre le Christ aux périodes bénies de sa vie”. Ayant ainsi cheminé dans la voie toute faite du catholicisme où il a été placé dès ses premiers pas, Mauriac est parvenu à trouver le Christ tel qu'il est, “homme de 30 ans, ouvrier et juif. Ce que beaucoup, parmi sa classe, plus ou moins consciemment, redoutent ou méprisent, ouvrier et Juif”. Il le découvre encore dans toutes ces humbles créatures qui sont la demeure du Christ, où il rayonne en sainteté (qui avec l'inspiration artistique, constituent pour Mauriac les deux seuls témoignages de la grâce). Non plus cette fausse sainteté faite de restriction, d'interdit, d'obéissance formelle et desséchée à la lettre de la Loi, que Mauriac enfant a tant de fois observée autour de lui dans sa famille. Son éducation janséniste a pu le marquer, le déformer dans sa jeunesse, “scrupules sur des points de néant, absence de scrupule sur l'essentiel”. Malgré elle, parfois à cause d'elle, la vérité lui a été transmise car l'homme que nous sommes, existe dès le départ dans ses traits essentiels: librement ou à travers mille obstacles, nous finissons par le devenir. Tel est Mauriac !

Mais le monde le connaît-il en vérité ? Quelles images restera-t-il de lui après sa mort ? Tel est Mauriac et pourtant cet homme qui s'est cherché pendant une cinquantaine déjà restera méconnu à tout jamais. Car l'impossibilité de se survivre se rattache au mystère de la personne. Ce qui disparaît, c'est justement ce qui centrait les êtres différents dont nous sommes composés. La mort rompt le faisceau et éparpille au hasard des esprits qui les recueillent, des fragments de cette somme qui nous étions. Textes, lettres, journaux intimes, tout est mensonge et cependant, c'est sur eux qu'il faut travailler pour reconstituer l'être disparu. Forme de l'inéluctable, loi de l'oubli où le souvenir se fige sur les fragments de ce qui fut notre personne, fragments qui, parce qu'ils ne sont pas nous, ne sont plus suffisamment chargés de vraie vie pour résonner d'un écho profond au cœur des autres.

A. Fontaine (12-XI-1939)

La nécessité (Marcel Légaut)

Je crois que nous allons dans une période où la fraternité se fera impérieuse. Jusqu'à présent, elle n'était que vertueuse. Elle n'était pas nécessaire à la vie proprement individuelle. On y entrait, on pouvait aussi en sortir. Les temps vont devenir plus exigeants. Notre fraternité prendra une urgence semblable à celle des tranchées. Il faut souhaiter que notre sens chrétien lui donnera aussi une plus grande profondeur, une nécessité issue de la liberté. Il est difficile actuellement d'être optimiste si l'on se borne à penser sa destinée individuelle ou celle de sa famille. Pourtant l'homme a besoin d'optimisme pour vivre et agir. Ce n'est qu'en intéressant sa vie, la centrant sur une réussite d'un ensemble aussi vaste que l'humanité, que Dieu, qu'on peut être optimiste, sans contrefaçons. Il existe bien des façons d'être faussement optimistes en croyant que la victoire est prochaine, qu'elle résoudra les questions qui ont provoqué la guerre, en croyant qu'on recommencera à vivre comme avant comme si rien n'était arrivé. Nous serons tous plus vieux après la guerre qu'avant. Je souhaite que le groupe comprenne qu'il ne sera plus le même après la guerre, que le souvenir du passé ne sera plus suffisant pour lui donner l'existence. Le groupe ne continuera à vivre que s'il est devenu nécessaire, spirituellement et sans doute aussi matériellement, à ses membres.

Et cette nécessité, c'est précisément ce qui le changera d'avec le passé. Jadis, on parlait surtout de fidélité. On voulait être fidèle au groupe. C'était vertueux et par suite en un sens facultatif et surrogatoire. Demain cette fidélité sera remplacée par la nécessité. Sinon, le groupe disparaîtra. Je pense d'ailleurs que cette nécessité sera à la fois intérieure et extérieure. Elle sera la conséquence des événements, mais aussi le fruit d'une fidélité qui devient connaturelle à chacun à force d'être vécue. Je ne sais pas combien nous nous retrouverons après. Mais ne fussions-nous que quelques-uns à ne pas concevoir qu'on puisse vivre séparément, isolément, ce sera une réussite. Car la poussière des destinées individuelles disparaîtra dans le vent.

M. Légaut

Il faut nous expliquer encore mieux cette nécessité.

Le mot “nécessité” n'est pas suffisant pour nommer les réalités qui se confondent sous ce vocable. Il y a la nécessité qui s'impose à la nature par la tendance qu'ont toutes les créatures à baisser dans l'ordre des choses créées. Il y a la nécessité qu'exige la vie pour se développer dans l'individu. Il y a aussi cette nécessité qui est la conséquence d'une aspiration vers un idéal. A force d'être librement suivi, il devient nécessaire pour qu'on puisse encore vivre.

La vertu doit devenir nécessaire de cette sorte de nécessité, sinon elle n'a jamais été qu'un confort et

qu'un luxe et est condamnée à la mort.

C'est en ce sens-là que je vous écrivais sur la nécessité de notre fraternité. Elle est encore pour la plupart une vertu. Ils veulent être fidèles. Ils pourraient ne pas l'être sans blesser gravement leur vie actuelle. Ils seraient capables sans grande difficulté d'arranger autrement leur existence. D'autres au contraire sont pris par cette nécessité. Et dans la mesure où cette fraternité manque, ils en souffrent. Il est difficile de bien souffrir de ce manque, de ne pas désespérer, de ne pas se durcir, d'y croire encore, d'être capable de recommencer. Mais c'est là que jaillit la charité à l'état pur, celle que n'explique pas la pente naturelle de l'homme.

Il y a aussi la seconde nécessité, celle qu'exige la vie de l'individu (ou de la société) pour se développer. Elle exige, celle-là aussi, foi et dépassement. A l'heure actuelle, il faut savoir aimer cette nécessité particulière qui s'impose à chacun et à tous. Ne pas en avoir peur comme du fantôme divin. C'est au moment où l'on atteint ce sommet que l'on comprend de nouveau et qu'on ressaisit son âme.

Il faut aimer toute la vie puisqu'elle est nécessité de la création consommée. Il faut faire de l'idéal une nécessité pour participer à la création qui se continue. Et voici que mon âme se délie à nouveau comme jadis auprès des camarades. C'est la grâce de l'amitié de faire voir la vie sous un jour nouveau, toujours le même d'ailleurs, dans son invincible optimisme et sa sécurité.

A Dieu. Bonne fête de Noël. Je la passerai ici et je penserai à ceux de Paris, à ceux de Chadefaud aussi.

Le nœud gordien

(Observation d'Henri Joseph, professeur à Jovinien-les-Astuces)

La rentrée a été difficile à organiser à cause du très grand nombre d'élèves venant de tous côtés. Comme nous manquions vraiment de classes, Monsieur l'Archiprêtre nous a prêté trois salles d'une ancienne école libre non utilisée.

Il y est resté quelques tableaux (sans intérêt) et dans chacune un crucifix, beau ou non, qu'importe. Et ainsi on peut travailler aux pieds de Jésus.

C'est bon, j'espère qu'ils resteront. Alors ? Vive l'école laïque, n'est-ce pas. Quand on connaît l'esprit de certains de nos élèves, on comprend toute la hardiesse d'une telle réalité.

Henri devrait ajouter, ce me semble, que la hardiesse ici, n'est pas unilatérale. Ainsi par des hardiesses conjuguées, finira par être tranché le nœud gordien.

Le ministère laïque (Extrait de l'Encyclique de Pie X)

Dans toutes les classes, toutes les catégories, dans tous les groupes, cette collaboration du laïcat avec le sacerdoce manifeste de précieuses énergies auxquelles est confiée une mission que les cœurs nobles et fidèles ne pourraient désirer plus haute et plus consolante. Ce labeur apostolique, accompli selon l'esprit de l'Église, consacre pour ainsi dire la laïque et en fait un ministère du Christ, dans le sens que St Augustin explique ainsi :

“Quand vous entendez mes frères, le Christ dire, là où je suis, là sera aussi mon ministre, gardez-vous de penser seulement aux diligents évêques et clercs. Vous aussi, à votre manière, soyez les ministres du Christ, en vivant dignement, en faisant l'aumône, on prêchant son nom et sa doctrine à ceux à qui vous le pouvez pour qu'à ce nom même chaque père de famille reconnaisse qu'il est redevable d'affection paternelle aux siens. Que ce soit pour le Christ et pour la vie éternelle, qu'il les reprenne, les enseigne, les exhorte, les corrige, leur soit bienveillant ou exerce sur eux son autorité car ainsi il remplira dans sa mission l'office de prêtre et même d'une certaine façon de l'évêque, étant ministre du Christ ici-bas pour être éternellement avec lui” (in Ev. Je. tract. 51, 13 sq).

Un abonnement aux “Études”

Un camarade nous suggérait ainsi une idée de notre ami Barrau.

“Il me parle, disait notre correspondant, de ce que, lui et quelques autres, vont essayer de faire dans leur bataillon”. Et il ajoutait : “Croyez-vous que le P. d'Ouince, Directeur des Études, nous délivrerait un abonnement gratuit ? je n'ose lui demander”. Alors vous avons osé demander, non un abonnement gratuit de peur d'imposer une charge de plus à une entreprise nullement commerciale, mais un abonnement à prix réduit, sûr de trouver dans le groupe des amis qui le solderaient.

Voici la réponse du P. d'Ouince : “Nous ferons volontiers deux services, l'un permanent à la rue Léo Delibes, l'autre de trois mois à M. l'abbé Barrau. Si la guerre dure, nous aviserons”.

Décès

C'est avec le plus douloureux étonnement que nous avons appris le décès de Madame Subronat, née Andrée Langenais, Professeur au lycée du Jeunes filles de Niort, le 10 Décembre. Elle était âgée de 25 ans ! Naturellement, la lettre de faire-part ne nous dit rien des circonstances de sa maladie. Nous devinons la profonde douleur de son mari et de sa sœur. Elles étaient inséparables dans nos réunions du dimanche, rue Galilée et rue Léo Delibes. Que le serrement de cœur avec lequel nous pensons à elle, en revoyant son sourire, dans notre mémoire, ne nous empêche pas de croire que Dieu, Tout-Puissant, sait donner à sa mort un sens plus beau encore qu'à sa vie terrestre.

Le jeudi 14, la messe n'ayant pas pu se dire dans notre chapelle, les camarades de la rue Léo Delibes se sont rendus à l'église de St. Germain des Prés pour assister ensemble à la messe dite par M. l'abbé Gaudefroy, en communion avec la famille de Madame Subrenat et avec notre amie qui est maintenant dans le sein du Père.

Adresse de sa famille : 34 rue de l'Alma, Cherbourg.

Une ordination au cantonnement.

C'est celle de l'abbé Meissonier. Il écrit : j'ai eu le bonheur d'être ordonné prêtre au cours d'une cérémonie très simple, par Mgr. Audrain, évêque auxiliaire de Versailles, aumônier militaire, devant mon bataillon tout entier. Seul prêtre de mon unité, j'ai donc assez d'ouvrage. La messe chaque matin, origine de toutes les activités spirituelles, est une grande joie. Beaucoup réfléchissent. A noter un retour d'un camarade vers Dieu, et plusieurs qui se préparent.

Mariages

Monsieur Jean Rolland a l'honneur de vous faire part du mariage de sa fille Jeanne, avec M. Jacques Weisbuch, Docteur en droit.

La bénédiction nuptiale leur a été donnée dans la plus stricte intimité le lundi 13 novembre 1939, à l'église cathédrale de Gap, par M. l'abbé Vernet.

Le 26 novembre, en l'église Saint Sanson de Clermont (Oise) a eu lieu le mariage de Simone Loriot et de Georges Zadou-Naisky, en présence de quelques amis et notamment d'une délégation du groupe. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par M. l'abbé Gaudefroy.

Nous avons la joie de vous annoncer les fiançailles de Jean Lefèvre avec Mlle Marie-Paule Brunel.

On est respectueux... parfois

- Vraiment ? votre mariage, vous avez réussi à le faire un dimanche ?

Bien sûr, mon archiprêtre, je l'ai eu jusqu'au trognon.

- Marie Thérèse Fargues, institutrice à Combres (Loir & Cher) souhaiterait que quelqu'un veuille bien lui confier un enfant, garçon ou fille, dont elle s'occuperait.

- Ceux qui cherchent à rendre service aux parents ou aux enfants éloignés de leur pays se trouvent souvent embarrassés par les formalités légales et autres conditions à remplir dans telle ou telle circonstance. Marguerite Rossignol (8 rue Léo Delibes) est tout à fait à même de les renseigner.

- Beaucoup de correspondants demandent à rendre service.

Les renseignements sont centralisés par Marguerite Miolane 9 place de l'Égalité Saint Chamond (Loire) et Jérôme Voirin, 8 rue Léo Delibes, Paris.

- La poste souhaite qu'on ne mette aucune abréviation sur les adresses des militaires. Aussi, quand ils nous écrivent, nous les prions de mettre en toutes lettres les SFRCI CHR et autres acrostiches sibyllins.

- Le bulletin lettre avait demandé à Mme Rousseau d'écrire ses souvenirs sur l'activité du P. Paris à l'égard des enfants. Les mamans qui ont gardé quelques souvenirs à ce sujet, sont priés de les envoyer à elle ou à Madame Garaud.

Notre collègue

Il y a quelques jours, notre inspecteur me racontait que son repos était troublé seulement par quelques obus de DCA que Marcel s'amuse à tirer en l'air sans autre résultat que de faire de jolis petits nuages de fumée bien ronds. On comprend, ajoutait-il malicieusement, que la DCA soit une arme savante, il doit falloir beaucoup de calculs pour faire naître ces sphères, à leur début parfaites.

Le surlendemain, Henri me disait : "Vous n'avez pas lu Paris-Soir ? - Ah certes non, voilà bien quinze jours que je n'ai pas lu le journal autrement que par dessus l'épaule de mes voisins dans le métro. Eh bien, que dit Paris-Soir ? - Il est mieux renseigné que le Montcelet, il annonce que Légaut a descendu un avion par son tir de DCA. - Un chic à Paris-Soir - Dites : notre "collègue" Paris-Soir.

Vous voyez d'ici s'allonger le nez de notre inspecteur.

Nos trijumeaux

Il est difficile de compter et de transmettre les témoignages de sympathie qui nous sont arrivés pour la famille Haumesser. C'est le groupe tout entier qui a réagi avec émotion et fraternité.

A quelques jours de la fête de Noël, nous nous promettons d'avoir une prière commune en ordre dispersé à la communion et d'opérer en un instant le rassemblement de deux ou trois cents anges au-dessus d'un triple berceau veillé par deux enfants à peine capables de se tenir debout mais remplis d'une curiosité et d'une admiration touchante.

Le projet d'un autre geste communautaire a bien traversé notre imagination mais la consultation générale est trop difficile et inefficace dans un délai si court.

Projet d'une médaille pour "Familles unies"

Sujet proposé : plusieurs épis de blé convergents autour d'un même pain.

Ces épis peuvent être groupés, deux par deux, symbolisant les familles. Le sens du symbole est celui-ci : les membres, les familles s'unissent en un même corps, l'hostie eucharistique.

Il me semble que ta trouvaille peut être jolie. J'ai choisi le blé barbu à cause de son allure si décorative. J'ai souvent admiré comme il se présente joliment quand l'épi s'alourdit et que l'éventail de ses barbes se déploie sur le côté de la grande courbe, tandis que la petite courbure en dessous les ramasse en un seul faisceau qui épouse la ligne médiane. Quand il y a 10 ou 12 grains sur la longueur de l'épi et qu'il a patienté en gonflant dans sa gaine, alors sa patience se traduit par un tremblement de la barbe qu'il lui a fallu comprimer avant d'exploser au soleil. Dans son déploiement, il en imite les rayons et on participe à son bonheur quand il s'éploie. C'est bien plus joli que mon croquis parce que la ligne des grains est quadruple et que chaque grain a son antenne.

Clémence Gaudefroy

Propos de table ou de cuisine

- Jéromine, j'ai rêvé de vous - Oh, que c'est donc curieux ! moi aussi, dit-elle, en se tournant vers sa voisine, comme pour la prendre à témoin de ce qu'elle vient de lui raconter. J'ai rêvé de vous mais dois-je le dire ? c'est de votre mort qu'il était question - Ah, dis-je, pressé de prendre le premier tour. Moi, j'ai eu subitement, dans la rue, la vision d'une Jéromine qui serait d'un module notablement plus grand. Sans doute, je venais de croiser une personne assez grande qui avait quelque ressemblance avec vous. Ma pensée poursuivait son chemin et je me disais : Après tout, elle a bien mérité de devenir, dans la vie future, cent fois plus grande que dans celle-ci. Une image grandiose traversait l'écran de mon cinéma naturel. Mais j'avais à peine eu le temps de lever les yeux jusqu'à la hauteur de mon apparition que je reçus au cœur un angoissant reproche, le regard mi-douloureux, mi-souriant de Pierre Voirin et j'entendis son exclamation. Jéromine n'est pas autrement émue de son éventuelle magnitude.

- Eh bien, dans mon rêve, dit-elle, vous ne grandissiez pas, vous deveniez tout petit. (pendant qu'elle parle, ses deux mains écartées horizontalement se rapprochent), comme ça, dit-elle, comme un enfant. Vous étiez en train de mourir par évanouissement de votre substance. Alors je vous ai dit : "Petit Père, ce n'est rien, vous allez voir la Sainte Vierge". Mais tout de suite, j'ai compris que je faisais fausse route. Je me suis moqué de moi-même. Il me semblait que vous me regardiez drôlement parce que je devenais singulièrement *bonne sœur*. Cependant votre corps devenait de plus en plus petit, votre soutane était devenue blanche comme des langues d'enfant, vous poussiez des vagissements de bébé et je disais à ceux qui étaient là : "Vous le voyez, il avait l'esprit d'enfance".

- Qui Pro Quo

Dans quelles circonstances cela s'est-il passé, je n'en sais plus rien ? on m'y a conduit avec un si parfait naturel. Toujours est-il qu'en se mettant à table, rue Léo Delibes, à la cuisine, Jéromine me passe mon courrier (à moins que ce ne soit Marguerite qui en est bien capable, la coquine). Pourquoi maintenant, plutôt qu'au moment de mon arrivée ? Cela me semblait un peu bizarre, mais je ne me suis pas posé vraiment la question. Je demande la permission de l'ouvrir. "Naturellement, non seulement, mais encore, au contraire...". Je lis, c'est une lettre de Paul Barrau.

Ne comprenant pas très bien, je me mets à lire tout haut. "Vous ne sauriez juger de l'effet de surprise qu'a provoqué votre petit colis reçu hier matin. Je ne savais que penser de toutes ces friandises dont on comble les enfants gâtés et je ne saurais remercier la délicatesse d'attention du "groupe" qui les avaient choisies. Je me figurais que seules des mains de maman ou de sœur pleines d'attention auraient pu faire tout cela. Pourquoi m'étonner cependant ?"

Pendant cette lecture, je me sentais agréablement flatté et je me demandais avec insistance où j'avais pu commettre un tel acte de vertu. J'étais innocent de tout colis. Mais plus j'étais perplexe, plus je sentais croître l'attention autour de moi. J'entends des rires étouffés et je dis : "Enfin, est-ce que je joue la comédie ici ? Alors c'est un éclat de rire triomphal dont je ne sais pas encore au juste le fin mot. J'imagine que mes deux hôtes ont envoyé ce colis à Barrau, en mon nom, que Barrau n'a pas cru devoir mettre en doute, malgré toute son invraisemblance, mon art culinaire et pâtissier. Ces dames, constatant sur l'enveloppe de la lettre, qu'elle provenait de Barrau, avaient tout deviné et, afin de ne pas me laisser partir avec la lettre close et pour ne pas perdre surtout une bonne occasion de rire, avaient machiné la scène avec maestria. Et en effet, la petite comédie a parfaitement réussi.

La messe de minuit

Contrairement à un précédent avis, l'autorisation de célébrer la messe de minuit dans les paroisses est publiée dans les journaux. Par suite, nous nous réunirons comme tous les ans pour la veillée de Noël et nous chanterons la messe de minuit rue Léo Delibes.

Le plus grand nombre de nos camarades ne pouvant pas venir à la messe de minuit, nous avons décidé qu'il y aurait une deuxième messe à 9 heures; elle sera chantée. Conformément aux précédentes dispositions des autorités, nous avons décidé de chanter la messe le jour de Noël à 9 heures.

Bibliographie

- Mon Père, réponds-moi, par André David (Éditeur Gallimard)

Forme littéraire; lettres échangées entre l'auteur et un dominicain. Parmi les problèmes traités ici, le plus central porte sur les rapports de la sensibilité et de la religion.

- Un cœur fier, par Pearl Buck, Roman traduit (Librairie Stock)

Dans ce livre la puissance de l'instinct créateur, maternel et artistique est mis en relief et, ce qui est curieux, sur le même plan. Elle fait preuve de lucidité sur elle-même mais cela participe de l'intelligence et non pas de l'âme. On dirait une aveugle très renseignée sur la matière, le monde extérieur, mais elle ignorera toujours la lumière.

- Fontaine, par Mordant

Très beau roman se passant en Hollande durant la guerre 14-18.

Histoire d'un officier anglais prisonnier sur parole. Le thème de ce roman est l'influence profonde et l'enrichissement mutuel qui en résulte de deux êtres s'aimant sincèrement, se complétant et destinés à s'unir en dépit de tous les obstacles.

- La Mousson, par Bromfield (traduit de l'anglais)

Un beau livre, évocateur des efforts d'un petit nombre d'incompris pour donner aux Indes les bienfaits de la civilisation occidentale, tout un proscrivant ses méfaits. Un réel souffle de grandeur épique dans l'évocation des catastrophes naturelles qui écrasent les hommes, les assujettissant depuis des millénaires. Une atmosphère païenne aussi où le renouvellement des êtres paraît déterminé exclusivement par le choc des circonstances tragiques et l'amour, les sources religieuses de la purification étant méconnues et souvent même niées. La fin me paraît faible, trop semblable à celle d'un quelconque roman.

- Cécile parmi nous, par Georges Duhamel (chronique des Pasquier)

Roman, étude psychologique d'un caractère de jeune femme et de son milieu familial assez pittoresque et la montrant à la recherche très sincère de la vérité.

- Histoire d'Angleterre, par André Maurois
500 pages (Grasset in-octavo = 30 Fr environ)

Livre très intéressant, dense, mais agréable à lire. Certaine partie, telle que les origines de l'Angleterre, la conquête des Normands, l'influence considérable que ces derniers ont exercé à tous points de vue, ainsi que celle des puritains plus récente, sont clairement traitées.
Rien d'un manuel pédagogique.

Aux gens comme moi

Si nous descendions tout au fond de nous
En notre fol orgueil accepterions-nous
D'avoir été près de l'enfant-Dieu représentés
Tout simplement par des Bergers
.... Ces pauvres, ces gens de peu
Qui font eux-mêmes leur fromage et leur feu.

Si nous descendions en nous tout au fond
Qu'il nous serait doux, qu'il nous serait bon
D'avoir délégué nous-mêmes à l'enfant
Les Mages d'Orient... ces trois grands.
Et comme il est dit parfois : "Non pas trois mais quatre sont venus là".
Qu'il est agréable de penser : "Je le sais... le quatrième était aïeul à moi !

Un jour, j'ai renié les bergers, ces malappris.
Alors, tout au fond de moi, j'ai soudain compris
Que, venu pour tous et ne voulant personne rejeter,
Le dieu tout simple près de lui voulut bien accepter
Des gens comme moi, les dignes représentants :
L'âne... et le chameau même.

12 août 1938 Geneviève Plouin

Méditation sur le temps de Noël

Dieu dit: Que la lumière soit, et la lumière fut.

Le cycle annuel de la lumière solaire ramène la phase croissante à partir du solstice de décembre. Les jours vont s'allonger jusqu'au 24 Juin, fête de St Jean-Baptiste, à l'autre pôle de l'année. Cette date de la renaissance a été baptisée par le christianisme et consacrée à la génération éternelle du Verbe créateur, vie et lumière des hommes. C'est à la fois la fête de la création et celle de l'ère chrétienne avec la naissance temporelle de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Voici donc cette "lumière véritable, qui éclaire tout homme, venue dans le monde" et que St Jean identifie à la parole créatrice de Dieu "par elle, tout a été fait". Oui tout, mais depuis la première lumière par où commence la création du monde dans le récit de la Genèse, il en est une surtout qui me touche de bien près, c'est la lumière qui a lui pour moi à l'origine de ma vie spirituelle.

Toutes les origines sont mystérieuses. Qu'est-ce qu'une création ? L'imagination s'y perd comme en un profond mystère. Cependant, malgré toutes les difficultés, l'homme religieux y a cherché de tout temps le point sensible de la présence de Dieu, Je pars donc, moi aussi, à la recherche de Dieu, comme les mages, en suivant l'étoile qui brille dans mon firmament.

J'ai demandé à un philosophe ce que signifie la notion de création, non en langage métaphysique, mais en termes de vie spirituelle. Il m'a répondu que la création signifie la dépendance totale vis-à-vis du créateur. Je m'essaie dans cette voie.

De rien au monde nous ne dépendons totalement, ni choses ni personnes.

Si le monde entier et tous les événements de l'histoire pèsent sur nous, ce n'est pas à dire que nous les subissons passivement, comme le font les choses. Nous ne pouvons nous empêcher de les juger. Nous les considérons comme des instruments. Nous ne renonçons jamais à les faire servir à nos fins personnelles.

Nous dépendons plus spécialement de nos parents et de toute la lignée de notre ascendance. Mais, si profondément qu'ils aient influencé notre personnalité, nous ne nous laissons jamais complètement dominer par eux ni par qui que ce soit. Depuis notre enfance, nous nous sommes réservé jalousement, dans notre château intérieur, une chambre du conseil, à l'abri de toute indiscretion. De là nous jugeons le monde entier. Quels que soient les déterminisme, physiques, physiologiques, sociologiques qui nous enserrant, ils ne parviennent jamais à nous emprisonner complètement. Les obstacles infranchissables qu'ils posent sur notre chemin, nous les contournons à la manière d'un chat qui circule parmi les pièces exposées à la vitrine d'un marchand d'antiquités.

Mais à l'égard de Dieu, en est-il encore ainsi ? Me serait-il possible de le juger ? Il me semble que je comprendrai plus facilement ma situation actuelle vis-à-vis de mon créateur en retournant d'abord à mes origines spirituelles.

Si quelque chose est bien à moi, c'est mon intelligence et la conscience que j'ai de moi-même. Or c'est dans la nuit qu'étant enfant je me suis éveillé à la vie consciente. Ce n'est pas moi qui me suis fait intelligent, ce n'est pas moi qui me suis fait conscient. S'il est une chose qui soit de moi, c'est mon désir, ma puissance de désirer. Or, c'est dans l'indifférence, dans le silence que s'est formulé mon premier souhait. S'il est un centre de ma personne, un "je", il est bien dans ma puissance de vouloir et de refuser, dans ma liberté. Or, c'est dans l'absence de toute volonté mienne, que je suis devenu moi-même, Je me suis trouvé embarqué avant d'y avoir songé. En somme, je ne suis ni le fils de mes œuvres, ni le fils spirituel de mes parents selon la chair car ils furent inconscients (et n'est-ce pas tout à fait étonnant ?) des phénomènes de création spirituelle dont ils ont seulement posé une condition. Qui est mon père spirituel, sinon celui qui a dit : "Tu es mon fils, aujourd'hui je t'ai engendré" (Office de Noël). Je t'ai désiré et tu as éprouvé ton premier désir, je t'ai regardé et tu as eu le premier éclair de conscience, j'ai espéré en toi, et ton cœur s'est gonflé d'espérance.

En ces jours, nous lisons ceci, "Dum medium silentium tenerent omnia" et le reste (Introït du dimanche dans l'Octave de la Nativité) (Tandis qu'en un profond silence se tenaient toutes choses et que la nuit avait atteint le milieu de sa course, du trône royal des cieux est venue votre Parole toute puissante, Seigneur). Ces paroles s'appliquent aussi à moi.

Aujourd'hui, bien loin de mon enfance, chaque fois que je pense à mes origines spirituelles, j'en reste comme étonné. J'hésite entre l'absurdité et l'admiration de mon être. Je me vois pour ainsi dire suspendu dans le vide, suspendu au non-sens, ou bien plutôt certes, accroché au tendre sein de ma mère et nourrice spirituelle.

Cette même dépendance totale qui me paraît si frappante à mes origines, ne la retrouverai-je pas dans

ma vie d'aujourd'hui ? "En Dieu, nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes". C'est comme un milieu divin où je baigne. Je parlais tout à l'heure des jugements que je porte sur toutes les personnes et les choses, je ne le fais pas pour rien mais pour guider ma conduite à travers les choses, pour préparer mon avenir, pour accorder aux personnes ma confiance, mon affection.

En dehors d'une certaine espérance que j'ai, mes jugements n'auraient aucune signification, je n'éprouverais aucun besoin de juger. Dans la chambre du conseil, l'air que je respire est alimenté par l'atmosphère divine de l'espérance. J'en vis et je ne vois pas ce que je signifierais hors d'elle. C'est elle qui me guide et me juge.

Espérance, n'êtes-vous pas l'un de ces noms par lesquels se traduisent en notre pauvre langue humaine les choses divines et nos relations personnelles avec Dieu, comme vie, lumière, amour ? N'êtes-vous pas une expression de Dieu, une parole de vie, "le rayonnement de sa gloire, l'empreinte de sa substance" ? Dans l'évangile, on trouve cette définition, "Dieu est amour", n'êtes-vous pas la figure temporelle de l'amour, l'amour éternel qui s'est accommodé au temps, Dieu avec nous, Emmanuel ?

Mon espérance, ma mère divine, je dépends plus complètement de vous que de tous les événements du monde et de l'histoire. Vous me suivez partout, bien mieux, vous m'y précédez, vous me créez à chaque instant de ma vie spirituelle.

"Vous avez les paroles de la vie éternelle. Demeurez avec nous".

Noël à Chadefaud

La communauté réduite à quatre a maintenu les traditions "des petits séjours" et Chadefaud a été ouvert.

Il neige un peu, tout est blanc, le froid est intense. Malgré ces difficultés, nous allons procéder au déménagement de Scourdois puisque Chadefaud suffit dans les circonstances actuelles.

Qui connaît Champion et Cavalier, les bœufs paisibles du fermier de Scourdois ? Ils ont promené sur la petite route glissante les tables, les chaises, les lits et les matelas, les sacs de charbon, la batterie de cuisine... chargés par nous dans un équilibre difficile. Sept voyages ont été nécessaires pour enlever tout le matériel qui, dispersé dans les chambres, paraissait peu de chose mais dont nous avons senti tout le "poids" quand il a fallu le transporter, le décharger, puis l'empiler à Chadefaud.

Des difficultés d'un autre genre se sont présentées quand il a fallu vérifier sous l'œil sévère de M. et Mme Porte l'état des fauteuils de « style » et constater avec eux l'absence de pieds ou de dossiers, la disparition des buires, la nudité des fenêtres démunies de leurs rideaux...

Il faudra deux ou trois mille francs pour réparer tout cela. Nous songeons avec quelque mélancolie que notre communauté n'est pas encore très consciente, quelques-uns du moins. Et ce seront les plus conscients qui voudront participer aux frais de restauration.

Ils pourront s'adresser à Mlle Miolane, Place de l'Égalité, St-Chamond (Loire) C.C. 60-78. Lyon-Montbrison.

Tant de travail méritait récompense. Le samedi, un soleil délicieux nous a permis d'aller rendre visite à Peyrérol si coquet dans son paysage de neige. Celle-ci est plus abondante qu'à Chadefaud et nous croisons quelques apprentis skieurs. Et déjà, les vacances terminées, nous rentrons, emportant la vision de cette neige blanche, et rêvant de PAIX .

Les quatre de Chadefaud:

Marguerite Miolane - Yvonne Gaston - Simone Bacon - Marcel Légaut

A défaut d'une photographie, un dessin de Suzanne Hérat illustre cette équipée. On y voyait un char à bœufs plein de chaises, pattes en l'air. Un cortège, quasi funéraire, suivait, sans paraître s'apercevoir qu'une chaise s'était semée sur la route.

- Conversation au retour de Chadefaud

Ah, si j'avais su que vous alliez à Chadefaud pour déménager Scourdois, j'y aurais été aussi. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit quand vous nous avez invitées ? Parce que je ne voulais pas vous effrayer. - Eh bien, vous voyez, il aurait mieux valu parler. Une autre fois....

La prochaine fois, ce sera à Pâques. En passant parmi nous, Légaut a dit qu'il souhaitait que Chadefaud soit utilisé comme les autres années à Pâques et en été,

Noël, rue Léo Delibes

Le dimanche 24 Décembre, on fait la répétition de chants. La chambre de Jérôme est transformée en auditorium. Guidées par la flûte, les voix s'essayaient à répéter le Rorate, le Christus natus est, l'hymne Jesus Redemptor omnium, la messe des anges, autour d'un bon feu. Grosse difficulté : qui chantera les leçons à Matines ? - Pas moi - Ni moi non plus. Ce sera alors la voix cristalline de Marie-Thérèse Fargues. Le feu lui en monte aux joues; elle prépare ses "flexus", penchée sur son texte avec un crayon qu'elle mordille.

Après la prière chantée, la méditation se prolonge jusqu'au dîner et même le fait un peu oublier, la sonnerie doit insister.

Dîner joyeux mais où sont dindons, poulardes, foies gras d'antan ? La joie est dans les cœurs après tout. La vaisselle est essuyée. On remonte. L'auditorium devient un oratoire. L'abbé achève la méditation. Puis on chante Complies et Matines. Minuit s'approche. Nous descendons à la chapelle où un feu de boulets essaie de nous tromper.

La messe commence. "Quelque part dans le ciel", la communauté se trouve rassemblée.

Après la cérémonie, il faut fêter à la cuisine aussi la naissance de l'Enfant. Un bon vin chaud fume sur la cuisinière; il embaume la cannelle. Une main délicate a tiré du buffet deux magnifiques "bûches". La joie éclate avec les chants: Il est né, le divin Enfant - Les anges dans nos campagnes... Ils nous aident à nous réchauffer.

Neuf heures du matin. Déjà debout, la cuisinière ronfle, le déjeuner est prêt.

La messe du Jour est chantée.

Au déjeuner de midi, l'idée d'une promenade générale est bien accueillie et, la maison en ordre, notre petit groupe se dirige vers le Bois. Un esprit malicieux demande quel est ce pensionnat en ballade... Chut, ne le répétez pas.

J - L - D

Un serviteur de Dieu : l'abbé Bac

C'est encore de l'abbé Bach qu'il est question. Le Montcelet a déjà signalé le caractère héroïque de ce prêtre décédé l'année dernière. Voici ce qu'en dit un de ses amis, M. l'abbé Nédoncelle, bien connu des habitués de la rue Galilée.

"Vous savez quelle furent l'intensité et la durée de son épreuve. Une maladie si longue et épuisante est exceptionnelle, elle a étonné et troublé ceux qui le soignaient. Voilà le premier fait. L'image que nous garderons de lui, c'est surtout celle de son rayonnement pendant les derniers mois de sa vie parmi nous. Des hommes éminents et qui l'ont approché de près en ont reçu un véritable choc spirituel. L'un écrit : "Quand j'entrais dans sa chambre, le matin, terrifié de mon impuissance de médecin, il arrivait cette chose que je sortais d'auprès de lui réconforté". Un autre de ses docteurs qui, depuis des années, constatait la sereine simplicité avec laquelle ce malade suivait le progrès du mal, avouait qu'il n'avait jamais encore rencontré l'union d'une sensibilité si profonde et d'une force morale aussi constante. Voilà le second fait.

Or quelle fut l'attitude de l'abbé ? Elle me semble très simple. Sa volonté fondamentale était de rendre témoignage à la beauté et à la bonté de Dieu dans l'instant présent et, malgré tous les obstacles, il cherchait, en tout événement et en toute âme, à découvrir et à faire triompher quelque chose qui chantait. Réussir à être courageux, réconfortant, souriant même, comme le Christ au milieu de ses tourments, tel était pour lui le but. Et le moyen de parvenir au but était l'imitation de Jésus-Christ. Union au Rédempteur pour un but de charité, c'est-à-dire pour aimer Dieu en autrui et autrui en Dieu, pour être utile au monde jusqu'au dernier souffle.

Je n'ai pas constaté qu'il se soit porté au-devant de la douleur, qu'il l'ait souhaitée. Je voudrais bien savoir quel homme, fût-il le plus grand saint, aurait désiré et cherché ces douleurs-là qui étaient sans allègement et sans répit. Il forçait son âme à bannir la crainte inutile et il parvenait à la maîtrise de son attention, avec une délicatesse si discrète qu'il ne pesait sur personne. Sans doute m'avait-il dit une fois, il y a sept ans déjà, que la maladie grave "cisèle" l'âme. Il est évident qu'il était convaincu de la solidarité qui doit exister entre la destinée du Christ victime et celle du prêtre. Mais il estimait que la lutte contre la maladie était un aspect de la mission humaine et un devoir du témoignage chrétien. S'il n'avait qu'une heure à vivre, il voulait la vivre pleinement, en donnant pour ainsi dire son cœur à tous les hommes et son intelligence à tout ce qui avait une valeur universelle. Sa seule inquiétude était d'être submergé par la souffrance et de ne plus pouvoir laisser à chacun un peu de joie et d'aide. La défiance même qu'il avait pour l'emploi des calmants venait de ce qu'il ne voulait pas diminuer la force de résistance de sa volonté.

(Extrait de "La Souffrance - Réflexions d'un chrétien", par M. Nédoncelle., Éditeur: Bloud et Gay).

L'universelle prière des chrétiens

Pour l'Unité chrétienne. du 18 au 25 Janvier.

Ces fêtes de St Pierre et de St Paul, tombant le jeudi, cette année, nous avons dit la messe à la rue Léo Delibes en union avec tous les chrétiens et singulièrement avec M. l'Abbé Couturier qui organise à Lyon un ensemble de cérémonies et de prédications pour instruire les fidèles sur le devoir, les possibilités de l'Union et les obstacles qu'elle rencontre.

L'Europe Nouvelle

Tournez les yeux vers cet avenir qui, suivant les promesses des puissants de ce monde, au lendemain des luttes sanglantes d'aujourd'hui, consistera en un nouvel ordre fondé sur la justice et sur la prospérité.

Cet avenir sera-t-il vraiment différent, sera-t-il surtout meilleur ?

Les traités de paix, le nouvel ordre international à la fin de cette guerre, seront-ils animés de justice et d'équité envers tous, ou seront-ils une lamentable répétition des erreurs anciennes et récentes ? Attendre un changement décisif exclusivement du choc des armes et de son issue fatale est vain, et l'expérience le démontre. L'heure de la victoire est une heure de triomphe extérieur pour le camp qui réussit à l'emporter mais c'est en même temps l'heure de la tentation où l'ange de la justice lutte avec le démon de la violence. Le cœur du vainqueur s'endurcit trop facilement; la modération et une prévoyante sagesse lui semblent faiblesse. Le bouillonnement des passions populaires, attisées par les souffrances et les sacrifices supportés, voile souvent la vue aux dirigeants eux-mêmes et les rend inattentifs aux conseils de l'humanité et de l'équité, dont la voix est couverte ou éteinte par l'inhumain "vae victis"..

(Extrait de l'Encyclique de Pie XII du 29 Octobre 1939)

La question des rites chinois

Aux termes d'une ordonnance de la Congrégation de la Propagande, les catholiques chinois pourront désormais intervenir aux cérémonies célébrées en l'honneur de Confucius, aussi bien dans les lieux du culte qu'en présence seulement de l'effigie de ce dernier.

De même le portrait de Confucius pourra être placé dans les écoles catholiques chinoises et être salué par des inclinations de tête, contrairement aux prescriptions en vigueur jusqu'ici.

Enfin, les catholiques sont autorisés à s'associer sous certaines conditions aux rites funèbres chinois et au culte des morts.

Cette mesure, dont aucun d'entre nous n'ignore l'importance on peut dire extraordinaire, doit être rapprochée d'un document antérieur qui le commente et en fait prévoir d'autres applications.

C'est l'encyclique du 29 X 39. "L'Église du Christ, fidèle dépositaire de la divine sagesse éducatrice, ne peut penser ni ne pense à attaquer ou à mésestimer les caractéristiques que chaque peuple, avec une piété jalouse et une compréhensible fierté, conserve et considère comme un précieux patrimoine. Son but est l'unité surnaturelle dans l'amour universel senti et pratiqué, et non l'uniformité exclusivement extérieure, superficielle et par là débilitante".

Permission

Tout le monde croyait que Légaut prendrait sa permission de détente en Février. Mais après l'annonce d'un changement de date, puis d'un autre, après des convocations à contretemps, nous avons fini par le voir et même trois fois. Mieux en forme qu'à Chadefaud où il était bien fatigué, il a repris du poids. Il nous raconte ses relations avec ses hommes, les réunions sympathiques où il a eu l'occasion de leur faire un topo, comme à l'occasion de l'arbre de Noël, où c'est eux qui le lui ont demandé et où il leur a parlé sur "Paix aux hommes de bonne volonté". Il dit le lien de solidarité qui unit les hommes d'une même formation, leur désintéressement, leur générosité très grande les uns pour les autres tant qu'ils restent coupés de leurs souvenirs car, dès qu'il est question de leur famille, de leur tour de permission, chacun retrouve son indépendance et même devient exigeant. La nature joue un rôle important dans sa vie. Après son travail, il a la joie de se rendre à une petite chapelle lointaine qui respire la paix. Il nous dit aussi les difficultés auxquelles il faut s'attendre après la guerre.

Nous donnerons dans le prochain numéro quelques réflexions qu'il a faites au cours d'une méditation.

Naissances

- Marie-Françoise de Laroque, sœur de Jean-Pierre et de Jacques, née le 9-XII, à la maternité du Creusot. La Maman est atteinte d'une appendicite qui menace d'être bien longue.
- Jean Michel Grunberg, le 22 XII.
- Michaël Girard, né à Arc-les-Gray. (Haute Saône).

Mariage

Jean Lefèvre et Marie Paule Brunel n'ont, pas pu réaliser leur projet de se marier à la chapelle de la Conférence St Michel, à défaut de celle de la rue Léo Delibes, ce qui était une combinaison sympathique.

La cérémonie devait être célébrée par M. l'Abbé Gaudefroy, comme représentant du groupe. Les circonstances, principalement la maladie du grand-père de la fiancée, les ont obligés à y renoncer et ils se sont mariés à Valence dans la semaine du 22 janvier.

Fiançailles

Paul Meunier et Marie Valer. Malgré la séparation, c'est la grande joie. "Quelle chance d'être chrétiens, écrit Marie, pour pouvoir prier ensemble bien qu'éloignés. Je voudrais être au milieu de la communauté pour être plus parfaitement heureuse si c'était possible".

Que la communauté ait une telle importance pour le bonheur de ses membres, c'est un sujet d'étonnement et de retour sur soi-même.

Lettres du colombier

Voirin Pierre, le 16 11 39

De Robert Orain, j'ai reçu une carte bien sympathique. Il est tout proche des premières lignes, sinon dedans, et connaît dans toute son ampleur la question des campements improvisés... Son petit mot était optimiste; à ses heures de solitude, il retrouve Péguy et sa petite "espérance".

Je vais relire longuement vos réflexions sur le "jugement". Une première lecture m'a profondément intéressé. Je voudrais mettre au point une petite méditation sur l'attitude du chrétien pour le temps présent. Je pense surtout aux militaires.

J'apprends qu'Albert Chauvin est actuellement à Rayack (Syrie). Je pense qu'en écrivant là-bas au détachement météorologique de l'armée, on peut le toucher. Je vais essayer.

Cette nouvelle forme de guerre qui fait appel aux plus difficiles vertus met l'homme en face de son être ennuyeux et inutile sans le nourrir par l'action. S'il y gagne en clarté et en connaissance de lui-même, il y perd en appréciation de sa valeur réelle et seuls ceux qui possèdent l'espérance de leur salut et du salut du monde peuvent efficacement soutenir la rude épreuve de la découverte d'eux-mêmes. Il y a, pour ceux-là, lutte et épreuve intime mais le "bien-être" moral, pour les raisons dites plus haut et pour d'autres, est de pure spéculation.

Dans ma baraque de planches, au début d'une grande journée de 24 heures, quelque part sur un terrain des premières lignes, j'entends au loin une canonnade sourde et continue et mes voisins sont de gentils rongeurs qui font frémir discrètement la paille de ma couchette.

Soulages Gérard, le 1 01 40

Je suis très touché des envois de colis de linge. Nous ne sommes pas suffisamment vêtus, même pas du tout : seulement une chemise, un chandail léger, une capote et point d'autre chose, pas de vareuse, un seul couvre-pied, pas de toile de tente, pas de cache-nez, pas de passe-montagne évidemment. Il y fait extrêmement froid (- 24 °). Mais grâce aux amis de Chadefaud, nos camarades ont pu avoir quelques vêtements nécessaires. Seuls deux ont les pieds gelés. Vivement merci !

Bosché Marguerite, le 1 01 40

Demain, je repars pour Vaudrimesnil après une bonne semaine en famille. Là-bas, je viens de déménager et maintenant, je serai logé dans une ferme, dans une atmosphère tout à fait paysanne. J'en suis heureuse.

Brunel Marie-Paule, le 2 01 40

Je connais encore peu de membres de la communauté mais je m'y associe avec la simple charité dont je suis capable.

Haumesser Jean, le 2 01 40

Lina m'a envoyé une jolie carte, illustrée par Henri, et où j'ai relevé de sympathiques signatures. Dois-je vous dire que celles de Mme Fuchs et de Lucie m'ont particulièrement touché ? et qu'elles

réveillent en moi une bien fraternelle curiosité. Que sont-elles devenues depuis qu'elles nous ont quittés ? ... Vous aurez su que j'ai passé de bonnes journées à Vauvert. J'en suis revenu réconforté. Outre la joie unique de me sentir concrètement fondu au sein du foyer, j'articule des joies diverses, faciles à analyser et sur lesquelles le souvenir peut s'arrêter. Lina physiquement rayonnante de santé, parce que prudente malgré sa grande activité - des jumeaux affectueux, joueurs et bavards, avec l'accent méridionale - des triplés ravissants par leurs progrès physiques, leurs gentillesse et leurs sourires gazouillants. J'en ai presque oublié la guerre.

Houziaux Fernand, le 2 01 40

Je suis, depuis le 15 décembre, près d'une ville bien connue du S.W. des Vosges. L'installation du service Météo fut pénible mais elle est terminée. Le temps est assez froid, souvent brumeux. Les bois sont très beaux sous la neige et le givre.

Matthieu Marinette, le 3 01 40

Un gros merci tout de suite pour le très bon Montcelet reçu hier. Vous pourriez voir ma mine, vous constateriez que je souris en vous écrivant, très joyeuse d'avoir eu de vos nouvelles et tous ces détails et les bonnes paroles de Légaut sur la nécessité nouvelle de notre groupe fraternel.

Lemoine Mlle, le 3 01 40.

Je vous transmets une demande de Georges Belleville. Il s'inquiète de savoir si, en dehors des lettres aux mobilisés et du "journal", on a prévu l'envoi de livres. Ils pourraient rendre service mais, ajouté-t-il, le renvoi semble difficile et le livre envoyé serait, pour l'expéditeur, livre perdu... On peut toujours, n'est-ce pas, lancer un appel au désintéressement des camarades de l'arrière. Pour ma part, je fouillerai ma bibliothèque... à mon prochain voyage à Lyon.

Abbé Verney, le 3 01 40

Depuis plus de trois ans que je n'ai approché géographiquement du groupe. Le Montcelet me remet en contact avec lui. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas connaître tous ceux dont le Montcelet parle. Cela me fait vieux, j'ai l'air de l'ancien qui ne connaît plus bien les jeunes du village. J'étais réformé depuis mon service militaire. Je n'ai pas encore passé devant une commission de réforme. En attendant, je reste ce que j'étais, curé de campagne avec cinq communes mourantes; en tout, pas 480 habitants. Si la guerre est meurtrière comme l'autre, vite les maisons se dépeupleront, tomberont en ruines; les buissons et la lavande envahiront les petits champs de blé aux flans des montagnes, luttant avec le ravin. Si la guerre n'est pas autant meurtrière, l'agonie sera plus longue mais certaine dans les conjonctures actuellement prévisibles. Je me sens plus aumônier d'un asile de vieillards que curé car pas mal de jeunes sont partis.

Le groupe de Gap, se souvenant de ses origines, garde pas mal de choses communes avec vous tous. Aussi quand une occasion se présente de retrouver un de votre groupe, il se sent de suite en famille. Nous espérons un moment renouer davantage nos liens. Maintenant il ne faut pas y songer. Nous verrons après... En attendant cet après, j'ai eu le plaisir de marier Weisbuch et J. Rolland que Chadefaud avait fait rencontrer. Cela, n'est-ce pas un lien entre Gap et Chadefaud ? Bonne santé, mon Père. Quand vous irez rue Léo-Delibes, saluez ceux que j'y connais, par exemple, je n'y connais plus que Jéromin...ette, et saluez aussi ceux que je n'y connais pas, ce sont aussi des frères, n'est-ce pas ?

Abbé Blanvillain, le 4 01 40.

Je me permets de vous envoyer, au début de cette année, mes meilleurs voeux et, par vous, à toute "la Famille" de Chadefaud et de Scourdois ou de Paris dont les membres sont dispersés.

Lebecel Madeleine, le 4 01 40

Après avoir été en demi-chômage pendant trois mois car l'intendance avait réquisitionné les usines de laines, nous recommençons depuis une dizaine de jours à pouvoir travailler et nous en avons grand besoin pour faire face à la vie de plus en plus difficile.

Nous avons donc l'audace de vous envoyer un échantillon de notre "art en chaussettes" et nous vous demandons de vouloir bien en parler rue Léo Delibes. Par les uns et les autres peut-être pourrions nous avoir quelques commandes.

Chaussettes pure laine renforcées (Frs 21), en trois tailles: 39-40, 41-42, 43-44. (franco pour une douzaine à la même adresse).

Pull-over, col roulé, kaki (Frs 75).

Madeleine Lebecel. 11 rue d'Enfer à St Michel-sur-Orge. (Seine et Oise)

Rousseau Mme Maurice, le 4 01 40

Une bonne grippe me permet de mettre un peu d'ordre dans ma correspondance. Dieu en soit béni ! Autrement, nos amis auraient peut-être reçu nos voeux autour de Pâques... Nous vous demandons de passer tous nos voeux fraternels et chrétiens à la communauté, à ceux qui sont au front, à ceux qui les attendent courageusement, aux foyers dispersés et éprouvés, à nos amis d'Alsace et de l'Est ou du Nord ou de Paris dispersés à travers la France. Avec eux, nous prions pour la paix du monde, le salut

de la France, le soulagement de tous ceux qui souffrent pour la justice. Nous demandons pour tous la Paix dans l'Amour de Celui qui s'est donné par amour.

Quant à François, il s'est envolé vers la Bretagne. Je vous avais dit qu'il était à l'E.P.S. de St Aignan sur Cher où d'ailleurs il a passé un excellent trimestre. Mais il avait passé en septembre le concours d'élève pilote de l'armée de l'air et il a été reçu. Il a voulu partir de suite... Nous avons donc laissé notre grand garçon s'engager dans une direction grosse d'imprévus et de dangers de tous ordres, priant Dieu de le garder de tout ce qui pourrait le gêner moralement dans un milieu sûrement plus difficile et dangereux que l'E.P.S.

Rieuf Mme, le 5 01 40

Je viens vous souhaiter une bonne santé à vous et à tous ceux de la rue Léo-Delibes, et que le Bon Dieu et la Ste Vierge nous ramènent tous les nôtres à la rue Léo-Delibes. Marcel a passé 10 jours avec moi; il a été faire le déménagement de Scourdois à Chadefaud. J'ai eu le bonheur de voir à la messe de Lempdes Mlle Miolane et Yvonne. Marcel passe le conseil de révision le 10 de ce mois à St Flour.

Febvre Marie-Anne, le 5 01 40

Le Père Racine est retourné à Madras. L'espoir de revoir la France a été dur à abandonner.

Matthieu Lucien, le 7 01 40.

La voici maintenant, cette bonne perm. Yvonne est retournée dans son pays noir. Que je suis heureux d'avoir pu voir de mes yeux, ainsi, le milieu dans lequel se déroule la vie d'Yvonne et moi, à ma batterie, à mon petit plateau enneigé, creusé de trous d'hommes. Nous allons bien tous deux. Yvonne a vraiment une belle santé pour tenir le coup avec la vie qu'elle mène. Elle a heureusement là-bas deux ou trois personnes amies. C'est une aide très précieuse.

Briquet, le 9 01 40.

Qu'en cette nouvelle année, Dieu nous accorde la santé. Que le groupe se retrouve plus uni dans l'amour du Christ. Que le monde reçoive la Paix.

Monsieur l'Abbé, au cours des vacances dernières, au moment de la première communion de Jean-Claude, ma femme et moi, nous avons senti que notre petit garçon n'avait pas de missel pour l'aider à suivre et à comprendre le saint sacrifice de la messe. Nous en avons parlé avec le Père Laféteur qui partageait notre avis que les missels existants, même les plus simples, n'étaient pas du tout à la portée des petits enfants. Les prières de la messe sont presque toujours la traduction littérale du latin et le sens leur échappe presque complètement. Nous avons formé le projet assez audacieux de recopier ces prières après les avoir simplifiées et en les dénaturant le moins possible. La guerre est venue. Mais grâce à mes fonctions nouvelles, je dispose de loisirs assez nombreux et j'ai repris ce projet. Ce petit missel serait donc mis entre les mains de Jean-Claude qui va avoir 7 ans et qui sait tout juste lire. Je ferai quelques dessins représentant les actes essentiels du prêtre et je les intercalerai dans le texte pour le guider. Si ce que j'ai fait n'est pas trop mauvais, voudriez-vous me le retourner aussitôt que vous pourrez car j'ai besoin du texte pour déterminer la nature et le nombre des dessins.

Plouin Geneviève, le 9 01 40

Rien de plus grave que d'être aux prises avec celle-là si souvent nommée "mère de tous les vices" dont on cache l'affreuse tiédeur sous le bel habit des occupations absorbantes.

J'ai aimé beaucoup de choses dans le dernier Montcelet, depuis cette espérance que vous nous donnez de voir un jour tranché le noeud gordien. Ce serait beau de savoir qu'il est partout appris aux enfants, non pas à rabâcher Dieu jusqu'à l'indigestion, mais à droitement centrer leur vie sur lui. Base première et profonde à cette nécessité qu'entrevoit Légaut. Le bel épi de blé me remet en tête une jolie page de Louis Mercier... Et comment ne pas souhaiter à Jérôme d'autres rêves dont nous aurions écho par le Montcelet !

Plo Hélène, le 10 01 40

Voici que c'est du Midi que je vous écris car, après une consultation assez affolante en novembre, suivie d'une autre plus sereine en décembre, il a été décidé qu'il était sage de me soigner encore malgré les circonstances actuelles et le désir de reprendre un rôle actif, si modeste et si peu étendu soit-il. Malgré les apparences, je suis donc toujours bonne au repos plus qu'au travail ! et, après trois ans et demi d'arrêt et de petits soins, après les grands, je suis à peine au niveau où je vous ai revu pour la dernière fois à Scourdois... J'ai appris et conquis beaucoup de choses depuis ce temps-là ! Dieu n'éprouve pas en vain et il est si près de ceux qu'il cloue à la croix à côté de son Fils...

Clémence, le 11 01 40

Je me suis bien amusée du rêve de Jérôme et surtout de la conclusion. J'ai failli réveiller Maman par mon éclat de rire. La poésie de l'âne et du chameau me plaît beaucoup. Et aussi la réflexion de Légaut sur ce qui doit devenir nécessité (c'est trop vrai).

Lefevre Jean, le 11 01 40

Tous renseignements pris auprès de différentes mairies de Paris (6°-15°), il nous est à peu près impossible de nous marier à Paris : ni ma fiancée ni moi n'y avons notre domicile ni notre résidence. Aussi malgré notre grand désir, nous avons dû décider le mariage pour Valence sur Rhône, domicile de ma fiancée... On prétend que les formalités concernant le mariage ont été réduites à rien ou presque... Rien de plus illusoire !

Pierre **Voirin**

Au sujet des rapports entre officiers et hommes de troupe de mon unité, voici mes remarques. Au début (jusqu'à ces dernières semaines), manque d'imagination absolue des officiers, se traduisant vis-à-vis des hommes par une indifférence complète. Chez quelques-uns seulement, égoïsme foncier aboutissant au même résultat. Chez un ou deux, attitude dédaigneuse et hautaine marquant une séparation sans espoir.

Résultats : mécontentement croissant chez les hommes et absence générale d'estime à l'égard des officiers. Jugements sévères sur leurs capacités à commander, à organiser, sur leur vie privée aussi; jugements quelquefois injustes, peu nuancés, mais exprimant du moins une réaction d'honnêteté foncière et une réelle divination du rôle de l'officier que jamais cependant ils ne seront appelés à exercer.

Aujourd'hui, la situation s'est sensiblement modifiée. Les conditions précaires de cantonnement ou de nourriture ont amené des réclamations. Les tentatives pour établir un esprit chic entre les hommes sont venues uniquement du milieu des hommes. Les deux faits devenus un jour apparents ont réveillé les endormis. Des notes reçues de l'Armée pour veiller au bien-être des soldats, physique et moral, ont fait le reste.

Résultats. Un souci réel de s'intéresser aux hommes est apparu, désir de faire plaisir très apparent. Réalisations concrètes concernant la nourriture et le logement. L'avis des hommes est sollicité; un climat de bienveillance s'est établi. Les contacts entre les deux mondes ont été favorisés par la présence dans les bureaux de quelques secrétaires et d'un sous-officier qui ont joué le rôle d'intermédiaires pour informer, suggérer, réclamer, appliquer. Tous les officiers n'ont pas participé au changement, il a suffi que quelques-uns s'en occupent. Tout geste de sympathie venant de tel ou tel officier tend plutôt, maintenant, à être surestimé. Le renversement est curieux et montre combien le Français est foncièrement gouvernable. Étant très sensible, ce qui est plutôt la marque d'un être évolué, il jette sa sensibilité avec violence contre toute indifférence ou injustice qui atteint sa dignité mais, avec la même vigueur, il fait confiance et se remet à ceux qui le jugent en homme. Ce sont beaucoup plus les variations brusques de cette sensibilité que le fond lui-même qui fait le renom du soldat français, indiscipliné incorrigible.

Galliot Louise

Bonjour à tous et spécialement aux "anciens" et, ainsi qu'il est écrit sur l'insigne des tirailleurs tunisiens, "que vous soyez dans (sous) la sauvegarde de Dieu".

Que ceux qui ont des parents, des amis en Tunisie leur donnent mon adresse, 6. rue de Toulon, Montfleuri (Tunis). Ils trouveront une maison "ouverte" où demeure le souvenir vivant de la grande famille de la rue Galilée - Delibes.

A tous mon salut fraternel et barbaresque.

P.S. Une chronique des rêves de Jérôme me paraît devoir être instituée pour le temps de guerre, afin de garder intacte et vive en nous la source de la "sainte" astuce.

Service des livres. Notes du bibliothécaire.

Beaucoup de camarades désireraient lire des "nouveauautés". Voici ce que le bibliothécaire propose.

- Continuer à signaler dans le Montcelet les derniers livres parus.

- Mettre en circulation un ou plusieurs exemplaires de ceux qui intéressent la majorité de nos camarades. Ils passeraient de cantonnement en cantonnement pour enfin revenir rue L.D.

Voilà l'idée. A vous, militaires, de dire ce que vous en pensez. Ce projet, grâce à Paul Meunier a commencé de vivre. Le premier colis va se mettre en route.

Livre nouveau

"*La souffrance*" - *Réflexions d'un chrétien*, par M. Nédoncelle

Petite brochure de 64 pages, 5 Frs - Éditeur Blond et Gay.

Avec cette dédicace: "Pour M. l'abbé Gaudet et le cercle ami, avec toute la fidèle et profonde sympathie de M. Nédoncelle - Noël 39.

Il est dangereux de remplacer l'analyse d'un livre pour les morceaux choisis qui ont sollicité la méditation du rapporteur. Ce danger est bien diminué quand il est signalé et que le procédé n'a d'autre

but que d'exciter les amis à prendre connaissance du document lui-même.

- (p. 8) C'est un article du dogme catholique que le prix de la souffrance est infini quand elle est associée à la Rédemption. Des auteurs spirituels, surtout modernes, en ont conclu que la souffrance est indispensable au progrès intérieur. Quelques-uns ont même jugé qu'elle seule donnait aux actes de la vie chrétienne la marque de perfection la plus fine et qu'il fallait par conséquent se porter au-devant d'elle, la désirer et l'aimer comme la grande amie de nos âmes. Aucun auteur approuvé ne l'a certes présentée comme si elle était bonne par elle-même, indépendamment de l'amour de Dieu. Mais bien des manuels de dévotion, depuis quelques siècles, ont laissé entendre une doctrine de ce genre, même quand ils ne la professaient pas.

- (p. 44) Aimer n'est pas simplement donner mais se donner. Et le pur amour entraîne un risque de refus, il n'est pas une simple libéralité olympienne, il n'est pas indifférent au résultat, il peut être l'occasion d'une tristesse profonde.

- (p. 45) Renoncer à souffrir par autrui, c'est admettre que l'affection ne peut nous donner tout l'essentiel.

- (p. 57) "Si tu trembles, c'est que tu aimes".

On a lu plus haut une belle page de cette brochure sur l'abbé Bach. C.G.

Notes de lecture

- Ma vie et mon œuvre, de Ford Henry, Payot, in--8, 316.p, écrit en 1923, Autobiographie du constructeur des automobiles Ford, avec l'exposé de ses idées sur l'entreprise, ses idées sur le salaire, la vente, la gestion...

Très typiquement américain. Très intéressant. (Frs 27)

- Le redressement de l'Allemagne, de Rivaud Albert, A.Colin 1939, 424 p,

Maître livre. Expose avec une grande clarté, beaucoup d'intelligence et d'objectivité l'histoire allemande de 1918 et, même à très grands traits, depuis le début du XIX siècle jusqu'à 1938. Fait peut être de Hitler un personnage trop humain, n'insiste pas assez sur le côté illuminé du personnage. Il devient, en juin-juillet 1940, ministre de l'Éducation de Pétain.

- L'Unité allemande de Benaerts Pierre, Paris. A. Colin 1939, 239 p. (Frs 15) avec une bibliographie, une carte. Histoire de l'Allemagne de 1806 à 1938. Claire, précise. Une Allemagne que n'a pas assouvie l'unité allemande,

- Portrait de l'Allemagne de Betz Maurice, Paris. Emile-Paul, 1939, 281 p., (Frs 30).

Betz est le traducteur de Rilke. Connaît admirablement la littérature allemande. Fait le portrait moral de l'Allemagne, beaucoup de pénétration, de finesse, de sympathie compréhensive.

- Soldat du Reich, de Odon de Hovart, Paris 1939. Vient de paraître dans la Revue de Paris. Roman écrit par un jeune hongrois mort l'an dernier, écrasé par la chute d'un arbre, avenue des Champs Élysées. Portrait moral fidèle d'une jeunesse allemande d'aujourd'hui. J'y ai retrouvé, notamment dans la première partie, bien des axiomes entendus en Allemagne sur les lèvres des jeunes miliciens d'Hitler, reproduits avec une exactitude photographique.

- Un homme à part de Ernst Erich Noth, Roman.

Noth est le jeune allemand qui jouait Werner dans le Dard de Gabriel Marcel. Exilé volontaire, parce que le régime hitlérien l'étouffait. Ce roman est une autobiographie, à peu de chose près. Évoque de façon saisissante certains milieux allemands au moment l'avènement de Hitler.

- La cité libre, de Lippmann Walter, Paris. Libr.. de Médicis. 1936, 459 p, (Frs,36)

Lippmann est un journaliste de grande classe (Cf Ormesson, Nadeau, chez nous). Grosse influence sur le public cultivé de l'Amérique, son nom étant très connu et ses articles paraissant dans les grands journaux et dans les revues du genre Revue de Paris. Examine les régimes totalitaires, les aspirations collectivistes, les plans, le libéralisme et conclut, après un examen très nourri d'idées, la réaction contre la liberté est presque partout triomphante "mais elle doit échouer parce qu'elle repose sur une conception foncièrement fautive du droit, du gouvernement et de la nature humaine".

La personnalité dont l'essence est une énergie qui fait que les hommes affirment leur humanité et à l'occasion, meurent plutôt que d'y renoncer... ne sera pas vaincue par des hérésies passagères, car en tout individu qui exerce ses facultés et affirme son humanité, se renouvelle perpétuellement sa volonté de vivre libre.

Rappel

- M. Barrès-Colette Baudoche : La Colline inspirée.- Le Mystère en pleine lumière.
- Bernanos : Nouvelle histoire de Mouchette - Sous le soleil de Satan - La joie - L'imposture.
- Johan Bojer : Le nouveau Temple.
- Huysmans : En route.
- J. Conrad : La Ligne d'ombre Typhon,
- A. Gide : la porte étroite.
- G. Duhamel : Tel qu'en lui même.
- A. Malraux : Les Conquérants.
- Dostoïewsky : Les Frères Karamazov - L'Idiot.
- Mauriac : Le Mystère Frontenac - Destin - Préséances - Le fleuve de feu.
- K. Edschmid : Destin Allemand.
- R. Martin du Gard : Les Thibault (2 et 4).
- St. Exupery : Vol de nuit.
- Tharaud - L'ombre de la croix .
- Giono : Le Chant du monde - Ma joie demeure.
- J. Green : Léviathan - Épaves.

P.S. Ces livres sont à la disposition de nos camarades.

Las, nous n'avons plus rien,
Et peut-être en cette guerre aurons-nous encore moins.

Nous n'avons pas d'argent,
A peine pour acheter peu, le tout bien comptant.

Point jolis falbalas
Dont sonne agréable le frou-frou, de ci, de là.

De langes pas beaucoup,
Et les couchettes, bien plus qu'en toile sont en trous.

De ces "Nous n'avons pas"
Il nous arrive - point assez pauvre - d'être las.

Mais nous avons si beau,
L'espoir en germe de voir chez nous enfant nouveau,

Sois donc béni mon Dieu,
De nous combler ainsi de ta joie qui n'est point peu.

Et si te confie - bien bas - déjà la nouvelle précoce,
C'est pour que soit l'enfant, de Toi, mon Dieu, tissé dans sa cosse.

23-10-39.

Geneviève Plouin

Le prochain séjour de Pâques à Chadefaud

La maison sera ouverte pendant les vacances de Pâques pour les camarades, comme par le passé. Quoique le déménagement de Scourdois ait été fait à Noël, le travail est loin d'être terminé. Les rangements sont à faire pour rendre Chadefaud habitable pendant les grandes vacances. Et puis le linge est chez Mme Porte, il faut le rapporter à Chadefaud.

Le travail ne manque donc pas pour les camarades qui se sentent courageux. D'ailleurs, si l'on venait à chômer, on organiserait des séances de travail l'après-midi pour confectionner des vêtements soit aux soldats, soit aux enfants dont le père est mobilisé, soit aux réfugiés.

La place la plus importante sera réservée aux mamans et aux enfants. C'est autour de ce centre que s'organiseront les efforts spirituels. L'abbé Gaudefroy espère accompagner la colonie une bonne partie du temps.

Pour le séjour, s'entendre avec Marguerite Miolane et Yvonne Gaston.

Jeudi Saint

Nous nous sommes promis à plusieurs de célébrer solennellement le Jeudi Saint à la Rue Léo Delibes. Il y aura messe à 9 heures avec chants si les cordes vocales sont assez nombreuses et les répétitions suffisantes.

L'après-midi, nous ferons la visite des lieux saints, selon une tradition qui date sans doute des premiers pèlerinages en Terre Sainte. Nous visiterons Notre-Dame, l'église du Sacré-Cœur de Montmartre et celles de notre quartier, en union avec tous les groupements et les communautés qui vivent au sein de la vaste Église. Nous tâcherons de trouver un moment de recueillement pour lire ensemble la Passion de Notre Seigneur.

Méditation de Légaut sur "le sacrifice"

1) Mort physique et mort spirituelle

C'est un fait que les êtres très aimés qui nous ont été ravis par la mort survivent encore parmi nous mais d'une autre façon. Lorsqu'il s'agit d'une personne vraiment spirituelle, la mort, au lieu d'empêcher son rayonnement, donne à celui-ci une efficacité nouvelle. Sans doute la séparation d'un être cher nous trouble profondément, notre sensibilité n'étant plus atteinte par sa présence physique. Cependant lorsque ce premier temps de désarroi s'apaise, l'amour de l'être aimé triomphe et il se trouve préservé de toute destruction: il est éternisé.

La mort, agissant comme le feu, brûle toute impureté et laisse intacte l'essence éternelle de la personne. Cette éternelle réalité de l'être aimé, il dépend de nous d'y rester fidèle. C'est une incessante invitation au dépassement de tout ce qui est caduc, à la recherche de l'éternel, à l'approfondissement infini. La mort, loin de nuire à l'union, en l'éternisant, lui donne une sécurité nouvelle, hors des atteintes du péché. Tout être vivant peut se séparer, être infidèle, mourir spirituellement; l'être purifié par la mort ne le peut plus. L'union est hors de l'atteinte du mal.

C'est pourquoi, autrement pure est la mort spirituelle. C'est un fait que dans les familles, dans des groupes plus larges aussi, les êtres qui se sont aimés voient un abîme se creuser entre eux. Deux êtres morts l'un à l'autre, c'est un véritable trou dans la trame de l'éternité, impossibilité d'union, fermeture réciproque des cœurs. Il ne s'agit pas là de l'indifférence de deux êtres qui ne sont pas encore nés à l'amour l'un de l'autre mais de cette dureté scandaleuse qui est la mort succédant à la vie, la séparation succédant à l'union. Entre parents et enfants, de tels scandales peuvent arriver. Que deux chrétiens faisant ainsi parti du morne corps puissent mourir l'un à l'autre est un aspect des plus troublants du péché.

2) Résurrection

Ce qui est mort est mort définitivement. Il est très difficile de parler de la résurrection car il s'agit d'une vie nouvelle. De la vie, nous ne pouvons pas tirer les faits qui nous permettraient de comprendre cette vie totalement autre qu'est la résurrection. Là apparaît sans doute le rôle de la Rédemption. C'est à cause de l'amour que deux êtres ont pour le Christ qu'ils peuvent encore s'aimer après une désunion réelle. Pour essayer de comprendre ceci, nous pouvons nous reporter à la réconciliation des enfants au chevet du lit de mort d'une mère. Mais ce fait n'est pas du même ordre, ce n'est qu'une image reproduisant les contours extérieurs d'une résurrection à l'amour par le Christ.

3) Seul ce qui est éternel peut être sacrifié

Ce n'est pas des sacrifices faits pour grandir notre volonté dont il s'agit. Ceux-ci, utiles sans doute dans l'éducation des enfants et même plus tard, sont sans rapport avec le sacrifice dont nous parlons. Ce n'est pas non plus du sacrifice que l'on peut faire pour rester fidèle à une vocation par exemple. Celui-ci pourrait se produire, en particulier lorsque pour rentrer au séminaire un jeune homme doit s'opposer à la volonté de ses parents. Il renoncerait à leur affection, il tuerait un amour. Ce serait là bien mal comprendre sa vocation, ce serait être l'assassin d'une vie nécessaire à l'accomplissement de sa mission.

Sacrifier ne consiste pas à mutiler, à amoindrir, à tuer mais au contraire à éterniser. La mort physique est ainsi parfois l'occasion d'un vrai sacrifice, de ce sacrifice qui ne détruit pas mais sauve, mais libère, mais fait communiquer avec l'universel. Tout sacrifice devrait être considéré comme une purification qui nous introduit dans l'universel.

4) Remarque

Ainsi est-il possible d'aimer la mort et ainsi d'aimer la vie car vie et mort sont inséparables. Mais tout en aimant la mort, moment solennel de notre existence, nous ne pouvons pas nous empêcher bien souvent de craindre l'agonie. L'homme est vraiment blasphémé aux moments les plus grands de son existence.

Méditation sur la création

Dieu dit : "Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance"

La meilleure image de Dieu en ce monde, c'est l'homme. La meilleure image de notre créateur, ce sont nos parents, notre mère surtout. Le rôle de notre père dans notre éducation a commencé après la première enfance; il nous a soutenus et poussés dans une direction déjà amorcée. Les premières touches sont de notre mère.

Il y a aussi deux formes à l'action divine. Elles sont comme dessinées dans la collecte de la messe de Pâques. "Vota nostra, quae praeveniendo aspiras, etiam adjuvando prosequere" (nos souhaits que vous aspirez en avant, aidez-les aussi en arrière). De ces deux opérations, c'est la deuxième qui se prête le mieux aux images, au langage, c'est la plus apparente. Son nom ordinaire est Providence; mais l'autre, qui attire en prévenant, rappelle toutes les origines, elle touche à la création. C'est une œuvre impondérable pour nos balances grossières mais elle est essentielle. Bref, l'un opère dans l'ordre de l'avoir, l'autre dans celui de l'être.

C'est notre mère qui nous présente l'image la plus suggestive de notre créateur. Et d'abord, entre toutes les formes de l'amour humain, l'amour maternel est le plus pur. Car l'attrait mutuel des parents, l'amitié aussi, ne sont pas facilement exempts d'une recherche de soi, tandis que l'amour de la mère pour son enfant nouveau-né apparaît comme un don sans retour. Chose étrange, on peut atteindre la maturité sans s'apercevoir qu'on a été aimé par une créature qui s'est faite esclave et ne l'a même pas fait remarquer.

La mère prévient ce qui n'est pas encore et elle aspire à l'existence. Devant son petit enfant, la voilà à l'œuvre. Là où tous les autres, le père y compris, ne voient qu'un petit corps sans âme, une petite chose, la mère ne peut le considérer que comme une personne. Tout de suite, elle veut lui donner un nom propre et, bien avant qu'il soit capable de la comprendre, elle lui parle comme à "quelqu'un". Elle l'éveille à l'attention, l'excite. Elle lui prépare si bien la voie; elle joue si bien devant lui son premier geste spirituel qu'il n'a qu'un "oui" à dire, sous la forme d'un sourire, pour avoir agi comme une personne.

Le rôle créateur de la mère n'est pas fini avec les premiers sourires, ni avec les premiers jeux qui ont pour matière des sons, des regards, des mouvements à peine coordonnés. Dès qu'il sait dire deux mots, elle invente pour lui le bonheur spirituel, je veux dire l'espérance: "Quand tu seras grand, tout grand..." Elle lui fait prendre conscience qu'il grandit. Et dans un âge encore si impuissant, elle lui suggère la noblesse qui résulte de la générosité: "Quand tu seras grand, tu aideras ta maman".

Sa fonction créatrice, par la divination de ce qui doit exister, par son aspiration dans la liberté, la femme la remplit aussi dans les domaines de l'amour adulte et de l'amitié. Qu'est ce qu'un homme heureux ? Sans doute celui qui possède dans son cœur une grande espérance; mais il est plus heureux encore, celui en qui l'on espère, en qui une femme espère. Il n'y a pas de nom pour une chose si légère qu'elle est à peine une force; mais qu'une femme soit fière d'un homme, elle en fait un héros.

En tout cela nous trouvons une image de la création.

L'homme est la plus insatiable des créatures. Tout être déjà aspire à mieux être, c'est le premier sourire de l'au-delà. Mais l'homme, l'enfant préféré de l'évolution créatrice, a reçu des sourires

incomparablement plus riches de joie, son attention a été sollicitée avec tant d'insistance par tant d'espérances inouïes, incroyables, qu'il ne désire plus seulement un bonheur après l'autre, mais le "bonheur". Il ne se contente plus d'un espoir passager, comme une bouffée d'air pur dans une atmosphère confinée, mais il lui faut respirer l'espérance dans toute sa vie et l'espérance de ce qui n'a jamais été vu, jamais entendu, jamais admiré, jamais aimé. Combien en a-t-il fallu de sourires pour créer le réflexe de l'espérance ? Ce n'est pas en quelques expériences que l'habitude entre dans la nature. Qui dira, parmi tant d'insuccès, l'inimaginable accumulation de réussites et de bonheurs qui ont encouragé l'humanité-enfant tout au long des âges géologiques ? Aujourd'hui, je constate que je suis né spirituellement dans la perspective de l'espérance, dans l'ordre de l'amour. Si ma mère m'a appris à me servir de l'espérance, de l'amour, c'est là un nouvel exemple de cette règle admirable, suivant laquelle l'ontogénie imite la phylogénie. L'amour maternel est l'image de l'amour créateur.

L'espérance-amour étant devenue la forme même de notre comportement spirituel, comme l'espace-temps est la forme de notre comportement corporel, nous pourrions ne pas nous en apercevoir mais, au contraire, dès que notre attention y est portée, nous ne trouvons rien de plus étonnant, de plus admirable que de pouvoir espérer toujours. C'est à ce point que la seule prononciation du mot espérance opère directement sur moi, gonfle ma poitrine et donne du ton à ma pauvre chair. Avoir le champ ouvert devant soi, comme un ciel sans nuages quand on a des ailes, savoir qu'on a l'infini à espérer, que l'essor de l'esprit est sans limite, quelle exaltation !

Ici, je contemple et j'adore la source de toute espérance, la créatrice spirituelle.

Lettres circulantes

On demande au Montcelet de faire de la réclame pour les lettres circulantes. Plusieurs camarades ont déjà essayé ce procédé de correspondance et le recommandent, Nous pouvons bien ici en favoriser le fonctionnement mais nous ne pouvons pas l'organiser. Il faut d'abord une cooptation, on ne peut pas imposer d'office une équipe. Quatre ou cinq camarades au moins, dix ou douze au plus, s'entendent et se promettent de ne pas conserver le paquet de lettres reçues plus de trois jours, huit jours au plus. L'ordre des correspondants et leur adresse est écrit sur le "pigeon" et le suit. Le camarade qui vient de le recevoir en reprend sa vieille lettre et la remplace par une nouvelle.

La difficulté de ce procédé, c'est qu'il suffit d'un seul camarade négligent pour arrêter le mouvement et priver tous les autres. Les équipes qui ont le plus de chances de réussir sont celles de l'arrière dont les membres ont quelque préoccupation commune, les femmes de mobilisés, les mères de familles.

S'il faut des conseillers pour aider les gens à se grouper, on pourra prendre Marguerite Miolane, Jérôme Voirin, Mme Rousseau et ceux qui connaissent le mieux les camarades.

Nouvelles

- La classe du P. d'Ouince vient d'être atteinte par la mobilisation. Il est donc parti à Poitiers, a-t-on dit. Son adresse provisoire est toujours aux Études, 15, rue Monsieur, Paris, V°.

- M. et Mme Maurice de Laroque ont eu la douleur de perdre leur petite fille, Marie-Françoise, à l'âge de deux mois.

- La famille Host-Held nous fait part des obsèques de Madame Veuve Held, leur grand-mère, qui ont eu lieu le 5 février en l'église Saint Augustin de Bordeaux, et nous demande de nous unir à leurs prières.

- Nous avons appris avec une douloureuse surprise la mort de Marguerite Rivard, le 26 février à St Michel sur Orge (Seine-et-Oise) et personne d'entre nous n'a eu la possibilité de se rendre au service qui a eu lieu jeudi 29. Rien ne nous faisait prévoir cette fin prématurée malgré sa longue infirmité (elle était "allongée"). Il n'y a pas encore un mois qu'elle nous écrivait une lettre assez longue.

- Geneviève Joal est heureuse de nous faire part de ses fiançailles et de son prochain mariage (au mois d'avril) avec M. François Deschamps, Professeur de mathématiques à Paris.

- Nous avons reçu, non la confiance, mais plutôt le témoignage de joie, qui accompagne les espérances suivantes :

Christian et Jacques Giry attendent avec impatience une gentille petite sœur.

Boulégadissou aura un petit frère sans doute bien remuant car sa petite maman, Henriette Fontaine, en perçoit les effets dans sa santé.

Il n'est pas toujours sage non plus le petit Zadou, quand il donne mal au cœur, en classe, à sa maman.

- La maison a un air maussade depuis plus de 8 jours parce que Jérôme est au lit avec quelques accès de fièvre et des douleurs bien pénibles. Le médecin renie son premier diagnostic (colibacillose) sans pouvoir encore se prononcer sur la maladie.

- Par Marguerite Bosché, nous apprenons que Bernadette Leclerc est rentrée chez ses parents, souffrante. Elle était chez les Bénédictines de Fécamp, comme nous avons eu l'occasion de le dire.
- Jean Boitard ira rendre service à l'école évacuée d'Obernai, avec M. Coeurdevey, après Pâques. Encore une réussite du groupe.

La vie, expérience divine

Prier en chrétien, c'est accepter l'œuvre de Dieu telle qu'elle est, c'est accepter sa vie, c'est accepter l'instant présent avec l'ensemble des circonstances qui le définissent.

Une telle prière est un acte d'amour de Dieu, un acte de fraternité avec l'ensemble des hommes, avec toute la création.

Si j'accepte les difficultés de la vie, même lorsqu'elles n'ont pas de sens à mes yeux, je reconnais que ma petite personne n'est pas le seul but qui m'est proposé, comme un égoïsme naturel me le ferait croire, mais que la vie est une entreprise en commun et même une entreprise d'ensemble, indivisible.

Dans la lutte contre le mal, contre la paresse ou l'égoïsme, contre la dégradation de l'énergie spirituelle ou les efforts pour se séparer, le rôle de chacun de nous est celui d'un soldat sur le front. Là où nous renonçons à la lutte, il sera dit éternellement que la vie a échoué, que telle expérience unique n'a pas été faite, qu'en ce point, l'humanité n'a pas pu passer, que la croix du Christ n'a pas pu triompher.

Pensées d'hier : quand on soufflait dans ses doigts.

Comme ce monde extérieur est inhabitable et glacé ! J'ai de plus en plus la crainte de m'y exposer. Les étoiles qui vibrent là-haut me font grelotter, elles distillent le froid dans mes veines. L'indifférence de ce monde à notre existence humaine est déjà suffisamment troublante mais l'indifférence n'est pas assez dire, il est dur et agressif.

Il ne l'est pas pour les lapins qui circulent en grand nombre, le soir, sur la neige, par 15° de froid. On les voit qui jouent avec la froidure. Mais, j'y pense, les vers de terre ne doivent pas la trouver inhabitable, cette terre gelée, puisqu'ils réapparaîtront au printemps, avec leurs tire-bouchons en terre à modeler. Ils trouvent dans doute le moyen de s'enfoncer assez profondément dans le sol pour y trouver quelque tiédeur. Et les grenouilles, elles, ne se révoltent pas comme moi contre le froid, elles se laissent prendre dans la glace et ne meurent pas pour autant. Au dégel, on les verra gigoter dans l'eau. Quelle latitude d'adaptation chez les autres espèces vivantes; la nôtre est bien plus serrée dans ses limites. Les conditions de notre vie sont de plus en plus exigeantes, quant à la température, à la nourriture à l'hygiène... Nous sommes de plus en plus difficiles et en retour, la nature nous devient de plus en plus inhospitalière.

Et malgré cela, l'homme trouve le moyen d'habiter en des climats où ne peuvent vivre ni le lapin ni le ver de terre ni la grenouille. On a des climats infiniment plus divers que toutes les autres créatures vivantes. Il y a là un défi étonnant. Au lieu de s'adapter à ces conditions de vie plus variées par une souplesse plus grande de son organisme, l'homme recherche pour son corps une constance de plus en plus parfaite. Nos ancêtres ne faisaient pas toujours du feu par ce temps froid mais, aujourd'hui, il nous faut le chauffage central. Dans une génération, on ne pourra plus s'en passer. L'homme emporte avec lui son climat sous forme de vêtements, d'habitat, de confort, de soins médicaux. Au besoin, dans les cas extrêmes, il s'enveloppe dans un scaphandre pour emporter avec lui son oxygène et sa pression atmosphérique. Il se crée un climat artificiel comme tampon entre son corps et le monde.

Il ne faut sans doute pas opposer ici l'homme aux autres espèces vivantes car toutes sont adaptées, plus ou moins. S'adapter, c'est se spécialiser, c'est opter et, par conséquent, s'interdire certains domaines où la vie était possible auparavant. Et alors, il est étonnant que malgré les difficultés croissantes de la vie, dues à l'adaptation plus étroite, la vie ait réussi à traverser deux milliards d'années. Par quel miracle la vie est-elle accrochée à la terre ? Ou plutôt, avec quelle énergie n'y est-elle pas comme vissée ? Plus l'adaptation particulière rend difficile une nouvelle adaptation, plus elle semble capable de traverser les obstacles.

Nature hostile, tu es maternelle, au fond !

C. G.

,

Les petits riens de la maison

1) Le gâteau de semoule

Elles s'étaient éclipsées sans bruit à deux, pendant que les autres bavardaient et prenaient le thé et, ayant prévu qu'il faudrait une rallonge au menu, elles s'étaient mises en devoir de fabriquer un gâteau de semoule.

En effet, le soir venu, il faut mettre aussi une rallonge à la table. A la fin du joyeux dîner, on dépose à la place d'honneur l'objet de notre concupiscence. Quelqu'un s'apprête à partager équitablement les convives, mais la cuiller trouve quelque résistance inattendue à pénétrer dans cette blanche épaisseur.

Inutile de se démettre le bras puisque nous avons avec nous d'énergiques militaires. Fontaine est là et déjà il tient son couteau comme un poignard. Sa plaisanterie n'est pas moins acérée que la pointe de son couteau. Un autre tient le plat à deux mains. On se tord. Mais malgré tant d'efforts, l'opérateur ne réussit à y faire que des coupures droites. Enfin voici les morceaux qui se dessinent comme des blocs carrés. Ce n'est pour autant pas fini car il faut les tirer de là. Modèles de fidélité, ils adhèrent au plat mordicus. Un à un, avec des cris de triomphe à chaque fois, par un effort de levier, on les expulse de leur position fortifiée et quelques-uns sautent sur la table où ils rebondissent comme des morceaux de caoutchouc. C'est le fou rire. On se regarde. Les cordons-bleus, comme des "délinquantes" d'abord navrées, ne résistent pas elles-mêmes à la contagion. Maintenant, il faut y mettre la dent. Les plaisanteries sans fin rendent l'effort plus facile, c'est certain, et puis nous sommes en guerre; aussi y a-t-il des gens qui poussent le courage jusqu'à accepter l'offre du "rab".

Il faut croire que la digestion n'en est pas trop lourde car les fusées de rire continuent de plus belle pendant qu'on fait la vaisselle, sans pitié aucune pour les auteurs. L'une d'elles qui "plongeait", le dos tourné, comme de juste, à l'assistance, se retourne en faisant semblant de plaider des circonstances atténuantes : "C'est à décourager les meilleures volontés". Du coup on ne s'entend plus, c'est le déchaînement. Fontaine exulte et, à chaque fourchette qu'il essuie, il trouve une plaisanterie nouvelle. On ferait une chanson à 98 couplets comme pour la B. 2. Tout d'un coup, le torchon d'une main et une assiette de l'autre, il déclame solennellement : "Avec votre semoule, nous forgerons l'acier victorieux".

Comment a-t-on pu finir de rire ? Mais, au fait, a-t-on vraiment fini ?

2) L'omelette à roulette.

Le dimanche suivant, les femmes ont eu leur revanche. Délas était là. Qui attendait-on à déjeuner ? Toujours est-il qu'on avait décidé de faire une omelette. Un garçon tenait la queue de la poêle; et il l'admirait, cuite à point, en la faisant glisser de ci de là. Un autre garçon apporte le plat pour la recevoir et la proposer triomphalement à l'admiration du public amusé. Preste comme la queue de l'herminette, l'omelette quitte la poêle, lèche en passant le plat et se trouve escamotée aux yeux ébahis du prestidigitateur.

Quand les hommes se mêlent de la cuisine !

Lettres du colombier

Delas, le 2 02 40

J'ai reçu le Colombier de cette semaine. Très vraie, cette disproportion entre notre salaire et la paye des hommes. Très vrai, notre grand confort (sauf en ligne). Oui, nous sommes proches des hommes pendant le travail mais, dès que nous redevons libres, nous nous séparons d'eux.

Je ne vous parle pas de ma batterie, de mon groupe. Nous sommes tellement favorisés. Je vous parle de ceux que j'ai vu passer, de ceux que nous accueillons ou qui nous reçoivent. Oui, nous dépensons à peu près tout. Oui, nous nous laissons aller à une vie facile, aisée. Mais enfin, c'est plus négligence, enfantillage qu'abrutissement... Si je songe à d'admirables camarades, chrétiens ou non, pleins d'un tel mouvement de charité envers les hommes que j'en suis confondu. Le foyer du soldat est absolument généralisé. Le nôtre a T.S.F., bibliothèque, jeux. L'organisation est sérieuse. Les sommes sont groupées et nous avons entre nous des contacts, des rencontres, des conférences.

Rivard Marguerite, le 4 02 40

Merci de tout cœur de votre commande ! Nous vous l'enverrons cette semaine. Vous aurez été, avec Zadou-Naïsky, le seul écho à notre appel...

S'unir est relativement facile. La difficulté, c'est de s'unir sans se séparer des autres. L'abbé Bach avait toujours de cela une grande crainte et, plus d'une fois, il nous a mis en garde contre ce danger qui menace toutes les associations. Pourtant, les groupes ont du bon, ils sont un acheminement vers le "qu'ils soient un", encore si loin d'être réalisé. Ils reculent les frontières de l'individu. Mais il y a

encore des frontières et le centre d'intérêt reste toujours et avant tout, pour la plupart, la vie de la tribu, si j'ose dire.

Ridard Robert, le 8 02 40

Je suis heureux que vous ayez de temps en temps, rue Léo-Delibes, la visite de Ginette. Il n'est rien de pire, dans les circonstances actuelles, que de consentir à se laisser isoler. D'ailleurs je crois que maintenant qu'elle y a goûté, elle continuera à venir régulièrement. Vous avez eu la chance de voir Légaut. Bien qu'étant tout près de lui, je n'ai pas encore réussi à le voir. Henri Michard est revenu de permission dans sa chambre voisine de la mienne et il continue son existence très occupée et très active. Je l'entrevois à peine, le soir, lorsqu'il revient se coucher.

Tanazacq, le 11 02 40

Ma situation ? Toujours dans l'expectative militaire en dépit de graves infirmités physiques qui s'affirment, sans évolution dangereuse d'ailleurs mais d'autant plus pénibles qu'elles sont inapparentes aux tiers. Irène, qui a repris ses classes en janvier, et Jean insatiablement curieux, vont bien. Je me trouve chargé de la surveillance d'une pharmacie dans la zone des armées (ce n'est pas simple) du fait de la mort de mon grand-père. Requis à 82 ans, sans aide possible pendant plusieurs mois, se sachant sacrifié en cas d'évacuation et gardant dans ses yeux l'horreur de quatre ans et demi d'occupation allemande, il n'a pas hésité à aller jusqu'au bout de ses forces pour servir civils et militaires. Je n'ai pu le rejoindre que pour le voir mourir en bon chrétien et en bon Français, sans une plainte pour lui-même.

Febvre Marie-Anne, le 12 02 40

Marie-Thérèse a fait une sorte de scarlatine fruste (épidémie ici) avec complication de rhumatisme. Elle va mieux mais est encore au lit depuis huit jours.

Fontaine Henriette, le 14 02 40

Je pense aussi que l'idée des lettres circulaires par groupes est à reprendre. Peut-être permettraient-elles un rapport plus direct, plus étroit.

La neige tombe, au loin, à travers les branches de gros ormes particulièrement beaux, tout est blanc. Ce qu'il y a de plus beau ici, ce sont les arbres. On les sent si pleins de vie, si libres. Nulle part, je n'en ai vu d'aussi beaux et je me souviens de ma pitié pour les arbres du Bois lorsque je débarquai à Paris.

Je ne puis jouir d'ailleurs que très peu aujourd'hui de leur magnificence. Je ne peux pas comme jadis me perdre dans une nature pourtant si belle. Néanmoins, lorsqu'il s'agira de la faire découvrir à ma petite fille, je sens que ce sera possible.

Je crois que je ne saurai jamais assez rendre grâce. Vous seriez heureux de voir ma petite fille et vous aimeriez encore plus sa petite maman. Et voilà que déjà nous avons reçu la promesse d'un autre petit enfant. J'ai lu avec une certaine émotion les vers de Geneviève Plouin dans le dernier Montcelet. Il est des heures pourtant où je crois plier sous la charge, quand la fatigue physique se fait si lourde et qu'il faut pourtant satisfaire aux occupations qui sont miennes. La confiance renaît dans toute la tendresse qu'Elisabeth m'apprend à lui porter, dans toute celle qu'elle fait naître pour le petit enfant promis. Je crois que c'est une vraie maman que vous retrouverez comme vous les désirez. Mais ce seront mes petits qui m'auront fait telle, je ne l'étais pas avant qu'ils ne fussent. Jusqu'à maintenant, je n'ai rien appris à ma petite fille et elle m'a tout donné. Elle chante très doucement en ce moment en jouant avec ses mains et ce sont de beaux éclats de rire quand je la regarde !

Meunier Paul, le 16 02 40

Une batterie de repérage a le double avantage d'être indépendante, rattachée directement à un corps d'armée (ce qui lui vaut une paperasse invraisemblable) et de s'étendre sur un large front, ce qui donne une vue d'ensemble. Nous sommes amenés à de fréquents déplacements pour visiter les postes. Je vous assure que certains, accrochés au massif qui tombe brutalement dans la plaine, je les explore avec un profond plaisir. Il faut grimper dans la forêt et, un moment, la vue se découvre très loin. Malheureusement, le temps est rarement clair et il fait froid, ce qui ne facilite pas l'étude du terrain. Par instants, lorsque tout est calme, on se croit très loin des avant-postes. J'ai été surpris de voir assez peu de militaires près des premières lignes, tout est terré. De temps en temps, il y a quelques tirs réciproques d'artillerie mais il n'arrive rien de grave. L'autre jour, j'étais à un kilomètre de l'éclatement. J'ai été surpris du bruit. Je n'avais entendu jusqu'ici l'arrivée que d'obus d'exercice. On a surtout une impression d'impuissance. Je ne sais pas si j'aurais peur, je n'ai pas eu l'occasion, il ne me semble pas. D'ailleurs il n'y a pas lieu de s'inquiéter pour l'instant. Et puis je ne crois pas l'artillerie bien dangereuse si l'on se camoufle à temps, sauf bien entendu le percutant, très exceptionnel, et dont on ne s'aperçoit pas.

J'ai exploré des villages évacués, souvent pillés systématiquement, avec volonté de destruction. Je crois que les caves sont les gros responsables. Le spectacle est alors pénible et puis on s'y habitue. Vous savez que je ne donne pas dans la littérature guerrière attendrie. Je dois dire pourtant, en réplique

de l'impression de Troyes, que l'atmosphère des troupes en position est sympathique. Les gens se sont adaptés de bonne humeur.

Chez nous, une grosse partie de l'effectif est répartie dans les postes. Là, ils forment une équipe de gens qui se groupent par affinité. Pour deux d'entre eux, ils restent à six vivant constamment ensemble; ils sont reliés par un fil téléphonique à la portion centrale. Souvent, ils reçoivent le ravitaillement cru et se débrouillent pour faire la cuisine, construire la maison, l'observatoire, entretenir leur feu et aussi pour remplir leur mission (car ils ne sont pas ermites). Il y a des petites fraternités extrêmement unies et sympathiques. Je vous affirme que, lorsqu'un gars est relevé pour une raison extérieure, il se plaint.

La portion centrale est installée dans un très petit village extrêmement compliqué, tout à fait dans le style de la province. Nous avons un confort inespéré, si près du front. Nos gars sont bien installés aussi. Ils ont colonisé et organisé le village. Les officiers se sont beaucoup occupés d'eux. Il y a un foyer avec cinéma parlant (un grand film par semaine). Le recrutement est tel que nous avons peu d'hommes très démunis. Pour ceux-là, il existe une caisse alimentée en partie par les officiers et qui les aident. Les femmes des camarades s'occupent un peu de leurs familles. Tout cela existait avant mon arrivée et contribue à maintenir des rapports amicaux entre les hommes et les officiers. Je suis certain que, si tous les officiers agissaient comme mes camarades, l'armée serait plus sympathique et plus forte.

Je voudrais accepter sans réticence ma situation, la vivre le plus possible sans regret, me persuader que cette attente n'est pas stérile. J'y réussis mal encore et par moments. Je redoute la perspective indéfinie. Surtout, je n'ai pas le sentiment que tout cela aura une valeur pratique, prépare une Europe plus juste et durable. Je vous avoue que je ne prie jamais pour la victoire. Je trouve indigne de solliciter Dieu dans nos luttes matérielles. Et puis, je pense que nous avons en face des frères chrétiens. C'est une sensation curieuse que donne ce pays frontière où la limite des deux nations est arbitraire. Nous vivons près de gens qui sont de même culture, de même foi que ceux qui, à dix kilomètres, hébergent une armée opposée. On voit mal, avec les positions militaires actuelles, ce qui résoudra le conflit. En tout cas, il semble de plus en plus que la durée sera le facteur important et, dans tous les cas, il faut s'attendre, pour après, à un affaiblissement considérable de nos moyens de vivre, ce qui est redoutable, surtout pour les gens âgés, et pour les autres, il suffira de renoncer un temps à une certaine facilité.

Avant de terminer, je veux dire que je réussis à exorciser ces pensées sérieuses et un peu sombres et que c'est bien souvent que je suis tout à la joie de ces quelques jours passés près de Marie Valer, joie humaine et vivante qui donne un autre sens à ma vie, même perdue dans ce village. Beaucoup sont étonnés d'apprendre cette nouvelle. Il y a longtemps que nous nous attendions. Je vous assure que, malgré l'inquiétude possible, l'immense durée des séries de quatre mois, je suis bien calme et confiant.

Giry Guy, le 17 02 40

Vous savez, je pense, que nous attendons une petite fille pour juin.

Rossignol Marguerite, le 17 02 40

Geneviève Joal m'annonce son mariage, au mois d'avril, avec François Deschamps, professeur de mathématiques à Paris. Elle demande aux camarades de bien vouloir prier pour eux.

Paulette Grunberg va assez bien, paraît-il. Quant au petit Jean Michel, il est superbe.

Guilbert Pierre, le 20 02 40

Mes amitiés à tous ceux de Paris et, par la voix du Montcelet, à tous les absents.

Voirin Pierre, le 20-II-40

Encore une journée de bureau dans un temps de dégel qui coule en fleuve vers le printemps. Je me suis laissé attirer par le courant et me suis promené une heure et demie, cet après-midi, à travers champs, à travers les flaques de neige demeurées et les ruisselets qui folâtraient de toutes parts. J'ai fait une découverte merveilleuse: un corbeau mort, de froid sans doute (ou de faim) et quelques pas plus loin un mignon petit escargot jaune serin qui s'en allait allègrement en portant sa maison, à une allure qui était un défi à la lenteur de son espèce. Pour lui, il ne semblait pas y avoir eu de dur hiver. J'ai pensé que ceux qui garderaient en cette guerre les exigences matérielles de la vie d'autrefois pourraient bien faire comme mon corbeau, sinon mourir, faute du nécessaire, du moins s'aigrir l'âme à force de penser aux facilités qu'ils n'ont plus. Mon petit escargot philosophe, tout mignon et guilleret, devenait le symbole des sages, qui savent se recueillir et apparemment mourir pour mieux revivre. N'est-ce pas que ma promenade a été belle !

Sy Marguerite, le 21 02 40

Pour moi, je vois partout des lueurs d'aurore. A travers tant de tristes et terribles choses, un renouveau travaille le monde. Renouveau, ces beaux mouvements de jeunesse qui n'ont rien de "passif et de

végétatif”. Renouveau, ces vies qui s’orientent vers le positif, à l’arrière comme au front; ces volontés données à la plus belle des tâches, la construction d’un monde nouveau. Oui, dès maintenant, beaucoup y travaillent. Beaucoup amorcent ce progrès, en eux et dans leur zone d’influence.

Abbé Teysedre René, le 22 02 40

J’ai été appelé sous les drapeaux le 16 septembre dernier, à Albi, puis de là, j’ai été envoyé ici à Sète pour suivre le peloton des E.O.R.. Dans quelques semaines, je serai sans doute à Saint-Maixent comme E.O.R. Au point de vue militaire, je suis privilégié car, étant sursitaire, je fais mon temps normal de service militaire pendant que les camarades de ma classe combattent déjà sur le front.

Légaut Marcel, le 22 02 40

La vie continue lentement. Jadis, je m’ennuyais souvent parce que mon travail était un travail très exigeant et que souvent je n’étais pas capable de l’assumer vraiment. Maintenant, je ne m’ennuie plus. Il y a une certaine passivité qui se glisse dans nos veines, comme un chloroforme, mais qui me paraît plus naturelle que cette drogue. Passivité qui est une forme charnelle de la patience, telle qu’on en voit partout l’hiver, quand l’arbre concentre sa vie dans ses racines et que l’oiseau s’enfouit dans la boule de son duvet.

Vivre le présent, sans que rien formellement ne le rattache au passé et à l’avenir. Faire de la fidélité une continuité avec ce qui était vraiment éternel dans le passé sans s’attacher à la continuité des formes extérieures et matérielles. Faire de l’espérance, non pas la source d’espoirs précis, mais une capacité de joie pour vivre simplement la vie présente.

Cela me change beaucoup mais, si cela ne me changeait pas, cela ne m’apprendrait rien. C’est parce que j’ai eu de grands espoirs et que j’ai continué jusqu’à l’extrême la fidélité formelle au passé que cette passivité est, pour moi, si pleine de vie. J’ai l’impression que ce temps d’arrêt, cette coupure entre le passé et le futur, sont tout à fait providentiels pour moi. Cette guerre est arrivée à son heure ou, plutôt, je suis arrivé à temps pour que cette guerre ne me rencontre pas trop tôt ou trop tard. Si l’opération dure longtemps et que vraiment rien de formel ne puisse plus relier le passé à l’avenir, que seulement les énergies spirituelles demeurent pour assurer la fondamentale continuité, je crois qu’en vérité le jugement de Dieu, qui est résurrection, rajeunissement, aura opéré son miracle. Les liens naturels du passé sont trop solides pour un homme moyen. Il ne peut pas les briser lui-même et, s’il le fait, c’est par une révolte qui détruit tout. La mort, sous une forme ou une autre, est bien une libération. Le sacrifice n’est une destruction qu’aux yeux du passé charnel; il ne détruit que ce qui n’existe pas. C’est une consécration et l’occasion d’un recommencement virginal.

Je suis toujours dans mon groupe, quoiqu’officiellement avisé de ma mutation à un État-Major d’armée. J’attends sans hâte car je ne désire pas plus ce qui va venir que je ne regretterai ce que je quitterai. Bientôt, le deuxième tour de permission va commencer. Nous nous retrouverons un peu, comme l’autre fois. Mais sans doute, le monde sera encore dans l’hiver où il est plongé depuis plus de six mois et ce sera de vitalité plutôt que d’action commune dont nous pourrions parler. A Dieu ! Donnez à tous mon souvenir. Vive le présent, seule et dense réalité, qui exclut dans son apparente immobilité, dans sa superficielle opacité, l’éternité de Dieu et Dieu lui-même !

Manasse-Moris Rodolphe, le 24 02 40

Ah! je vous assure, la cohérence, “l’être” du groupe, n’aurait pu être mis en évidence d’une manière meilleure que par cet échange d’idées, d’expériences, d’opinions qui est le Colombier. La vie du groupe est d’une bonne trempe. Avec combien de joie ai-je lu la réflexion tellement actuelle et mûrie par les événements de Simone Miquel du 27 12. Les considérations de Matthieu sur la nécessité de la discipline et de la subordination à certains moments.

Quant à moi, depuis plusieurs années, à la suite de mon état d’émigré et de “sans-patrie”, j’ai une approximation assez proche de la réalité. La perte définitive des conditions originales de l’existence et du milieu habituel, le changement radical du monde autour de moi m’ont accordé ce sens aigu du réel, ce besoin de connaître et de comprendre la réalité. Ils se développent, dès le début de la guerre, aussi chez les Français. Mais je vous assure en même temps que j’ai l’impression très nette que la plupart des camarades du groupe profitent mieux que je ne l’ai fait de ce changement radical de leur situation...

Transmettez mes amitiés très fidèles à Légaut et Voirin et à tous les autres.

Abbé Nédoncelle, le 24 02 40

Votre aimable compte-rendu dans le Montcelet m’a fait le plus vif plaisir. Je vous en remercie de tout cœur et je saisis cette occasion de vous exprimer de nouveau toute ma sympathie. Quel dommage de ne pouvoir être plus souvent et visiblement des vôtres !

Invitation

Plusieurs camarades ayant bien accueilli cette proposition, nous chanterons la messe rue Léo Delibes le jeudi 2 mai, jour de l'ascension, à 9 heures.

Une semaine à Chadefaud

Le Vendredi saint apporte avec lui un complexe d'attitudes et de réceptivité bien étrange. Le temps qu'il fait ne ressemble pas à celui des autres jours, qu'il fasse du soleil, de la pluie ou du vent, comme pendant le reste de l'année. C'est pourquoi la campagne du Lembron respire évidemment "un temps de semaine sainte".

Sur le chemin de Barège, quand on a remonté le dernier raidillon, la maison de Chadefaud apparaît de loin à travers les arbres, comme toute neuve. On aperçoit deux taches noires sur la façade. C'est bien, ce sont deux persiennes qui sont ouvertes. Donc Marguerite et Yvonne sont là, exactes au rendez-vous. En approchant, un front d'arbres opaques bouche la vue; il me faut un effort pour franchir ce pont étroit, assombri comme un tunnel. J'aspire à l'autre côté qui me semble merveilleusement ouvert. Voici la pacifique toison de verdure qui dévale depuis la terrasse là-haut jusqu'à mes pieds. Familière vision, noble environnement, fidèle et silencieuse présence, vous me reconnaissez et déjà vous reprenez avec moi la conversation d'antan. Chadefaud ne s'ennuie pas, même en l'absence de ses amis; sa vie élémentaire continue, étonnamment indifférente aux événements qui se sont écoulés depuis notre départ précipité au mois de septembre dernier.

Une vie de communauté à quatre (tante Zette va arriver) dans une grande maison n'est pas très astreignante, Yvonne le reconnaît. Et puis la besogne est là. Tout Scourdois a été déballé ici à Noël hâtivement. La maison paraît comble. Il y a des chambres où l'on ne peut pas entrer. Mais le désordre est une chose difficile à décrire. Chacun s'ingénie à grouper les objets de même nature et transporte dans l'ancienne chapelle ce qui ne peut pas être utilisé dans les chambres, matelas, tables, toilettes, chaises, lits pliés. Ailleurs on empile les couvertures, les draps, le linge. Dès le jour de Pâques, Marguerite constate du changement. Quand nous sommes arrivés, tout était plein; maintenant on commence à apercevoir du vide. A la fin, quand Mme Rieuf et Marcel seront venus nous donner un coup de main, on pourra préparer les chambres de l'annexe pour y loger les évacués possibles, faire l'inventaire de ce qu'on y met. On pourra réviser les lits dont les écrous se déglissent, balayer partout et passer le chiffon mouillé (ça, c'est le plaisir de tante Zette) sur le parquet de toutes les chambres. Un dernier coup d'œil et l'on s'extasie de trouver toutes les chambres de notre maison presque trop vides. Seule la grande chapelle est encombrée de chaises et de prie-dieu,

Entre temps, il a fallu faire quelques visites. Au maire d'abord. Augnat se décharge sur les locataires de Chadefaud, exclusivement, de tous les évacués possibles. On nous concède le droit de priorité, du moins à ceux d'entre nous qui seraient évacués. Encore ne faudrait-il pas attendre pour annoncer son arrivée.

Nous sommes bien reçus à Unsac et à Scourdois. Là, le berger nous fait part de la mort de sa femme qui vivait à Vichel, c'est-à-dire sur le versant du Montcelet qui nous est caché. Sa tristesse, sa résignation, son raisonnement nous entraînent comme toujours dans les régions élevées de l'esprit. A la Marge aussi, nous sommes reçus comme des amis. Partout, sur les chemins, il faut s'arrêter et faire un bout de causerie avec les gens que l'on rencontre. Nous sommes connus, nous appartenons au mobilier terrien de ce pays, on nous le répète avec une cordialité accentuée par les circonstances. Le jour de Pâques, on va chanter avec les gens de St Gervasy à la messe dite par l'abbé Gaudefroy et, l'après-midi, Marguerite nous emmène à Ardes d'où nous montons sur les hauteurs qui dominent Peyrérol

A table, nos conversations, interrompues de temps en temps par le chant de la fauvette, la même peut-être qui nous réjouissait si bien l'année dernière, se trouvent alimentées par l'objet de notre travail. Nous parlons souvent de la maison et des problèmes de la vie de communauté. Il y a les grands problèmes et il y a aussi les petits. Car c'est un peu à Chadefaud comme ailleurs, quand les amis sont là, on est tout au plaisir de leur présence et, quand ils sont absents, on pense à leurs défauts. Tant de détails en effet sollicitent notre critique, il est difficile d'éviter l'impatience devant certaines constatations. Nous sommes encore bien loin d'avoir le sens de la communauté, de mettre en pratique l'esprit d'économie que nous mettons dans nos affaires propres. Par suite de notre négligence, et du mauvais entretien de notre matériel, la surcharge de notre budget dit-on, peut atteindre 10%. A Noël, l'état du mobilier de Scourdois nous avait fait faire des réflexions saumâtres. A Pâques, c'est

Chadefaud aussi qui se montre fautif.

Il ne faut pas croire pourtant que toutes nos pensées tournent au vinaigre. Nous reconnaissons avec joie le beau geste des camarades qui ont contribué aux réparations, même lorsqu'il est évident qu'ils n'ont pas pu être responsables des dégâts signalés. Et puis nous sommes surtout attentifs aux nouvelles des amis rencontrés par chacun. Une constatation domine toutes les difficultés de l'avenir, le groupe vit d'affection.

Méditation de Légaut sur le vieillissement

Il est une jeunesse spirituelle, une vitalité, qui se trouve dans le recueillement en Dieu. Elle n'appartient pas nécessairement aux périodes de facilité car on peut se recueillir dans les périodes difficiles de l'existence et entrer ainsi dans une joie simple qui permet de s'accommoder à tout, en évitant la faillite, la peur, la déroute spirituelle. Savoir se placer dans l'ordre de Dieu, dans l'harmonie divine, en cela consiste la jeunesse spirituelle.

Nous sommes continuellement en train de vieillir et il faut savoir nous rajeunir. L'une des sources de vieillissement est dans l'obéissance servile. Certes il n'y a pas de vie commune sans une autorité, sans un chef mais il y a manière et manière d'obéir. On peut porter le poids de la communauté tout entière en remplissant sa fonction particulière. On peut accepter les imperfections et les ratés inévitables dans toute organisation humaine et remplir sa fonction noblement. Il y a une dignité profonde à obéir sans être complice ni dupe de l'autorité. L'obéissance devient autre chose que l'exécution d'une consigne. On dit souvent que, pour bien commander, il faut savoir obéir. On pourrait renverser les termes et dire que, pour bien obéir, il faut savoir commander. Obéir comme on commande, c'est accéder au plan où l'inférieur est égal au supérieur.

Nous pouvons avoir des chefs qui commandent mal. Facilement nous rechignons, nous nous scandalisons, nous nous révoltons intérieurement, tout en nous soumettant extérieurement. C'est là une attitude qui nous vieillit, nous durcit. Elle supprime l'allégresse intérieure et devient l'amorce de la révolte, de la haine. Ce régime de haine est très fatigant. La jeunesse spirituelle ne connaît ni la haine, ni la révolte, elle a une capacité immense, illimité, d'espérance. Ce qui est si pauvre, on peut le juger pauvre d'être, tout en sachant que le temps finira par en faire justice. Il y a une allégresse un peu malicieuse à obéir consciencieusement et noblement à celui qui commande mal, malicieuse si le motif de notre obéissance lui échappe totalement, s'il lui est inconcevable. Le mot de l'évangile traduit bien cette jeunesse d'esprit : "Venez à moi, vous qui êtes chargés, mon joug est doux et mon fardeau léger". D'une manière générale, il faut obéir aux circonstances. Nous avons des périodes de révolte, à voir gâcher quelque chose. Non, pas d'impatience : il faut prendre allègrement ce qui est empoisonnant dans l'existence. On transforme ainsi le mal en bien, on acquiert une puissance de domination et de transcendance, une liberté, un sens de l'harmonie qui est celui des jeunes. Il faut savoir aussi obéir aux choses noblement. Prendre sa liberté extérieure, c'est se rendre indépendant de la communauté mais le recueillement peut donner la liberté intérieure en communauté.

Quand on souffre beaucoup, si on s'abandonne à la souffrance, on fait bloc avec elle, on est tout entier souffrant. Mais si on peut regarder sa souffrance, on la domine. Le silence y aide, on taira sa souffrance car si on la dit, on se débande, on s'abandonne.

Il est facile d'être jeune lorsqu'on a beaucoup de force, lorsqu'on peut choisir entre beaucoup de voies. D'ailleurs, lorsqu'on est en bonne santé, il y a une allégresse physique correspondant à la générosité. Mais ensuite, à force d'avoir choisi, les choix possibles se font de moins en moins nombreux. On est finalement déterminé dans une direction. Aussi, il arrive qu'après avoir été prodigue d'activités, d'initiatives, on devient chiche de ce qui reste, on compte, on établit une balance entre ce qu'on donne et ce qu'on reçoit. Il n'y a rien de tel dans la jeunesse. Dieu aussi est essentiellement prodigue, il donne sans épuisement. Nous au contraire, nous devenons fatigués, nous nous soignons et nous surveillons nos efforts, la prudence nous accapare.

Alors ce qui peut donner la jeunesse, c'est l'esprit de sacrifice. Les jeunes ne se sacrifient pas en se donnant car c'est pour eux une dilatation. Mais à partir d'un certain moment, quand on a une tendance à calculer, à se durcir, il faut savoir accepter le sacrifice, c'est-à-dire la mort partielle ou totale. La mort des gens âgés est la dernière des morts partielles. Il y a eu la mort des rameaux mais arrive la mort des racines. Accepter notre disparition, aimer la volonté de Dieu, entrer dans l'ordre de Dieu, c'est trouver la joie de Dieu et c'est retrouver l'attitude de la jeunesse.

Qu'est-ce qu'une cérémonie religieuse ?

A Notre-Dame de Paris ont eu lieu les funérailles du Cardinal Verdier. Ce fut, presque, une très belle cérémonie. De la part des organisateurs du moins, tout était conçu pour nous rassembler et nous unir dans une même prière. L'arrière fond du chœur, qui est si long à Notre-Dame, était voilé dans toute sa largeur et jusqu'en haut par une gaze légère sur laquelle se détachait une immense croix blanche qui laissait transparaître les vitraux du fond, comme une vue sur l'au-delà.

Les autres baies lumineuses du transept et de la nef étaient drapées de violet. Tout l'effort décoratif se présentait comme une œuvre humaine et non comme du sacré tombé du ciel. Qu'ils sont donc indignes, pris en eux-mêmes, les procédés de l'art communautaire mais qu'ils se font comprendre avec sympathie lorsqu'ils n'ont pas d'autre prétention que d'exprimer les démarches timides et confiantes de l'homme à la recherche de Dieu.

Peu de monde a pu suivre l'officiant des yeux, parce que l'autel est placé au fond d'un boyau, resserré encore par les sacs de terre qui protègent les stalles. Mais pendant l'office, on a vu une grande colonne de fumée et des nuages d'encens qui s'élevaient lentement vers la voûte. Sans parler, ils portaient avec évidence notre prière commune. A l'élévation, la grande croix s'illumine un instant et, dans cette vision, s'exprime notre foi commune et notre ferveur. L'atmosphère générale créée par l'assistance est bien celle de la prière. Au cours de la messe les silences, trop rares, sont bien recueillis. Mais il me semble que le public français éprouve une difficulté particulière à communier, il est lent à trouver l'unisson. Pour beaucoup d'assistants, l'office commence par l'indiscipline et continue par la curiosité. C'est ainsi qu'au début, on cherche à s'emparer des places réservées. Puis, quand tout le monde est casé, des dames passent leurs chaises par dessus la balustrade pour aller ailleurs, par exemple pour aller encombrer les marges qui sont prévues autour des corps constitués et qui donnent une si claire notion de l'ordre et de la bienséance. Oui, jusque pendant la messe, il y a des chaises qui passent de mains en mains par dessus les têtes et, tout le temps, il y a des gens qui montent sur les chaises pour voir. De telles inconvenances sont l'héritage du triste XIX^e siècle, si peu intelligent en matière religieuse et liturgique. Pour tout ce monde, une cérémonie est un spectacle. Oh, le clergé a bien sa part de responsabilité dans cette mauvaise éducation car, si une cérémonie est une représentation donnée au nom de Dieu par un cortège, les fidèles n'ont rien de mieux à faire que de la regarder. Comme si ce n'était pas une action commune plutôt qu'un spectacle. L'attitude de badauds est encore le fait de trop de monde pour ne pas troubler la prière, l'adoration en commun, si reconfortante pour les âmes religieuses.

L'office n'avait pas un caractère lugubre. A quoi bon accentuer la tristesse commune. Un saint évêque est mort, qui a toujours caché ses peines, qui n'avait à la bouche que des paroles d'espérance et de consolation. Pourquoi nous exciter à pleurer alors que nous sommes ici pour nous reconforter en Dieu et resserrer les liens de fraternité qui nous vaudront un pasteur aussi paternel ? D'ailleurs, l'émotion a bien sa place naturelle. Des trompettes accompagnaient l'orgue pendant l'entrée du corps. Cette clameur grandiose était bien la voix d'une foule immense que la prière commune a pour objet de pacifier.

Un détail déplacé. Tandis que, pendant la messe, on avait bien de la peine à distinguer l'officiant, on ne pouvait s'empêcher de voir, pendant les absoutes, le maître de Chœur battre la mesure. A quoi bon donner à ceux qui prient le spectacle de ces gesticulations ?

Ah, si le peuple de nos églises était spirituellement mieux éduqué, je ne dis pas, s'il savait plus de catéchisme mais s'il avait le sens de la prière commune comme on l'a encore en certains pays, des cérémonies comme celle-ci auraient incomparablement plus d'expression et seraient pour les assistants un réconfort puissant et durable.

Seigneur, accordez à votre Église l'unité et la paix que signifient mystérieusement les dons ici présentés (Secrète de la messe du St Sacrement).

La vision chez les aveugles

Tout le monde connaît, rue Léo Delibes, le jeune étudiant aveugle, Chrétien. Un de ces derniers dimanches, il était resté à dîner et profitait de notre compagnie, à Jean et à moi, pour rentrer plus facilement. Chemin faisant, je crois devoir l'avertir quand on traverse une rue, une marche à descendre, une autre à monter. Arrivés au métro, la conversation me fait oublier de lui dire qu'il y a un escalier à descendre; cependant c'est à peine si j'ai senti le réflexe de son bras sur le mien, il avait saisi instantanément, dès la première marche, de quoi il s'agissait. J'en montrai de l'étonnement. "Oh, dit-il, j'y suis habitué". La conversation vient sur les difficultés spéciales aux aveugles dans la marche. Et sur le quai, en attendant la rame de métro, je lui cite le cas assez extraordinaire, pour moi, d'un aveugle

de mon village, qui s'appelait Édouard, et qui faisait les commissions dans toutes les maisons des pays voisins aussi bien que dans le nôtre, en marchant presque aussi vite que tout le monde. Cela n'étonnait pas beaucoup Chrétien. "Dans mon quartier dit-il, je ne demande d'aide que pour traverser le boulevard. A part cela, je me tire d'affaire tout seul. - Comment faites-vous ? - Je n'en sais rien".

Comme je m'étonnais qu'une sensation si importante n'excite pas davantage la curiosité, je lui racontai une conversation que j'ai eue avec un autre aveugle, il y a déjà bien longtemps, pendant la guerre précédente, en 1915. Cet aveugle était organiste à la chapelle de l'hôpital où j'étais soigné. Pour venir de chez lui, il devait traverser un pont et un quai très chargés de circulation, avec un tramway. Je lui demandais à lui aussi comment il faisait. Il me répondit également qu'il n'en savait rien. "Voyez-vous un peu, lui dis-je ? - Non, absolument rien - Alors, pourquoi sentez-vous qu'il y a quelque chose de ce côté qui diffère de ce qu'il y a de cet autre. Où sommes-nous en ce moment ? - Sous la galerie du cloître - De quel côté est le mur ? - C'est très facile, je sens que je longe un mur de ce côté-ci et voilà le côté de la cour - Pouvez-vous me dire s'il y a des piliers ? - Bien sûr, tenez, dit-il en les désignant avec sa canne, en voici un; en voici un autre et le suivant - Eh bien là, pouvez-vous dire ce qui se passe en vous pour le deviner. Sur quelle place de votre corps sentez-vous quelque chose ? - Je crois, dit-il en se recueillant, que c'est là, sur le visage et sur le front. Je sens l'air frais ou l'air libre entre les piliers". Mais mon histoire n'étonnait nullement Chrétien. On a la sensation de l'obstacle, dit-il. Ainsi, quand on arrive chez moi, il y a la terrasse du café plus haut, on sent que l'espace est barré (ce n'est qu'une vitrine). Et il me rappelle une théorie des ocelles qui seraient épars sur la peau. Mais lui dis-je : "A quoi bon une théorie dont l'effet n'est que d'endormir la curiosité et de supprimer l'effort pour avancer, pour tirer parti des faits ? Êtes-vous capable de faire aussi bien que mon organiste ? - Tout à l'heure, en sortant de la station St Michel, vous verrez". Avec Jean, nous décidons de le laisser faire. Il commence par se diriger vers la Seine tandis que son hôtel est assez haut dans le boulevard St Michel. Après quelques pas, il s'aperçoit de son erreur. Il se retourne et dit : "Nous avons les maisons à gauche, voulez-vous me laisser la droite libre pour que je puisse désigner les arbres que nous rencontrerons". Et en effet; il allonge sa canne. "Tenez, il y a un arbre ici". Il s'approche et touche l'arbre du bout de sa canne. Quelques pas plus loin, il va en retrouver un autre mais, cette fois, c'est un taxi arrêté au bord du trottoir. A part quelques erreurs de ce genre, il nous désigne tous les arbres sans hésitation. En traversant une rue, Jean évite pour lui un de ces lanterneaux presque à raz du sol, destinés à obliger les voitures à prendre leur droite. Je dis un mot tout bas à Jean qui le tient par le bras. Il ramène Chrétien sur ses pas et le dirige vers ce petit obstacle. Au moment de s'y heurter, il s'en aperçoit et dit : "Oh je le connais bien, je l'ai déjà repéré". Plus loin, nous passons près d'un kiosque à journaux. "Ici, on est à couvert". Il lève sa canne et touche la petite véranda.

Nous passons devant son hôtel (à gauche) pendant qu'il est encore occupé à désigner ses arbres. Vingt mètres au-delà, il dit : "J'ai dû aller trop loin". Il revient sur ses pas et contourne la terrasse du café. Il hésite à entrer dans son hôtel puis s'y risque, tâte la poignée de la porte, la trouve trop grosse, suivant son souvenir et il dit : "Maintenant je dois redescendre jusqu'à la rue et remonter ensuite, pour être sûr de moi. En effet, il revient ainsi exactement à la même maison qu'il reconnaît cette fois sans hésitation. "Eh bien, dis-je, par où sentez-vous ces arbres et ces voitures ? - Je ne sais pas bien".

Je lui prends le livre imprimé en Braille qu'il a dans la main et je le place devant sa figure. Il le sent tout de suite et dit "Non, comme ça, je ne pourrais rien reconnaître".

En le quittant, j'ai l'impression qu'un voyant assez patient pourrait éduquer ce sens de l'obstacle, cette vision de l'aveugle et la rendre beaucoup plus sensible.

Lettres circulantes

Notre camarade Hémard nous envoie des billets de transmission de lettres circulantes qui prouvent qu'elles mettent bien du temps à atteindre un effectif pourtant bien réduit. Pour une dizaine de correspondants, le cycle ne s'est fermé qu'au bout de 2 mois.

Nouvelles

- Le mariage de René Raynal a dû avoir lieu le 25 mars.

- Celui de Paul Meunier avec Marie Valer a eu lieu le 8 avril. C'était très sympathique, l'église était décorée de fleurs d'épine noire. Maman avait sorti son tablier de velours noir uni et ma belle-sœur, son tablier de velours noir à épis d'or. Jean Lechevalier et Y. Méhat représentaient la communauté avec dignité et péroraient avec ravissement sur la belle allure des mariés. Même avec ces misères de la séparation, nous avons tout de même cette joie qui me gonfle le cœur quand je pense que nous

sommes maintenant unis pour toujours, et que l'avenir est rempli de promesses.

Dites aux camarades que je pense aussi à eux.

- Nous vous annonçons aussi le mariage d'Henri Sarralde avec Madeleine Brandon le samedi 20 avril à l'église St Honoré d'Eylau. C'est M. L'abbé Gaudefroy qui leur a donné la bénédiction nuptiale.

- Henri Imhoff a quitté la rue L.D. Il nous a beaucoup aidé à imprimer le Montcelet et le Colombier depuis quelques mois. Nous l'en remercions de tout cœur. Désormais, nos publications risquent de paraître avec beaucoup de retard. Les illustrations d'Henri dans le Montcelet ont fait l'admiration des camarades. Aucun d'eux n'ignore qu'il en assumait à peu près seul l'impression, l'année dernière. Son travail l'en empêche maintenant. Quelques amis ont voulu se souvenir de tout cela et ont pensé à se cotiser afin de lui marquer, à l'occasion de son mariage, leur reconnaissance. Jérachine et Marguerite se chargeront de recevoir leur participation.

- Yvonne Hasdenteufel a perdu son père le 18 mars, à l'âge de 80 ans. J'envoie écrit-elle, un profond merci aux amies qui, avec mon frère et moi, ont entouré une dernière fois le corps de notre père.

Les livres

- Je viens de lire un livre fort intéressant paru dans la collection "Présence" que dirige Daniel Rops: "L'éducation selon l'esprit" de Mme Daniélou.

Un très beau livre, fécond, en avance sur son temps, vraiment digne d'être lu et médité par des pères et des mères et par tous les éducateurs du monde. Je voudrais pouvoir citer tant de lignes intéressantes du bouquin.

- Un autre livre aussi "Les portes de la vie" de Enid Bagnold.

Vaut d'être lu, par les mamans surtout, un livre consacré à l'œuvre magnifique de la maternité. De beaux passages sur le sens de la maternité, le sens de la souffrance... Dommage que la traduction soit par endroits si puérile et lourde. Cela m'empêche de le prêter autant que je le voudrais. Enid Bagnold devrait souffrir si elle relisait son œuvre en français. (Simone Imhoff)

- Je vous recommande un livre qui m'a beaucoup intéressé, "L'Europe et la question allemande" de Foerster.

Foerster qui est prussien et chrétien, a vu de l'intérieur le drame spirituel de l'Allemagne enivrée de puissance depuis les foudroyants succès de Bismarck. Il avait des relations dans tous les milieux influents de l'Allemagne impériale et il apporte des documents impressionnants sur la mentalité de ces milieux (militaires, industriels, diplomates) dans les 10 ou 15 années qui précédèrent et préparèrent la catastrophe de 1914. Pour lui, il ne fait aucun doute que le facteur dominant qui a pesé sur le destin et lancé l'Europe vers le conflit est l'incroyable orgueil de la force qui possédait les chefs de l'Allemagne et les clans les plus agissants de la classe dirigeante (Voir par exemple, avec quelle brutalité l'Allemagne a saboté les tentatives de collaboration internationale à La Haye). La défaite n'a pas vidé l'abcès, au contraire. L'Allemagne d'après guerre a systématiquement refusé de reconnaître les lourdes responsabilités de l'Allemagne impériale et elle ne pouvait pas les reconnaître parce qu'elle n'a pas renié la folie de puissance. Au lieu de s'ouvrir loyalement à la collaboration internationale, elle n'a eu qu'une pensée, recouvrer par tous les moyens sa puissance pour recommencer l'entreprise de domination manquée la première fois.

Foerster ne serait pas chrétien s'il ne voyait pas que l'Allemagne, sa patrie, est capable de retrouver un jour le vrai sens de sa vraie vocation. Mais il a le courage de regarder la dure vérité actuelle et de dire en toute rigueur les conditions de cette résurrection à la justice et à la fraternité.

(Lucien Matthieu - Itinéraires)

- Monsieur Manassé-Morris a dédié "Aux amis et camarades de la rue Léo Delibes, fraternellement" un article de la Nouvelle Revue Apologétique, N° de décembre 1939, intitulé "le Moi d'après Pascal". Quelques-uns d'entre nous ont entendu M. Manassé-Morris sur ce sujet où l'analyse philosophique rejoint la piété chrétienne dans ses aspirations les plus actuelles. Voici la conclusion de cette étude.

"Remercions Dieu de ce que nous avons un Moi haïssable mais de ce qu'en même temps, nous sommes un Moi capable de connaître ce qui le fait haïssable. Remercions-le de pouvoir, en prenant ainsi conscience de cette dualité qui est nôtre, d'une part nous débarrasser d'un amour-propre stérilisant qui nous retranche de toute communauté et, de l'autre, de donner libre cours à l'amour qui nous unit au Corps du Christ",

L'article de M. Manassé-Morris sera envoyé aux camarades qui en feront la demande.

- Signalons aussi l'hommage fait par M. l'Abbé Couturier d'une brochure d'Arthur Smallwood qui a pour titre, "Essai sur la nature de l'Unité religieuse", chez Casterman, Tournai-Paris.

Arthur Smallwood était un anglican fervent.

- Avez-vous lu "Pêcheurs d'hommes" de Maxence van der Mersch ? Un livre magnifique, d'un

réalisme poignant, sur la vie douloureuse de l'ouvrier et l'idéal jociste, un livre que les camarades doivent lire et qu'on peut faire lire à des incroyants. Il intéresserait tous les soldats, même les non cultivés, peut-être surtout ceux-là.

“La maison dans la dune” du même auteur est très beau aussi, dans un genre tout différent.

(Aline Chassard)

- En signalant le recueil de poésies de Jeanne Péting, intitulé “La Porte Entrouverte”, nous ne saurions mieux faire, pour inviter nos camarades à s'y rafraîchir, que d'en citer quelques beaux vers.

Richesse

Je n'ai biens au soleil, rien de plus à couvert,
Et des valeurs en cours, peu m'importe le change.
Je ris de toi, Fortune, et de tes dons étranges
Qu'emporte le voleur et que ronge le vers.

Je ris de toi, Fortune, et de tes faux bonheurs.
Mes richesses à moi sont de toute autre essence...
Nul ne peut m'en ôter la chaste jouissance :
L'Univers tout entier repose dans mon cœur.

D'invisibles liens ont tissé ma poussière
Avant tout ce qui vit et se meut sous le ciel.
Et j'ai fait mon trésor, trouvant partout mon miel,
Des rayons et des fleurs, et des chants de la terre.

A moi le ciel profond des scintillantes nuits.
A moi le libre azur où passe agile et fière
L'aile qui fait rêver au vol, dans la lumière,
Des Séraphins de feu, par Dieu même éblouis.

O sereines beautés de la Terre et du Ciel,
Vous qu'on n'enferme pas dans des cassettes closes,
J'ai dans votre trésor, mes parures encloses
Mes perles de rosée où chante du soleil.

Le Firmament

Je suis le bleu du ciel, je suis le Firmament. Petit homme, lève le front et regarde-moi. Bien haut, au-dessus des hautes murailles des maisons, je demeure; par-delà les dernières brumes de la nuit, je règne ; au séjour de la sérénité, je rayonne. Je sème la joie et la paix inaltérable. Je suis le parvis du ciel, moi, le Firmament.

Viens au large, viens me contempler sans obstacle, m'embrasser dans toute mon étendue, jusqu'à mon horizon, dans mon immensité. Je suis l'image de l'infini. Vois, rien ne me contraint; océan sans vague, aucun trait ne vient sur mon visage imposer sa servitude. J'ignore le multiple. Je suis le miroir de l'absolu, moi, le Firmament.

Février, dure saison. Il gèle et tu trembles de froid. Mais lorsque j'envahis son être, lorsque je remplis tes yeux de ma clarté vibrante, ton regard s'aiguise, tes dents se desserrent, ta poitrine se dilate, tes muscles raidis se détendent, ton sang circule, le froid ne compte plus. Car je distille l'énergie, moi, le Firmament.

Le ciel d'azur, voilà le vrai blason de l'espérance. Car le vert le plus tendre n'est que l'espoir d'une saison, tandis que je suis l'espoir d'espérer toujours. Même en plein hiver dans la nature endormie, je séduis toute créature jusqu'en ses moelles. Si elle espère le printemps, c'est que je l'affirme moi, le Firmament.

Les arbres au bord de l'eau, ils tordent vers le ciel de grands bras suppliants; surgis de la terre, ils veulent monter de plus en plus haut. Une fois encore ils poussent la multitude de leurs brindilles. L'arbre a confiance en moi. Homme de désirs, j'ouvre une carrière sans limite à toutes les ascensions, moi, le Firmament.

Comment est-il venu ici, au-dessus de la Seine, jusqu'à Paris, l'oiseau de mer ? Il joue avec le vent, la hauteur et la distance. Tout blanc sur fond d'azur, il te fait envie. Et ici même, l'autre jour, où allait-elle tout droit vers l'inconnu, la herse immense des oies sauvages ? Pour tous, je suis le royaume de la liberté, moi, le Firmament.

Seras-tu jamais rassasié de voir la buse majestueuse lorsque, l'été, pendant la fournaise de midi, elle monte lentement, appuyée avec sécurité sur ses ailes immobiles, en vol plané, autour d'un cercle magique ? Quel secret l'attire loin du monde, dans une solitude immense ? Sur elle aussi j'exerce l'attrait du mystère, moi, le Firmament.

Que me veut-elle, l'alouette au printemps, lorsqu'elle s'élève d'un vol frétilant avec son fifre nostalgique ? Vient-elle, impatiente pour sa couvée, implorer le ciel de hâter l'écoulement des jours ? Vite, vite, huit petits jours et ils seront jolis mes petits. Au cœur du présent, j'infuse l'amour sacré de l'avenir, moi, le Firmament.

“Les Cieux et les Vertus des Cieux dans de communs transports célèbrent Votre Majesté”. En ces belles paroles, ne verras-tu qu'un mirage verbal ? Homme timide et lent, la nature n'est-elle pour toi aussi qu'un jeu de machines ? Si tu te recueilles en ma présence, si je t'exalte mystérieusement, qui te retient de m'aimer, moi, le Firmament ?

Sais-tu pourquoi tu aimes à me contempler ? C'est parce que je suis la maison de tes ancêtres. Depuis ses origines, ta race s'acclimate à mes aménagements. Corps et âme, tu tiens de moi ta substance, tu la puises dans mon sein, tes yeux sont un reflet de ma ressemblance, j'ai ma place dans ta piété et je suis un temple, moi, le Firmament.

O homme, si tu venais à défaillir, si l'humanité venait à disparaître par lassitude de l'effort, nous recommencerions. Je sens dans les mystères de mes entrailles une source d'énergie qui ne cesse de dire “Oui”. Par-dessus les siècles, sans détour, sans fraude, sans repentir, je persévère comme la Providence, moi, le Firmament.

S'il le fallait, par A.B.C. nous reprendrions l'histoire des vivants. Je couvrerais les abîmes de l'oubli; dans la matière envahie par l'insouciance, nous finirions par susciter un premier étonnement, un éclair de mémoire, un soupçon de désir, de confiance et d'amour. Car je suis la grande matrice de la création, moi, le Firmament.

Mais courage, petit homme, appuie ta foi sur ma vertu. Laisse-toi charmer par ma musique bleue. Ma voûte est simplicité, ma sphère plénitude, ma transparence pureté. Mieux que l'arc-en-ciel, je suis le pont de l'alliance, le dôme fermement établi de la confiance éternelle. J'annonce jour et nuit la gloire du Créateur, moi, le Firmament.

Le chant de l'alouette

Tsiu tsiu tsiu, Dieu Dieu Dieu	Tous les jours je le prie
La terre a verdi	La plaine a fleuri
Le soleil a lui	Dans le ciel où j'aspire
C'est le bleu qui m'attire	Tout en haut dans le vide
Délicieux vertige	L'immense m'envahit
C'est l'azur qui me grise	Toujours toujours toujours

Adieu, petite amie	De tes yeux tu me suis
Jusqu'en mon paradis	Tout en haut me voici
Qu'il est beau mon pays	Le lot par nous choisi
La pâquerette rit	L'aubépine fleurit
La verdure épaissit	Dans le blé qui grandit
Fais ton nid mon amie	Fais-y ton petit nid

Vite huit petits jours	Vite qu'il soit fini
Notre beau petit nid	Amasse la broutille
Et tourne les brindilles	Et moule le paillis
Du gentil petit nid	Et rond, tout rond ma mie
Et doux, tout doux ma mie	Et chaud, tout chaud ma mie
Fais le nid des petits	Le beau nid des petits

Vite huit petits jours
Dans le nid des petits
En couvant les petits
En chantant l'avenir
Et doux, tout doux ma mie
Tiens les œufs des petits

Mets les oeufs dans le nid
L'oeil brillant tu me suis
Quand je te désennuie
Et tonds, tout ronds ma mie
Et chauds, tout chauds ma mie
La couvée des petits.

Vingt-et-un petits jours
Toujours dans la coquille
Contre l'écaille ils piquent
Elles s'ouvrent les coquilles
Tout frais et tout humides
La pitié m'attendrit

Fuyez ou je m'ennuie
Ils dorment les petits
Piquez bien les petits
Miracle les voici
Ils sont nus à l'air libre
Vite au chaud les petits

Vite huit petits jours
Laissez les yeux s'ouvrir
Voyez leur tête oscille
Sur la tige flexible
Déversée par plaisir
Oh les goulus naïfs

Qu'ils soient beaux les petits
Le duvet les vêtir
Comme un trop lourd épi
Dans le bec arrondi
La becquée s'engloutit
Grossissez mes petits

Vite huit petits jours
Venez petits petits
La volée des petits
Picorez mes petits
La prairie fleurira
Le grillon bondira

C'est l'heure du péril
Elle est sauvée du nid
Courez à notre suite
Volez mes petits
Le bleuet bleuira
Le bonheur durera

Le poussin

Petite maman chérie, je t'aime bien et je t'embrasse autant que je peux, au bout du bec tout sec. Mais je voudrais pouvoir t'embrasser tout à fait, comme les petits des hommes.

Tu sais, le petit Nanot; il y a des joues pleines et tendres et sa maman lui donne un baiser en appuyant bien fort ses lèvres dessus et quand c'est fini, on entend une petite musique et un claquement où il y a du bonheur. Elle recommence vingt fois avec plus de plaisir à la fin qu'au commencement.

Oh, ma petite maman, pourquoi ne m'as-tu pas donné aussi des bras, de beaux petits bras potelés, si gras qu'on a envie de croquer dedans. Tu verrais, je ferais comme le petit Jacquet, je les allongerais autour de ton cou et je serrerais fort, fort, fort, jusqu'à ce que tu sentes mon petit cœur battre sur ta poitrine, comme lui, quand il embrasse sa mère à grands bras. Je voudrais aussi faire comme la petite Gégé, elle ne sait pas encore parler, alors elle met sa tête dans le cou de sa mère en disant : "Ne taine" (je t'aime); elle attend que sa maman l'ait embrassée pour la peine et elle recommence en disant : "Ne te retaine" (je te re-aime).

Qu'ils en ont de la chance, les petits bébés d'hommes !

Correspondance

Soniska **Brothier**, le 24 02 40

Beaucoup de travail m'empêche et m'empêchera de donner signe de vie pendant longtemps. Je griffonne cependant quelques lignes pour affirmer que je n'oublie personne. Qu'on le dise à Lina, Yvonne Gaston, Mme Diener et à son mari, à Louise Galliot qui ne verront plus la couleur de mon encre. A eux, à tous ceux de la maison, connus et inconnus, je demande une prière pour grand-père mort récemment. Je suis en contact épistolaire avec Soulages. Il a de nouveau été en ligne, puis au repos depuis janvier; il a bien souffert du froid. Aux ex-Galiléens, à tous, souvenir très fidèle.

Simone **Zadou**, le 26 02 40

Mon époux part aujourd'hui à Verdun pour huit jours et reviendra s'encroûter encore pour X temps. Les 7 & 8, ça a été bien bon pour tous les deux. Il paraît que Jérôme s'offre aussi des excursions..., on sait tout ! Tant mieux pour elle et Pierre, bien sûr. Georges m'arrivera sans doute en perm. le Jeudi-Saint. Nous pensons aller en Auvergne à Pâques car je ne sais si je pourrai y aller cet

été par suite de...”Zadouillot” en préparation dont la naissance est pour septembre. J’aurais préféré vous annoncer la nouvelle de vive voix mais comme je n’irai pas à Paris avant le 10 ou 17 mars, je suis trop impatiente. L’heureux “père” se dilate d’enthousiasme par avance et l’heureuse “mère” se réjouit quand elle n’a pas mal au cœur en classe. Bien fraternellement à tous, sans oublier mon enfant de chœur.

Barrau Paul, le 29 02 49

Elle va à merveille, ma petite bibliothèque, grâce toujours au groupe. Je voudrais dire à tous la satisfaction de mes camarades qui y puisent largement et qui passent, grâce à elle, des soirées sans cafard, en ces longues journées d’oisiveté. J’attends du Claudel, du Péguy... A ce sujet, si vous pouvez nous recommander des ouvrages vraiment indispensables dans nos bibliothèques, n’hésitez pas. Ces suggestions seraient reçues avec gratitude.

Escudié Louis, le 1 03 40

Voilà fort longtemps que je ne vous ai donné de mes nouvelles ! J’ai pris ma permission à Montauban du 9 au 20 janvier et depuis, les froids extrêmes m’avaient un peu engourdi. Je dispose bien de quelques instants chaque jour mais peu prolongés en sorte que je lis fort peu, que j’écris beaucoup à toute la jeunesse que j’ai abandonnée à la mobilisation et qui me harcèle de lettres. Le reste du temps est pris par mon service et par les conversations avec les hommes de mon unité. Je vis le plus possible très près d’eux, essayant de les comprendre. Cela me paraît plus utile en ce moment où, après tant de mois d’inaction, de sottises besognes militaires, ils ont tendance à “noyer le cafard” dans la boisson. Mal qui fait des progrès considérables aussi bien parmi les officiers que parmi les hommes. Le commandement pense relever le moral à coup de cinéma, de concerts, de théâtres plus ou moins grivois. Ce qui montre qu’on sous-estime les hommes et qu’on ne croit pas aux moyens spirituels, même quand les chefs sont catholiques pratiquants. Je suis d’ailleurs ahuri du manque de sens psychologique des officiers de carrière tout particulièrement. Ils ne connaissent que l’écorce. Telle est du moins l’expérience que je fais dans mon petit coin. Je souffre un peu en ce moment de mon isolement. Je voudrais plus de solitude pour pouvoir réfléchir et avoir avec qui causer de ce qui m’intéresse. Je sais bien que ces échanges sont souvent factices, irréels mais je suis ainsi fait que les échanges me soutiennent car je sens bien que je reçois beaucoup de mes camarades. J’ai l’amitié de Georges qui m’est fort précieuse et je suis uni à tous très souvent en priant, en revivant les heures de Chadefaud.

Madeleine Lebecel

Marguerite Rivard est décédée le 26 février. Elle n’était pas malade mais telle que vous l’avez toujours connue, aussi vivante, aussi pleine d’entrain et d’enthousiasme, lorsqu’elle fut atteinte de grippe le 18 janvier pendant la neuvaine pour l’Unité des Églises. Elle s’en remit très bien puisque, le dimanche 4 février, elle put sans fatigue se rendre à l’église pour assister à la messe. Le 5, on ne sait pourquoi, à midi, elle faisait 39° de fièvre. Le docteur revint l’après-midi et déclara qu’elle faisait une rechute de grippe. L’évolution de cette dernière ne ressembla en rien à la première puisque, chaque jour, Guérite se sentait plus affaiblie. Le fait est qu’elle pouvait à peine parler et n’ouvrait même plus les yeux mais elle garda sa lucidité jusqu’au bout.

Le mardi 13, le docteur la trouva plus mal. Elle commença, ce jour-là, ses crises d’étouffement. Comme nous nous étions promis la vérité, je lui révélai nos inquiétudes le mercredi 14 à 10 heures. Elle réclama tout de suite à être administrée et le fut ce même jour à midi. Le 17, le docteur lui appliqua un nouveau traitement de sérum à haute dose et obtint en quelques jours des forces inattendues qui nous rendirent un peu d’espoir. Le mardi 22, elle demanda qu’on lui lise le courrier, dicta même une lettre, réclama sa montre pour voir l’heure..., s’intéressa à ce qui se passait autour d’elle.

Le dimanche 25, elle fut reprise d’une crise d’étouffement plus forte dans l’après-midi. Elle eut cependant une nuit paisible. Le lundi, à 9 heures et demi, en se réveillant, elle demanda quel était le programme. Elle dit :”Il faut ce qu’il faut. Prépare-moi un jaune d’œuf dans un peu de lait”. Pendant qu’on le préparait, elle envoya dire que, si on tardait, elle ne pourrait plus l’avalier. Elle le prit avec beaucoup d’efforts. Comme ses coudes s’étaient entamés par suite d’une position de quatre jours sur le ventre, je lui fis ses pansements. Elle se sentait très fatiguée, le cœur défaillant. A 11 h. et demi, elle demanda une piqûre d’eucalyptus. Pendant que je faisais bouillir la seringue, elle me rappela, se trouvant plus mal. Puis elle me demanda de nouveau sa piqûre, répétant ce que nous avons entendu tant de fois :”Il faut faire ce qu’il faut”.

Vers midi moins le quart, elle dit d’une voix très faible :”Jamais je n’ai étouffé comme cela..., c’est

fini !" Elle ouvrit de grands yeux comme pour voir une dernière fois autour d'elle mais elle ne parla plus. Nous commençâmes les prières et le dernier signe de connaissance qu'elle a donné fut en entendant "que votre règne arrive, que votre volonté soit faite", elle remua la tête dans un signe d'assentiment. Mais je suis convaincue qu'elle a compris notre prière et tout ce que nous avons pu lui dire de tendresse jusqu'à son dernier soupir. Il était midi.

Vous savez tous quelle était son attitude devant la souffrance. Aussi cette phrase que nous avons entendue si souvent au cours de sa maladie ne vous surprendra pas : "Quel travail de souffrir ! Pour que nous soyons éprouvés ainsi, il faut que, dans le monde, il se passe quelque chose de grand en ce moment et qui mette en fureur "l'adversaire". N'eût-elle pas une vision prophétique lorsqu'elle me raconta, très émue, à son réveil du lundi 5 février : "Il faut que je te raconte le rêve que j'ai fait cette nuit, qui m'a impressionnée. Deux figures grimaçantes se tenaient au pied de ton lit et ne voulaient pas s'en aller; c'est à toi qu'ils en voulaient. Ils te regardaient d'un air méchant, en ricanant, en te montrant du doigt. Ce qu'on va chercher tout de même. C'était deux diables, ils s'appelaient Béco et Séco".

Dans sa lutte, elle demanda seulement le courage pour souffrir patiemment jusqu'au bout, se confiant en ce que Dieu voudrait. Le jour où elle reçut l'Extrême-Onction fut une journée très heureuse, paisible pour elle. Plusieurs fois elle me dit : "Je suis heureuse. Comme c'est bon de parler à cœur ouvert, de pouvoir tout se dire. Comme tout est clair, comme tout est simple". Le soir de ce même jour, elle dit au docteur : "J'ai joué ma dernière carte en recevant l'Extrême-Onction". Au Père Assomptionniste qui venait la visiter, un jour, elle recommanda (non pour elle mais pour s'édifier lui-même, nous a-t-il dit) : "Mon Père, je voudrais vous dire une chose. Mettez bien dans la tête des gens qu'il ne faut pas attendre le temps de l'épreuve pour fortifier sa foi car, lorsqu'on souffre trop, on est comme une bête". Elle qui vécut et souffrit pour la paix, désira que toutes les messes offertes à son intention soient dites pour la paix.

Raynal René à Jérôme, le 1 03 40

Légaut vous avait, je crois, annoncé mon prochain mariage avec une de mes compatriotes, infirmière militaire. Je vous en ai peut-être déjà parlé. Vous devinez combien agréable était pour moi ce séjour qui s'était prolongé plus que je ne l'aurais espéré au début de la guerre. Malgré tout, nous avons accepté cette séparation avec force. Il nous semblait qu'il était bon que nous la connaissions avant notre mariage... Maintenant nous savons que notre amour est bien fort puisqu'il nous garde vivants et confiants dans cet éloignement.

Nous serions bien heureux de sentir qu'avec nous la communauté prie pour que la grâce que nous allons recevoir soit bien accueillie, qu'en nous réalisant, elle nous épanouisse et que, par elle, le foyer que nous fonderons soit bien ouvert, bien chrétien et aussi bien fidèle à notre passé. En attendant ce beau jour, c'est dans le recueillement que j'essaie de vivre... Le problème est délicat, il faut essayer de rester bien près des camarades, non seulement pour pouvoir les aider, mais aussi pour recevoir d'eux un aliment de vie.

Péguret René à Jérôme, le 13 03 40

Le mariage de Raynal aura lieu vers le 26 ou 28 octobre.

Bonnes nouvelles de Henri Michard, Suzanne Hérat, Marguerite Bosché, Gabrielle Lestang, Lucien Matthieu, Marie-Anne Febvre et son fils Jean, Marguerite Miolane, Andrée Cuq, Connet, René Teyssède.

Liste des abonnés du Mantcelet

Albert Hélène Mme
Angebault
Arnaud Marcel
Arnoult
Auget Soniska , épouse Brothier
Bacon Simone (épouse de Jean-Baptiste Miquel)
Bardiot Georgette
Barbazanges Victor
Barillé Mme
Bauchet Marie
Bazin Jean
Bazin Denise
Baudou abbé
Beaulieu Solange
Berriot Raymond et Marie-Louise
Berton Madeleine
Billon Simone
Boitard Jean
Bonnafous Jacqueline
Bordenave Marcelle
Bosché Marguerite
Bougerie Jeanne
Brandon Madeleine
Briquet Mme
Brothier Jacques et Soniska Auget
Brunet Hélène
Brunel Marie-Paule
Calmard abbé
Chrétien (jeune aveugle)
Chapelle Adrien
Chassard Aline
Chevalier
Chevalier Jacques Mme
Codis abbé
Clermont Denise
Cœurdevey Edouard
Connet Mme Georges
Couderc Francine
Couturier (abbé)
Crubellier Maurice
Cuq Andrée
Daric Mlle
Daucourt Geneviève
Dehan
Delaroque Maurice
Dessenau
Diener Mme
Ditry
Dufrière Mélia
Epinat Albert
Ehrhard Jean
Escudié Louis (abbé)
Fargues Marie-Thérèse
Fèbvre Marie-Anne Mme
Felzino
Fontaine Henriette Mme
Fontbonne Marie

Galichet Georges
Galliot Louise
Garraud Mme
Gaston Yvonne
Gaufrey Clémence
Gaufrey Christophe (abbé)
Genet Germaine
Girault Marie-Louise
Girard Camille
Giry Guy - Jeanne
Glossinde André et Georgette
Grunberg Paulette Mme
Guilbert Pierre et Marguerite Charlut
Guiraud Jeanne
Hasdenteufel Yvonne
d'Haucourt Geneviève
Haumesser Jean et Lina
Heckly Lucie
Hennequine Rose
Hérat Suzanne - Eugène
Hoffman Jeanne
Host Victor et Renée Held
Iénich Natacha
Imhoff Simone
Imhoff Henri - Marguerite
Jeanjean Mlle
Joal Geneviève - François Deschamps
Jobic Henriette
Labarre Odette
Lanfranchi G. Mlle
Langlois Elisabeth Mlle
Laporte Jean
Lapouge (abbé)
Lebecel Madeleine
Lechevalier Jean
Leclercq Germaine
Le Douaron Bernadette
Lefevre Jean - Brunel Marie-Paule
Lefort
Lemoine Mlle
Leroy Mlle
Lestang Gabrielle
Leboulanger
Levert Mme Paule
Lion Andrée
Lucioni Geny
Machet Léon Mme
Manassé-Morris Rodolphe
Martineau
Masson René et Yvonne
Matthieu Lucien et Yvonne
Mathieu Marinette
Maurillaud Madeleine
Meunier Paul - Marie Valer
Michard Madeleine Mlle
Miolane Marguerite
Miquel Simone, née Bacon et J.B.
Morillaud Marie
Mourier Suzanne

Munch Anna
Négrin Fredo (abbé)
Neuville Henri
d'Ouince Père S.J.
Orain Robert et Jeanne
Pasquier Georgette
Pedemay Henri
Perrin Marie-Thérèse Mlle
Perrochon Suzanne
Philippe
Picou Marius
Picou Roger
Pivert Marguerite
Plé Hélène
Plouin Geneviève
Poisson Roger
Poisson Hélène Mme
Primard
Rabillier Geneviève
Raymond Gilberte
Renevier Pierre
Reynaud Mlle
Rieuf Mme
Rivard Marguerite Mlle
Robveille Mlle
Rossignol Marguerite
Rousseau Thérèse-Maurice Mme
Santoire René - Jeanne Fortunié
Sarralde Henri -Brandon Madeleine
Schneider Marie-Rose
Souchaud Mme
Subronat Andrée, née Langenais
Sy Marguerite Mlle
Tanazacq François-Irène Laurent
Tarraquois Cécile
Thonnon Y. et R. Mme
Tischauer Eva
Valer Marie et Paul Meunier
Verney (abbé)
Vers Rose
Voirin Pierre et Jérôme
Vialon Mlle
Viple Simone Mlle
Weisbuch Jacques - Jeanne Rolland
Zadou-Naïsky Georges et Simone Lorient

Mobilisés du groupe Légaut

Albert Jean	lieutenant	139° RIF	mort en octobre 1939
Barrau Paul		151° RIF	
Barillé Jean	caporal	Hôpital complémentaire Jeanne d'Arc	
Bazin Jean	lieutenant	33° RAC	
Belleville Georges		R 108	
Briquet René	lieutenant	CA 3 352° RI	
Brothier Jacques	ss-lieutenant	151 RAF 2ème Batterie	
Chauvin Albert	Syrie	Sect. Météo du Levant	
Chauvin Jean		Cie de l'Air 2/116	
Chassard	caporal	Base Aérienne 112, Poste Météo	
Chevalier Pierre	ss-lieutenant	1 er ECP	
Connet Georges	caporal-chef	Groupement Marocain, 2 ème Bat.	
Delahaye Robert		Cie de l'Air 2/116	
Delas	lieutenant	373 RALVF	5 ème Batterie
Ehrhard Jean	ss-lieutenant		
Epinat Albert		SRA 263	
Escudie Louis (abbé)	maréchal des logis	chef 115 RAL	
Fauvel Henri	aumônier	divisionnaire	
Fessard Gaston	lieutenant	21° Bat. d'instruction du 32° RI	
Fontaine André		Cie de l'Air 2/116	
Fumadelle		257 RI	
Ginisty	sergent	15° Cie de Pionniers	
Girard Camille	sergent chef	14° RCA	
Giry Guy	lieutenant	5° Cie de Passage	
Glossinde André	lieutenant	165° Rég. Art. 9° Batterie	
Grunberg Jean		42° RADT 8° Batterie	
Guilbert Pierre	lieutenant	11° RATTT - E.M. 2 ème groupe	
Haumesser Jean	lieutenant	E.M. 45° Brigade	
Héland	lieutenant	Ecole de Pilotage	
Hémard	sergent	15° CDA	
Host Victor		Equipage d'ouvrage 138 RIF	
Houziaux Fernand		Cie de l'Air 2/116	
Klein Léon	caporal	Hôpital complémentaire Ste Marie	
Kurz Michel	lieutenant	Cie télégraphiste	
Le Douaron			
Lefèvre Jean	E.O.R.	Ecole mil. d'Artillerie	
Légaut Marcel	capitaine	3 groupe du 404	RADCA
Leloup		329° Rég. Art. 2 Batterie	
Matthieu Lucien	lieutenant	156° Rég. Art.	
Meissonnier Pierre, ordonné	prêtre devant son bataillon par Mgr Audrain		
Merlet Raymond	E.O.R.	Ecole Spéciale Militaire Saint Cyr	
Meunier Paul	ss-lieutenant	91° Bat.	COALVFR
Michard Henri ou Laurent	lieutenant	147 RIF	
Michel Jean	ss-lieutenant	21 BIC	
Miquel Jean-Baptiste	Officier du chiffre à bord de la "Marseillaise"		
Olivier		Cie de l'Air 2/116	
Orain Robert		165° RI	1 groupe mortiers
Pannetier	brigadier chef	1 section E.M.	CDA
Pedemay Henri	lieutenant	110 RALC	
Péguret René		Ecole Mil. Poitiers	
Philippe	sergent	SFRCI	
Poisson Roger	maréchal des logis	225° RAD	15 Batterie
Raynal René	sergent	Bat. d'Instruction des SCF Toul	
Renevier Pierre		Mitrailleuses DAT	
Ridard Robert	aspirant	147° RIF	
Rufier Paul	lieutenant	Montrouge	
Soulages Gérard	caporal	55° Rég. Inf. Col.	

Subronat André	lieutenant	Cie d'Instruction des Sursitaires
Teston Alfred	EOR	Saint Maixent
Teysedre René (abbé)		RIF Cie hors rang - infirmerie
Thonon		E.M. de l'Air
Voirin Pierre	E.O.R.	Dépôt d'Inf. Orléans
Weber Eugène		66° Rég. Inf.
Weisbuch Jacques	lieutenant	4 Rég. Inf.
Werschueren	ss-lieutenant	26 Cie Hippo du 13 Train
Zadou-Naïsky Georges		

Index Montcelet

Albert Jean-Hélène (Haumesser, 18, 46, 85, 132, 135)
Alphonse XIII, 53
Angebault, 132
Arnaud Marcel, 132
Arnoult, 132
Auget Soniska, (épouse de Jacques Brothier), 35, 52, 55, 61, 129, 132
Augnat, 122
Audrain Henri (Mgr), 100, 135
Augustin, 3

Bach Jean-Sébastien, 92, 93
Bach André (abbé), 81, 106, 112, 118
Bacon Simone (épouse de J.B. Miquel), 1, 4, 6, 7, 14, 18, 19, 46, 65, 89, 105, 132
Bagnold Enid, 126
Barbazanges Victor, 45, 46, 85, 132
Bardiot Georgette, 96, 132
Barillé Jean et Mme, 94, 132, 135
Barjon (Père), 66
Barrès Maurice, 113
Barrau Paul (abbé), 87, 99, 102, 130, 135
Batiffol Pierre (Mgr), 68
Bazin Denise, 132
Bazin Jean, 132, 135
Beaudou M.(abbé), 4, 132
Beaulieu Solange, 132
Beaussart Roger, 24, 31, 34
Belleville Georges, 94, 109, 130, 135
Benaerts Pierre, 112
Bernanos Georges, 95, 113
Bernard Claude, 29
Bernardot (Père), 46
Berriot Raymond-Marie-Louise, 4, 132
Bérulle, 4
Berton Madeleine, 132
Betz Maurice, 112
Billon Simone, 86, 96, 132
Blanvillain (abbé), 109
Boitard Jean, 117, 132
Bojer Johan, 113
Bonafous Jacqueline, 21, 94 (Bonafous), 132
Bordenave Marcelle, 132
Bosché Marguerite, 7, 19, 24, 35, 108, 117, 131, 132
Bossuet, 93
Bougerie Jeanne, 132
Brandon Madeleine (épouse de Henri Sarralde), 1, 126, 132
Brémond Henri (abbé), 4
Brillet Gaston (oratorien), 23
Briquet René, 110, 132, 135
Bromfield Louis, 102
Brothier Jacques-Auget (Soniska), 35, 52, 55, 61, 84, 86, 87, 129, 132, 135
Brunel Marie-Paule (épouse de Jean Lefevre), 108, 132
Brunet Jean-Hélène, 132
Buck Pearl, 66, 102

Calmard (abbé), 132
Chaillet Pierre (Père), 95
Chapelle Adrien, 8, 132

Chardon, 4
Charlut Marguerite (épouse de Pierre Guilbert), 61, 133
Chassard Aline, 8, 127, 132, 135
Chauvin Albert, 108, 135
Chauvin Jean, 135
Chevalier Jacques Mme, 132
Chevalier Pierre, 132, 135
Chevrot Georges (chanoine), 44
Chrétien (aveugle), 124
Claudé Paul, 63, 130
Clémence, 110
Clermont Denise, 132
Codis (abbé), 86, 132
Cœurdevey Edouard, 117, 132
Condren, 4
Connet Georges, 131, 132, 135
Conrad J., 113
Couderc Francine, 132
Couturier Paul (abbé), 20, 85, 89, 107, 126, 132
Crubellier Maurice, 132
Cuq Andrée, 31, 131, 132
Curé d'Ars, 63
(Cécile C. 24, 65, 86)

Montc / 2

Daniélou Mme, 126
Daric Mlle, 132
Daucourt Geneviève, 24, 132
David André, 102
Dehan, 132
Delahaye, 135
Delas, 118, 135
Delimoges Micheline, 19, 95
Delporte, 61
Descartes, 29
Deschamps François-Geneviève (Joal), 116
Desplanques L. (s.j.), 95
Dessenau, 132
Diener Mme, 129, 132
Ditry, 132
Doms, 3
Dostoiewsky Fedor, 113
Dufrèche Mélia, 132
Duhamel Georges, 102, 113

Edschmid K., 113
Ehrhard Jean-Lucie (Leibrich), 132, 135
Epinat Albert-Jacqueline, 47, 132, 135
Escudé Louis (abbé), 21, 41, 130, 132, 135
Fargues Marie-Thérèse, 96, 100, 106, 132
Fauvel Henri (Mgr), 135
Febvre Marie-Anne, 19, 28, 47? 85, 110, 119, 131, 132
Felzino, 132
Fénelon, 4
Fessard Gaston (Père), 6, 7, 18, 96, 97, 98, 135
Foerster, 126
Folliet Joseph, 46
Fontaine André-Henriette (Blanc), 1, 23, 27, 35, 85, 89, 96, 98, 116, 118, 119, 132, 135
Fontaine Elisabeth (fille), 82, 89
Fontbonne Marie, 133

Ford Henry, 112
 Foucauld (Père de), 7, 82
 Franco, 52, 53
 François de Sales, 4
 Fuchs Mme, 46, 52, 109
 Fumabelle, 135

Galichet Georges, 133
 Gaillot Louise (épouse de Firmin Adam), 110, 129, 133
 Gandhi, 41, 43, 46
 Garraud Mme, 100, 133
 Gaston Yvonne, 21, 47, 48, 105, 110, 114, 122, 129, 133
 Gaudefroy Christophe, 2, 5 (CG), 6 (CG), 8, 9, 14 (Avunculus), 19, 23, 24, 26, 46, 47, 94, 100, 111, 112, 114, 117, 122, 126, 133
 Gaudefroy Clémence, 101, 133
 Genet Germaine, 133
 Gide André, 22, 35, 43, 61, 63, 65, 69, 70, 113
 Ginisty (abbé) 135
 Giono, 24, 27, 35, 55, 113
 Giraudoux Jean, 95
 Girard Camille-Marie-Ange, 133, 135
 Girard Michaël (fils), 108
 Girault Alain-Marie-Louise, 74, 133
 Giry Guy-Jeanne, 41, 85, 86, 116, 120, 133, 135
 Glaeser, 46
 Glossinde André-Georgette (Tante Zette), 48, 122, 133, 135
 Grandmaison O.P.), 45
 Greef (De), 46
 Green Julien, 113
 Grolleau, 4,
 Grunberg Jean-Paulette, 120, 133, 135
 Grunberg Jean-Michel (fils), 108, 120
 Guardini Romano, 2
 Guilbert Pierre-Marguerite (Charlut), 61, 120, 133, 135
 Guiraud Jeanne, 133

Hasdenteufel Yvonne, 126, 133
 Haucourt (d') Geneviève, 133
 Haumesser Jean-Lina (Kling) 1, 17, 35, 46, 72, 84, 86, 90, 95, 101, 108, 125, 129, 133, 135
 Haydn Joseph, 88
 Heckly Lucie (épouse de Jean Laporte), 7, 85, 109, 133
 Heland, 135
 Hémard, 125, 135
 Henkine Rose, 47, 133 (Hennequine)
 Henri Joseph, 99
 Hérat Eugène-Suzanne, 41, 61, 105, 133, 135
 Hildebrand von Lukas, 3
 Hitler, 7, 46, 112
 Hoffmann Jeanne, 3, 51, 133
 Horvath Odon (De), 66, 112
 Host Victor-Renée (Held), 94, 116, 133, 135
 Houziaux, 109, 135
 Hügel (von) Friedrich, 19
 Huysmans Georges, 113

Iénich Natacha, 133
 Imhoff Henri (ou Armand ?)-Marguerite, '19), 126, 133
 (On a Henri, 1, 72, 85, 101, 108)
 Imhoff Simone, 85, 126, 133

Jeanne d'Arc, 85
Jeanjean Mlle, 133
Jenny Suzanne, 52
Joal Geneviève (épouse de François Deschamp), 8, 116, 120
Jobic Henriette, 94

Montc / 4

Klein Léon, 135
Kurz Michel, 135

Labarre Odette, 8, 86, 90, 133
Lachelier, 29
Lacombe Olivier, 24, 31, 46
Laféteur Pierre-Jean (O.P.), 110
Landsberg, 46
Lanfranchi G. Mlle, 133
Langlois Élisabeth, 133
Laporte Jean-Lucie (Heckly), 85, 133
Lapouge (abbé), 133
Laroque Maurice-Jane (de), 116 (+Marie-Françoise), 132
Laroque Marie-Françoise (de), 108
Laurens Pierre, 3
Lavelle Louis, 88
Lebecel Madeleine, 4, 8, 23, 51, 109, 130, 133
Leboulanger, 133
Le Bras Gabriel, 15
Lechevalier Jean, 85, 125, 133
Leclerc Bernadette, 117
Leclercq Germaine, 133
Le Douaron, 88, 96, 133, 135
Lefebvre (Dom), 67, 68, 72
Lefèvre Jean-Marie-Paule (Brunel), 100, 108, 111, 133, 135
Légaut Marcel, 1, 24, 46, 48, 85, 98, 101, 105, 107, 121, 122, 135
Leibrich Louis-Geneviève, 24
Lefort Jean-Jeanne (Lequin), 133
Leloup, 135
Lemoine Mlle, 109, 133
Leroy Mlle, 133
Lestang Gabrielle, 7, 18, 19, 75, 131, 133
Levert Paule, 93, 133
Lion Andrée, 133
Lippmann Walter, 112
Litré, 29
Loriot Simone, (épouse Zadou), 84, 94, 133
Louis XIV, 93
Luccioni Jenny, 133

Machet Léon et Mme, 41, 133
Malraux André, 113
Manassé-Morris Rodolphe, 19, 36, 46, 51, 57, 61, 85, 121, 126, 133
Marcel Gabriel, 5, 21, 22, 24, 31, 34, 61, 69, 70, 112
Martin du Gard Roger, 113
Martineau, 133
Masson René-Yvonne, 133
Matthieu Lucien-Yvonne (Stinczy), 7, 23, 31, 52, 55, 86, 87, 110, 121, 126, 131, 133, 135
Matthieu Marinette, 109, 133
Mauriac François, 38, 41, 62, 68, 72, 97, 98, 113
Maurras Charles, 95
Maurillaud Madeleine, 85, 133
Maurois André, 103

Méhat Y., 125
 Meissonier Pierre (abbé), 94, 100, 135 (ordonné devant son bataillon par Mgr Audrain)
 Mendizabal, 31, 34, 50, 52, 53
 Mercier Louis, 110
 Merlet Raymond-Marie-Jeanne, 135
 Meunier Paul - Marie Valer), 108, 119, 120, 125, 133, 135
 Michard Madeleine, 35, 61, 133
 Michard Henri, 119, 131, 135
 Michel Jean, 135
 Miquel Jean-Baptiste (Baptistin)-Simone (Bacon), 8, 65, 94, 121, 133, 135
 Miolane Marguerite, 47, 85, 100, 105, 110, 114, 116, 122, 126, 131, 133
 Moehler, 95
 Montcheuil (Yves De) (s.j.), 3
 Montefiore, 23
 Mordant, 102
 Morillaud Marie, 134
 Mounier Emmanuel, 46
 Mourier Suzanne, 134
 Mozart, 2
 Münch Anna, 45, 46, 134

Nadeau, 112
 Nédoncelle, Maurice (Mgr), 19, 95, 106, 111, 121
 Négrin André (abbé), 134
 Neuville Henri, 134
 Newman John (cardinal), 19, 95
 Nietzsche, 2, 24, 30
 Noth Erich, 66, 112

Olivier, 135
 Orain Robert-Jeanne, 94, 108, 134, 135
 Ormesson (d') Wladimir, 112
 Ouince René (d') s.j., 2, 3, 23, 44, 99, 116, 134

Pacelli Eugenio (cardinal), 33
 Pannetier, 135
 Paris Pierre (sulpicien), 65, 67, 68, 100
 Parsch Pius, 89, 95
 Pasquier Georgette, 35, 134
 Pascal Blaise, 52, 93
 Pasteur, 29
 Pedemay Henri, 134, 135
 Péguret René, 1, 131, 135
 Péguy Charles, 85, 95, 108, 130
 Perrin (éditeur), 4
 Perrin Marie-Thérèse, 134
 Perrochon Suzanne, 134
 Philippe, 134
 Pétin Jeanne, 127
 Pichon Charles, 32
 Picou Marius, 134
 Picou Roger, 134
 Pie X, 99
 Pie XI, 21, 32, 44, 45, 46, 54, 58
 Pie XII, 33, 38, 57, 58, 107
 Pivert Marguerite, 51, 134
 Philippe, 134, 135
 Piny, 4
 Plé Hélène, 110

Montc /5

Plouin Geneviève, 90, 103, 110, 113, 119, 134
Poisson Roger-Hélène, 134, 135
Portal Fernand (lazariste), 19, 45
Porte Suzanne Mme, 105, 114
Primard, 134

Rabillier Geneviève, 134
Racine Charles (s.j.), 110
Racine M., 82,
Raynal René-Marie-Louise (Migayron), 1, 27, 94, 125, 131, 135
Raymond Gilberte, 134
Renevier Pierre-Jeanne (Faverjon), 61, 84, 134, 135
Reps D.(Dr), 46
Reynaud Mlle, 134
Rieuf Mme, 1, 8, 110, 122
Ridard Robert, 119, 135
Rilke, 5, 6, 24, 31, 34, 70, 112
Rivard Marguerite, 4, 116, 118, 130, 134
Rivaud Albert, 112
Robles Gil, 53
Robveille Mlle, 134
Rodin, 6 (voir cahier 7 Robin Marcel)
Rolland Jean, 100
Rossignol Marguerite, 1, 46, 93, 96, 100, 102, 120
Rotschild, 36
Rougemont Denis (De), 66
Rousseau Maurice-Thérèse, 100, 109, 116, 120
Ruffier Paul, 135

Montc / 6

Saint-Exupéry Antoine, 46, 55, 113
Sand Aurore (dite George), 41
Santoire René-Jeanne (Fortuné), 69, 134
Sarralde Henri-Madeleine (Brandon), 126, 134
Schneider Marie-Rose, 134
Silone Ignacio, 41
Simon Pierre-Henri, 46
Smallwood Arthur, 126
Souchaud Mme, 134
Soulages Gérard, 50, 108, 129, 135
Stinzy Auguste (frère d'Yvonne), 74
Subrenat André-Andrée (Langenais), 100, 134, 136
Sy Marguerite, 120, 134

Taille (Père de la), 73
Taine, 29
Tanazacq François-Irène (Laurent), 119, 134
Tarraquois Cécile, 134
Teilhard, 3, 8, 17, 35, 60, 61, 73, 81
Tennon Mme, 134
Tertullien, 23
Teston Alfred, 136
Teyssedre René (abbé), 121, 131, 136
Tharaud, 113
Thonon, 2, 136
Tischauer Eva, 134
Trassaert (s.j.), 34, 39
Tourville (abbé de), 16
(M.T. 79)

Undset Sigrid, 46

Valensin Auguste, 8, 19, 52

Valer Marie (épouse de Paul Meunier), 18, 108, 120, 134

Van der Mersch Maxence, 126, 127

Vayson de Pradonex (A), 35

Verdier Jean (cardinal), 124

Verney (abbé), 100, 109, 134

Vers Rose, 134

Vialon Mlle, 134

Vincent Raymonde, 41

Viple Simone, 134

Voirin Pierre-Jérôme (Sylvani), 1, 2, 5, 7, 8, 24, 28, 30, 34, 35, 36, 46, 60, 95, 96, 100, 101, 102, 108, 111, 116, 120, 121, 126, 129, 131, 134, 136

Weber Eugène, 136

Weisbuch Jacques-Jeanne (Rolland), 1, 8, 100, 109, 134, 136

Werschueren, 94, 136

Zadou-Naïski Georges-Simone (Loriot), 84, 85, 94, 100, 116, 118, 129, 134, 136